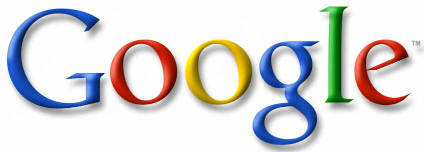


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

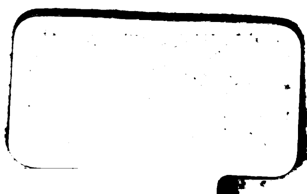
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/







Digitized by Google


BCU - Lausanne
1094382588
Digitized by Google

Digitized by Google

LES
VOYAGEURS
EN SUISSE.

T. II.

Digitized by Google

On trouve à la même adresse les Ouvrages suivans de E. F. Lantier:

Voyages d'Antenor en Grèce et en Asie, 3 vol. *in-8°*, avec cinq jolies Planches, cinquième Édition, 12 fr.

Le même Ouvrage, 5 vol. *in-18*, avec 5 Planches, sixième Edition, 7 francs. — En papier vélin, 15 fr.

Contes en prose et en vers, 3 vol. *in-18*, 4 francs.

Guide du Voyageur en Suisse, par *L. Reignier*, 1 vol. *in-12*, 2 liv. 10 s.

Digitized by Google

LES
VOYAGEURS
EN SUISSE.

Ex ingenio quisque suo demat vel addat fidem.

TACITE.

PAR E.-F. LANTIER,

ANCIEN MILITAIRE, AUTEUR DES VOYAGES D'ANTENOR, etc.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, nº. 20.

AN XI (1803)

Digitized by Google

Digitized by Google

ERRATA DU SECOND VOLUME.

Page 98, ligne 26, hyracanæque, *lisez* hircanæque.
271, ligne 25, qui produisent des images; *lisez* qui produit.
304, ligne 17, on ne les prise; *lisez* ne les prisent.
317, ligne 20, créanciers; *lisez* débiteurs.
329, ligne 17, maladie des nerfs; *lisez* maladie de nerfs.
353, ligne 2, en s'appuyant sur la pointe de son épée; *lisez* sur son épée.
428, ligne 8, marieé, i, Pierre; *lisez* mariée, Pierre.

II. a

Digitized by Google

Digitized by Google

LES VOYAGEURS EN SUISSE.

LETTRE XXXVI, D'ADOLPHE A SON FRERE.

Voyage à la Montagne du Mole. Anecdotes. De divers Animaux.

De Genève.

Nous voici descendus de la montagne du Mole. — Sains et saufs? — Oui. — Fatigués? — Pas mal, et fort aises de

Solito membra levarè toro.

Mais commençons notre récit.

Cette montagne, vue de Genève, dont elle est éloignée de cinq lieues, ressemble à une pyramide : sa verdure, et la tête des Alpes neigeuses qui sont derrière, jettent sur elle une teinte obscure. Son sommet, suivant M. du Luc, est de 760 toises au-dessus du lac ; il

Digitized by Google

domine une vaste étendue de montagnes secondaires.

Nous partîmes de Genève, quand le soleil descendoit à l'horizon; une voiture nous transporta jusqu'à Bonneville, capitale du Faussigny, peuplée de huit cents habitans doux et honnêtes. Une autre espèce de population est celle du gibier et du poisson qui y abondent: aussi les friands Génevois y viennent souvent pour faire chère lie, et jouir de plus près de l'aspect des montagnes. Après un souper assaisonné par l'appétit, nous nous mîmes dans nos lits, au moment où le soleil se plongeoit dans le sien.

Le lendemain, aussi matineux que l'aurore, nous gravîmes la montagne; mylady et Blanche à cheval; et nous et nos gens à pied, à la Jean-Jacques. Nous employâmes cinq heures pour atteindre la pointe du Mole, où nous nous arrêtâmes pour déjeûner; car, sur ces hauteurs, on a la maladie d'Erésicthon (*a*), plus facile cependant à appaiser. Nous allâmes demander, pour la nuit, l'hospitalité à la Chartreuse de la vallée du Reposoir: les pères nous accueillirent comme des frères; mais ils ne traitèrent pas les dames comme des soeurs; ils refusèrent de les loger, et nous

Digitized by Google

fûmes obligés d'aller passer la nuit chez leurs paysans. Mylady et Blanche eurent un matelas dans une petite chambre, et nous et notre suite, allâmes jouir d'un doux sommeil sur des bottes de paille.

Somnus agrestium
Lenis virorum non humiles domos
Fastidit.

Ces chartreux, l'année précédente, avoient eu une terrible frayeur. « C'étoit, nous conta dom Ambroise, jeudi, jour de spacîment, (récréation): nous nous promenions dans ce bois voisin; tout-à-coup nous voyons des hommes armés qui nous entourent. Chacun de nous se crut mort; ils avancent, nous frissonnons. Un d'eux nous adresse la parole, et nous demande l'hospitalité. Je lui réponds d'une voix tremblante : « Monsieur le capitaine, vous êtes bien le maître; prenez tout ce qui vous est nécessaire, mais laissez la vie à de pauvres solitaires, qui prient Dieu pour vous ». Le prétendu capitaine sourit de la méprise, car c'étoit monsieur de Saussure, qui nous assura qu'il venoit dans des vues très-pacifiques. Il nous expliqua le motif de son voyage, en nous montrant ses instrumens de phy-

Digitized by Google

sique. Ce ne fut pourtant pas sans peine que nous nous défîmes de notre peur ».

Les forêts du Mole sont pleines de loups : nous marchions gais et tranquilles, lorsqu'un chien braque de mylord aboya fortement ; Blanche aperçut, la première, deux loups qui détaloient au petit trot. Le chien s'attache à leur poursuite : un de nos guides conseille à mylord de le rappeler ; il n'en fait rien. Les loups s'enfoncent dans la forêt ; le chien, toujours aboyant, les suit : ceux-ci alors, se voyant loin de nous, se jettent sur lui et le dévorent. Nous arrivons demi-heure après, et nous trouvons ses tristes restes : ce tableau nous affligea. Blanche, plus émue, vouloit, dans sa colère, poursuivre les loups ; mais nous modérâmes cette ardeur de vengeance. Nos guides nous apprirent que les loups de ces bois se conduisoient avec cette adresse.

Les pâturages du Mole sont renommés par leur bonté ; le laitage et le beurre sur-tout sont plus gras et plus savoureux que ceux des montagnes voisines. On attribue cette supériorité non-seulement à l'excellence des pâturages, mais à la pénurie de l'eau. La source la plus voisine étant éloignée d'une

Digitized by Google

lieue, on habitue les troupeaux à se contenter, pour boisson, de la rosée du matin, excepté dans les grandes sécheresses.

La plupart des montagnes de la Suisse appartiennent à de riches propriétaires, ou à des communautés qui les afferment à des entrepreneurs, et composent un troupeau de deux cents vaches : ils font le beurre et le fromage dans de grands bâtimens, qu'on pourroit nommer manufactures de fromage. Le Mole au contraire appartient à des paroisses dont chaque communié [1] peut établir son châlet sur la montagne, et y faire paître ses vaches. Mais nous ne vîmes sur le Mole que de petits châlets et des troupeaux peu nombreux.

A la communauté de la Tour, élevée d'environ 530 toises au-dessus du lac, on nous montra une grande prairie, fermée d'une clôture, pour empêcher les troupeaux d'y pénétrer. Quand l'herbe en est fauchée et séchée, on l'entasse en meules pyramidales, et elle reste ainsi jusqu'à l'arrivée de la neige : alors, au premier beau jour, toute la jeunesse enferme ce foin dans des filets de corde,

[1] On appelle *communiés* ceux qui ont un droit aux biens des terres qui appartiennent en commun aux habitans d'une paroisse.

Digitized by Google

les arrondit en boules, et les fait rouler du haut de la montagne avec une gaieté, un plaisir, qui se trouvent rarement dans les fêtes les plus brillantes, et dont la Grèce seule peut nous rappeler le souvenir, dans la saison des vendanges.

Nous entrâmes dans un de ces châlets,

Demeure hospitalière, humble et simple maison.

Ce sont de petites huttes peu élevées, et bâties, pour la plupart, en pierres sèches. Le rez-de-chaussée, d'une seule pièce, contient les troupeaux et les gardiens. La crèche, haute de 18 pouces, sépare les vaches de leurs maîtres; elles y sont attachées, et ont leur tête dans la cuisine, où se tiennent les bergers : cette même crèche est le sofa de la bergère, qui est assise devant son feu, entre la tête de ses vaches. Ces femmes les caressent, passent leurs bras autour d'elles, en leur donnant des noms d'amitié. C'est ainsi qu'Europe caressoit le superbe taureau qui lui cachoit son amant. Ces châlets n'ont pas de cheminée : le feu brûle contre la muraille, et la fumée s'échappe par les intervalles des murs et du toit. Une potence de bois tournante supporte la chaudière dans laquelle on fait le

Digitized by Google

fromage compacte, que l'on nomme *seret :* le reste du petit-lait sert à ramollir un pain d'avoine très-grossier, nourriture du paysan savoyard (*b*). La laiterie est pratiquée dans un angle, et leurs toitures sont des planches mal assemblées, couvertes d'un peu de foin.

Les troupeaux du Mole sont pour l'ordinaire sous la garde des femmes : les hommes restent dans la plaine pour les travaux des foins et des moissons. Si ces femmes ont un enfant de douze à quatorze ans, elles lui confient la garde des vaches pendant qu'elles font le fromage, ou vaquent au soin du ménage. La vie de ces femmes est dure et laborieuse. Il faut d'abord qu'elles aillent chercher l'eau sur leur tête à la distance d'une lieue ; ensuite elles vont, souvent au péril de leur vie, couper, aux bords des précipices, les herbes que les vaches ne peuvent atteindre.

Ce qui désole le plus ces pauvres montagnards, ce sont les vents orageux du couchant : ils sont si violens, si impétueux, qu'ils emportent les vaches qu'ils trouvent sur les bords des abîmes. Mais lorsque l'ouragan commence à gronder, que l'on entend de loin *nemorum increbrescere murmur*, les vaches, qui le pressentent par un instinct admirable, tournent leur croupe au vent, et se cramponnent forte-

Digitized by Google

ment dans la terre, en baissant la tête et écartant les jambes; et elles se laisseroient assommer plutôt que de bouger avant la fin de la tempête. Cependant, à la plus légère apparence d'orage, les femmes et les jeunes garçons courent avec une agilité étonnante sur les pentes les plus rapides, pour faire rentrer les troupeaux.

Les habitans du Mole ont un langage plus énergique et plus rapide que celui des autres montagnards de Savoie : malgré le poids de leurs travaux, ils sont doués d'un enjouement et d'une vivacité charmante; heureux dons qu'ils tiennent de la pureté de l'air et de l'activité laborieuse de leur vie. Monsieur de Saussure rapporte le propos de l'un de ces bergers, qui annonce un esprit de réflexion, bien rare dans cette classe d'hommes. « J'avois, dit-il, un chien qui, le soir avant de se coucher, se mit à tourner sur lui-même, comme tous les chiens font en pareil cas. Ce berger, témoin du fait, me dit en riant : « Je parie, monsieur, que, malgré que vous connoissiez toutes les herbes et toutes les pierres de la montagne, vous seriez embarrassé de me dire pourquoi ce chien tourne si long-temps avant de se coucher, tandis qu'un homme se couche tout de

Digitized by Google

suite, sans tourner dans son lit? — C'est sans doute que le chien veut préparer un creux pour être plus à son aise. — Point du tout, car il pourroit arranger son lit sans tourner; mais ne voyez-vous pas, à son air incertain, qu'il tourne parce qu'il est indécis où placer sa tête? Il veut la mettre, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre; aucune raison ne le décide; au lieu que l'homme, qui voit son chevet, n'a nul motif d'incertitude ». J'avoue, ajoute monsieur de Saussure, que je ne m'attendois pas à trouver dans ce berger un argument sur la liberté d'indifférence ». Et moi, j'ajoute que, comme l'âne de Buridan, ce chien avoit son franc-arbitre.

Nous trouvâmes près du chemin, assis sur un rocher, un paysan semblable à celui du Danube, si bien peint par Lafontaine :

Son menton nourrissoit une barbe touffue;
Toute sa personne velue
Représentoit un ours, mais un ours mal léché :
Sous son sourcil épais il avoit l'œil caché;
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre.

Tel à peu près étoit cet homme. Blanche qui marchoit à notre tête, lui dit en passant : « Bon jour, mon ami. — Bon jour, madame; je suis plus heureux que je ne croyois. — En quoi, s'il

Digitized by Google

vous plaît? — J'ai une jolie amie que je ne connoissois pas encore. — Tous les hommes doivent être amis. — Oui, des jolies femmes. — Et que faisiez-vous là, assis, tout seul? — Oh! je n'étois pas seul. — Avec qui étiez-vous donc? je ne vois personne. — J'étois avec mon esprit; tubleu! il me faisoit de beaux contes! — Et que vous disoit-il? — Qu'un jour je trouverois un trésor, qu'avec ce trésor je ferois bonne chère, je boirois de bon vin; que je froquerois ma femme vieille et laide, contre une jeune et belle comme vous. — Je vous suis obligée; ensuite? — Ensuite vous êtes arrivée, ma marmite s'est renversée, le bon vin s'est écoulé, et ma vieille femme me reste. Vous voyez, madame, le mal que vous m'avez fait ». Ce dialogue nous amusa beaucoup; nous dîmes à ce rêveur suisse, en le quittant, que nous souhaitions que son rêve se réalisât un jour. « Ma foi, messieurs, vous rêvez toute l'année que vous êtes riches, que vous avez de belles choses; moi je rêve que j'ai de la santé, de la vigueur et un bon appétit; partant quittes ».

Je ne puis m'empêcher de raconter encore une petite aventure qui peint la simplicité et l'innocence de ces montagnards. En descendant du Mole, nous vîmes, auprès de Joire, un

Digitized by Google

jeune homme et une jeune fille qui, assis au frais dans une petite prairie, faisoient un repas frugal ; leur visage respiroit l'enjouement et la sérénité. Nos dames étoient fatiguées, et vouloient se reposer ; la fraîcheur d'un ruisseau qui partageoit cette prairie, les invita à y descendre. Nous nous assîmes non loin de ce couple fortuné, dont nous n'osions troubler l'intéressant tête-à-tête. Mais un de nos chevaux s'étant échappé, ce jeune homme se mit à sa poursuite avec nos domestiques ; il les devança bientôt, arrêta le cheval et le ramena. Après l'avoir remercié, nous l'invitâmes à boire un verre de vin : il accepta avec plaisir, et sa compagne que nous appelâmes, vint aussi boire à notre santé. Après cette libation, nous leur demandâmes s'ils étoient mariés ? « Non, répondit Henry Werdemberg, c'est le nom du jeune homme ; mais dans peu de jours, Annette sera ma femme ». Alors il nous conta qu'il étoit de Fribourg ; qu'étant venu sur cette montagne pour des affaires, il avoit vu Annette, le dimanche à la messe, si jolie, si bien parée, qu'il en étoit devenu amoureux ; que l'après-dînée il avoit dansé avec elle dans la prairie ; que la trouvant encore plus jolie, il l'avoit aimée davantage, et qu'après la danse, il lui avoit dit

Digitized by Google

tout bas : « Annette, je vous trouve charmante, je vous aime, marions-nous ensemble ». — « Annette, à cette proposition, me demanda mon état, mon pays : sur ma réponse, elle me dit qu'elle viendroit à Fribourg avec moi, pour prendre des informations ; ajoutant que, si elle étoit contente du compte qu'on lui rendroit de moi et de ma famille, elle seroit volontiers ma femme. Nous sommes partis ensemble ; Annette a vu mon père et ma mère, elle en est très-satisfaite ; nous sommes de retour, et dans deux jours notre m. iage va se faire ; Annette sera toute à moi ». Quelle confiance ! quelle naïveté de mœurs ! cette jeune fille voyage tête-à-tête avec un jeune homme, sans craindre aucun danger, ni les rumeurs de l'opinion. Si les informations eussent été défavorables à son amant, elle l'auroit congédié, et seroit revenue chez elle, sans que sa réputation eût souffert la moindre atteinte (*c*) : les soupçons sont les enfans du vice.

Les Alpes fertiles sont divisées en premières et secondes classes : souvent un berger y a trois habitations, une d'hiver, une de printemps et une d'été. Cicéron et Lucullus n'en avoient pas davantage. La première est la métropole ; le berger la quitte au mois de mai, avec sa famille,

Digitized by Google

ses meubles et ses troupeaux, pour aller dans sa maison du printemps, placée sur la croupe des premières montagnes, dont les neiges commencent à se retirer. Il y demeure jusqu'en juillet : pendant cet intervalle, il redescend dans la plaine pour faucher ses foins, et les enfermer dans sa demeure d'hiver. Au mois de juillet, quand les neiges abandonnent les Alpes supérieures, la petite colonie va occuper la maison d'été jusqu'au mois d'août, époque où l'hiver annonce déjà son retour. On revient alors à la cabane du printemps, où les troupeaux trouvent une nourriture abondante dans l'herbe qui a repoussé ; en même temps on va dans la plaine couper le regain des foins, provision de l'hiver. Enfin, quand l'automne décline, le bétail gagne tristement les vallées, en paissant par-ci par-là quelques brins d'herbes, jusqu'au moment où l'hiver le relègue dans ses étables

Les travaux des paysans ne se bornent pas à recueillir le foin de leurs prairies ; ils grimpent des rochers élevés, coupent au bord des abîmes quelques herbes isolées, qu'ils lient fortement en meules, et les précipitent de rochers en rochers.

Dans le Haut-Valais, et même en divers autres cantons, les paysans de la plaine confient

Digitized by Google

leurs troupeaux à des bergers qui se chargent de tous ceux de la communauté, et les conduisent sur les Alpes. Les fromages qu'ils font sont partagés avec les propriétaires, à raison de leur contingent ; si une vache périt par accident, ou de maladie, la perte est supportée par tous les propriétaires. Il arrive souvent, et sur-tout vers la fin de l'été, que ces animaux, avides de quelques brins d'herbes, alors devenus plus rares, vont les chercher dans des endroits périlleux, et paient cette témérité de leur vie, bien plus excusables que nos Vitellius, nos Apicius, qui meurent d'indigestion.

C'est pendant l'été, au sommet des Hautes-Alpes, que l'on fait les fromages de la meilleure qualité. On trait les vaches deux fois par jour, et le produit d'une vache va depuis six jusqu'à douze pots de lait, le pot est de deux pintes : ce lait est si gras, si épais, que lorsqu'on l'a écrêmé, il égale notre crême par sa consistance, et la crême a la ténacité d'une pâte un peu délayée. On prétend que, dans certains cantons, on éprouve la consistance de la crême en y plaçant un couteau qui doit surnager, quand elle n'est point mêlée de lait. Dans toutes les Hautes-Alpes, le fromage de la meilleure qualité n'est point imprégné de sel. La fermen-

Digitized by Google

tation suffit pour lui donner une saveur presque saline, qui provient de l'odeur aromatique des plantes des montagues.

Les fromages qui se font dans les mois de juillet et d'août, sur les pâturages les plus élevés, se conservent très-long-temps, quand la pâte est bien pétrie : ils sont façonnés en meules de quelques pouces d'épaisseur, et pèsent depuis dix jusqu'à cinquante livres. On les empile soutenus dans des cerceaux, et surchargés d'un poids très-lourd qui les affaisse, et en exprime toute la sérosité. On les garde ainsi quelque temps; et lorsqu'ils ont acquis de la solidité, on les porte dans des granges, où, exposés au frais et à l'air, ils sont abrités contre le froid et l'humidité. Ces granges construites de pièces de bois entrelacées, sont des bâtimens à jour. On met les fromages, pour les garantir des souris, sur une large table d'ardoise élevée à quatre pieds de terre, et qui déborde de tout côté d'un pied au moins: de là ces fromages vont dans les celliers, où, à l'abri des gelées de l'hiver, on peut les conserver un siècle entier. On en mange d'une extrême vieillesse; ils ressemblent alors à un pain de cire jaune. Nous en avons goûté de cet âge, mais non sans faire la grimace, car ils sont excessivement

Digitized by Google

forts et piquans. Les vieillards du pays l'emploient souvent comme un digestif très-puissant. Les Valaisans font un de ces fromages avec un soin particulier, à chaque événement remarquable qui arrive dans leur famille, soit un mariage, ou la naissance d'un enfant : si c'est un mariage, on met sur le fromage la date de la cérémonie nuptiale, et le nom des mariés. A cette époque, on sale aussi un cochon, ou plutôt on l'embaume, et on le conserve pour le manger dans les grandes solennités. Un jour dînant chez un de ces montagnards, on nous servit de ce lard et de ce vieux fromage : nous sûmes que c'étoit une marque de très-haute considération. Les Cypriotes enterroient dans les grandes occasions des futailles de vin : on assure que l'on en exhume souvent de l'antiquité la plus reculée. Je préférerois à ces usages, celui de planter un arbre, dont le feuillage et les fleurs me rappelleroient agréablement une époque chérie.

Crescent illæ ; crescetis amores.

Tous les fromages de la Suisse n'ont pas les mêmes qualités : celui de l'Underwald est gras et doux, on ne le sale pas. Celui d'Uri, et de la partie supérieure de Berne, est sec et aromatique ;

Digitized by Google

tique ; celui de la partie inférieure passe pour putride et salé : il faut, pour le conserver, l'arroser fréquemment de vin, tandis que celui des Hautes-Alpes ne peut souffrir l'humidité.

Dans presque toutes les montagnes de la Suisse, on trouve des ours, qui cependant commencent à devenir plus rares, sur-tout du côté du nord. Dans le Valais ils sont plus communs, et l'on y trouve les deux espèces de ces animaux. La plus grande et la plus forte est absolument frugivore, et dort pendant l'hiver ; l'autre, plus petite et plus cruelle, est carnivore, et plus dangereuse dans l'âpre saison (*d*). Il existe, entre ces ours et les taureaux, une antipathie très-remarquable ; leur haine et leur férocité respectives ont donné des spectacles singuliers : on ne peut retenir un taureau qui sent un ours dans le voisinage ; il court au-devant de lui pour l'attaquer. Ces animaux se donnent tous les jours des rendez-vous, et se battent jusqu'à ce que l'un des deux ait succombé. Hector, Achille, Énée et Turnus n'étoient pas plus acharnés l'un contre l'autre. Dans la plaine l'ours a l'avantage ; dans les bois et les rochers, le taureau triomphe. Un jour, celui d'un troupeau d'Uri, qui avoit poursuivi un ours, ne paroissoit plus : après trois jours de recher-

Digitized by Google

ches, on le trouva immobile, et pressant contre une roche son ennemi mort depuis long-temps, et absolument aplati. Ce taureau avoit fait de si terribles efforts, que ses pieds étoient enfoncés de plusieurs pouces dans la terre.

Puisque nous en sommes sur les animaux de la Suisse, je dois te parler du chamois, des marmottes et de l'aigle des Alpes, qui règne, pour ainsi dire, sur le Schreelk-Horn et sur le Grimsel. C'est le plus terrible des oiseaux; il surpasse de beaucoup en forces et en grandeur, l'aigle royal : il ne trouve son semblable que dans un autre hémisphère, où, comme lui, il n'habite que les montagnes les plus élevées; c'est le condor ou l'autour de l'Amérique méridionale [1]. Buffon place l'aigle des Alpes dans l'espèce des vautours dorés, et monsieur de Bomare à la tête des aigles : les habitans le nomment *lœmmer-geyer*, ce qui, dans le dialecte du pays, signifie vautour des agneaux. L'aigle royal a sept pieds et demi d'envergure; le lœmmer-geyer en a jusqu'à quinze et seize; et sa férocité égale sa force et sa grandeur. Roi de l'air, il n'a point de rivaux; le pays

[1] Le condor d'Amérique, si ressemblant d'ailleurs à l'aigle des Alpes, est noir et blanc, et sa tête est garnie d'une espèce de huppe.

Digitized by Google

qu'il habite en voit rarement deux réunis : ils s'affameroient réciproquement. Ce tyran fait une guerre cruelle aux chèvres, aux brebis, aux lièvres et aux marmottes. C'est sur-tout contre le chamois qu'il déploie sa force et son adresse : c'est une proie digne de lui ; il le poursuit dans le fond des vallées solitaires ; il l'attaque, l'effraie, et le force à la fuite. L'oiseau le suit en tournoyant autour des rochers, et l'oblige à gagner les hauteurs. Le chamois, avec une célérité prodigieuse, franchit les glaces, s'élance de rochers en rochers, jusqu'à ce que, pressé entre les abîmes et son ennemi, il n'a plus d'autre ressource que son courage et sa force ; alors il lui présente son front. L'aigle l'observe, le tourne, feint de fondre sur lui ; le chamois menace, résiste, se défend ; mais au moment où son équilibre est le moins assuré, l'oiseau fond sur lui, et d'un coup d'aile le précipite dans des profondeurs, d'où il ne peut plus sortir ; l'aigle le suit, l'achève à coups de bec, et le dévore. Naguère un lœmmergeyer, ayant eu l'aile cassée d'un coup de fusil, se battit contre trois vigoureux paysans, armés de leur petite massue, et il ne céda qu'après un long combat ; on le prit, et on le vendit vivant à Bâle. Un d'eux, de la plus grande espèce, saisit

Digitized by Google

un jour un enfant de trois ans : le père accourut à ses cris, armé d'un bâton. Il eut le temps d'attaquer l'aigle, qui ne peut facilement s'élever sur un terrain plat. Il lâcha sa proie pour se défendre, et tomba mort après un combat très-opiniâtre. Cet animal est jaune par tout le corps, et a des cercles blancs autour du cou [1]. Qui croiroit que ce terrible aigle a un ennemi dans les corbeaux, très-dangereux par leur tactique ? Leurs combats sont curieux : les corbeaux assemblés composent une armée aérienne, qui s'éloigne, se divise en bataillons : le signal se donne ; un bataillon fond sur l'ennemi, un autre lui succède, fait une diversion. La victoire souvent flotte incertaine entre les deux partis, sur-tout lorsque l'aigle est encore jeune.

Le chamois est un peu plus grand que la chèvre : il est supérieur en force et en agilité à tous les animaux de son espèce. L'homme le plus nerveux ne pourroit retenir par les jambes un chamois de six semaines. Ils vivent en société avec les bouquetins : dans les allées qui vont en tournant, les chamois ont la prudence de poser des sentinelles aux angles ; ils sont

[1] M. de Voltaire en a gardé un pendant trois ans à Ferney.

Digitized by Google

d'une agilité extrême : ils franchissent d'un bond des distances prodigieuses ; ils atteignent les sommets les plus escarpés ; ils se précipitent des rochers les plus élevés, sans crainte de se briser.

La chasse de cet animal occupe un grand nombre d'habitans : elle est très-périlleuse dans un pays hérissé de rochers et bordé de précipices. C'est là qu'il faut le poursuivre ; il parcourt des abîmes que l'homme ne peut regarder sans frémir. Il a le coup-d'œil si juste sur les distances, qu'il attend l'homme jusqu'au moment où il le voit à la portée de l'attaquer ; alors il bondit sur ses pieds élastiques, et désespère le chasseur par sa vélocité : cependant celui-ci le suit lentement, juge sa marche, va autant qu'il le peut contre le vent, afin que les émanations de son corps ou le bruit n'avertissent pas le chamois de son approche : malgré ces précautions, souvent il lui échappe, à moins que des rochers inaccessibles ne le forcent de s'arrêter. C'est alors que le chasseur doit s'armer de courage et d'adresse. Un homme lourd, épais, va lutter contre l'agile chamois, sur le bord d'un abîme effrayant : quelquefois cet homme, trop près pour se servir de son fusil, tâche d'épouvanter l'animal pour l'obliger à se précipiter ; mais

Digitized by Google

si la profondeur est trop considérable, le chamois, désespéré, refuse de reculer, et menace son ennemi de le précipiter lui-même. Plusieurs fois il s'est élancé sur le chasseur, pour s'en délivrer ou périr avec lui.

Cette chasse coûte la vie à beaucoup d'hommes : souvent le chasseur, surpris par un brouillard épais, s'égare dans les glaces, et y périt de froid et de faim; ou bien des orages, des pluies rendent les roches si glissantes, que sa chaussure, quoique bien ferrée, ne peut s'y cramponner ; d'autres fois l'intensité de la chaleur dessèche tellement le visage et la peau du chasseur, qu'il est obligé de se faire de larges blessures aux pieds et aux jambes pour s'humecter avec son sang. Un autre danger l'attend sur les glaces qu'il est forcé de traverser : le soleil qui frappe sur ce miroir, métamorphosé en mine de diamans, reflète sur les yeux du chasseur des gerbes de feu qui le privent de la vue pendant des jours entiers. Souvent un vent du nord, chargé de traits aigus, lui déchire la peau du visage ; la nuit, pour n'être pas gelé, il se couche dans des sacs de peau, et attend au point du jour le chevreuil qui bondit à son réveil.

La vie de ces chasseurs rappelle l'audace, l'intrépidité des flibustiers. Au milieu des

Digitized by Google

neiges, des rochers, bravant tous les périls, ces chasseurs suivent les chamois à la piste, comme eux franchissent les précipices, glissent avec rapidité sur la glace, sur les rochers, n'ayant pour toute nourriture que du pain et de l'eau, et pour oreiller, pendant la nuit, qu'un fragment de rocher. Ils partent dans les ténèbres, pour se trouver, au premier trait du jour, sur les pâturages les plus élevés, où le chamois vient paître avant l'arrivée des troupeaux. Dès que l'homme est près du lieu où il le suppose, il en fait la revue avec sa lunette; s'il ne voit rien, il suit sa route; s'il en découvre quelqu'un, il tâche de monter au-dessus de lui, et de l'approcher furtivement. Parvenu à la distance où il peut distinguer les cornes, il juge l'animal à la portée du coup; il appuie son fusil sur un rocher, ajuste, et presque toujours frappe de mort l'innocente bête, qui tranquillement paissoit, et jouissoit des derniers momens de sa douce existence. Ce fusil est une carabine rayée, dans laquelle on fait entrer la balle avec force; quelques-unes sont à deux coups, dans un seul canon. Les coups sont placés l'un sur l'autre, et on les tire successivement. Si le chamois est tué, le chasseur, tout joyeux, court sur sa proie, lui coupe les jarrets, et l'emporte pour nourrir

Digitized by Google

sa famille, sur-tout s'il est jeune. Si la distance ou la difficulté des chemins l'empêche de s'en charger, il ne prend que la peau, qui est précieuse : ses cornes, ses pieds, tout est utile. Mais si l'œil vigilant du chamois aperçoit le chasseur, ce qui arrive souvent, il fuit, franchit d'un pas rapide les glaciers, les neiges, et les rochers les plus escarpés, *timor addidit alas.* La difficulté de les approcher est encore plus grande lorsqu'ils sont plusieurs ensemble; alors l'un d'eux se tient en vedette sur une éminence : s'il entrevoit quelqu'objet qui l'effraie, il avertit ses compagnons par une espèce de sifflement; soudain ils accourent vers lui, pour juger du danger par eux-mêmes, et s'ils voient le chasseur ou quelque bête féroce, ce qui pour eux est la même chose, ils se sauvent à la file dans des lieux inaccessibles, le plus expérimenté marchant à leur tête. C'est dans ce moment que commencent les fatigues du chasseur : plus de danger pour lui; avide de sa proie, il traverse les neiges, brave les abîmes qu'elles peuvent couvrir, s'élance sur les rochers, imprévoyant du retour : la nuit arrive, l'espérance du lendemain le rassure; il la passe au pied d'un rocher. Là, sans feu, sans lumière, il tire de son sac un peu de fromage,

Digitized by Google

un morceau de pain d'avoine, si dur qu'il est obligé de le rompre avec une pierre, ou avec la hache qu'il porte pour tailler des marches dans la glace. Ce repas fini, il s'endort sur un lit de pierres, en rêvant à la route que les chamois peuvent avoir suivie. Au point du jour, transi de froid, il s'éveille, et insensible aux charmes d'une belle matinée, à l'éclat des rayons qui argentent la tête des montagnes, il songe à sa proie, mesure des yeux les abîmes qu'il doit franchir pour l'atteindre, boit un peu d'eau-de-vie, et court à de nouveaux hasards. Ainsi la nature est perdue pour l'homme! Ces chasseurs restent souvent plusieurs jours dans ces horribles déserts, pendant que leurs familles, leurs femmes, agitées des plus vives alarmes, repoussent même le sommeil, de peur de voir en songe leurs maris morts; car c'est un des préjugés du pays, qu'un chasseur après sa mort apparoît à la personne qui lui est la plus chère, pour lui indiquer où est sa dépouille, et la charger de lui rendre les derniers devoirs.

Cette passion pour la chasse des chamois est si insurmontable, qu'un jeune chasseur, marié depuis peu à une femme charmante, disoit à mylord, avec un sang-froid stoïque: « Mon grand-père et mon père sont morts à la chasse;

Digitized by Google

je suis tellement persuadé que j'y mourrai, que je nomme ce sac que je porte, mon drap mortuaire, parce que je suis assuré que je n'en aurai jamais d'autre. Cependant la plus brillante fortune ne m'y feroit pas renoncer ». Cet homme étoit d'une adresse et d'une force étonnantes ; mais sa témérité étoit plus grande encore. Six mois après cet entretien, mylord apprit que le pied lui avoit glissé au bord d'un précipice, où il subit sa destinée.

Une autre anecdocte prouve encore les dangers et les malheurs de cette chasse. Un de ces chasseurs, nommé Gaspard St-Véri, poursuivant des chamois, avec deux de ses camarades, tomba dans un abîme de glaces fondues : ses compagnons le crurent englouti. Cependant, dans l'espoir de le sauver, ils courent chercher des cordes à la cabane la plus voisine, distante pourtant d'une grande lieue. N'en trouvant point, ils s'emparent d'une méchante couverture qu'ils coupent par bandes, revolent vers l'abîme où étoit leur malheureux camarade, qui étoit resté à trente pieds de profondeur, soutenu par les deux côtés de la glace qui alloit en se rétrécissant : la moitié de son corps étoit plongée dans l'eau; mourant de froid, frappé de terreur, il recommandoit son ame à Dieu,

Digitized by Google

n'attendant plus que la mort. Ses compagnons l'appellent, il répond : on lui descend les bandes nouées, il s'y attache, et on le monte; il touchoit déjà le bord de l'abîme, il étoit sauvé, lorsqu'une des bandes se rompt; l'infortuné retombe dans le gouffre, et, pour comble de malheur, se casse le bras. Ses camarades se raniment, renouent les bandes, les tordent pour les fortifier, et les font parvenir au malheureux Gaspard, qui, malgré la rupture de son bras, lie la bande autour de son corps, est enlevé, et sort enfin de cet abîme par une espèce de miracle.

Le petit nombre de ceux qui vieillissent dans ce métier, portent sur leur visage l'empreinte de leur genre de vie : ils ont un air sauvage, hagard et farouche. C'est sans doute cette mauvaise physionomie qui fait accroire à des paysans superstitieux qu'ils sont sorciers, et que le diable finit par les jeter dans les précipices. « Quel est donc l'attrait de ce genre de vie, s'écrie monsieur de Saussure? Si c'est la cupidité, elle n'est pas raisonnée, car le plus beau chamois ne se vend pas au-delà de douze francs : probablement ce sont les dangers, l'alternative de l'espérance et de la crainte, l'agitation continuelle que ces mouvemens entretien-

Digitized by Google

nent dans l'ame, qui animent les chasseurs ainsi que les guerriers, le navigateur et le joueur, et même jusqu'à un certain point le naturaliste des Alpes, dont la vie a quelque ressemblance avec le chasseur de chamois ».

On commence à s'apercevoir que cette espèce diminue dans les Alpes, et plusieurs cantons ont fixé le nombre qu'il seroit permis d'en tuer annuellement. Deux sortes de chamois habitent les Alpes : l'une, moins forte, moins sauvage, vit comme les biches et les cerfs ; elle peuple les Alpes du Dauphiné ; l'autre svelte, plus vigoureuse, ne se tient que dans les grandes Alpes, au milieu des glaciers. Son port est plus noble, sa tête plus belle, ses yeux plus ardens. Ces animaux vifs, et gais sur les montagnes, périssent de tristesse dans les plaines. Ainsi des sauvages, conduits à Londres ou à Paris, y périssent de regrets et d'ennui.

Une chasse de ces montagnes, exempte de peines et de dangers, fatale seulement à des animaux foibles et timides, est la chasse des marmottes. Lorsqu'on les croit endormies, ou en léthargie dans leurs tanières, on va les *creuser* (c'est le mot technique). Elles y sont quelquefois jusqu'au nombre de dix à douze, roulées sur elles-mêmes et enterrées dans le foin : leur sommeil

Digitized by Google

est si profond que souvent le chasseur les emporte chez lui sans les réveiller. La chair des jeunes est bonne, quoiqu'un peu huileuse et musquée ; leur graisse sert de remède contre les douleurs rhumatismales ; leur peau ne se vend que cinq à six sous. On nous a assuré que l'invention qu'on leur attribue de faire coucher une d'elles sur le dos, de la charger, et de la traîner ensuite, est absolument fabuleuse : elles portent le foin dans la bouche, non pour le manger, mais pour faire leur litière, et se munir contre le froid dans leur intérieur. Lorsqu'on les prend en automne, on leur trouve les intestins absolument vides, ce qui prouveroit que leur engourdissement est précédé d'un jeûne ou d'une évacuation. A leur réveil, elles restent quelques jours sans manger, sans doute jusqu'à ce que la circulation et la force digestive aient repris leur activité. Peu après leur sortie, elles semblent folles et étonnées du grand jour : on les assomme alors à coups de bâtons, sans qu'elles songent à la fuite. Leur maigreur n'est pas excessive au moment de leur sortie, mais elle augmente beaucoup pendant les premiers jours ; quelque profond que soit leur sommeil, leur sang n'est jamais figé. Les habitans leur font une si terrible

guerre, que l'espèce commence à diminuer (*e*).

Te voilà, mon cher frère, sans sortir de ta chambre, aussi instruit sur les Alpes, sur ses hôtes soi-disans raisonnables, ou sur ceux privés de raison, que moi qui cours et par monts et par vaux. Mais si tu n'as pas la fatigue et la peine du voyage, tu n'en as pas les jouissances; tu ne goûtes pas les plaisirs du repos: et nous, comme Garo, nous sommes rentrés dans notre niche,

Gais et contens,
En louant Dieu de toute chose.

Pour mêler une teinte douce aux descriptions de chasse et d'animaux, je te raconterai une petite anecdote où brille la sensibilité de Blanche. En gravissant la montagne par une route âpre et pénible, nous trouvâmes un octogénaire, qui,

Sous le poids des ans,
Gémissant et courbé, marchoit à pas pesans,
Et tâchoit de gagner sa chaumière enfumée.

Blanche, attendrie à son aspect, lui demanda s'il alloit bien loin encore? « Oui, bien loin pour moi. — Vous me paroissez très-fatigué. — C'est que je suis vieux; je n'ai plus mes jambes d'autrefois ». Alors Blanche est descendue de cheval, et l'a prié de le monter et de le conduire. Cet honnête vieillard refusoit;

Digitized by Google

mais Blanche lui a dit d'un ton si doux, si touchant : « Mon bon papa, vous me chagrinez beaucoup ; est-ce que vous me dédaignez ? allons ; je vous en supplie, accordez-moi cette grâce ». Le vieillard, à ces mots, s'est écrié : « Oui, oui, ma bonne dame, je vais monter ».

Nous l'avons aidé, et conduit dans sa demeure. Blanche le suivoit à pied, et causoit avec lui. « Mais, me diras-tu, et vous autres, grands dadais, vous étiez donc restés sur vos chevaux ? — Non, sur nos jambes ; les chevaux avoient gagné les devans avec nos domestiques. Mylady seule avoit encore le sien ; mais elle avoit mal au pied ». *Servo padrone.*

LETTRE XXXVII,

DE Mme DE SAINT-OMER A ADOLPHE.

Récit de son Voyage à Ferney. Son Entretien avec Voltaire.

De Lyon.

VOUS êtes allés visiter le temple où, pendant trente ans, le génie de Voltaire a travaillé à l'instruction et aux plaisirs du genre humain.

Digitized by Google

E anche io ci sono andata ; et j'ai vu ce grand homme dans son bonnet de nuit. J'ai cru qu'une femme qui se piquoit d'un peu de philosophie, devoit, au moins une fois dans sa vie, faire un pélerinage à Ferney ; non pour rapporter d'un entretien de quelques heures, des connoissances profondes, mais pour entendre parler cet homme universel, jouir de sa présence, et peut-être pour dire : Je l'ai vu.

J'allai à Genève, encore dans la saison fortunée de mes beaux jours, si l'époque de la jeunesse est celle du bonheur, ce dont je doute. Mon ami Borde, très-connu de Voltaire, m'accompagna dans ce voyage, et fut mon Mentor et mon guide. Après avoir visité la ville de Calvin et le fameux lac Léman, nous partîmes par une belle matinée pour Ferney, où je brûlois d'arriver. Borde se fit annoncer à Voltaire qui, indisposé ce jour-là, nous fit prier à dîner pour le lendemain. Cependant, au défaut de madame Denis qui étoit absente, il nous envoya un de ses secrétaires, qui nous fit les honneurs du château : il nous promena dans les jardins en nous parlant de Virgile, d'Horace, de Racine, et surtout des œuvres de Voltaire dont il étoit plein.

Cet asile étoit celui de la politesse et de l'aisance ; la philosophie la plus aimable en faisoit

les

Digitized by Google

les honneurs. Le château étoit orné des tableaux de Paul Véronèse, de deux belles copies de l'Albane, et du buste en marbre du maître du lieu. Nous vîmes encore dans d'autres pièces ses portraits, ceux de madame Denis, de mademoiselle Corneille, de son mari, et plusieurs excellentes gravures. Ses jardins étoient dessinés par le goût, et riches en fruits, mûriers, ruches et abeilles. Voltaire aimoit l'agriculture, et faisoit valoir plusieurs charrues, indépendamment de celles des fermiers : il essayoit souvent de nouveaux procédés dans la culture.

Après avoir parcouru la maison, je priai notre conducteur de nous conduire dans sa chambre : il refusoit par modestie, mais j'insistai par honnêteté. Cette chambre étoit un vrai muséum ; on y voyoit épars livres, cartes, gravures, manuscrits. Je le félicitai sur ses richesses : il me dit qu'il manquoit à son cabinet le plus bel ornement. — « Lequel ? — C'est votre portrait, madame ». Je promis de le lui envoyer, quand j'aurois fait quelque bel ouvrage.

Ce secrétaire nous apprit la manière de composer de Voltaire, qui a fait dire à Piron : « Voltaire travaille en marqueterie, et moi je jette en bronze ». Ce pauvre L'Empyrée se croyoit au moins l'égal de l'auteur de la Henriade,

Digitized by Google

d'Œdipe, de Zaïre, de Mahomet, d'Alzire et de tant d'autres chef-d'œuvres. « Voltaire, disoit notre guide, a cinq pupitres dressés dans son cabinet; il passe de l'un à l'autre. Il écrit à mesure que ses idées l'obsèdent, soit vers, soit prose, sur des carrés de papier, et jette ensuite ces matériaux dans un porte-feuille. Lorsqu'il veut traiter un sujet, nous rassemblons tout ce qui y a quelque rapport ». Borde me dit que c'étoit là le moyen de produire beaucoup, mais que ce n'étoit pas travailler de verve. Voltaire croyoit que c'étoit profiter du temps que de n'en point perdre. Je crois au contraire qu'il faut savoir en perdre pour ranimer son génie, et renouveler ses idées : se reposer, n'est pas reculer, c'est reprendre des forces pour avancer. Je parlai au secrétaire de cet amour de la gloire qui tourmente ce beau génie. « C'est sa seule passion, me dit-il; elle l'obsède depuis son enfance. Madame connoît-elle les vers qu'il fit à l'âge de quinze ans? — Non; voulez-vous avoir la complaisance de me les dire? —

Voyez cette beauté sous les yeux de sa mère;
Elle apprend en naissant l'art dangereux de plaire,
Et d'irriter en nous de funestes penchans :
Son enfance prévient le temps d'être coupable;
Le vice, trop aimable,
Instruit ses jeunes ans.

Digitized by Google

» Cependant monsieur de Voltaire, continua ce secrétaire, sent tout le néant de la gloire. Je lui ai ouï dire souvent. « Les hommes ne méritent pas qu'on recherche leur suffrage, et cependant on a la foiblesse de désirer ce suffrage qui n'est que du vent; l'essentiel est d'être bien avec soi-même, et de regarder le public comme des chiens qui tantôt nous mordent, tantôt nous lèchent ».

Borde aperçut sur le bureau une inscription latine écrite en grosses lettres. « Elle est destinée, lui dit notre introducteur, pour la porte de Ferney ». Borde en prit une copie. La voici:

In Volteriopolim.

Sumptibus has propriis struxit Voltarius ædes:
Hic effudit opes, dum scriptis edocet orbem.
Mœnia si starent, vatis dum scripta manebunt;
Urbs æterna fores, æternum nomen haberes.

Nous prîmes congé de cet aimable secrétaire, qui avoit si bien fait les honneurs du château de Ferney. Le lendemain, dès qu'on nous eut annoncés, monsieur de Voltaire vint au-devant de nous. « Madame, me dit-il en m'abordant, je vous ai donné un rendez-vous pour aujourd'hui; mais je suis plus près d'en avoir un avec Corneille et Racine, qu'avec une belle dame: la mort s'est déjà emparée de mes yeux, de mes dents

et de mes oreilles. —Vous avez en poche, lui répondis-je, votre brevet d'immortalité ». Il dit à Borde : « Je crois voir Chloé et le Papillon » ; faisant allusion à la fable de Borde, ainsi intitulée.

» Vous voyez, monsieur, que je n'oublie pas vos jolies fables ». Je lui dis que j'avois eu l'honneur de souper avec lui chez madame du Deffant. Il me répondit : « Je m'en ressouviendrois mieux, si j'avois eu trente ans de moins ». Il me loua sur ma figure; je répondis d'abord assez gauchement à ses éloges : malgré mon habitude du grand monde, sa présence m'intimidoit, ou plutôt

Mon génie étonné trembloit devant le sien.

Mais par degrés il me mit à mon aise, et il me parut assez content de moi. Après ces premiers complimens, il nous parla de ses amusemens champêtres; il nous promena dans ses quinconces, dans ses parterres. Il cueillit des fleurs qu'il me présenta, en me disant :

Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'étoit donner toute la terre ronde.

Heureusement je me rappelai le refrain du rondeau de Marot qu'il citoit, et je lui répondis :

Vingt, trente ans, cela duroit au monde,
Au bon vieux temps.

Digitized by Google

Il sourit. Il nous montra ensuite des bas blancs qu'il avoit aux jambes, en nous disant que les Calas, pendant leur séjour à Ferney, les avoient fabriqués avec lui, de la soie de son crû. Alors il nous entretint des Calas, des Sirven, du chevalier de la Barre, de l'intérêt que l'impératrice de Russie prenoit à cette épouvantable et absurde welcherie. « C'est une chose bien extraordinaire, s'écria-t-il avec une extrême vivacité, que la nation welche ! peut-on réunir tant de superstition et tant de philosophie, tant d'atrocités et tant de gaieté, tant de crimes et tant de vertus, tant d'esprit et tant de bêtises ! Un jeune gentilhomme, pour n'avoir pas salué une procession de capucins qui passoit à quarante pas, est condamné au supplice des parricides par trois Busiris de province, dont l'un étoit un ennemi déclaré, l'autre un cabaretier, marchand de cochons, et jadis procureur » ! Quinze lustres passés n'avoient point encore éteint le feu de ses yeux, le timbre de sa voix, et il animoit tout ce qu'il disoit par la vivacité, la gaieté et la politesse. « Je vais vous conter, relativement à la superstition, lui dit Borde, une anecdote d'un genre bien différent. Je voyageois avec une jolie femme sur la côte de Gênes. A Savone, en nous pro-

Digitized by Google

menant hors de la ville, nous rencontrons un moine au teint frais et vermeil, que j'aurois pu prendre pour le frère jumeau de Gribourdon. Je l'arrêtai pour m'informer si le sentier qui étoit devant nous, conduisoit vers quelqu'asile, en cas que nous fussions atteints par l'orage qui menaçoit? Il nous dit : « Oui »; et il nous suivit en regardant ma compagne du *coin lascif d'une vive prunelle*. Cette dame, pour le faire jaser, lui demanda s'il y avoit de la société à Savone? « Oui , madame , le pays il est *bonissimo* pour les moines. — Pourquoi cela? on y vit sans doute à bon compte? — Oui, il y a beaucoup de *vittuaglia e mancanza* d'hommes, et les dames nous prennent *per loro sigisbei*. — C'est fort heureux; mais votre évêque vous permet donc ce petit arrangement? — Non, pas beaucoup; il se fâche, il *mormoreggia; ma bisogna* que les dames soient servies. — Rien n'est plus juste; vous avez donc aussi votre dame que vous servez? — *Si signora*. — Est-elle jolie? — *Si è la piu bella del paese* ». Dans ce moment, un éclair perce la nue, et le tonnerre gronde. Le moine, pâle et palpitant, fait soudain des signes de croix, tire une petite relique de sa poche, et la présente à la dame, en lui disant : « *Prenda signora, e non abbia paura;*

Digitized by Google

è benedetta. Ha toccato la gamba della madonna di Lauretto ». Voltaire rit beaucoup de cette historiette, et dit : « Ces moines italiens sont les farceurs de la religion ; ils ressemblent aux prêtres de Cybèle, à cela près qu'ils ne sont pas assez fanatiques pour se mutiler ». — « Voici une autre anecdote, reprit Borde, qui prouve l'influence des prêtres sur ce peuple passionné et ignorant. Un jour, à Naples, je vis, dans une place, un grand attroupement. Un capucin perce cette foule, monte sur un banc, plante une croix dans un tas de pierres, et fait un grand signe de croix. L'auditoire l'entoure et se prosterne, et mon capucin commence son sermon dans l'idiome des lazzaroni. Le texte étoit le péché originel ; il transporte la scène de ce premier crime à Naples. Adam, Eve, le serpent, l'arbre, le fruit défendu, et jusqu'au péché, il fait de tout cela un tableau frappant, qu'il met sur le compte des Napolitains, leur dit des injures atroces, et qu'un Napolitain seul pouvoit être l'auteur d'une invention si diabolique. Il crie comme un énergumène, que le seigneur, ennuyé, fatigué de pardonner sans cesse le même crime à des gueux qui se moquent de lui, va les envoyer à tous les diables. Après ces grands mouvemens d'éloquence, il

Digitized by Google

prend un ton lamentable, soupire, gémit, pleure, sanglote, lève les mains au ciel, frappe son front, sa poitrine; montre à ses auditeurs l'enfer, le paradis dont il les chasse à jamais. Le peuple s'émeut, s'agite, répète tous les gestes, toutes les inflexions de voix du prédicateur : on entend un chorus de pleurs et de gémissemens. Au milieu de cette scène pathétique, un des assistans s'avise de regarder une jolie fille qui passoit. Le cénobite irrité arrache la croix, en frappe avec force la tête du coupable, le sang coule, et cet homme se prosterne au pied de la croix qui l'a frappé ».—« Les prêtres de notre religion, répliqua Voltaire, diffèrent étrangement de ceux des temps reculés. Chez les Chaldéens, les mages habitoient sur le sommet des montagnes; chez les Celtes, les druides vivoient dans la solitude des bois; chez les Indiens et les Ethiopiens, les brachmanes et les gymnosophistes avoient des lieux qui leur étoient consacrés; les demeures des prêtres, chez les Egyptiens, étoient de vastes et profonds souterrains : tous menoient dans ces retraites une vie frugale et laborieuse, prêchoient la douceur et la bienfaisance, enseignoient l'existence d'un être suprême et l'immortalité de l'ame. Tous chantoient dans leurs hymnes les bienfaits de

Digitized by Google

la divinité et les merveilles de la nature ; tous aussi étudioient la médecine, l'astronomie, la chimie et d'autres sciences.... Mais, madame, venez voir mon potager ; je suis dans mon château comme le bonhomme Géronte dans le sien, je ne vous ferai pas grâce d'une laitue ». On voit en effet qu'il est attaché à ses terres, à ses productions ; il a tout planté, tout créé, tout bâti. Comme il nous le racontoit avec satisfaction, Borde lui cita les premiers vers de son Epitre sur l'agriculture :

Qu'il est doux d'employer le déclin de son âge,
Comme le grand Virgile occupa son printemps !
Du beau lac de Mantoue il aimoit le rivage ;
Il cultivoit la terre, et chantoit ses présens.

— Mais, dit-il, je n'imiterai pas ce bizarre Amédée,

Qui voulut être pape et cessa d'être sage.

J'espère ne quitter jamais ma solitude, et d'ailleurs j'aimerois mieux être prieur des bernardins, que pape ou roi ». Voici un trait qui peint le caractère de l'homme. Il se donna un coup contre une pierre ; il voulut l'arracher, elle tenoit fortement ; nous lui offrîmes de l'aider. « Non, non, je veux l'avoir tout seul ; on a de

Digitized by Google

la vanité ». Il fait de nouveaux efforts, et enfin la pierre céda. Il s'écria alors en riant : « Tout est vanité, disoit l'autre, et plût à Dieu que tout ne fût que vanité; mais la plupart du temps tout est souffrance ».

La promenade se termina à la bibliothèque. En passant par un petit salon décoré de plusieurs bustes, il dit à Borde : « Connoissez-vous cette tête? — Non, monsieur. — C'est le buste du plus grand génie qui ait existé : quand tous les génies de l'univers seroient assemblés, c'est lui qui meneroit la bande ». C'étoit Newton dont il vouloit parler. Lorsque nous fûmes dans la bibliothèque, Borde s'approcha du buste de Voltaire, en disant :

Hic est Mecenas, Virgiliusque simul.

Voltaire lui répondit : « Ce ne seroit pas trop, monsieur, pour vous recevoir dignement ». Il nous montra le portrait de Frédéric, roi de Prusse. « Voilà, nous dit-il, cet homme qui dit un jour devant d'Argens, qu'il donneroit une province pour m'avoir auprès de lui, et qui ensuite m'a fait traiter à Francfort avec tant d'indignité ». Après ce petit mouvement de dépit, il nous demanda la permission d'aller faire sa toilette pour dîner.

Digitized by Google

Sa bibliothèque, très-agréablement située, étoit riche par le nombre des livres et la beauté des éditions. Ce grand homme y étoit représenté en terre cuite, un livre à la main.

Il revint bientôt dans une parure recherchée; il avoit du beau linge, de belles dentelles, des bas de soie blancs, pantoufles de marroquin rouge, une robe-de-chambre de Perse à fond blanc; et son bonnet de nuit, qui enveloppoit une perruque grise à trois marteaux, étoit orné d'un beau nœud de ruban rose. Il quittoit rarement ce costume; et c'est celui avec lequel il est peint, gravé et sculpté.

En rentrant, il me présenta galamment une pièce de vers qu'il venoit de dicter tout en s'habillant.

VOLTAIRE A MADAME DE ST-OMER [1].

Si je croyois aux revenans,
Je croirois que cette Diane,
Qui fixa dans Anet les amours et le temps,
A daigné de Nestor visiter la cabane,
Pour ranimer son cœur glacé du froid des ans.
Langage, esprit, raison, doux éclat de la rose,
Tout paroît façonné par les mêmes Amours:
Ah! faudra-t-il, dans mes vieux jours,
Être forcé de croire à la métempsycose!

[1] Ces vers de Voltaire ne se trouvent dans aucune édition de ses Œuvres, ni nulle part.

Digitized by Google

Je dis à monsieur de Voltaire que j'étois fâchée de ne pouvoir afficher ces vers à ma porte, comme les Romains y exposoient leurs couronnes et leurs trophées; mais que je les garderois dans mes archives, comme un monument de gloire et de noblesse pour moi et ma famille. Ces vers amenèrent la conversation sur la poésie française : nous parlâmes des auteurs modernes. « Savez-vous, dit Voltaire, qu'il faut quinze jours pour faire vingt bons vers français. Depuis nos grands maîtres, dites-moi qui a fait vingt beaux vers alexandrins de suite? On m'a reproché quelquefois des tours familiers dans mes épîtres : ah! vraiment, ce sont les ressorts de ce style. Quelque ton sublime qu'on prenne, si on ne mêle pas des repos aux écarts, on est perdu; sans variété, jamais de beauté; être toujours admirable, c'est ennuyer. Voulez-vous, madame, une petite règle infaillible pour les vers? la voici. Quand une pensée est juste et noble, il n'y a encore rien de fait; il faut voir si la manière dont vous l'exprimez en vers, seroit aussi belle en prose; et si votre vers, dépouillé de la rime et de la césure, vous paroît surchargé d'un mot superflu, s'il y a dans la construction le moindre défaut, si une conjonction est oubliée; enfin, si le mot propre

Digitized by Google

n'est pas employé ou n'est pas à sa place, concluez que l'or de cette pensée n'est pas bien enchâssé. Quant à moi, si le royaume des cieux est pour ceux qui s'amendent, j'y aurai bonne part. — Aussi vos vers, lui dit monsieur Borde, ont fait vivre un homme dix ans de plus qu'il n'avoit projeté. — C'est un miracle égal à celui d'Amphion; et comment? — L'anecdote est singulière. Un nommé Poujet, homme d'esprit, fils d'un orfévre de Paris, travaillé sans doute d'une bile noire, forma, à l'âge de dix-sept à dix-huit ans, le projet de se détruire; il détestoit la vie. Un ami le détourna de ce suicide, en lui remontrant qu'à peine il commençoit à vivre, qu'il ignoroit ses futurs contingens, et si le bonheur ne l'attendoit pas dans un âge plus avancé. Entraîné par les conseils de son ami, il a supporté l'existence jusqu'à l'âge de trente-deux ans.

» Un jour qu'ils sortoient d'une société dont Poujet avoit fait les délices par son enjouement et ses saillies, son ami lui dit : « Eh bien! tu conviendras qu'il y a d'agréables momens dans la vie, et qu'elle a son prix? — Je l'abhorre plus que jamais. Sais-tu ce qui m'a retenu jusqu'à présent sur ce misérable globe? c'est le plaisir que je trouve à lire les pièces fugitives de Vol-

Digitized by Google

taire : comme j'en attends tous les jours quelque nouvelle, afin d'en jouir, je diffère ma mort ». — « Bon ! s'écria Voltaire, en voilà un que je fais vivre, cela console ; j'en ai tant fait crever d'envie ! Mais qu'est devenu ce galant homme ? — Il a fini par se tuer. Deux jours avant cette expédition, il se promenoit aux Tuileries avec ce même ami, homme d'esprit et savant. Leur conversation tomba sur les merveilles de la nature, et la nécessité d'un premier géomètre. « Oui, disoit Poujet, ces créations prodigieuses, cet ordre, cette harmonie admirable prouvent mathématiquement l'existence d'un être créateur. Mais je ne puis pardonner à ce dieu tout-puissant d'avoir rendu l'homme si malheureux ; ce n'est pas un dieu bienfaisant, c'est l'ange des ténèbres ». Il ajouta ensuite qu'il n'aimoit pas la manière de se tuer des Anglais, qui mettent le pistolet dans la bouche. « Je crois, dit-il, que la façon la plus sûre est de l'appliquer sur la tempe ». Effectivement, peu de jours après, il a été trouvé étendu dans son lit, et la tempe emportée. Il laissa une lettre pour monsieur de Sartine, lieutenant de police, où il lui disoit de ne point faire de recherches sur sa mort, qu'il alloit se brûler la cervelle par haine pour la vie. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cet

Digitized by Google

homme étoit très-gai, très-amusant en société; on le désiroit, on le recherchoit ». Voltaire écoutoit ce récit dans un profond silence; et tout-à-coup il le rompit par ces vers de Sidney :

L'esclave est-il coupable en brisant sa prison ?
Le juge qui l'attend dans cette nuit obscure,
Est le père et l'ami de toute la nature :
Rempli de ses bontés, mon esprit immortel,
Va tomber sans frémir dans son sein paternel.

» Le suicide, continua-t-il, n'étoit autorisé ni chez les Grecs, ni chez les Romains, mais aucune loi ne le punissoit : au contraire, ceux qui se sont donné la mort, comme Hercule, Cléomène, Brutus, Cassius, Arria, Pétus, Caton et l'empereur Othon, étoient regardés comme de grands hommes. Quoique les suicides soient défendus dans nos gouvernemens, il y en a beaucoup dans les grandes villes. Dans une petite ville j'en ai vu une douzaine par an. Je voudrois que ceux qui sortent ainsi de la vie, laissassent leurs motifs par écrit, avec un petit mot de leur philosophie; s'ils croient leur ame immortelle, s'ils espèrent qu'elle sera plus heureuse dans un autre monde. Pensent-ils que notre entendement se réunit, après la mort, à

l'ame générale de l'univers ; ou qu'il n'est qu'une faculté, un résultat de nos organes ; comme la végétation dans les plantes ? Quelques réflexions là-dessus ne seroient pas inutiles aux vivans, et à l'histoire de l'esprit humain ».

On vint l'avertir que l'on étoit servi. Nous eûmes un excellent et magnifique dîner ; nous mangions sur des assiettes d'argent où étoient gravées ses armes. Au dessert, les cuillers, les fourchettes, les lames de couteaux étoient de vermeil. Cinq domestiques nous servirent, dont trois en livrée : on n'admettoit aucun domestique étranger. J'étois placée à côté de lui ; j'eus l'air de rêver un moment. Il me demanda ce qui m'occupoit ? « C'est, lui dis-je, que mon esprit est à Rome, chez Lucullus, dans la salle d'Apollon. — A la différence près, répondit-il en riant, que je ne vous donne pas à dîner des dépouilles des nations ; je voudrois seulement pouvoir vous présenter les oreilles de Fréron ». Nous n'étions que huit à table ; ses secrétaires n'y mangent pas. Dans aucune maison je n'ai trouvé cette liberté, cette aisance, ce ton de conversation enjoué, et cette philosophie aimable qui séduiroit Diogène même, ou misantrope Timon.

Voltaire mangeoit vîte et de bon appétit : je lui

Digitized by Google

lui en fis compliment. « Oui, me dit-il, j'ai de l'appétit, mais l'essentiel est de digérer ». Je lui répliquai soudain par les vers qu'il avoit adressés jadis au président Hénault.

Il a tout, il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaisir,
L'art si peu connu de jouir ;
Mais il n'a rien s'il ne digère.

Voltaire sourit, et dit ensuite : « C'est une plaisante chose que la pensée dépende de l'estomac ; cependant les meilleurs estomacs ne sont pas les meilleurs penseurs ».

Nous vînmes à parler de Rousseau le poète. « Il s'avisa, nous dit-il, de m'envoyer son ode apoplectique, en me mandant que c'étoit par humilité chrétienne ; qu'il m'avoit toujours estimé, et qu'il m'auroit aimé si j'avois voulu. Je lui fis dire qu'il y avoit en effet de l'humilité à avoir composé cette ode, et beaucoup à me l'envoyer ; que si c'étoit de l'humilité chrétienne, je n'en savois rien, que je ne m'y connoissois pas ; mais que je me connoissois fort en probité ; qu'il falloit être juste, avant d'être humble ; que, puisqu'il m'estimoit, il n'avoit pas dû me calomnier, et que, puisqu'il m'avoit calomnié, il devoit se rétracter, et que je ne pou-

Digitized by Google

vois pardonner qu'à ce prix. — *Borde.* S'est-il rétracté ? — *Volt.* Non, je n'ai plus eu de ses nouvelles ; on prétend qu'il est mort dans de grands sentimens de religion ; j'en suis bien aise pour son ame, mais cette ame étoit haineuse et méchante. — *B.* Vous avez à vous plaindre de tous les Rousseau. Cependant j'ai ouï dire à Jean-Jacques, dans son passage à Lyon : « Quand j'étois à la campagne avec madame Warens, rien de ce qu'écrivoit Voltaire ne nous échappoit ; le goût que je pris à ces lectures, m'inspira le désir d'écrire avec élégance, et de tâcher d'imiter le beau coloris de cet auteur dont j'étois enchanté. Ses Lettres Philosophiques sont l'ouvrage qui m'attira le plus vers l'étude ; et depuis, ce goût naissant ne s'est plus éteint ». — « Je vois bien, dit Voltaire, que c'est un ingrat qui a voulu battre son père nourricier. J'ai toujours envié deux choses aux bêtes ; leur ignorance du mal à venir, et de celui que l'on dit d'elles. J'ai la passion des beaux-arts, j'en suis fou ; voilà pourquoi j'ai été affligé quand des gens de lettres m'ont persécuté : c'est que je suis un citoyen qui n'aime pas la guerre civile ». Dans ce moment, on lui apporta une feuille de Fréron qui venoit d'arriver. Il en lut rapidement quelques lignes, et tout-à-coup, dans un mou-

Digitized by Google

vement de colère, il la porta à sa bouche, et la déchira avec les dents. Nous restâmes tous pétrifiés. Voltaire, qui vit notre étonnement, tout-à-coup éclata de rire, lâcha quelques bons mots, et finit par s'écrier : « Il le faut avouer, à mon âge on ne peut être plus enfant ; c'est ce misérable Frelon qui me dit de grosses injures, selon la respectable coutume de la philosophie, qui signifie amour de la sagesse. Mais ils ont beau faire, je travaillerai jusqu'au dernier moment de ma vie ; je ne veux pas imiter Racine qui fut assez sot pour aimer mieux être courtisan que grand homme. — Vous êtes, lui dis-je, comme Hercule, que les pygmées osèrent attaquer pendant son sommeil ; mais il s'éveilla, et il les terrassa d'un souffle ». Il parut satisfait de cette comparaison, et il me demanda si je n'avois jamais eu la fantaisie de faire une comédie ou un roman ? « Oui, plus d'une fois cette idée m'a passé par la tête ; mais je me suis arrêtée sur les bords du Rubicon. — Pourquoi cela ? — D'abord, parce que je me méfie de mes ailes ; ensuite il règne en France un préjugé terrible contre les femmes auteurs. Leur sexe les envie et les déchire, les accuse d'être dédaigneuses et insociables. Les hommes prétendent qu'une femme bel-esprit est mère né-

gligente, épouse indocile et incapable de conduire son ménage. — *Volt.* Il faut en convenir, le gros de la nation française n'a point d'esprit; le petit nombre d'illustres précepteurs du siècle passé n'a pu rendre encore la raison universelle : le faux, le petit sont le caractère dominant. Cependant il y a toujours quelques élus, dont vous êtes l'un et l'autre ; mais il faut des années avant que les gens d'esprit aient repêtri les sots. Je voudrois bien demander aux partisans de l'ignorance, quel est celui qui conduit mieux son vaisseau, ou du pilote expérimenté, ou du pilote ignorant? Apprenez aux dames françaises qu'Aspasie étoit aussi célèbre par son esprit, ses connoissances que par sa beauté : sa maison étoit le rendez-vous des hommes les plus aimables, des philosophes, des grands capitaines ; et du sein de la mollesse et des plaisirs, elle gouvernoit la ville d'Athènes, et donnoit des leçons de philosophie, de politique et d'atticisme. Dites-leur que dans cette république les maris faisoient des enfans à leurs femmes pour avoir des héritiers, et passoient leur vie auprès des courtisanes, chez lesquelles ils trouvoient des talens, de l'esprit, des grâces, du savoir et du plaisir; au lieu que chez leurs femmes ils ne rencontroient que la sottise et l'ennui. Qu'elles

Digitized by Google

sachent que madame de Maintenon ne dut sa fortune prodigieuse qu'à son esprit et à ses lettres ; que les Sévigné, les La Fayette, les Montespan, les Ninon faisoient l'ornement de leur siècle, et les délices de la société ; que la marquise du Châtelet, auprès de qui j'ai passé les plus beaux jours de ma vie, a expliqué Leibnitz et commenté Newton : elle divisoit de tête neuf chiffres par neuf chiffres. Cependant le soir, avec les dames, elle parloit robes et toilette, s'amusoit de tous les jeux, et rioit de tout comme un enfant. Ajoutez à cela, s'écria-t-il avec chaleur, que les ignorantes, les imbécilles seules sont mauvaises mères, parce qu'un aveugle n'en peut conduire un autre ; qu'elles sont insociables, car quelle société peut-on former avec les bêtes? Je conviens cependant qu'il y a une certaine dignité attachée à votre sexe, et qu'une femme d'esprit qui se fait auteur, se dégrade quand elle ne réussit pas ».

Nous avions à table un jeune officier qui étoit à Ferney depuis quelques jours; il devoit partir le matin, et il étoit resté. Voltaire, à ses réponses ambiguës, à son air confus, soupçonna son embarras; et au sortir de table, il le tira à l'écart, et lui dit : « Vous allez à votre régiment; permettez qu'un de mes chevaux,

pour se former, fasse la route avec vous ». Et lui glissant une bourse dans la main : « Je vous prie, ajouta-t-il, de vous charger de sa nourriture ». Ce jeune homme rougit, et remercia les larmes aux yeux. Le café pris, Voltaire me demanda la permission de faire une partie d'échecs avec le père Adam. « Vous ne croiriez pas, me dit-il, que, sous Philippe-Auguste, un évêque de Paris défendit ce jeu au clergé, et même de garder des échecs chez eux. Saint Louis condamna à l'amende tous les joueurs d'échecs. Pierre Damien imposa une pénitence à un évêque qui y jouoit. Cependant ce jeu philosophique, qui vient des Indes, fut apporté en France par les croisés; il y eut un succès prodigieux, malgré l'ignorance des temps ». Voltaire perdit la partie, et en se levant, il me dit : « Monsieur de Catinat prétend que son héros étoit celui qui joueroit, avec tranquillité, une partie de quilles, après une bataille ou gagnée, ou perdue. Eh bien ! madame, je vous propose une partie de promenade, malgré la bataille que je viens de perdre; préparez-vous à bien marcher». Il nous conduisit à sa ménagerie. Comme j'admirois le soin qu'on avoit des animaux qui y étoient renfermés, il me dit : « Les animaux, nos confrères, méritent un peu plus

Digitized by Google

d'égards, depuis que le seigneur a daigné faire un pacte avec eux, immédiatement après le déluge. Cependant, malgré ce pacte, nous les traitons avec presqu'autant d'inhumanité, que les Russes, les Polonais et les moines de Franche-Comté traitent leurs paysans, ou que les commis des fermes traitent ceux qui vont acheter une poignée de sel hors de chez eux ». Les personnes qui accusent Voltaire d'égoïsme ou d'insensibilité, n'ont pas joui du spectacle attendrissant dont nous avons été témoins. Lorsque nous prîmes congé de ce vénérable vieillard, il voulut nous accompagner. Aussitôt qu'on l'aperçut dans son avenue, femmes, vieillards, enfans, ouvriers, tous accoururent, le bénirent, prièrent l'éternel de conserver ses jours. « O mon Dieu! s'écrioient-ils, conservez-nous notre bon père, notre bienfaiteur; qu'il puisse marier nos enfans ». J'en ai vu se mettre à genoux, en élevant les bras vers le ciel. Ce spectacle touchant attendrissoit Voltaire; il s'arrêtoit, parloit à ces bonnes gens, leur promettoit de les aider, d'avoir soin d'eux, les encourageoit à travailler, à servir Dieu : des larmes de sensibilité et de joie inondoient son visage (*f*). Je lui citai alors ces vers d'Œdipe :

Au milieu des sujets soumis à sa puissance,

Digitized by Google

Comme il étoit sans crainte, il marchoit sans défense;
Par l'amour de son peuple il se croyoit gardé.

« Madame, me dit-il, vous me cueillez les plus belles fleurs de mon jardin, pour m'en faire un bouquet ». Et il ajouta, en me quittant : « La plupart des femmes ne connoissent que les passions et l'indolence; mais je crois déjà vous connoître assez pour espérer de vous de l'amitié ».

J'oubliois de vous raconter qu'au sujet de son Histoire générale, Borde lui faisoit entendre qu'il mettoit beaucoup d'adresse à présenter les faits, et que l'on devinoit son secret. « Mon ami, répond Voltaire, il m'importe beaucoup d'être lu, et peu d'être cru. Un jour, le roi de Prusse me disoit : « Je n'aime pas les auteurs qu'on admire en bâillant ».

En retournant à Genève, Borde et moi nous étions pleins de Voltaire. « Ce grand homme, lui dis-je, doit être du petit nombre des élus pour le bonheur. — Voici ce que j'ai entendu dire, à ce sujet, au célèbre Bodmer, le Nestor de la Suisse et le patriarche de la littérature, dans un voyage que j'ai fait à Zurich. Frappé de la ressemblance que je lui trouvois avec Voltaire, je lui dis qu'il avoit les mêmes traits,

Digitized by Google

la même physionomie, les mêmes gestes; qu'il ne différoit que par la couleur des yeux et l'expression de ses traits, où l'on voyoit un peu plus de délicatesse. « Rien ne manqueroit à ma gloire, me répondit-il, si je ressemblois en tout à monsieur de Voltaire; mais peut-être il seroit plus heureux, s'il me ressembloit davantage ». En effet, sa physionomie calme et sereine démontroit le bonheur dont il jouissoit. — Il se peut, dis-je à Borde, que l'ame de Bodmer ait été moins agitée que celle de Voltaire; mais a-t-il goûté les plaisirs de la sensibilité comme lui, lorsqu'il tendoit une main protectrice aux Calas, aux Sirven, qu'il recevoit chez lui la petite-nièce de Corneille, qu'il la marioit; ou lorsqu'il fait vivre dans sa terre des cultivateurs, des horlogers, des familles entières? — Monsieur Birsvenstaldt fait dans ses lettres le parallèle de Haller et de Voltaire. « Celui-ci est superficiel, l'autre est solide; l'un fait des vers sur toutes sortes de sujets, et répand sur tous la couleur de ses fictions; l'autre, poète et philosophe, aime particulièrement la vérité et la vertu; l'un ne parle que de tolérance, et ne peut rien souffrir, ni de Dieu, ni des hommes; l'autre pratique la morale et l'évangile; l'un détruit, l'autre édifie, Voltaire estimoit peu les

vers d'Haller, et Haller faisoit peu de cas des ouvrages de Voltaire ». — « Il n'est pas étonnant, répliquai-je, que deux hommes qui ne s'aimoient pas, ne sussent point s'apprécier; d'ailleurs, monsieur Haller, vrai philosophe, étoit loin d'être un aussi beau génie que Voltaire; et quand ce monsieur Birsvenstaldt osé dire que Voltaire ne peut rien souffrir, ni de Dieu, ni des hommes, qu'il sache que Voltaire a dit : « Nulle société ne peut se soutenir sans la justice ; adorons donc un Dieu juste : la loi de l'état ne punit que les crimes connus ; adorons donc un Dieu qui punit les crimes secrets ». Citons aussi l'anecdote suivante, au sujet de Jean-Jacques Rousseau. Voltaire apprend qu'il étoit malheureux, persécuté, proscrit de Genève qu'il appeloit son ingrate patrie; il lui écrit aussitôt qu'il le prie d'accepter, pour sa vie, le château de Tornai, habitation charmante, située sur le lac, dépendante de Ferney. Le misantrope Rousseau lui répond par une lettre insultante, où il finit par lui dire qu'il ne l'aimoit, ni ne l'estimoit. Peu de temps après cette singulière lettre, le secrétaire de Voltaire entre précipitamment dans son cabinet, en criant : « Monsieur, voilà Rousseau qui est dans la cour; faut-il le recevoir »? Voltaire, à ce nom

Digitized by Google

qui réveille son courroux, se lève furieux, en s'écriant, d'une voix de tonnerre : « S'il a l'audace d'entrer, qu'on le jette par la fenêtre ». Mais s'adoucissant bientôt : « Non, dit-il ; c'est un infortuné, qu'on le reçoive ». Malheureusement ce n'étoit pas lui. Eh bien ! détracteurs de Voltaire, est-ce là le trait d'un homme intolérant et sans vertu ? Apprenez, messieurs, que secrétaires, domestiques, tout ce qui entouroit ce grand homme, ne parloit de lui qu'avec amour et respect ; ils l'écoutoient comme un oracle : c'étoit une divinité au milieu de son temple. Sa présence animoit tout, inspiroit la vénération, et fixoit tous les regards et tous les cœurs ».

Voltaire étoit grand, mince, maigre ; son menton et sa mâchoire inférieure s'avançoient un peu. Son regard étoit plein de feu, et sa physionomie fort animée : il marchoit la tête baissée ; mais lorsqu'il parloit, il la relevoit avec vivacité. Sa marche étoit prompte, ses jambes très-agiles, quoique fort minces. Peu d'hommes de son âge avoient autant de légèreté et de promptitude que lui ; il étoit dans sa vieillesse tel qu'on l'avoit toujours vu : la mémoire aussi ferme, la présence d'esprit aussi nette, la même ardeur pour la gloire, l'épigramme aussi

piquante, l'impatience dans la contradiction aussi vive, son despotisme dans ses jugemens aussi impérieux. Sa gaieté étoit inaltérable. Il aimoit à parler et à écouter ; le premier, parce qu'il brilloit dans la conversation ; le second, parce qu'il espéroit profiter. La louange délicate le flattoit beaucoup, sur-tout lorsqu'on lui citoit adroitement ses vers. On pouvoit dire de lui qu'il étoit le plus riche des savans, et le plus savant des riches [1]. Voici ce qui l'attira sur les bords du lac Léman, dans une maison qu'il baptisa du nom de *Délices*, et qu'il a célébrée dans l'épître qui commence ainsi :

O maison d'Aristippe ! ô jardin d'Épicure ! ....

Il vivoit à Colmar, encore affecté de sa disgrâce de Berlin, n'ayant pour société que son secrétaire et son médecin. Crammer, libraire, homme de beaucoup d'esprit, lui apparut tout-à-coup, et lui proposa d'imprimer toutes ses œuvres, et de venir s'établir dans une maison près de Genève, dont il lui vanta les agrémens. La bonne mine et les manières de Crammer, frappèrent si vivement Voltaire, qu'il lui dit avec sa gaieté ordinaire : « Quoi ! vous êtes libraire ? je vous ai pris pour un maréchal-de-

[1] On l'avoit dit aussi de Scaliger.

camp ». La proposition fut acceptée, et Voltaire transporta ses Pénates aux Délices. On prétend que ce n'est que dans cet heureux séjour qu'il a commencé à jouir de sa fortune; long-temps prodigue d'esprit, et économe d'argent. Il affecta dès-lors le ton de l'opulence; il acheta ensuite Ferney qui n'étoit qu'un petit hameau de sept à huit maisons : à sa mort, on en comptoit quatre-vingts, et douze cents habitans, la plupart horlogers, ou occupés de métiers relatifs à l'horlogerie. Il avoit fait construire pour sa sépulture une tombe de pierre en forme de pyramide : pendant qu'il bâtissoit son église, ses ennemis, les journaux l'accusoient d'impiété ; il alloit cependant à la messe de minuit avec la famille qu'il avoit adoptée, et il écrivoit au roi de Pologne, Stanislas. « Il faut que chacun dans sa chaumière fasse autant de bien que votre majesté en fait dans ses états : elle bâtit de belles églises royales ; j'édifie des églises de village : Diogène remuoit son tonneau, quand les Athéniens construisoient des flottes. Si vous soulagez mille malheureux, il faut que nous autres petits, nous en soulagions dix : le devoir des princes et des particuliers est de faire, chacun dans son état, tout le bien qu'il peut ».

Digitized by Google

Adieu, mes chers enfans. Quoique, depuis ce voyage,

La Parque à la sourdine ait diablement filé,

j'ai la tête pleine de Voltaire; je le vois dans sa belle robe-de-chambre, dans son bonnet de nuit orné d'un beau ruban couleur de rose. Je me rappelle tout ce qu'il m'a dit de flatteur, d'ingénieux, de philosophique. O fumée de la gloire! ce grand homme n'est plus! Je finis en vous citant les meilleurs vers qu'on a faits sur sa mort.

O Parnasse, gémis de douleur et d'effroi!
Muses, pleurez, brisez vos lyres immortelles!
Toi, dont il fatigua les cent voix et les ailes,
Dis que Voltaire est mort, pleure!... et repose-toi.

LETTRE XXXVIII,

DE Mme BERTAUT A BLANCHE.

Elle lui propose d'entrer dans un Couvent.

De Lyon.

Le vif attachement que j'ai pour monsieur votre père, me fait supporter avec résignation votre indifférence, et peut-être votre haine : on

Digitized by Google

ne vit pas long-temps sans s'habituer à l'injustice des hommes. Je sollicite, tous les jours, en votre faveur, l'indulgence de mon époux ; mais vous ne m'en devez aucun remercîment ; je fais mon devoir, et je suis les mouvemens de mon cœur : qui oblige dans l'espoir de la reconnoissance n'en mérite aucune, et dénature le bienfait. J'ai pressé monsieur Bertaut de se désister de votre mariage avec mon frère, qui a trop de délicatesse pour désirer plus long-temps de s'unir à vous, après la malheureuse équipée, permettez-moi ce mot, où vous vous êtes laissé entraîner. Quelqu'assurés que nous soyions de votre vertu, l'apparence et l'opinion sont contre vous : le témoignage de notre conscience ne suffit pas ; celui des autres est nécessaire à une ame honnête et délicate. Un célèbre Romain disoit : « Ce n'est pas assez que la femme de César soit vertueuse, il faut encore qu'elle soit au-dessus du soupçon ».

Pour en revenir au motif de cette lettre, votre père, sur mes instances, consent à vous pardonner votre faute, si vous quittez monsieur Delmont, et si vous consentez à vous retirer dans un couvent : il vous fera une pension suffisante à votre entretien et à vos menus plaisirs. Il a déjà fait parler à l'abbesse de St-Benoît, qui,

Digitized by Google

après quelque difficulté à cause du scandale que vous avez donné, a consenti à vous recevoir parmi ses pensionnaires. Réfléchissez, mademoiselle, sur cette proposition, et sachez que si le chemin de la vertu nous paroît quelquefois hérissé d'épines, lui seul pourtant conduit au repos et au bonheur. Je suis, avec une véritable amitié,

PHILIPPINE BONNARD-BERTAUT.

LETTRE XXXIX,

DE BLANCHE A Mme DE SAINT-OMER.

Elle consulte sa Tante sur la Proposition que lui fait sa Belle-Mère d'aller au Couvent.

De Genève.

MA chère tante, soyez mon refuge, mon conseil, ma consolation. Ah! comme une faute s'étend sur tous les jours de notre vie! heureux celui qui n'a jamais quitté la ligne de son devoir. Cependant madame Bertaut est heureuse, à ce qu'il paroît, et elle n'est parvenue à cette félicité que par des voies iniques et coupables; elle

Digitized by Google

elle est sans remords, ses jours fortunés coulent sans amertume; et moi, pour une faute involontaire, inévitable, je gémis sous le poids du repentir; ma conscience me persécute par des reproches secrets : est-ce que tous les hommes n'ont pas la même? ou chacun se fait-il une conscience à sa guise? y auroit-il des personnes qui font le mal par instinct, et avec le même plaisir que le vautour déchire la colombe? Pardonnez-moi, ma chère tante, ces réflexions, ou plutôt cet épanchement de tristesse : le croiriez-vous? elle succède à une gaieté que je dis folle, et que mylord et Delmont trouvoient charmante. Je crois que je devois cet épanouissement, cet oubli de mes peines, à la vivacité, à la pureté de l'air des montagnes, et sur-tout à l'activité de ma vie. J'ai observé qu'un voyage, une partie de campagne, une longue promenade à travers champs, secouoient mon ame, la dilatoient, la remplissoient de vie. Ah! que la scène a changé autour de moi, lorsque, rentrée dans Genève, j'ai reçu la lettre de ma belle-mère, puisqu'il faut la nommer ainsi. Delmont, après l'avoir lue, me demanda quel étoit mon projet? « Hélas! c'est d'obéir; d'aller attendre dans ce triste asile la fin de l'orage ». Il s'écria que je l'abandonnois, que je le tra-

Digitized by Google

frissois. « On vous trompe, dit-il; votre belle-mère n'est qu'une hypocrite qui vous dresse un piége. Séparée de moi, on trouvera mille moyens de me nuire, de me calomnier : la lassitude, l'ennui, les fausses caresses, mon absence, tout peut vaincre votre constance, aftiédir votre attachement pour moi. — Ne craignez rien; jamais, jamais.. Mais ne voyez-vous pas mon devoir tracé dans cette lettre fatale? une madame Wandsieden, une créature m'abreuve d'ignominie! et ce qu'il y a de plus cruel, c'est qu'elle en a le droit apparent. Il faut absolument nous séparer; un jour viendra..... — Non, mademoiselle, vous ne partirez pas »! s'écrie-t-il avec sa vivacité ordinaire. A ces mots peu mesurés, je réponds, d'un air grave et tranquille: « Monsieur, je partirai demain. — Non, mademoiselle, vous resterez avec moi. — Et qui m'y forcera? — Moi, qui suis votre époux. — Vous ne l'êtes pas encore, et personne ici ne peut me commander. » Au milieu de cette discussion, mylord et mylady sont entrés. Notre air, notre silence, le visage coloré et agité de Delmont, leur ont fait voir que la discorde s'étoit glissée entre nous. Delmont s'est hâté de leur confier la cause de notre dispute, et il en appela à leur tribunal : les juges lui ont été

Digitized by Google

favorables. Je me suis plainte à mon tour de sa vivacité, de son ton impérieux.

Mylady l'a blâmé hautement, et lui a ordonné de me faire des excuses. Alors il s'est jeté à mes pieds, et m'a demandé sa grâce avec l'accent du repentir. Il a voulu prendre ma main pour la baiser, je l'ai retirée; mais mylady la lui a donnée, et, entre nous, je n'en ai pas été fâchée. J'ai pardonné, en lui déclarant que je vous prendrois pour arbitre, et que j'exécuterois votre sentence à la lettre. Il a accepté cette condition avec plaisir : il se flatte, je crois, que vous serez de son avis; pour moi, je suis assurée d'être de l'avis de mon aimable tante. Enfin, ce petit orage, semblable aux pluies d'été, semble avoir épuré l'air et embelli l'horizon. Nous attendons votre décision avec impatience, et je ne répondrai à madame Bertaut qu'après votre lettre reçue : préparez-vous à la colère de l'impétueux Adolphe, si l'arrêt n'est pas en sa faveur.

Digitized by Google

LETTRE XL,

DE Mme DE SAINT-OMER A BLANCHE.

Elle répond à sa Lettre sur la Proposition du Couvent.

Il n'est que trop vrai, ma chère amie, que l'ame du méchant est souvent fermée aux remords : le nombre en seroit moins considérable, si le châtiment de Prométhée n'étoit pas fabuleux ; si un vautour, né de nos crimes, nous rongeoit le cœur :

La crainte suit le crime, et c'est son châtiment,

a dit Voltaire. Cette sentence n'est pas un axiome. D'ailleurs, la crainte n'est pas le remords : il est des êtres, nés mal-faisans, qui commettent un forfait avec le même plaisir que nous faisons une bonne action; l'effusion du sang humain étoit, pour Caligula, un spectacle agréable (*g*).

Un des supérieurs de Charenton m'a conté une anecdote qui vient à l'appui de ce que j'avance, sur le plaisir affreux que certains

Digitized by Google

hommes trouvent à faire du mal, et sur le silence de leur conscience.

Un gentilhomme de Montauban commit deux assassinats. Ses parens, pour le soustraire à l'infamie du châtiment et purger la société d'un scélérat, eurent le crédit de le faire enfermer à Charenton, sous prétexte de folie. Cet homme féroce avoit beaucoup d'esprit et de connoissances : le supérieur de cette maison le voyoit souvent, et se plaisoit dans sa conversation. Un valet de la communauté alloit, tous les matins, allumer le feu du prétendu fou ; une garde l'accompagnoit, fermoit la porte, et l'attendoit en dehors. Un jour ce malheureux, accroupi sur ses genoux et le corps incliné, souffloit le feu du prisonnier, lorsque ce monstre, après l'avoir regardé quelque temps d'un œil fixe, s'arme d'une bûche, et en assène un coup si violent sur la tête de cet infortuné, qu'il l'étend sur le plancher, nageant dans son sang. Cependant la garde, impatientée d'attendre, pénètre dans la chambre, voit ce cadavre sanglant, et son bourreau qui se promenoit avec un calme admirable. A ce spectacle horrible, elle s'enfuit et court appeler le supérieur, qui vole auprès de cet assassin, qu'il savoit bien n'être pas en démence : il lui reproche son

Digitized by Google

crime, sa barbarie; lui demande la cause de ce meurtre exécrable.

Celui-ci, après l'avoir écouté avec beaucoup de sang-froid, lui répond : « Il faut, mon père, que je vous fasse un aveu ; c'est que je goûte un plaisir infini à la vue des souffrances, du sang et de la mort de l'homme que j'assassine ; l'instinct l'emporte chez moi sur la réflexion ». Croiroit-on à l'existence de ces monstres, si nos yeux n'en étoient les témoins (*h*)!

Ne soyons donc plus étonnées si ta belle-mère, parvenue au comble de ses désirs, jouit d'une bonne santé, des agrémens de la fortune, sans remords, avec tranquillité, parce que l'habitude du vice éteint toute idée de moralité, paralyse l'ame et tue la conscience. Souvenons-nous, cependant, que ces êtres immoraux, au milieu de leurs succès, de leurs plaisirs, sont privés de cette jouissance profonde et intime que donnent une conscience pure, le souvenir d'une bonne action.

Le bonheur du méchant n'est qu'un songe pénible,

a dit je ne sais quel auteur.

Mais voyons, qu'es t-ce? Tu me demandes mon avis sur la proposition de la chère dame Bertaut, qui t'offre un couvent pour asile?

Digitized by Google

Eh bien ! je réponds à ta demande comme l'empereur Claude, de plaisante mémoire, répondit au sénat, qui le consultoit sur une affaire juridique : « Je suis de l'avis de ceux qui ont raison [1] » ; c'est-à-dire, que je suis de l'avis de tes Anglais et de Delmont. Tu ne dois plus te séparer de lui ; l'éclat est fait ; il est ton époux, ou doit l'être : tu n'as plus le choix d'un autre état, ni d'un autre mariage. Ce projet de t'attirer ici est un nouveau piége tendu à ta crédulité, à ton innocence ; on t'envelopperoit de toutes parts : non, ma chère amie, vis et meurs avec Delmont. Investis-toi de toutes les vertus ; sois douce, charitable, juste, indulgente pour les foiblesses des autres ; ce sont là de ces vertus qui sont de tous les pays, de tous les temps, qui ne sont ni locales, ni d'opinion, et qui te rendront l'ornement de ton sexe et le charme de la société. Mais, pour justifier et raffermir ton amour pour Delmont, je veux te raconter une petite anecdote de lui, que je ne sais que depuis deux jours. « Monsieur Adolphe, retirez-vous, s'il vous plaît ; n'écoutez pas aux portes ; je n'aime pas à louer les gens en face ». Or, main-

[1] Ce trait est dans Suétone, Vie de Claude : *De quodam etiam ita ex tabella pronuntiasse creditur, secundum eos se sentire qui vera proposuissent.*

tenant que nous sommes seules, tu sauras que cet Adolphe, à l'âge de quatorze ans, pressoit, tourmentoit beaucoup sa mère de le mener à une fête brillante que l'on célébroit au sujet de la paix, et de lui donner un habit de bal pour ce jour-là : il désiroit ce bal et cet habit avec la même ardeur, qu'un Romain, jadis, désiroit la robe triomphale et la couronne de laurier. Le papa Delmont étoit un peu dur d'oreille, quand il s'agissoit d'ouvrir sa bourse, sur-tout pour des choses frivoles ; mais enfin, la mère et le fils firent tant d'instances, qu'ils obtinrent quatre louis pour cet habit de fête. Voilà monsieur Adolphe sautant, chantant, trépignant de joie, et enthousiasmé de son habit futur. Dans ce moment, la femme du cordonnier de la maison entre toute tremblante, gémit et pleure à chaudes larmes, sans pouvoir proférer une parole. « Qu'avez-vous, Thérèse, lui demanda madame Delmont ; rassurez-vous, confiez-moi vos peines. — Hélas ! je suis au désespoir ; mon pauvre mari est malade depuis un mois, on va le porter à l'hôpital, faute de secours ; il se désole, il dit qu'il y mourra : depuis deux jours, mes enfans n'ont presque rien mangé. — Quoi ! vous êtes sans ressource ? — Aucune : nous avons vendu presque tous nos meubles.... » Alors le jeune Adolphe

Digitized by Google

s'approche de sa maman, et lui dit à l'oreille : « Maman, donne-lui les quatre louis que nous avons. — Et ton habit? — Je m'en passerai. — Le bal? — Je n'irai pas ». Sa mère, à ces mots, l'embrasse, et remet les quatre louis à cette malheureuse épouse, qui s'en retourne pleurant de joie et de reconnoissance.

Madame Delmont crut que son mari rendroit les quatre louis à son fils; mais ce père, quoiqu'enchanté, lui dit fort sensément : « Je me garderois bien de lui restituer cet argent; je gâterois une bonne action, qui n'a de prix que par le sacrifice qu'il fait; il faut qu'il en jouisse : récompenser un enfant d'une bonne œuvre, c'est lui inspirer le désir du bien par des vues intéressées ». Eh bien! ma chère amie, que penses-tu de cet enfant; ne promet-il pas des merveilles? Oui, je suis sa caution; il tiendra sa promesse. « A présent, monsieur Adolphe, vous pouvez revenir; car j'ai à vous parler de la chère Philippine Bertaut ».

Je la rencontrai l'autre jour chez mon marchand d'étoffes, richement habillée : elle étoit comme cette statue que l'on avoit faite riche, n'ayant pu la faire belle. Je crus reconnoître, à ses longues oreilles, les diamans de ta mère. Je marchandois des étoffes, lorsqu'elle entra d'un

Digitized by Google

air aisé et décidé : elle descendoit de carrosse, ce qui lui donnoit cette attitude seigneuriale. Je tournois le dos à la porte ; elle ne me voyoit pas : lorsqu'elle me reconnut, elle rougit beaucoup, et me salua assez gauchement. Je lui rendis sa révérence avec cet air de supériorité que la vertu a sur le vice. J'attachai mes regards sur elle, et la parcourus d'un air tranquille : elle baissoit les yeux, toute déconcertée. Cependant, reprenant bientôt son audace, elle osa me demander des nouvelles de ma santé, et ajouta, sans attendre ma réponse, que mon frère se plaignoit de moi, de ce qu'il ne me voyoit point. « Nous avons passé chez vous, ces jours derniers, sans avoir eu le bonheur de vous rencontrer. — Mon frère, lui dis-je, a tort de se plaindre ; je lui ai rendu sa visite, j'ai laissé mon billet ; mais je vous prie de lui dire que lorsque sa fille sera chez lui, dans la maison paternelle, je le verrai plus souvent ». L'entretien finit là. Elle demanda à voir des étoffes. Un moment après, quand j'étois sur le point de sortir, elle se tourna vers moi, et me dit : « Madame, il pleut, j'ai mon carrosse ; voulez-vous que j'aie l'honneur de vous reconduire ? — Je vous remercie ; ce n'est qu'un brouillard : d'ailleurs, mon médecin n'est pas si indulgent que le vôtre ;

Digitized by Google

il m'ordonne de marcher ». Une salutation de part et d'autre termina cette petite scène, dans laquelle j'étois très-à mon aise, et elle fort décontenancée, malgré son carrosse, ses diamans et son grand laquais. On voit qu'elle voudroit obtenir grâce de la famille, et s'ouvrir, par notre moyen, la porte des bonnes maisons; mais je ne lui prêterai pas ma clef: toute liaison est plus impossible entre nous, qu'une amitié sincère entre un moliniste et un janséniste, ou entre Voltaire et Fréron. Cependant madame Bertaut trouve des femmes assez complaisantes, ou plutôt assez viles, pour rechercher sa société, et même pour lui faire la cour: l'argent, les jouissances, et puis l'honneur! c'est la devise de bien du monde. Madame de P*** l'accompagne par-tout; c'est sa paranymphe: à cinquante ans! Mais n'en soyons pas surprises; elle a toujours été au-dessus de tout principe, ou plutôt ses principes sont l'intérêt et le plaisir.

Adieu, ma chère nièce; laisse gronder l'orage: reste fidellement attachée à Delmont.

Quando il mar biancheggia e freme,
Quando il ciel lampeggia e tuona,
  Il nocchier che s'abandonna,
    Va sicuro a naufragar.

Mets ces vers dans ta mémoire et dans ton

cœur. Adieu ; je t'aime autant que tu es aimable : je fais une révérence profonde au berger Colin ; qui n'a ni troupeau ni houlette, mais bien une charmante bergère.

LETTRE XLI,

DE BLANCHE A MADAME BERTAUT.

Réponse à la Proposition du Couvent.

Je suis fort aise, madame, que monsieur votre frère ait la délicatesse et la générosité de renoncer à moi ; c'est au moins un avantage que je retire de ma malheureuse *équipée*, selon votre expression. Je vous remercie de vos sollicitations auprès de mon père. Je serois beaucoup plus reconnoissante de vos bontés, si vous aviez obtenu de lui un pardon sans condition, ou plutôt avec la permission d'épouser monsieur Delmont. Je suis fâchée de ne pouvoir profiter de son indulgence et de l'offre qu'il me fait de me payer une pension dans un couvent. Il n'est plus temps ; avant mon évasion, j'aurois accepté cette retraite avec plaisir ;

Digitized by Google

mais aujourd'hui, ma démarche, mon inclination, j'ose dire mon devoir, lient absolument ma destinée à celle de monsieur Delmont. Il sera mon époux, ou je mourrai. Jouissez, madame, de votre bonheur, que vous devez sans doute à votre sagesse et à votre bonne conduite, et ne le troublez pas en vous occupant d'une infortunée qui ne vous demande qu'un oubli éternel.

LETTRE XLII,

D'ADOLPHE A SON FRÈRE.

Morale. Représentation d'Adolphe à son Frère sur son Voyage à Paris.

Tu veux donc absolument quitter Lyon, le nid paternel, cette maison, ce jardin, témoins des jeux de ton enfance; tes habitudes, tes amis, pour aller te jeter dans le tourbillon de Paris, y déployer tes ailes! La fortune t'attend, ton beau-père t'appelle, ta femme te presse, te conjure. Allons, mon ami, embarque-toi sur la foi des zéphyrs; ton beau-père va t'ouvrir

Digitized by Google

les mines du Potose, t'associer dans les affaires. Il te promet des montagnes d'or; je n'en suis pas surpris : l'or est le rêve des financiers, banquiers, marchands, etc. Mais quand tu auras une chambre remplie d'or, comme celle que le malheureux Attabalipa livra aux Espagnols pour sa rançon, et qui ne l'égorgèrent pas moins, que feras-tu? . . . .

Alors, cher Cynéas, victorieux, contens,
Nous pourrons rire à l'aise, et prendre du bon temps.
Eh! seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,
Du soir jusqu'au matin, qui vous défend de rire?

Je crois connoître les hommes de finance; ils travaillent sans relâche, jusqu'à l'expiration de leur vie, pour faire fortune. « Eh! mon ami, tu l'as, dirai-je à ce Crésus; tu possèdes un hôtel, une superbe terre; ta maison reluit d'or; ton porte-feuille contient des sommes considérables : que désires-tu encore? une province? un royaume? Veux-tu changer en or tout ce que tu toucheras? as-tu donc oublié l'histoire de Midas? — Mais j'ai des enfans, une femme? — J'entends; ta femme n'est pas satisfaite d'une bonne table, de cinq chevaux dans son écurie, de sept à huit domestiques : elle n'a pas autant de diamans que la reine de Golçonde, et de

Digitized by Google

robes que l'impératrice Catherine. Eh bien! mon cher Midas, sollicite pour elle une place aux Petites-Maisons ; elle y sera avec des rois, des princes, et le père éternel. — Mais, mon ami, réplique Crésus, j'ai trois enfans ; et quand ma fortune sera partagée en trois portions, elle sera bien affoiblie. — J'entends ; les enfans seront moins opulens que leur père : mais pourquoi veux-tu les rendre riches? pour les rendre heureux, n'est-ce pas? — Sans doute. — Eh bien, rends-les plus raisonnables que toi; apprends-leur la modération des désirs, l'amour de la sagesse; donne-leur des maîtres qui cultivent leur esprit, leur inspire le goût des arts et des sciences: alors je te réponds qu'avec trois fois moins d'argent, ils seront dix fois plus riches et plus heureux que toi ».

Tu veux m'associer à tes projets, et m'asseoir à côté de toi sur le char de la fortune; et pour cela, tu me conseilles de te laisser mes fonds, qui d'ailleurs te sont nécessaires. J'y consens : plus riche, j'aurai plus de moyens de satisfaire les goûts et la générosité de Blanche. Elle n'aime point à briller par le luxe des diamans et des habits ; son goût et son adresse suffisent pour la parer. Donnez-lui des fleurs,

Digitized by Google

des rubans, de la gaze, et sa parure paroîtra l'ouvrage des Grâces; mais elle est bienfaisante, aumônière; tous les malheureux, les indigens l'intéressent, ont des droits à sa fortune. De plus, elle aime les tableaux, les gravures, les belles éditions; son goût fin et délicat repousse tout ce qui est grossier, et même médiocre. Un autre de ses plaisirs, c'est d'avoir une table servie avec propreté et délicatesse, non pour satisfaire sa friandise, car, depuis qu'elle est en Suisse, elle ne vit presque que de laitage et de légumes, mais elle dit que la propreté extérieure est l'image de la pureté de l'ame; et de plus, elle aime à attirer chez elle des gens aimables et instruits. Mon premier besoin est de la rendre heureuse; et le plus bel emploi de ma fortune, de satisfaire ses goûts, d'embellir sa vie. Si j'étois seul, je dirois comme Tibulle :

Parva seges satis est, satis est requiescere tecto,
  Si licet, et solito membra levare toro.

Et en paraphrasant :

Pour moi, qui jamais n'importune
Le dieu Plutus d'aucun soupir,
Qui préfère l'art de jouir,
Une caresse du plaisir,
A tous les dons de la fortune,

Je

Je fuis, content de mes destins,
Loin des écueils, loin du rivage,
Où vont, emportés par l'orage,
Périr tant d'avides humains.
Ainsi l'on voit un berger sage
S'éloigner du bois ténébreux,
Où naguère des loups affreux
Ont dévoré le daim sauvage,
L'agneau, joyeux de son bel âge,
Et le pasteur même avec eux.

Que Xercès gouverne la terre,
Qu'Ajax, Achille, Agamemnon,
Courent, armés de leur tonnerre,
Porter la terreur et la guerre
Jusques aux portes d'Ilion :
Je resterai dans ma retraite,
Content d'y lire quelquefois
Dans le Mercure et la Gazette
Les sottises et les exploits
De nos héros et de nos rois.
Qu'Herschel, ou Lalande, ou Laplace,
Armés d'un tube audacieux,
Pendant les nuits cherchent la place
Que tient Saturne dans les cieux ;
Comptent ses nombreux satellites,
Se promenant dans leurs orbites,
Loin du soleil et de nos yeux :
Peu jaloux de leur beau génie,
Je leur cède sans nulle envie
Saturne, Mars et Jupiter.

Digitized by Google

Avec tout l'empire de l'air :
Satisfait d'avoir sur la terre
Un petit champ, simple réduit,
Où, près de Blanche et loin du bruit,
Le doux sommeil vienne la nuit
Fermer mollement ma paupière,
Où je puisse, quand les beaux jours
A mon verger viendront sourire,
Caresser, avec le zéphire,
La rose, fille des Amours.
Et quand l'hiver et la tempête,
Précédés des fougueux autans,
Feront retentir sur ma tête
Le désordre des élémens;
Heureux encor dans mon asile,
Si je puis, près d'un chêne ardent,
Pleurer Didon avec Virgile,
Etudier avec Emile
Les mœurs de l'homme encore enfant,
Philosopher avec Voltaire,
Avec Racine m'attendrir,
Et porté sur l'aile légère
De l'Arioste et du Plaisir,
Avec Médor et sa bergère,
Egayer l'heure du loisir!
Voilà les souhaits que j'adresse
A la volage déité,
De qui l'aveugle activité
Élève, abat, change sans cesse;
Du plus sage trompe l'adresse,
Et donne au fou qu'elle caresse

Digitized by Google

Le prix qu'un autre a mérité.
Si cependant, par un caprice,
Un jour elle me prodiguoit
Cet or si cher à l'avarice,
Cet or coupable, dont l'attrait
Orne même le front du vice;
Alors, moderne Lucullus,
Sous mes lambris d'or revêtus,
Je jouirois de ma richesse,
Et j'imiterois la sagesse
Et d'Aristippe et d'Atticus:
Sous l'humble toit qui me recèle,
Prêt à rentrer sans nuls regrets,
Si la fortune d'un coup d'aile
Détruit mon songe et mon palais.

Ces vers sont médiocres; mais j'ai eu beaucoup plus de plaisir en les composant, que n'en peut goûter un financier en comptant son or, ou en digérant à l'Opéra un dîner qui le fatigue. *Vale, et ama.*

Digitized by Google

LETTRE XLIII,

DE BLANCHE A SA TANTE.

De la Douleur et du Délire d'Édouard Bodley.

De Genève.

J'ai promis à ma chère tante de lui faire part des nouvelles que nous recevrions d'Edouard Bodley, dont le sort l'intéresse autant que nous. Voici ce que nous a appris une lettre de son valet-de-chambre adressée à mylord Ellis.

« L'infortuné Edouard a couru nuit et jour sans prendre aucun repos, n'avalant que des œufs frais pour toute nourriture. Débarqué à Douvres, il a volé vers le tombeau de son amante : il vouloit le faire ouvrir, embrasser et emporter le reste de ses dépouilles ; mais les parens s'y sont opposés. Il y a passé une journée entière, malgré le froid et la neige qui tomboit en abondance ; il a juré à ses manes une fidélité éternelle. Au déclin du jour, il a fallu l'arracher de ce lieu de douleur. Rentré dans sa chambre, il a pris un bouillon, seul aliment de sa journée ; s'est assis devant le feu, et a renvoyé son

Digitized by Google

monde : mais John lui a demandé la permission de rester dans un cabinet voisin. Au bout de quelque temps, son maître l'a appelé. « Qu'y a-t-il, monsieur ? — Ah ! John, qu'ai je vu ? s'est écrié Édouard, l'air effaré ; j'ai vu Félicia elle-même ; j'ai entendu le froissement de la robe de taffetas qu'elle avoit le jour de mon départ : elle a traversé rapidement la chambre. Oui, ma chère Félicia, c'est toi ! tu reviens me consoler ! que je te voie encore unefois, et je mourrai moins malheureux !... Mais prends une bougie ; regarde, cherche-la dans tous les coins ». John feint de chercher ; et voyant que la douleur et le jeûne avoient troublé l'esprit de son maître, il l'engage à se coucher ; après quoi, il s'est retiré, ne laissant dans la chambre que la clarté sombre d'une lampe. Il se jeta dans un fauteuil, où il commençoit à s'endormir, lorsqu'il ouït encore la voix de son maître qui l'appeloit. Il accourt. « Ah ! s'écrie Edouard à son aspect, oui, c'est elle-même ; je n'en puis douter. Imagine-toi que j'ai entendu marcher : je me suis levé sur mon lit, j'ai écouté ; elle s'est approchée sur la pointe des pieds ; elle a monté sur le lit ; j'ai entendu des souliers de femme qui tomboient. Je tremblois, je ne pouvois respirer ; tout-à-coup je me suis senti saisi. C'étoit Félicia qui

Digitized by Google

me serroit dans ses bras. Troublé, couvert de sueur, je t'ai appelé.... Mais je ne la vois plus. Allume des bougies, mon cher John, et visite par-tout ». Le fidèle John alluma des bougies, chercha et déclara qu'il ne trouvoit rien. Alors il dit à son maître que, pour s'assurer du fait, il resteroit auprès de lui, ce qu'il obtint. Le fantôme ne revint plus, ni le sommeil. Bodley rêva toute la nuit à sa chère Félicia. Il lui parloit sans cesse : « O ma tendre amie ! comment as-tu pu me quitter, me laisser seul sur la terre ? Où es-tu maintenant ? Qu'elle étoit belle ! combien son innocence, sa candeur, son aimable enjouement ajoutoient à sa beauté ! La jeunesse, l'amour, le plaisir, toute la nature sourioit autour d'elle, et mon cœur s'enivroit d'amour dans la coupe des dieux. Tout-à-coup elle a été précipitée du faîte du bonheur ! Oh! ma Félicia ! dans quelle affreuse solitude tu m'as laissé !... Elle est étendue dans les bras de la mort ;... elle n'a brillé qu'un matin ! et son ame pure et céleste, dès la fin du jour, s'est envolée vers les cieux ». Enfin, cessant de parler, il a versé un torrent de larmes, et il s'est endormi jusqu'au lever du soleil.

» A son réveil, il a demandé des chevaux, et il est parti pour sa terre qui est à trente

Digitized by Google

milles de Londres. Il a emporté avec lui le buste en marbre de sa chère Félicia. Il a fait construire, à la hâte, une petite chapelle, ou rotonde, au milieu d'un bois; il y a placé le buste qu'il a entouré de vases de fleurs, de serins et de tourterelles. Il a fait graver, au bas de son buste, cette inscription en vers qu'il a composée lui-même, et que Delmont a traduite ainsi:

Le ciel l'orna de mille charmes,
La Parque abrégea ses beaux jours.
Qui la vit quelquefois, lui donnera des larmes;
Et qui la vit souvent, la pleurera toujours.

» C'est dans cet asile qu'il va passer une partie de ses journées, avec les Nuits d'Young, poëme devenu sa lecture favorite ».

Voilà, mon aimable tante, l'état déplorable de ce pauvre Edouard : nous espérons que le temps usera sa douleur, et le rendra à la société. Mais que pensez-vous de l'apparition de sa maîtresse? croyez-vous que les ames puissent revenir auprès de nous? et pourquoi pas, lorsque l'on s'est aimé si tendrement? L'ombre de Samuel apparut à Saül. Brutus, la veille de la bataille de Philippe, revit le fantôme qui lui étoit déjà apparu. L'empereur Julien, que

Digitized by Google

j'aime beaucoup malgré son apostasie, a vu deux fois le génie de l'empire : la seconde fois, il lui apparut, peu de temps avant sa mort, la nuit, dans sa tente, le visage consterné, abattu et couvert d'un voile. Mylord et Delmont se moquent de ma crédulité ; ils attribuent ces visions à une imagination vive et échauffée par les jeûnes. Vous allez aussi me traiter de visionnaire ou de folle ; mais j'ai fait promettre à Delmont, si j'ai le malheur de lui survivre, de m'apparoître quelquefois : de mon côté, je lui ai fait la même promesse. On ne peut douter de l'immortalité de l'ame ; ainsi son retour sur la terre ne peut être démontré impossible. Combien de fois, dans les rêves de la nuit, j'ai parlé à ma mère ! je la voyois, je l'entendois. Si c'est une erreur, philosophes, beaux-esprits, laissez-la moi ; elle remplit mon cœur d'émotions douces, et adoucit les regrets de ma perte.

Avez-vous jamais lu les lettres de sainte Thérèse ? c'est ma sainte par excellence. Ses lettres sont pleines d'onction, d'une piété, d'une chaleur de sentiment qui m'entraîne. Cependant, si nous avons quelqu'analogie par le cœur, nous différons beaucoup par la conduite. Elle s'échappa de la maison paternelle pour aller

Digitized by Google

chercher le martyre chez les Maures, et moi... je n'ose achever la comparaison. A l'âge de vingt-un ans, elle s'enferma dans un couvent, désabusée du monde; et moi, je le chéris avec toutes ses vanités et ses illusions. Je cache cette lettre à Adolphe qui me plaisanteroit; il prétend que la dévotion est la friandise des ames tendres. Cependant ma dévotion est bien légère; j'en ai tout au plus quelques accès le matin; mais le soir je suis très-mondaine avec ces messieurs. Je suis persuadée qu'Adolphe me charge de mettre à vos pieds ses respects et sa tendresse pour vous.

LETTRE XLIV,

DE Mme DE SAINT-OMER A BLANCHE.

Réponse à la Lettre précédente.

De Lyon.

Je plains beaucoup Edouard Bodley; mais dès qu'il entoure le buste de sa Félicia de fleurs et d'oiseaux, et qu'il pleure, je compte sur sa guérison. J'ai remarqué que les violens chagrins, tenaces dans l'hiver, se dissipent dans la saison

Digitized by Google

des roses, à l'aspect de la nature riante. Tu veux savoir ce que je pense de l'apparition des ames dans ce bas monde. Je suis, comme toi, très-convaincue de leur immortalité : indépendamment de ma religion qui me l'assure, de l'aveu général de toutes les nations, j'en ai en moi la persuasion et le désir intime; et celui qui l'a gravé dans mon cœur, ne veut pas me tromper. On ne peut réfléchir, rentrer dans soi-même, et ne pas sentir que la pensée, que l'ame est quelque chose de divin. Mais, soit dit sans te déplaire, je ne crois pas plus aux revenans qu'aux sorciers : je sais que jadis de grands philosophes, Pline, Tacite, ajoutoient foi aux apparitions des génies, des morts, des fantômes; mais, quant à moi, je crois le chemin du retour impraticable. Ainsi ne compte pas sur moi; après ma mort, je ne m'engage à rien.

Tu te compares à sainte Thérèse avec quelque raison; elle avoit une ame douce, expansive comme la tienne; elle aima tendrement dans sa jeunesse; voilà bien des ressemblances : mais tu ne réformeras pas, comme elle, trente monastères d'hommes, et vingt de filles. Tu ne dis pas à Dieu comme cette sainte : *Souffrir, seigneur, ou mourir*. Tu crains trop la douleur, tu aimes tes aises, et tu ne veux pas mourir en-

core ; voilà la différence, et je suis de ton avis. Il en est, selon moi, de la dévotion comme de tous les autres sentimens, il n'en faut qu'une certaine dose : l'opium, sagement administré, procure des sensations agréables ; une dose trop forte tue l'ame et le corps. A propos de dévotion, madame de Murat, si tendre, si amoureuse, si jalouse, s'est jetée à corps perdu dans les chapelets, les sermons, les confessions ; c'est une conversion à la Rancé [1]. Le chevalier de Valavoir, son amant, a été tué à l'armée ; son mari, sans songer à mal, lui a brusquement annoncé cette nouvelle ; la pauvre femme s'est évanouie, a eu des convulsions, a poussé des sanglots à fendre tous les cœurs, excepté celui de son mari, qui s'étonnoit, disoit : « Je ne m'en doutois pas ; je n'imaginois pas qu'elle l'aimât à ce point : cela n'est pas croyable !... » Cependant il a fini par le croire ; il y a eu des gronderies, des humeurs, du vacarme, des séparations de table et de lit : mais

[1] L'abbé de Rancé, au retour d'un voyage, allant voir sa maîtresse, la duchesse de Montbazon, dont il ignoroit la mort, monta par un escalier dérobé, et trouva sa tête dans un plat. On l'avoit coupée, parce que le cercueil se trouva trop petit. Cet affreux événement le jeta dans la dévotion.

Digitized by Google

la piété a tout couvert; le confesseur a réconcilié les esprits : c'est un ex-jésuite qui a prouvé à Murat que, si le corps a failli, l'ame n'étoit pas coupable, au moyen des restrictions mentales. Pour moi, qui n'ai point perdu d'amant, je suis encore dans la voie large des folies mondaines. J'en suis fâchée : la philosophie ne vaut pas la dévotion; elle promet beaucoup, et tient peu. Le saint homme Job me paroît le premier des philosophes.

Ton pére se porte à merveille ; le mariage l'a trempé dans la fontaine de Jouvence : il dit qu'il s'est marié à soixante-six ans, pour ne pas risquer son salut. Je le vis passer l'autre jour dans sa voiture, tête-à-tête avec sa triomphante, parée comme la madone de Lorette. C'étoient bijoux sur bijoux ; des camées, des bagues, des diamans à ne pas finir. Elle se *prelassoit* sous ce fardeau, comme l'âne chargé de reliques. J'étois tentée de lui crier avec Lafontaine :

Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.

C'est ce qu'il faudroit crier aux oreilles de la plupart des femmes; mais on ne les corrigeroit pas plus que les baudets.

Digitized by Google

Adieu, mon aimable nièce; aime toujours bien Adolphe, ta tante et sainte Thérèse.

LETTRE XLV,

D'ADOLPHE A SON FRÈRE A PARIS.

Il lui fait part de son Mariage.

De Lyon.

Mon cher ami, félicite-moi, embrasse-moi, partage mes transports, mon ivresse, mon délire; l'hymen vient de m'unir à cette Pandore si aimée, si aimable, si désirée. O ma chère Blanche! te voilà donc à moi! Le ciel t'a fait naître

Tecum ut longæ sociarem gaudia vitæ,
Inque tuo caderet nostra senecta sinu.

Que mon étoile est brillante! Je ne puis t'en dire davantage. Nous partons, nous fuyons notre patrie pour la seconde fois; mais je l'emmène avec moi, et je ne la perdrai pas en route comme le pieux Enée perdit sa chère Creüse. Je t'écrirai des bords du lac Léman, à tête plus reposée, tout ce qui vient de se passer; aujourd'hui le temps et la présence d'esprit me manquent. Adieu: je te souhaite la moitié du bonheur

dont je jouis, ou plutôt dont je m'enivre. *Vive valeque.*

LETTRE XLVI,

D'ADOLPHE A SON FRÈRE A PARIS.

Arrivée des deux Amans à Lyon. Entrevue de Blanche avec son Père. Mariage de Blanche et de Delmont. Anecdotes. Départ des deux Époux.

De Genève.

Nous voilà tranquillement au port, respirant l'air de la félicité. Je t'ai promis le récit de notre voyage à Lyon; le voici. Je n'invoquerai, comme dans la Henriade, que *l'auguste vérité*.

L'aimable Blanche se flattoit toujours que sa présence, ses supplications, ses pleurs fléchiroient la dureté de son père. Elle consulta sa tante, qui, séduite par le plaisir de la voir, lui conseilla le voyage. Madame de Saint-Omer mit dans la confidence monsieur Bermond, l'ancien associé de Bertaut, qui lui promit d'attirer son ami dans sa maison où Blanche viendroit se jeter à ses pieds et implorer sa grâce.

Nous sommes arrivés à Lyon à dix heures du soir; notre cœur palpitoit, tressailloit,

Digitized by Google

E instinto di natura
L'amor del patrio nido : amano anch'esse
Le spelonche natie, le fiere istesse.

Nous sommes descendus chez madame de Saint-Omer. Quels transports! quels embrassemens! quelles étreintes entre ces deux êtres si aimables, si intéressans, si aimans! de douces larmes rouloient dans leurs yeux. J'ai eu ma part à toutes les caresses et aux larmes. Je me suis retiré, non sous le toit paternel, mais dans une auberge, sous un nom supposé; car, comme les princes et les rois, je voyage *incognito*.

Le lendemain, madame de Saint-Omer a fait savoir notre arrivée à monsieur Bermond, qui, sur-le-champ, est allé prier à dîner son ami Bertaut pour le lendemain, en lui annonçant deux excellentes truites de Genève, qu'en effet nous avions apportées. Bertaut, homme friand, a accepté l'invitation avec joie, et s'est rendu chez Bermond au jour fixé. Les convives de ce repas étoient monsieur et madame Bermond, et monsieur et madame Amelin leur fille, femme aussi tendre qu'aimable et vertueuse : elle est affectée d'une maladie de poitrine, qui, selon moi, la conduira au tombeau. Toute ame sensible sait quel intérêt touchant, quelle douleur

Digitized by Google

pénétrante inspire l'aspect d'une femme jeune, aimable, qui dépérit sous nos yeux comme la fleur que nous avons cueillie, et dont nous calculons le peu de vie qui lui reste, en la flattant d'une guérison prochaine.

Ils ont dîné gaiement et de bon appétit, surtout Bertaut. De temps en temps madame Amelin et sa mère laissoient échapper quelques mots sur Blanche; mais Bertaut fronçoit le sourcil et gardoit le silence. Cependant madame de Saint-Omer, Blanche et moi, nous nous sommes rendus chez monsieur Bermond. Un domestique affidé nous a introduits dans un cabinet contigu au salon où l'on devoit prendre le café. Dès qu'il a été pris, et que nous avons supposé que le vin, la liqueur, la bonne chère auroient porté leurs douces vapeurs dans la tête de Bertaut et attendri son ame, madame Bermond et sa fille sont venues prendre Blanche pour la mener à son père : ces dames lui donnoient le bras. En marchant elle trembloit comme la feuille agitée; ses genoux fléchissoient. A l'entrée du salon, quand elle a aperçu son père, ses forces et son courage l'ont abandonnée; elle ne pouvoit se soutenir : ces dames la traînoient. Je suis resté dans le cabinet avec madame de Saint-Omer. Cependant ces dames

approchoient

approchoient lentement : « Mon ami, a dit Bermond à Bertaut, qui ne distinguoit pas encore les traits de sa fille qui s'avançoit la tête baissée, jette les yeux sur cette infortunée, qui vient réclamer sa grâce et ta pitié ». Bertaut regardoit, doutoit encore, et restoit immobile d'étonnement et de dépit. Mais sa fille tombe à ses pieds, les embrasse, les arrose de ses larmes. Son coeur étoit si oppressé, qu'elle ne pouvoit proférer que ces mots, d'une voix étouffée : « Mon père ! mon très-cher père » ! L'insensible Bertaut, qui la reconnoît enfin, la repousse en lui criant : « Retirez-vous, retirez-vous, dis-je. — Mon père, ayez pitié de votre malheureuse fille ! — Ma fille ! je n'en ai plus ; retirez-vous : vous êtes bien hardie de vous présenter devant moi. — Grâce, grâce, mon père ; pardonnez-moi. — Non, jamais, jamais ; sortez, ou je vous fais arrêter ». A ces mots barbares, les dames Bermond et Amelin tombent aussi à ses pieds, lui crient : « Grâce, miséricorde ; ayez pitié de votre enfant ». Bermond le pressoit dans ses bras, en lui disant : « Pardonne, pardonne ; accorde cette faveur à ma femme, à ma fille, à ton ancien ami ». Bertaut, au milieu de tant de prières et de larmes, restoit muet, inflexible et froid comme le mar-

Digitized by Google

bre. Enfin, après un long silence, il s'est écrié : « Qu'elle renonce à son lâche séducteur, à sa folle passion, et je reprendrai des sentimens de père. — Qu'exigez-vous de moi ! lui répond Blanche d'une voix éteinte : la chose est impossible : l'honneur, autant que l'amour, me lient à Delmont ; je ne puis avoir aujourd'hui d'autre époux, d'autre asile. — Vous l'entendez ! retire-toi, retire-toi, fille perverse, monstre d'ingratitude ». Bertaut, en prononçant ces mots, l'a poussée rudement, et l'a renversée sur le parquet, où elle est tombée évanouie. « Ah ! monDieu ! elle se meurt, s'écrie madame Amelin ; secourons-la ». Aussitôt on la relève, on l'emporte sur un sofa. Aux cris de madame Amelin, madame de Saint-Omer et moi, nous nous précipitons dans la salle. Dès que Bertaut nous a aperçus, il s'est jeté sur son chapeau et sur sa canne, en disant à Bermond qu'il lui paieroit cette trahison, qu'il ne mettroit plus les pieds chez lui, et qu'il se vengeroit de tout le monde, et il est sorti en lançant sur moi un regard foudroyant. C'est de lui qu'on pourroit dire :

Duris genuit te cautibus horrens
Caucasus, hyracanæque admorunt ubera tigres.

Et cet homme a vécu soixante ans au milieu de

Digitized by Google

la société ; a joui de ses douceurs, d'une considération personnelle ! il a eu des amis, une femme aimable et vertueuse, une fille, l'ornement de sa famille et l'amour de tous ceux qui l'entourent ! le ciel a favorisé toutes ses entreprises ; il est parvenu à une grande opulence ; et cet homme portoit une ame atroce. Plus dissimulé que Tibère, il a trompé, pendant cinquante ans, épouse, parens, amis, voisins, toute une ville ! On croit cependant que sa femme le connoissoit ; car en mourant elle ne cessoit de plaindre sa fille, de gémir sur son sort. Que d'hommes meurent ainsi méconnus !

Dès que Blanche eut repris ses sens, sa première pensée a été de demander son père. « Il est sorti, ai-je répondu.—Il ne m'a point pardonné ? — Non, il est inexorable ; son ame est de fer. — Que je suis malheureuse ! il n'est donc plus d'espoir ! je n'ai plus de père ! — Il vous reste un ami, un époux. — Et moi, ne suis-je pas ta mère ! s'est écriée madame de Saint-Omer en se jetant à son cou ; n'es-tu pas ma fille, ma chère fille » ! Les caresses de sa tante, les soins, les amitiés de tout ce qui l'environnoit, l'épanchement de ma tendresse ont enfin rendu quelque repos à cette ame si vivement agitée. Bermond alors nous a conseillé de repartir au

Digitized by Google

plutôt, pour nous soustraire aux poursuites de Bertaut, qui sûrement auroit recours à la justice, et me poursuivroit comme ravisseur. Je convenois de la nécessité d'un prompt départ; mais auparavant, je voulois m'unir à Blanche d'un noeud indissoluble. J'intéressai toute cette famille à mon sort. Madame de Saint-Omer, madame Amelin dont la voix est si douce, si touchante, parlèrent en ma faveur; Bermond lui-même dit à Blanche que la puissance d'un père avoit ses limites, qu'il n'a pas le droit de déshonorer sa fille par un mariage honteux, et de la précipiter dans un abîme; que son père n'écoutant ni la raison, ni la pitié, ni les convenances, son autorité pouvoit être déclinée. Enfin sa tante, pour la décider, lui a dit: « J'ai les droits de ta mère, je la suis; elle m'a confié ce dépôt qui lui fut si cher: ainsi je t'ordonne, en son nom et au mien, d'épouser Delmont, le mari qu'elle t'avoit destiné ». Blanche, vaincue par tant de sollicitations, a répondu à sa tante et à madame Amelin, qui tour-à-tour la pressoient dans leurs bras: « Vous brisez mon coeur; puis-je vous refuser? Ma chère tante, je m'abandonne à vos conseils, à votre amitié. Delmont, je suis à vous, voilà ma main »; ce qu'elle dit en me la présentant. Je la baisai

Digitized by Google

avec transport. Elle ajouta : « Mais, ma tante, comment nous marier ? quel prêtre pourra bénir notre union? — Je consulterai, lui répondit sa tante, l'abbé de Saint-Yon, comte de Lyon, mon ami et celui de tous les honnêtes gens. Je vais, par un petit billet, le prier de se rendre ici, toute affaire cessante ». Il arriva sur les huit heures du soir. Madame de Saint-Omer lui dit, en souriant, « qu'elle avoit besoin de son ministère pour un mariage clandestin. — Si c'est pour le vôtre, madame, je suis à vos ordres. — Que me conseillez-vous? ne suis-je pas encore assez jeune? — Je ne connois pas la date de votre extrait de baptême; mais je sais que vous êtes assez aimable pour faire un heureux; aussi je vous donne ma bénédiction ». On rit, et après quelques momens de gaieté et de plaisanterie, on l'instruisit du service que l'on exigeoit de lui. Il nous connoissoit, Blanche et moi, savoit tous nos malheurs, et il répondit « qu'il seroit ravi d'obliger deux infortunés; que la religion devoit venir à leur secours, lorsque les loix, ou l'abus des loix, faisoient des victimes. Voici la route que vous devez suivre. Il faut que mademoiselle aille se marier à Avignon, et ce sera moi qui remplirai cette fonction sacrée : je me flatte d'avoir une permission tacite de notre

Digitized by Google

sage et aimable prélat [1]. Nous partirons tous les trois, dit-il en s'adressant à Blanche et à moi, en poste demain avant le jour. Nous arriverons à Avignon dans l'espace de trente heures. Là, pendant que vous vous reposerez, j'irai solliciter la permission de dire la messe dans quelque paroisse; vous viendrez l'entendre, et quand j'aurai fini, vous me demanderez la bénédiction nuptiale : dans cette ville papale, par la discipline de Rome, je ne puis vous la refuser, et j'aurai le bonheur d'unir deux êtres intéressans et faits l'un pour l'autre ». Ce plan fut adopté. Madame de Saint-Omer voulut être du voyage; monsieur Bermond offrit sa voiture, et l'abbé sortit pour aller prévenir l'archevêque, et commander les chevaux.

Le comte de Saint-Yon, par un accord assez rare, a su allier la philosophie avec la religion. Une austérité exagérée ne l'emporte pas au-delà de ses devoirs, mais il en suit la ligne rigoureusement : au milieu de la société qu'il aime et qu'il fréquente, il conserve la pureté de ses mœurs, l'estime des gens de son état, et celle des gens du monde. Il dit que la vertu

[1] C'étoit monsieur de Montazet, de l'académie française, et digne de cet honneur par ses talens, son éloquence et son érudition. Il est mort en 1788.

Digitized by Google

et la piété sont deux soeurs qui se soutiennent mutuellement. Quoiqu'il ait beaucoup d'esprit, qu'il lise Horace, Cicéron, Montesquieu et Voltaire, nul scepticisme n'a ébranlé sa croyance ; les incrédules s'en étonnent, mais Pascal, Arnaud, Mallebranche, Racine, Boileau, Fénélon, et tant d'autres bonnes gens de cette espèce, ont cru de si bonne foi, que tout étonnement doit cesser. L'abbé de St-Yon, à une piété douce et éclairée, joint le désintéressement de la philosophie. Avec dix mille francs de revenu, il n'a ni table, ni carrosse ; un seul domestique, une bibliothèque choisie, c'est là tout son luxe et toute sa dépense. Il a abandonné à sa famille son bien patrimonial ; le reste de ses revenus, dit-il, appartient aux pauvres. Ses parens le pressoient d'aspirer à un évêché, qu'il auroit obtenu aisément ; mais il leur répondit qu'il aimoit mieux honorer sa famille par ses moeurs et sa conduite, que par des dignités qui ne prouvoient rien. Il porte le désintéressement si loin, qu'il refuse, dans le monde, de jouer le jeu de société, parce qu'il y gagne toujours. « Je ne veux pas, dit-il, m'enrichir aux dépens des autres ».

Nous partîmes à l'aube naissante ; le voyage fut gai, quoique Blanche de temps en temps

Digitized by Google

poussât des soupirs, et s'abandonnât à des regrets en songeant à son père, et à un hymen contracté malgré lui; mais les caresses de sa tante, son aimable enjouement dissipoient ou écartoient ces nuages de tristesse. Nous arrivâmes le surlendemain à Avignon, sur les huit heures du matin; ces dames se reposèrent jusqu'à dix: pour moi, Morphée me refusa ses pavots; j'étois trop agité de l'idée de mon bonheur futur. A onze heures, nous nous rendîmes à la paroisse de Notre-Dame-des-Dons, où l'abbé de St-Yon devoit dire la messe. Lorsqu'elle fut finie, nous nous approchâmes de l'autel: Blanche étoit entre sa tante et moi. Je portai la parole, et dis au célébrant que mademoiselle Bertaut et moi, désirant nous marier ensemble, nous venions le prier de nous donner la bénédiction nuptiale. L'abbé de St-Yon se tourna alors vers nous, et nous débita ce petit discours: « Vous avez sans doute réfléchi mûrement sur le sacrement que vous me demandez. Songez que la bénédiction nuptiale, que les paroles que je vais prononcer, sont les paroles que Dieu même prononça en unissant Adam et Eve. Cet acte religieux, ce nouvel état vous ouvrent une nouvelle carrière, vous imposent de nouveaux devoirs, mais faciles et

Digitized by Google

doux à remplir. Vous allez jurer à ce que vous aimez, amour constant et fidélité : ces deux mots renferment toute la série de vos obligations ».

Après ce petit sermon, Blanche à genoux, sa main dans la mienne, les yeux au ciel pour lui demander pardon de sa désobéissance à son père, prononça le OUI solennel et sacré qui nous unit pour jamais l'un à l'autre. O doux moment ! touchante cérémonie, qui fait intervenir Dieu et la religion dans un acte civil, pour rendre le mariage plus respectable, plus sacré et ses noeuds indissolubles [1].

Au sortir de l'église, nous allâmes prendre un léger repas, après lequel nous repartîmes pour Lyon, où nous attendoit, le lendemain au soir, chez madame de Saint-Omer, un très-joli festin.

A cette noce se trouvèrent monsieur et madame Bermond, monsieur et madame Amelin,

[1] Nos petits philosophes du jour, qui ont l'imagination aussi aride que le cœur, se moquent de toute cérémonie religieuse, de tout acte de piété, de nos fêtes solennelles, de tout rapport enfin de l'homme avec Dieu. Pauvres êtres, qui ne se doutent pas que la religion parle au cœur, et que l'on conduit les hommes par le sentiment, et non par la dialectique et des sophismes !

Digitized by Google

et notre cher abbé de Saint-Yon. Avec ces aimables convives nous oubliâmes les fatigues du voyage ; le plaisir et l'amitié animoient tous les cœurs : pour moi, j'étois trop pénétré de ma félicité pour m'abandonner à une joie extérieure, et trop heureux pour être gai, et ce qu'on appelle aimable. Blanche, négligemment coiffée, vêtue d'une robe très-simple, mais parée de l'éclat de sa jeunesse et de ses attraits ; le teint un peu pâle, l'œil baissé, le regard timide et touchant, parloit peu, et son ame sensible savouroit le bonheur de se voir dans sa patrie, auprès de sa tante, au milieu de ses amis, l'objet de leurs soins et de leurs caresses. Au dessert, l'abbé de Saint-Yon présenta un épithalame à mon épouse, et je fus chargé de la lire ; la voici :

ÉPITHALAME POUR MADAME DELMONT.

La jeune Églé de roses couronnée,
Les yeux baissés, d'un air timide et doux,
Juroit aux pieds du dieu de l'hyménée,
D'être à jamais fidelle à son époux.
Amour qui, par hasard, étoit dans la chapelle,
Entend cette promesse, et s'approche à l'instant.
Ah ! dit-il, c'est ma sœur ! ma sœur jurer d'être fidelle !
C'est ce que nous verrons : dans six mois, je t'attends.
Va, dit l'hymen, je crains peu tes menaces :

Digitized by Google

Regarde mieux, mon bel enfant;
C'est la vertu sous l'image des grâces.

Cet épithalame fut goûté, relu et applaudi. Blanche dit à l'auteur : « Je vous reconnois aussi bon prêtre d'Apollon, que zélé ministre de la religion ». Madame Amelin annonça alors qu'elle avoit aussi des couplets anonymes adressés aux nouveaux mariés. On la pria de les chanter; ce qu'elle fit avec beaucoup de goût, et d'une voix pleine de fraîcheur et d'intérêt.

COUPLETS.

Heureux époux, que sur votre jeunesse
Le dieu d'hymen verse tous ses plaisirs:
Ce dieu charmant se nourrit de tendresse,
De soins, d'égards, et d'amoureux désirs.

Mais des bouquets dont Flore est couronnée,
Pour l'avenir réservez quelque fleur:
N'épuisez pas la coupe d'hyménée;
Le vin gardé, n'est, dit-on, que meilleur.

Ces couplets eurent le succès qu'ils méritoient comme vers de société. Madame de St-Omer seule fut sobre d'éloges, ce qui nous fit soupçonner l'auteur. On la plaisanta, on la pressa, et enfin on lui arracha l'aveu de sa maternité. « J'ai voulu, nous dit-elle, me cacher

Digitized by Google

sous le voile de l'anonyme, pour voir s'il m'arriveroit la même aventure qu'à Louis XIV. C'est une anecdote que j'ai ouï conter, à l'âge de onze ans, à la célèbre Pauline de Grignan, petite-fille de madame de Sévigné, alors madame de Simiane. Ce monarque avoit la fantaisie d'apprendre l'art de la rime, et messieurs de Saint-Agnan et Dangeau étoient ses maîtres : il composa un petit madrigal dont il avoit assez mauvaise opinion. Le maréchal de Grammont, adroit courtisan, étant venu lui faire sa cour, le roi lui dit : « Monsieur le maréchal, lisez ce petit madrigal que l'on vient de m'envoyer : comme l'on sait que je suis amateur de poésie, on m'accable de vers impertinens ». Le maréchal lut les vers, et répondit : « Votre majesté juge divinement toutes choses ; il est vrai que voilà le plus sot et le plus mauvais madrigal que j'aie jamais lu. — N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est un fat ? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Eh bien ! je suis ravi que vous parliez avec cette sincérité : c'est moi qui l'ai fait. — Ah ! sire, quelle trahison ! que votre majesté me le rende ; je l'ai jugé précipitamment. — Non, monsieur le maréchal, les premiers sentimens sont toujours les meilleurs ». Louis XIV, plus

Digitized by Google

nage que Denis le tyran, rit beaucoup de cette folie. Madame de Simiane, continua madame de Saint-Omer, nous dit que cette anecdote se trouvoit dans une des lettres inédites de madame de Sévigné [1]; et moi, quoique bien jeune encore, je ne l'ai jamais oubliée, non plus que cette leçon judicieuse qu'elle daigna me faire : « Mon enfant, vous êtes bien jolie ; c'est beaucoup pour la vanité, ce n'est rien pour le bonheur. Voulez-vous en avoir une petite portion, ménagez votre santé, cultivez votre esprit, et aimez la vertu ». Cette leçon, donnée par une femme de beaucoup d'esprit, petite-fille de madame de Sévigné, me fit une impression si forte qu'elle a influé sur ma conduite. Je pris dès ce moment un goût très-vif pour la lecture, et je commençai par les lettres de madame de Sévigné. Hélas ! madame de Simiane mourut six mois après ce dîner mémorable [2]. Mais n'oublions pas que nous célébrons une noce ; j'ai encore quelques couplets que je vais chanter moi-même. Je n'ai pas la voix de rossignol de madame Amelin, je chante comme une corneille ;

[1] Ces Lettres ont été imprimées depuis avec celles de madame de Simiane.

[2] Elle est morte en 1736.

la faute en est aux dieux. J'ai bien d'autres reproches à leur faire dont je ne me vante pas.

» Ces couplets, monsieur Delmont, s'adressent à vous.

CHANSON.

Vous, qui prenez femme jolie,
Écoutez bien cette leçon :
Chassez l'humeur, la jalousie,
Logez les ris dans la maison.

Cultivez bien, sur toutes choses,
Le champ qu'hymen vous a donné;
L'épine naît, au lieu de roses,
Dans un terrain abandonné.

Ne faites pas chez vous le maître,
A notre humeur ce ton déplaît;
Contentez-vous de le paroître;
Si votre femme le permet.

Ne cueillez point, hors du ménage,
Des fruits qui paroissent plus doux;
Quand vous glanez au voisinage,
Souvent l'on moissonne chez vous.

Cette jolie chanson fut le bouquet de la fête; chacun désira en connoître l'auteur, et madame de Saint-Omer nous avoua qu'elle l'avoit composée dans sa jeunesse, à la noce du comte

Digitized by Google

de Virville, qui épousoit une demoiselle du Dauphiné de très-grande maison. « C'est ma parente, dit l'abbé de Saint-Yon; mais, à l'époque de son mariage, j'étois à Rome, où j'avois le bonheur de faire ma cour à Benoît XIV, ce fameux Lambertini, qui joignoit à une vaste érudition, à beaucoup d'esprit, la pureté des mœurs, une gaieté piquante et un ton de plaisanterie très-aimable. Un jour il nous disoit : « Je n'ai pas une physionomie papale, elle manque de gravité; mais je prierai les sculpteurs et les peintres de me la donner ». Une petite aventure, arrivée pendant mon séjour à Rome, vous peindra mieux le caractère aimable et l'esprit de sagesse de ce pontife, que le portrait le plus travaillé. La malignité humaine lui dénonça un ministre des autels qui vivoit avec une femme dont il avoit des enfans, et qui, pour subvenir à leur entretien, disoit plusieurs messes par jour. La pape manda ce prêtre, et ayant éloigné tous les témoins, il l'adjura de lui répondre avec sincérité. « On dit que vous avez une femme? — Il est vrai, sainteté. — Vous en avez eu des enfans? — Oui, sainteté. — Combien? — Deux filles. — Quel est leur âge? — L'une treize ans, et l'autre quinze. — Il suffit; retirez-vous : je vous suspends de toute

fonction sacerdotale, en attendant mes ordres ». Ce pauvre prêtre se retira tout tremblant et effrayé du châtiment qui le menaçoit. Cependant le pontife fit prendre des informations secrètes sur ses mœurs et sa vie habituelle : il apprit qu'il vivoit très-retiré, tranquille, aimé et estimé de toutes ses connoissances pour sa probité et sa douceur ; que son seul crime étoit de dire plusieurs messes, et de vivre avec une femme qu'il aimoit, liaison prohibée par la discipline de l'église. Les informations prises, le saint-père manda le délinquant, et lui dit : « Je vais faire entrer dans un couvent la femme avec laquelle vous avez vécu, et vos deux filles dans un autre ; je ferai compter à cette femme, tous les mois, dix écus[1] pour son entretien : vos deux filles auront aussi pour dot trente écus par mois. Vous pourrez aller voir quelquefois leur mère au parloir, et vos deux filles autant que vous voudrez. Il leur sera permis de visiter leur mère, et celle-ci pourra aller à leur couvent, en cas de maladie. Quant à vous personnellement, je vous donne cinq écus par mois jusqu'à ce que vous ayiez de quoi vous soutenir ; je vous rends le pouvoir de dire la messe ; mais souvenez-vous que, si vous

[1] L'écu romain vaut 5 liv. monnoie de France.

faites

faites encore quelque sottise, je vous ferai pendre ». Ce jugement, qui vaut bien celui de Salomon, fut très-applaudi dans Rome ; il prouva combien ce pape avoit d'esprit, d'humanité et de justice (*i*).

Notre souper se prolongeoit, le plaisir et la joie se répandoient dans tous les cœurs, lorsqu'un domestique de madame de Saint-Omer lui remit un billet qu'on venoit d'apporter. Elle l'ouvrit aussitôt, et après la lecture, elle demanda au domestique, avec un air d'inquiétude, qui avoit apporté ce billet ? « Un petit homme, dit-il, qui se cachoit sous un grand chapeau, et qui s'est retiré tout de suite. Madame de Saint-Omer nous lut alors cet écrit mystérieux.

A une heure après minuit.

« Je vous préviens, madame, que monsieur Bertaut a fait des démarches pour faire arrêter sa fille et monsieur Delmont ; peut-être aujourd'hui, dans la matinée, leur départ ne sera plus possible... Qu'ils partent aussitôt ; c'est un véritable ami qui le leur conseille ».

Ce billet changea la jubilation en tristesse : je fus bientôt décidé. Je proposai à madame Delmont de partir à la pointe du jour ; elle y consentit : mais qu'il lui en coûtoit de quitter

Digitized by Google

sa tante, une société où elle se trouvoit si bien, où tous les cœurs ne sembloient respirer que pour elle ! Ce qui aggravoit sur-tout sa douleur, c'étoit la persécution obstinée de son père. « O mon père, s'écrioit-elle, que vous ai-je fait » ? On chercha à deviner quelle main généreuse avoit tracé le billet ; mais l'écriture étant contrefaite, le secret resta impénétrable.

Nos chevaux furent commandés pour cinq heures du matin. Toute la société veilla avec nous ; chacun s'empressa de rassurer Blanche, de la consoler, de lui promettre un avenir plus doux. Enfin on vint annoncer l'arrivée des chevaux. A cette nouvelle, Blanche, abattue, sans force, immobile dans son fauteuil, versoit des pleurs amers. Sa tante vint la prendre par la main, et lui dit d'un ton ferme : « Allons, ma chère enfant, c'est du courage et non des pleurs qu'il faut en ce moment ; la fermeté triomphe des revers, la foiblesse nous y précipite : songe que tu suis ton époux ; j'espère que dans peu nous nous reverrons ». En lui parlant ainsi, elle lui attacha au cou son portrait entouré de diamans. « Cette figure, lui dit-elle, est un talisman ; toutes les fois que tu le regarderas, tu songeras à moi, et moi je parlerai à ton cœur, et je te dirai : « Courage, ma chère nièce ; la

prudence et la vertu ramènent les beaux jours. Allons, Delmont, donnez-lui le bras ». Je m'avançai ; Blanche se leva sans mot dire, son mouchoir sur les yeux, s'appuya sur moi. Nous descendîmes ; toute la société nous suivit. Arrivés sur le seuil de la porte, chacun, tour-à-tour, embrassa Blanche, le cœur serré, les larmes aux yeux. Madame de Saint-Omer seule affectoit de la gaieté. Elle me fit signe de partir. Je pris Blanche dans mes bras, et la mis dans la voiture ; j'y montai sans autres adieux, et je criai au postillon : *Route de Genève.*

En chemin, pour adoucir les regrets de Blanche, je lui peignis les charmes de notre hymen, nos jours unis, coulant ensemble ; l'espérance d'un avenir plus doux et plus riant. « Oui, mon ami, je compte, me disoit-elle, sur un temps plus fortuné ; je jouis même en ce moment d'une secrète joie, en songeant que le plus doux des liens nous unit à jamais. Mais laissez-moi donner quelques larmes au malheur qui me sépare de ma tante, qui m'exile de ma patrie, et qui m'a privée d'un père que j'aimois, que j'aime encore malgré ses rigueurs ». Cette conversation fut terminée par un sommeil profond, dont cette aimable enfant avoit besoin, après quatre jours de fatigue et de

Digitized by Google

veilles ; elle dormit jusqu'à Bourgoin, où nous relayâmes. Le jour s'éteignoit, des nuages errans, obscurcissoient la foible lumière du crépuscule. Nous nous abandonnions avec Blanche à ces rêves séduisans, qui, en berçant notre imagination, nous consolent de nos misères ; nous parlions de nos projets futurs, nous avancions dans la vie, nous réglions notre ménage, nous arrangions notre maison de campagne, nous plantions des bosquets charmans ; nous avions une volière, une ménagerie, une bibliothèque dans un lieu élevé, dont la vue s'étendoit au loin sur la campagne, composée de livres choisis, de jolies éditions. Tout-à-coup, au sein de ces illusions, de ces entretiens délicieux, nous entendons crier : « Arrête, postillon, arrête. — Non, lui dis-je, va toujours, fouette tes chevaux ». Il obéit, il pique ses chevaux, il court; mais une balle siffle à nos oreilles, et va percer la corne du chapeau du postillon. Une voix terrible lui crie encore. « Arrête, ou tu es mort ». Blanche alors, d'un ton ferme, lui ordonne de s'arrêter. Je saisis mes pistolets ; mais Blanche s'en empare, en me disant : « Toute défense est inutile ; ils sont cinq armés de fusils ; c'est de fermeté et de résignation qu'il faut nous armer, et nous recommander à celui

Digitized by Google

qui règle nos destinées. — Tu as raison, lui dis-je, étonné de son intrépidité ». Quatre hommes environnent la voiture, et le cinquième va veiller sur le postillon. Un d'eux nous cria : « Descendez. — Messieurs, leur dit Blanche en se montrant, nous sommes deux amans fugitifs de Lyon, persécutés par nos parens : de grâce, ne nous retardez pas. — Messieurs, ajoutai-je, ayez pitié d'une jeune femme aimable et malheureuse, obligée de quitter sa patrie. — Ton nom ? me demande le plus apparent. — Adolphe Delmont, et cette jeune personne est mademoiselle Bertaut. — Je les connois, dit cet homme à ses compagnons ; ce sont de braves gens : laissons-les passer. — Madame, dit-il à Blanche, nous sommes fâchés de la peur que nous vous avons causée ; ce n'est pas vous que nous attendons. Delmont, tu dois avoir des pistolets ? — Oui, messieurs. — Donne-les ; c'est tout ce que nous voulons de toi. — Messieurs, les voilà. — Postillon, tu peux partir. Adieu, madame, bon voyage. — Messieurs, leur dit Blanche, je vous remercie bien sincèrement ; je souhaite que la bonne action que vous faites, vous porte bonheur ». Alors je demandai à Blanche, si elle n'avoit besoin d'aucun secours? « Tu as dû te troubler à l'aspect de ces bri-

Digitized by Google

gands? — Oui, j'ai été émue au premier moment; mais j'ai mis ma confiance en Dieu, et je me suis sentie animée d'un nouveau courage : je suis foible dans les événemens qui tiennent à la sensibilité; et dans les dangers qui ne menacent que ma vie, mon ame se relève et prend de l'énergie. — Cependant je voudrois savoir quelle espèce de bonheur tu souhaites à ces gens-là : est-ce de trouver des voyageurs plus opulens que nous? — Non, mais que la voix du remords les ramène à une meilleure vie ».

Nous allâmes coucher à la Tour-du-Pin. Le matin, à notre lever, on nous apprit qu'un négociant de Bordeaux, arrivé dans la nuit, avoit été arrêté et volé : on lui avoit pris cinq cents louis, soit en bijoux, soit en argent : c'étoit probablement le gros poisson que ces hérons attendoient; ils n'avoient pas voulu ouvrir le bec pour des tanches comme nous.

Adieu, mon aimable ami; jouis des délices de la moderne Persépolis; je ne les envie pas. Les Romains demandoient *panem et circenses*; je ne demande que du pain et Blanche.

Digitized by Google

LETTRE XLVII,

D'ADOLPHE A Mme DE SAINT-OMER.

Il se plaint de la sévérité de Blanche, qui lui refuse son bonheur.

De Genève.

Ma chère et adorable tante, nous sommes arrivés sans *encombre* à la ville, du moins sains et saufs. L'aimable Pandore, après tant de fatigues, aspiroit au repos, et de longs et paisibles sommeils ont réparé nos veilles et nos courses. Mais si je suis délivré de toute inquiétude relativement à sa santé, d'autres soucis s'élèvent, comme des nuages, du sein même de mon bonheur ; et c'est pour les dissiper, que j'ai recours à vos bontés. Peut-être rirez-vous de mes plaintes et de la cause de mes ennuis ; mais plaignons l'homme souffrant, quel que soit le motif de sa douleur. Blanche, mon épouse, me refuse mes droits, recule mon bonheur, oppose ses larmes aux miennes, ses prières à mes supplications ; elle prétend que notre mariage sans l'aveu de son père, n'est pas indissoluble. Mon amour, mon désespoir, mes raisonne-

Digitized by Google

mens glissent sur son ame; elle a une inflexibilité de caractère qui ne plie jamais, quand elle croit avoir pour elle la raison et le devoir. J'ai eu sans doute quelque tort; j'ai mis de l'humeur, quand il ne falloit que douceur et patience. Nous nous boudons depuis hier au soir; elle m'a appelé monsieur, je l'ai appelée mademoiselle : cette dénomination l'a offensée. « Mademoiselle! m'a-t-elle dit, oui je la suis, je veux l'être; plût au ciel que je n'eusse jamais quitté mon père! — Ajoutez : plût au ciel que j'eusse épousé monsieur Bonnard »! Ce reproche l'a fait rougir. « Non, monsieur, m'a-t-elle répondu d'un ton plus calme et plus doux, je n'ai point de pareils regrets; mais c'est l'heure de mon sommeil, faites-moi l'amitié de vous retirer ». Je l'ai saluée sans répliquer, et je suis venu prendre la plume pour épancher mes peines dans le sein de l'amitié, et implorer vos bontés. Veuillez, ma chère tante, persuader à Blanche qu'elle est ma femme par tous les droits civils et religieux. Fléchissez, par votre éloquence et votre ascendant sur elle, l'austérité déplacée de ses principes. Notre union est votre ouvrage; et, puisque nous nous sommes embarqués sous vos auspices, menez les amans au port.

Digitized by Google

A huit heures du matin.

Oh ! ma chère tante !

Que la nuit paroît longue à la douleur qui veille.

Mais on m'apporte un billet de Blanche : lisons ensemble. « Mon cher ami, ayez pour moi de l'indulgence ; je n'ai pas dormi de toute la nuit : pardonnez-moi ce que vous appelez mes rigueurs, mes caprices ; mais gardez-vous d'accuser mon cœur ; il ne peut aimer que vous dans l'univers, et je ne puis être heureuse que par vous. Je vous attends à déjeûner : j'ai fait moi-même le café ; j'ai d'excellente crême ; vous serez content de moi, au moins pour le déjeûner. Si vous ne veniez pas, le café, la crême et les tasses, tout sauteroit par la fenêtre ».

Je me suis rendu sur-le-champ à cette invitation. Dès que Blanche m'a aperçu, elle est venue au-devant de moi, et m'a demandé d'un air doux et riant, si je boudois encore ? « Allons, mon ami, plus de nuages ; tu m'as dit si souvent qu'un de mes sourires les dissipoit » ! A ces mots, je l'ai embrassée. Elle a ajouté, d'un air moitié gai, moitié tendre : « Soyons frère et sœur encore six mois : Rousseau l'a dit, *s'abstenir, c'est jouir*. Oh ! que je serai

Digitized by Google

heureuse ! comme j'aimerai mon frère. — Ma chère amie, lui ai-je répliqué, je te répondrai comme l'abbé de Bernis répondit à l'évêque de Mirepoix, qui lui disoit que, de son vivant, il n'auroit jamais de bénéfice. — « Monseigneur j'attendrai ». Et moi aussi j'attendrai l'instant de ta clémence ».

Je lui cache la requête que je vous adresse; c'est sur vous seule que j'appuie mes espérances.

Da voi cari lumi,
Dipende il mio stato;
Voi siete i miei numi,
Voi siete il mio fato.

LETTRE XLVIII,

DE Mme DE SAINT-OMER A BLANCHE.

Elle lui parle de la colère de son Père, et l'exhorte à faire le bonheur de son Époux.

De Lyon.

Une lettre de ton mari m'apprend votre arrivée à Genève. Le calme est plus doux après l'orage; c'est une maxime toute nouvelle. Mon

Digitized by Google

frère est désolé d'avoir laissé échapper sa proie. Le jour de ton départ, il fit une irruption chez moi, à neuf heures du matin, avec des gardes qu'il laissa à la porte : il est monté seul. On lui a dit que je dormois. « — Eh bien! qu'on l'éveille de ma part ». L'on m'a éveillée; ah! comme je dormois! Il est entré dans ma chambre. « Bon jour, madame. — Bon jour, monsieur; quelle terrible affaire vous amène si bon matin? — Je viens reprendre ma fille. — Elle n'est pas chez moi. — Eh! où est-elle? — Bien loin, sur la route de Genève. — Ruses, mensonge; elle est dans votre maison, et je la trouverai. — Cherchez-la donc, et me laissez dormir. — Oui, oui, je la chercherai. — Rose, ai-je dit à ma femme-de-chambre, conduisez monsieur de la cave au grenier, et rendez-lui sa fille..... si vous la trouvez ». Rose l'a mené dans toutes les chambres. Il a tout visité, cabinets, bouges; il a fouillé jusque dans les armoires, et il est enfin sorti en jurant, en disant que j'étois un diable. Heureusement je ne suis pas le diable boiteux.

Je viens de découvrir l'auteur du billet anonyme que nous avons reçu dans la nuit de ta noce; tu le devines sans doute, ou du moins tu dois l'avoir soupçonné : c'est Julie, la fidelle

Digitized by Google

Julie. Le soir de ton mariage, elle couchoit ta belle-mère, qui lui confia les projets de ton père pour te faire enlever le lendemain à neuf heures du matin. La tendre Julie, effrayée de ce complot, résolut de le parer. Quand toute la maison a été bien endormie, que tout ronfloit, maîtres et valets, elle s'est emparée subtilement de la clef de la rue dans la chambre de la cuisinière, s'est enveloppée d'une large redingote, s'est coiffée d'un grand feutre, a descendu à pas de loup; et son zèle et son attachement échauffant son courage, elle a traversé les rues de la ville, seule, une lanterne à la main, au milieu du silence et de la solitude des ténèbres. Elle a frappé chez moi, remis le billet, et a repris le chemin du logis avec la même intrépidité et la même prudence. Cette fille est vraiment un phénix; discrétion, caractère, sensibilité, attachement, zèle, probité, adresse, activité, désintéressement. Il y a là un amas de vertus de quoi faire dix bons sujets : il ne lui manque qu'un théâtre plus élevé. Je lui ai envoyé nos remercîmens, et la promesse d'une reconnoissance éternelle. J'avois joint à ce petit compliment dix louis en or. Elle a accepté les paroles, et refusé l'argent.

Maintenant abordons une question plus grave. Comment, ma chère amie, tu chagrines Delmont? tu flétris son bonheur, en refusant de le reconnoître pour ton époux? Cela n'est ni généreux, ni raisonnable; ton mariage est contracté dans le sein de l'église: il est valide, très-valide devant Dieu et les hommes. La sanction de la loi, dans notre religion, dans nos moeurs, n'ajoute rien à sa force. La loi n'intervient dans les mariages que pour assurer l'ordre dans l'état et dans les familles: l'adhésion du magistrat sans l'aveu de l'église, ne peut légitimer ce lien, et l'église le sanctionne sans l'aveu du magistrat. Mais je ne veux pas m'enfoncer jusqu'au cou dans la théologie: c'est d'ailleurs l'abbé de Saint-Yon, ton marieur, qui te parle par mon organe. Quant à moi, je ne dois employer que les armes de ma logique, et les idées de convenance: tu t'es unie à Delmont volontairement pour ton bonheur et le sien: cependant tu veux l'affliger, et tirer entre vous deux une ligne de démarcation. Pourquoi le priver des bienfaits du mariage? Rappelle-toi cette touchante Éponine qui alla joindre son mari dans une caverne, où elle lui donna des enfans: songe que par tes rigueurs tu exposes ton

Digitized by Google

mari à l'infidélité et à l'inconstance. Tous les états, ma chère amie, nous imposent des devoirs : c'est à ces devoirs qu'il faut presque toujours faire plier sa volonté, ses goûts, immoler ses plaisirs même. La société ne se soutient que par le nombre des liens qui nous attachent les uns aux autres ; un noeud rompu en détruit l'harmonie : voilà ce qui me donne de l'humeur contre le fameux Jean-Jacques. Il ne pouvoit, disoit-il, supporter les devoirs de la société. Si les ours parloient ou pensoient, ils penseroient de même. En voilà bien assez ; c'est un sujet sur lequel on doit glisser légérement : je t'abandonne à ta prudence et à tes réflexions.

Je te donnerai pour nouvelle que la petite madame Bérard a failli mourir de désespoir. Elle vint l'autre jour dans un très-beau bal, affublée d'une robe toute neuve, toute brillante, mais nullement à la mode. Ses douces rivales l'en avertirent charitablement. Aussitôt la migraine, la fièvre la saisirent; elle fut obligée de quitter le bal : elle a été saignée deux fois ; mais l'on espère que cette maladie n'aura pas de suite, pourvu que sa couturière ne se présente pas devant elle ; car son nom seul lui donne des convulsions. La robe que

Digitized by Google

Médée envoya à Creüse, sa rivale, ne produisit pas un effet plus terrible. Bon soir.

LETTRE XLIX,

DE MADAME DELMONT A SA TANTE.

Elle lui apprend qu'elle s'est rendue à ses Conseils.

De Genève.

Ah ! que la voix d'une tante adorée a de pouvoir sur mon cœur ! Je suis la femme de Delmont ; et lui, dit-il, le plus fortuné des époux et des hommes. Sans doute que le bonheur que l'on procure se réfléchit sur nous. Mais si celui d'Adolphe est calme et pur, le mien est mêlé d'amertume : j'ai toujours mon père devant les yeux, sa colère, son indignation, sa tendresse passée, ma désobéissance, l'exil de ma patrie. Le nœud qui m'unit à mon époux, ne peut, dites-vous, être brisé ; cela devroit être. La nature, l'amour l'ont formé ; l'honneur l'a sanctionné : mais la loi de mon pays me condamne ; mon mariage est nul en France. Delmont pourroit rompre ses engagemens,

Digitized by Google

m'abandonner, et laisser dans l'opprobre sa femme et ses enfans. Ah ! loin de moi une telle pensée ! pardon, mon cher ami; je le sais, je déchire ton cœur, j'offense ta probité, ta vertu ! Je vais écrire à mon père pour lui faire savoir mon mariage. Le zèle et le courage de Julie ne m'étonnent pas. Cette fille n'est point à sa place; mais le sort met souvent sous la pourpre et le dais le vice et la bassesse, et laisse dans l'ombre et dans la pauvreté la grandeur d'ame et la vertu. Je regarderai toujours Julie comme mon amie. Je vous prie de lui faire donner la montre que vous porte monsieur Perrault. Elle ne pourra refuser ce léger cadeau, puisque la chaîne qui y est attachée est tissue de mes cheveux. Je plains madame Bérard d'avoir paru au bal avec une robe non à la mode, beaucoup plus que je n'aurois plaint Catinat après la perte d'une bataille. *Riverisco la mia cara, carissima zia.*

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE L,

DE BLANCHE A SON PERE.

Elle lui fait part de son Mariage.

De Genève.

Mon très-cher père, ma main tremble, mon cœur se resserre en vous traçant ces lignes. Par un enchaînement de circonstances fatales, je me suis liée aux pieds de l'autel à Delmont, mon époux. Dieu a reçu mes sermens : je sais que j'ai commis une grande faute, puisque je me suis donnée sans votre aveu : je la sens, je me la reproche; mais placée, par ma destinée, entre deux écueils, je n'ai pu les éviter tous les deux. Proscrite par vous, rejetée de votre sein paternel, je n'avois plus d'asile. Vous ne voulez ni la mort, ni le déshonneur de votre fille, d'une enfant que vous avez aimée, qui, pendant quinze ans, a été comblée de vos bontés. O mon père! serez-vous toujours insensible à mes peines, inexorable à mes prières! Ah! rendez-moi vos bontés et la vie! sanctifiez mon

Digitized by Google

hymen par votre aveu. Veuillez me rapprocher de vous ; vous trouverez toujours en moi une fille respectueuse, qui ne respirera que pour vous prouver son amour et sa reconnoissance, et prodiguer à votre vieillesse tous les soins que j'ai reçus de vous dans mon enfance. Mon époux partage mes sentimens : daignez l'honorer de vos bontés, de votre amitié, et vous trouverez en lui le fils le plus tendre et le plus respectueux.

LETTRE LI,

DE MADAME BERTAUT A BLANCHE.

Elle lui écrit au nom de Bertaut.

De Lyon.

J'AI l'honneur, mademoiselle, de vous répondre pour monsieur votre père, qui ne veut plus avoir aucune relation avec vous. Il n'a pu lire, sans indignation, la démarche hardie que vous vous êtes permise. Vous parlez toujours de soumission, de devoir, et vous n'écoutez que la voix de vos passions ; vous portez l'amertume et la douleur dans le sein paternel ; vous versez

Digitized by Google

la honte sur ses derniers jours. On dit que vous lisez beaucoup ; mais vous ne lisez pas l'Ancien Testament : vous seriez touchée de l'obéissance, de la résignation d'Isaac ; le repentir, la résipiscence de l'enfant prodigue auroient dessillé vos yeux et fait cesser votre égarement. Vous implorez la bonté, la clémence paternelles ; il est bien tard. Votre faute, mademoiselle, est irréparable ; votre mariage est nul, de toute nullité : il y auroit un beau désordre dans la société, si la jeunesse se marioit au gré de ses passions ou de ses caprices ! Après cette atteinte aux bonnes moeurs, vous n'avez plus d'autre refuge que le couvent, si l'on veut vous y recevoir ; mais le repentir n'est pas encore près d'entrer dans votre ame. Au surplus, mes reproches sont dictés par la seule pitié, et par l'intérêt qu'une belle-mère doit prendre à la fille d'un mari qu'elle aime : voilà les sentimens qui conduisent ma plume et animent mon cœur. Je termine cette lettre, qui me coûte beaucoup à écrire, en vous souhaitant un prompt retour aux sentimens de la nature et à une vie vertueuse, dans laquelle seule on peut trouver le bonheur. Je suis, mademoiselle, votre affectionnée belle-mère,

PHILIPPINE BERTAUT.

LETTRE LII,

DE DELMONT A MADAME BERTAUT.

Réponse à la Lettre précédente.

De Genève.

Je vous prie, madame, de ne plus écrire à madame Delmont, mon épouse, qui ne vous reconnoît non plus pour sa belle-mère, que vous ne la reconnoissez pour ma femme. Il est très-singulier que jadis mademoiselle Bonnard, puis soi-disant veuve Wandsieden, puis madame Bertaut, oubliant ces trois personnages, et tous les rôles qu'elle a joués, se mêle de rappeler à ses devoirs, aux principes de morale, une personne parée de toutes les vertus; modestie, pudeur, amour de ses devoirs et noblesse d'ame. Quand vous pourrez balancer tant d'heureuses qualités par les vôtres, alors vous pourrez vous permettre les remontrances. Un philosophe, que vous lisez sans doute, Nicole, a dit: « Il n'est point d'homme, quelque mérite qu'il ait, qui ne fût très-mortifié, s'il savoit tout ce que l'on pense de lui ». Jugez-vous, madame,

Digitized by Google

et voyez ce que nous devons penser de vous.

Si vous aviez jamais quelqu'affaire importante à nous communiquer ; si monsieur Bertaut, rendu à lui-même, reprenoit les entrailles d'un père, et qu'il vous chargeât de nous l'annoncer, faites-moi l'honneur de m'adresser vos lettres directement, et oubliez tout-à-fait madame Delmont, si vous n'avez que des leçons et des exemples à lui donner.

LETTRE LIII,

DE Mme DE ST-OMER A DELMONT CADET.

Récit de ce qui s'est passé chez Bertaut, à la nouvelle du Mariage de Blanche.

De Lyon.

Bon vêpre, mon cher neveu. Voici le fait. La dame Bertaut a ouvert la lettre de Blanche à son père, où elle lui fait part de son mariage ; sans doute elle tient les rênes de l'empire :

Au joug depuis long-temps Bertaut est façonné ;
Il adore la main qui le tient enchaîné.

Elle a couru aussitôt lui en porter la nouvelle,

Digitized by Google

« Mon petit chat, lui a-t-elle dit en entrant, c'est le nom d'amitié qu'elle lui donne, voici une mauvaise nouvelle; mais au nom de ma tendresse, petit chat, ne vous emportez pas; songez à votre santé. — Qu'est-ce, ma perle? c'est son nom d'amour, vous m'effrayez; parlez vîte, ou je me trouve mal. — Rassurez-vous; il faut vouloir ce que Dieu veut. Votre fille a épousé son séducteur; un prêtre indigne les a mariés : voilà la lettre de votre fille, qui a l'audace de vous en faire part ». A ces mots, mon frère, furieux, s'est relevé, a frappé du pied, a menacé sa fille du poing. « Mon petit chat, crioit sa chère moitié, ne vous emportez point; vous me troublez : votre colère me tue. — Non, ma perle, je ne m'emporte pas : soyez tranquille, je le suis; mais, morbleu!.... » En prononçant ce mot sacramental, il a jeté en bas, d'un coup de poing, un magot de la Chine qui décoroit la cheminée. Le magot est allé, en roulant, expirer aux pieds de madame Bertaut, qui s'épuisoit de dire à son mari : « De grâce, appaise-toi; tu vas me faire mourir. — Non, ma perle, non; mais si je n'avois pas soixante-six ans, j'irois me battre avec ce traître de Delmont ». Julie est entrée dans ce moment, et a demandé la cause de ce vacarme. On lui a appris le mariage de Blanche.

Digitized by Google

Elle a répondu qu'elle le savoit; mais qu'elle n'avoit osé leur en parler, de peur de les chagriner et de les rendre malades. Ensuite elle leur a conté exactement comment la chose s'étoit passée; le temps, le lieu de la noce, n'oubliant pas de m'inculper gravement. « Ma sœur me le paiera, s'écrioit-il; oui, je me vengerai : je vais lui écrire vertement ». Il s'est mis aussitôt à l'ouvrage, et m'a griffonné un billet qui m'a fait sourire de pitié.

Billet de BERTAUT *à sa Sœur.*

« Madame, le déréglement de votre nièce ne m'étonne pas, puisque c'est vous qui la dirigez et l'instruisez à braver les préjugés et les volontés de son père : voilà où mènent le bel-esprit et la philosophie. Vous auriez beaucoup mieux fait de cultiver votre raison, que ce que vous nommez, dans votre jargon, les Muses; vous auriez dû vous occuper de votre devoir, de votre ménage, plutôt que des Racine, des Boileau et des Voltaire, et d'autres beaux-esprits, qui n'apprennent rien, et qui remplissent la tête de billevesées, ou plutôt qui ne vous ont appris qu'à faire des sottises. Je finis, car je n'ai plus rien à vous dire.... »

Réponse de Madame de SAINT-OMER.

« Monsieur mon frère, les gens instruits sont

Digitized by Google

souvent des sottises; mais les ignorans en font et en disent beaucoup plus. Causer le malheur d'une fille innocente et d'un mérite rare, vouloir lui donner un aventurier pour époux, épouser soi-même la sœur très-inconnue de cet aventurier, voilà des fautes capitales, que sans doute vous auriez évitées, si vous aviez lu Voltaire et Racine. Je puis avoir fait quelque sottise dans ma vie, mais, Dieu merci, aucune de cette force-là. Au reste, sachez que la philosophie n'est autre chose que la raison éclairée. Je finis, quoique j'eusse encore beaucoup à dire ».

Je crois, mon cher neveu, que vous serez content de ma réponse. Voilà les hommes :

Lynx pour autrui, taupes envers eux-mêmes.

Ne montrez pas ma lettre à votre femme, si vous craignez de l'affliger; ou choisissez le moment opportun. Je n'ai pas besoin de vous recommander son bonheur; vous l'aimez : votre ame est noble, sensible, pleine de délicatesse; et Blanche mérite si fort d'être heureuse!

Digitized by Google

LETTRE LIV,

D'ADOLPHE A SA TANTE.

Il lui parle de son Bonheur, et de son Projet d'aller s'établir à Lausanne.

De Genève.

Que ne dois-je pas, ma chère tante, à vos bontés, à cette sensibilité douce, active, qui s'alimente du bonheur des autres! Je vous dois plus que l'existence; car j'ai atteint l'apogée de la félicité. Blanche est toute à moi : je jouis de toutes les vertus qui décorent son ame; doux sentimens, tendre abandon, franchise, vif intérêt, caresses affectueuses et timides. O ma chère Blanche!

Je ne trouve qu'en toi je ne sais quelle grâce,
Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu doux et puissans attraits!
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.

Avant l'hymen, un reste de circonspection enveloppoit cette ame expansive, m'en déroboit toute la beauté, tout le charme. O hymen! quel est ton délire! de quelle volupté tu enivres les

Digitized by Google

âmes vertueuses et aimantes ! Au milieu de mes transports, je vous avouerai cependant que cette épouse adorée me traite un peu à la spartiate : nous avons chacun notre chambre, et nos rendez-vous ne sont pas fréquens. Lorsque je me plains, elle me cite Lycurgue et l'Emile de J.-J. Rousseau, qui sont, dit-elle, meilleurs logiciens que moi.

Nous allons transporter nos Pénates à Lausanne, où nous attirent mylord et mylady Ellis, qui nous en font une description charmante. Je cherche à complaire à l'aimable Pandore, qui aime à voir et à voyager; car pour moi, auprès d'elle, tout pays est le bosquet de Clarens.

Apostille de BLANCHE.

« J'en demande pardon à mon cher époux; il aime autant que moi à courir les champs. Il a besoin d'action et de mouvement; et s'il étoit un jour entier avec moi dans le bosquet de Clarens, les jambes liées, il demanderoit grâce. Si j'ai eu l'initiative, en proposant d'aller nous fixer à Lausanne, c'est que j'ai pressenti ses désirs. Adieu, mon aimable tante. Notre bonheur est votre ouvrage; jouissez de notre reconnoissance et du souvenir touchant d'avoir fait des heureux ».

Digitized by Google

LETTRE LV,

DE MADAME DELMONT A SA TANTE.

Elle lui rend compte du Plan que Delmont lui a présenté pour leur conduite réciproque dans leur Mariage.

O MA chère tante! quel époux judicieux, honnête et sensible, j'ai reçu de vos mains! quel homme aimable qu'Adolphe! que Lise a raison de dire dans l'Enfant prodigue :

Point de milieu; l'état du mariage
Est, des humains, le plus cher avantage,
Quand le rapport des esprits et des cœurs,
Des sentimens, des goûts et des humeurs,
Serre ces nœuds, tissus par la nature,
Que l'amour forme et que l'honneur épure.

Que ma destinée est heureuse! si elle m'a fait acheter le bonheur par des angoisses, par des larmes, combien elle m'a dédommagée! le jour de la félicité brille autour de moi!

Ce matin, appelé pour déjeûner, Adolphe est entré dans ma chambre, un papier à la main. « Quel est ce papier? ai-je demandé... —

Digitized by Google

C'est notre contrat de mariage. Déjeûnons, nous le lirons et signerons après. — Et les témoins, où sont-ils ? — Ici : nous en avons trois ; l'amour, l'hymen, et la raison. — Et le notaire ?— La bonne foi, notre parole ». J'avoue qu'il me tardoit de savoir ce que c'étoit que ce prétendu contrat. Le déjeûner fini, restés seuls, il m'a dit : « Ma chère amie, voici une convention que nous allons signer pour assurer notre bonheur mutuel. Le mariage n'est, pour l'ordinaire, obscurci par des nuages, ou sujet aux tempêtes, que par la faute des époux, qui entrent dans ce labyrinthe, sans fil pour s'y conduire, sans réflexion, sans principes, sans notion des égards que les époux se doivent réciproquement. Voici un petit mémoire qui sera notre code civil, si tu lui donnes ta sanction. Je vais te le lire.

Ma chère amie, en recevant ta foi et ta main, j'ai contracté l'engagement solennel de m'occuper de ton bonheur, sans renoncer au mien, car il n'est pas dans la nature de l'homme de s'oublier. L'abnégation de soi-même est une idée fanatique. L'égoïste est un sot qui ne sait pas calculer ; car moins il met du sien dans la société, moins il en retire. Mais l'amour-propre, ou l'amour de soi modifié et éclairé,

Digitized by Google

est la source de tous nos sentimens, la base de toutes nos actions. Les loix sociales accordent, dans notre union, la supériorité à l'homme sur la femme. Je l'abdique absolument, sur-tout pour ce qui te regardera personnellement : une femme est une compagne, une amie, un être égal à l'homme, qui unit sa destinée à la sienne pour jouir avec lui des agrémens de la vie, et s'aider réciproquement à en supporter les peines. Je ne te dirai point inconsidérément que tes goûts seront les miens, car je ne le pense pas : l'on ne change non plus ses goûts que son caractère, et l'on ne peut être heureux qu'avec ses goûts ; ainsi je suivrai les miens : mais si je demande l'indépendance pour moi, je veux que ma femme en jouisse également. Avec cette liberté, les sacrifices qu'on se fait respectivement, se changent en plaisirs ; car ils sont volontaires, et le cœur jouit des sacrifices qu'il s'impose lui-même. Le tien et le mien n'existeront pas entre nous, n'allumeront pas des guerres intestines. Cimon l'athénien fit abattre les murs de ses jardins, pour que le peuple pût jouir de ses fruits, comme lui-même. Moi, je renverse toutes les barrières qui t'empêcheroient de disposer de ma fortune comme de la tienne propre ; elle est à toi comme

Digitized by Google

à moi : chaque trimestre, je réglerai mes comptes, et les mettrai sous tes yeux, pour nous servir de règle.

» Je respecterai tes lettres, tes secrets, comme tu dois respecter les miens. Sans doute nous mettrons en commun nos sentimens et nos pensées; mais un ami peut avoir des secrets à confier à l'un de nous, qu'il ne veut pas déposer dans le sein de l'autre, et souvent même trois personnes savent un secret qu'elles ne peuvent se communiquer. Puisque nous convenons que nous serons libres dans nos goûts, il s'ensuit la liberté de nos actions. Amour, liberté, complaisance, indulgence, voilà quels doivent être nos associés dans notre ménage. Nous nous quitterons dans la journée quand il nous plaira; le cœur, comme l'esprit, a besoin de momens de repos : c'est un axiome de la raison et de la délicatesse. Nous tâcherons d'avoir les mêmes sociétés, les mêmes amis, sans nous imposer aucune gêne à cet égard. Si l'un de nos domestiques déplaît à l'un de nous, il sera congédié sur-le-champ; autrement ce seroit jeter sur notre sol des semences de division.

» Je respecterai tes opinions religieuses, ta piété, et tu me pardonneras mes doutes, mes

Digitized by Google

erreurs, ce que tu appelles mon scepticisme. Nous reconnoissons tous deux l'existence d'un Dieu; comme toi, je pense qu'il est le rémunérateur des bons, et le juge des méchans. La différence de notre opinion sur le reste est de peu d'importance; et tu n'auras pas, comme Julie d'Etanges, à pleurer en secret sur l'athéisme de ton époux.

» Jurons aux pieds de la statue de la Concorde, que, lorsque l'un de nous aura sur le cœur quelque plainte ou quelque reproche à faire, il ne laissera jamais passer vingt-quatre heures sans s'expliquer. Saint Jérôme dit qu'il ne faut pas dormir sur sa colère.

» Me défiant de la tendresse maternelle, et sur-tout de la sensibilité de ma bien-aimée, je la prie de me laisser la suprême puissance sur nos enfans, quand ils auront atteint leur septième année. Elle sait bien que je n'en abuserai pas : c'est à sept ans que les enfans de Lacédémone passoient entre les mains des hommes ». Ici finissoit ce mémoire, et Delmont me dit, en me le remettant : « Je te le laisse, afin que tu le lises à loisir. Il est juste qu'avant de se lier, on connoisse les engagemens que l'on va contracter. Réfléchis, pèse tes intérêts, corrige ou modifie ce qui pourra te déplaire ». A

Digitized by Google

ces mots, il se retira. Au bout d'une heure, je lui répondis que je ne pouvois signer ces préliminaires qu'à deux conditions; la première, que mon époux conserveroit son empire, car la nature, la société, la politique veulent que la femme soit dépendante de l'homme. La Genèse dit : « Vous serez sous la puissance de l'homme, et il vous dominera ». Celui-ci se dégrade en abandonnant sa suprématie, et la femme manque à son devoir, et dénature son caractère, en affectant l'empire. L'autre clause que je mets dans le traité, est que mon époux respectera toujours le père de Blanche, et lui pardonnera ses torts et ses rigueurs. Mes conditions ont été acceptées. Vous pensez bien que cette convention n'a pas été signée; mais elle est enregistrée dans notre cœur et notre souvenir. Cependant, depuis nos accords, il semble qu'au lieu d'avoir conquis notre liberté, nous l'avons perdue, car nous sommes toujours ensemble. Mais je compte au prèmier jour faire quelqu'acte de liberté pour constater mes droits. Je salue et j'embrasse dix fois *la mia carissima zia.*

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE LVI,

DE MADAME DE ST-OMER A BLANCHE.

Réponse à la Lettre précédente.

Je trouve ton mari aussi sage qu'il est aimable et séduisant.

Qui n'est que juste, est dur; qui n'est que sage, est triste.

Voltaire a raison; Adolphe a évité ces deux écueils. Sa philosophie est d'un très-bon aloi; il a celle qui vient de la rectitude et de la justesse du jugement et de la fermeté de l'ame. Le mariage est une association commandée par la nature; mais qui ne peut être agréable et fortunée, qu'autant que l'esprit, la politesse, le sentiment appliquent leurs couleurs sur ce canevas. Ce lien a besoin même des illusions de l'amour-propre : on aime à se parer de son choix; on s'applaudit de jouir exclusivement.

J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.

Sans trop me vanter, j'aurois été une Péné-

Digitized by Google

lope, une Arria, une Eponine, si monsieur de Saint-Omer avoit été Ulysse, Pétus, Sabinus, ou Adolphe Delmont; mais il sembloit, en se mariant, m'avoir achetée en Circassie, pour ses menus plaisirs. Il prenoit pour règles et principes, ses goûts, ses passions, ses préjugés : il étoit infatué par l'opinion avancée par tant de sots, mise en pratique par tant d'égoïstes, qu'un mari est le maître. Il se trompoit; un époux n'est que le chef d'une petite république. La loi du plus fort n'existe qu'en Asie ou à Maroc; celles de la société n'ont été faites que pour protéger le foible contre le fort. Avec un jugement plus sain et moins de prévention, monsieur de Saint-Omer m'auroit rendue plus heureuse, et il auroit été plus aimé. Il me répétoit souvent, avec un ton emphatique : « Madame, je suis le maître ». Un jour, impatientée, je lui répondis : « Oui, monsieur, comme le loup est le maître de l'agneau qu'il a ravi ».

Tant qu'ils ne sont qu'amans, nous sommes souveraines;
Mais après l'hyménée, ils sont rois à leur tour.

C'est précisément mon histoire. Mon mari, éperdument amoureux de ma jeunesse et de mes charmes, me promettoit le paradis dans l'hyménée. Je le crus : un paradis est si doux à

Digitized by Google

croire! Je n'avois que dix-sept ans; mais cet élysée n'a jamais existé que dans notre imagination. Il m'a trompée, en se trompant lui-même. Il s'est embarqué sans cartes, sans boussole, sur une mer agitée : il n'est pas étonnant que notre navigation ait été pénible, et souvent orageuse. Il ne s'est jamais aperçu que son égoïsme rapportoit tout à lui. Il a commencé par être jaloux, et sa jalousie étoit un effet sans cause. Il est vrai que j'aimois à plaire, mais ce n'étoit en moi que vanité des vanités; et cette vapeur de coquetterie s'est évanouie avec les fleurs de mon printemps. Homme de robe, âgé de quarante ans, grave par caractère, et habitué à juger, il vouloit me faire adopter ses goûts et ses plaisirs; il prétendoit me créer un bonheur de sa façon : il n'aimoit ni le bal, ni les spectacles, et m'empêchoit de les fréquenter, ou prenoit de l'humeur pour huit jours, lorsqu'il n'osoit me refuser la permission d'y aller. En revanche, il aimoit les sermons, les grandes messes, et m'y traînoit avec lui, où, parfois, pour y échapper, j'étois obligée de feindre quelque maladie. Il vouloit souper et se coucher de bonne heure, et il falloit quitter les assemblées où je m'amusois, long-temps avant les autres; et quand je dé-

Digitized by Google

passois de quelques minutes l'heure de son souper, je le trouvois boudant et grondant. Il me molestoit sans cesse sur ma toilette : tantôt j'avois trop de rouge, tantôt ma parure étoit celle d'une coquette. « Madame, me disoit-il un jour, vous avez cinq ans de mariage, et je vois très-peu d'amendement chez vous. — Monsieur, donnez-moi du temps; j'espère de mourir corrigée ». Il me contrarioit jusque dans mes lectures; il proscrivoit les romans : il vouloit que je lusse l'Histoire de France par Daniel, et l'Histoire ancienne de Rollin. Les ouvrages de Voltaire, de Rousseau, étoient des livres infectés d'impiété et de libertinage. Je me rappelle que, pour lire la Nouvelle Héloïse, quand elle parut, je feignis une maladie : j'envoyai chercher un chirurgien, et je me fis saigner; après quoi, je me mis au lit pour trois jours, pendant lesquels je dévorai ce roman (*k*). C'est depuis ce tour de force qu'on m'appela la *dévoreuse* de livres. Enfin, ce bon monsieur de Saint-Omer m'a tourmentée pendant dix ans de mariage, s'en s'en douter, et croyant que c'étoit sa vocation et son devoir; de sorte que cet homme, qui étoit d'une figure agréable, qui avoit de l'esprit et des connoissances, une ame noble et généreuse, avoit changé en chaînes

Digitized by Google

de fer, les doux liens du mariage. Un jour qu'il se plaignoit de mon indifférence : « Monsieur, lui dis-je, si vous mettiez un saint dans le paradis terrestre, à condition qu'il ne feroit jamais sa volonté, il finiroit par se croire en enfer ». Le premier bien de l'homme est la liberté de suivre ses goûts et ses penchans, en les supposant honnêtes : tout être qui est contrarié du matin au soir, qui ne fait jamais ce qu'il veut, fût-il du naturel le plus doux, finit par s'aigrir et prendre de l'humeur. Voilà pourquoi tant de maris ne sont pas aimés ; voilà peut-être ce qui produit la haine des enfans pour des instituteurs mal-adroits, et souvent leur indifférence pour leurs parens.

Cependant, malgré son égoïsme et ses tracasseries, j'ai regretté mon époux, beaucoup plus que je ne l'aurois supposé dans mes momens d'impatience et de bouderie, parce qu'il avoit des vertus, de la probité, et que l'habitude est un lierre qui vous enlace imperceptiblement, et forme souvent une chaîne difficile à rompre ; et puis les défauts des morts s'oublient, et leurs bonnes qualités surnagent sur le fleuve Léthé. Sa mort désastreuse a sans doute contribué à augmenter ma douleur. Il étoit allé à Lisbonne, en 1756, pour recueillir

l'héritage d'un de ses frères, mort dans cette ville. Mais, au lieu de fortune, mon époux y trouva la mort. La terre secouée, ébranlée, s'ouvrit sous ses pas, et trente mille personnes périrent avec lui. Ces horribles convulsions s'étendirent en Espagne, où fut engloutie toute la petite ville de Sétubal; d'autres furent agitées comme des vaisseaux battus par les vents. La mer, renversant ses barrières, se jeta sur la chaussée de Cadix, et submergea le petit-fils de Racine, jeune homme, d'une grande espérance, qui avoit dîné chez moi, en passant par Lyon. Ces convulsions, qui ébranloient l'Europe, parvinrent jusqu'en Afrique; et le même jour que Lisbonne s'enfonça dans la terre, à Maroc une armée entière d'Arabes fut engloutie dans les abîmes qui s'ouvrirent sous leurs pas. Deux villes, Fez et Miquenez, éprouvèrent plus d'horreur que Lisbonne; et comme c'est dans le malheur que la superstition lève sa tête pour épouvanter ou consoler les hommes, les Portugais firent brûler des Juifs dans un auto-da-fé qu'ils offrirent à Dieu en holocauste. Sans doute que ces brûleurs d'hommes croient au mauvais génie des Persans ou des manichéens: c'est ainsi que les premiers Grecs, les Carthaginois, les Gaulois immoloient à leurs dieux

des victimes humaines. Les Juifs même sacrifioient de jeunes personnes des deux sexes; et Plutarque rapporte que les Romains immolèrent deux Grecs et deux Gaulois, pour expier les amours de trois vestales. Heureusement ces modes passent. Je songe ici au paradoxal Jean-Jacques, qui, pour nous faire digérer cet affreux désastre de Lisbonne, nous dit que ce n'est pas la nature qui avoit rassemblé vingt mille maisons de six à sept étages, et que s'il n'y avoit point de villes, vingt mille hommes ne périroient pas à la fois. Je prends la liberté de répondre à Rousseau, qu'au moins il faudroit des villages et des hameaux, et que leurs habitans n'auroient pas trouvé un grand motif de consolation dans la pensée qu'ils ne périssoient que trois ou quatre cents, au lieu de vingt mille. Il est vrai que Rousseau nous donne ailleurs une raison péremptoire pour adoucir l'horreur de ce désastre; c'est que ces vingt mille hommes, au lieu d'être engloutis, auroient péri dans leurs lits, déchirés par des maladies plus cruelles; ce dont je doute. On meurt souvent sans douleur, de l'aveu même de Rousseau; ou la douleur est passagère. Et combien de malheureux, mutilés, brisés, écrasés sous les décombres de la ville, auront vécu,

Digitized by Google

pendant plusieurs jours, dans d'horribles tourmens!

Adieu, ma *tout* aimable, ma *toute* bonne: quelle bizarrerie de la langue! Souviens-toi de laisser à ton mari la jouissance de ses goûts, de sa liberté, même de ses caprices. L'homme a besoin d'exercice, de mouvement. « Voyez-le, dit l'éloquent Jean-Jacques: dans un cercle, auprès d'une cheminée, il agite ses jambes, se lève, s'approche du feu, sans avoir froid, mais pour changer de place, pour agir ». J'ajouterai que les hommes en chambre ressemblent à ces oiseaux enfermés dans une cage, dont ils frappent sans cesse les barreaux pour s'échapper. Monsieur de Saint-Omer aimoit beaucoup à se promener dans la chambre, et m'impatientoit souvent. Un jour que sa promenade m'excédoit plus qu'à l'ordinaire, je ne pus m'empêcher de lui dire: « Reposez-vous un peu, vous devez être fatigué. — Non, madame, j'ai des inquiétudes quand je suis assis; j'ai besoin de mouvement et d'action. — Et moi, monsieur, j'ai besoin de repos et de tranquillité. — Eh bien! madame, reposez-vous, et moi je me promenerai. — Ah! monsieur, pourquoi ne pensez-vous pas toujours de même ». Finissons: je ne sais si ce monde est le meilleur des mondes

Digitized by Google

possibles, comme le prétendent trois beaux-esprits ou savans (*l*); mais je suis très-assurée qu'un mariage bien assorti est le meilleur des états possibles.

LETTRE LVII,

D'ADOLPHE A MADAME DE ST-OMER.

Arrivée des deux Époux à Lausanne. Détails sur cette Ville.

De Lausanne.

Nous voici, ma chère tante, transplantés à Lausanne, dans un joli appartement dont la vue délicieuse nous offre des prairies, des vignobles qui se terminent, par une pente douce, au lac de Genève, et sur les montagnes qui le couronnent. Blanche est enchantée de cette perspective et de la gaieté de sa chambre. Elle assure qu'elle en sera plus aimable, et même plus tendre pour moi; que sa sensibilité et sa belle humeur dépendent beaucoup des lieux qu'elle habite.

Tavernier dit que la vue de Lausanne res-

Digitized by Google

semble beaucoup à celle de Constantinople. C'est ce voyageur philosophe qui disoit à Louis XIV, « qu'il avoit acheté une terre en Suisse, pour avoir quelque chose qui ne fût qu'à lui ».

Nous sommes logés au voisinage de nos amis les Anglais, dont la société nous est très-précieuse. Quel charme que cette douce union de gens aimables, instruits sans prétention, d'amis discrets qui se voient tous les jours, se communiquent, au sein de la sécurité, leurs pensées, leurs sentimens, leur joie et leurs peines ! Quelle fête ! quelle assemblée, quelle cour peut donner un plaisir plus vrai, plus vif et plus pur ! Les sots peuvent se réunir, mais sans liaison, sans attachement ; ils sont comme les boules d'ivoire, qui, en se touchant, se repoussent. Madame Delmont s'est mise à la tête du ménage, qu'elle a monté sur un ton très-honnête ; elle se plaît à avoir une table servie par l'élégance et le goût, et je la laisse arbitre suprême dans nos états ; d'ailleurs, elle n'aime ni le jeu, ni le bal, ni la parure, ni les assemblées nombreuses, qu'elle appelle des greniers d'ennui. Non plus que les Grecs et les Chinois, elle ne peut comprendre le plaisir de la promenade dans l'intérieur d'une ville, pour aller et revenir continuellement, et passer en revue

Digitized by Google

devant mille badauds oisifs. Elle compare ces promeneurs au balancier d'une pendule, qui va, revient toujours sur la même ligne, et à temps égaux. En revanche, elle aime les vallons, les collines; légère comme Atalante, elle fatigue mylord. Vous saurez aussi qu'elle monte à cheval comme Marphise ou Bradamante: c'est un exercice auquel je l'ai formée. Elle n'avoit aucune idée d'équitation quand elle a quitté sa patrie; elle trembloit sur un cheval: aujourd'hui elle monteroit Bucéphale ou Rabican [1].

La situation de Lausanne ressemble, dit-on, à celle de Jérusalem. Cette ville est bâtie sur trois collines à demi-lieue du lac. Les pentes sont si escarpées, que les chevaux, traînant une voiture, n'y montent qu'avec peine. On a pratiqué dans les ravins des escaliers longs et droits par lesquels on descend dans un précipice, où l'on monte sur un escarpement. Le torrent qui traverse cette ville, roule souvent des eaux rapides et furieuses, et souvent aussi, épuisé de sécheresse, il infecte l'air de ses miasmes.

Le terrain autour de la ville est inégal et montueux; c'est un pays de vignes, de champs et de fruits. On appelle Lavaux, cet espace

[1] Rabican est le cheval de Roland dans l'Arioste.

Digitized by Google

montueux qui est entre Lausanne et Vevay, de trois lieues en longueur et une lieue en largeur. C'est une chaîne de collines dont la pente est fort rude, et qui porte le meilleur vin de tout le canton de Berne. Le Jorat est une grande forêt de trois à quatre lieues de long et de deux de large, sur une montagne entre Lausanne et Moudon.

Lausanne a une université renommée dont les professeurs sont payés par le gouvernement, une bibliothèque publique assez considérable, et un manége fort bien entretenu.

Sa population n'excède pas sept mille ames, et il n'y a pas long-temps que le dénombrement alloit au-delà de dix mille. On observe que le pays de Vaud se dépeuple depuis le siècle dernier: l'on attribue cet effet aux progrès du luxe qui diminue le nombre des mariages, surtout dans la noblesse (*m*).

Lausanne fut, en 1219, la proie d'un incendie qui consuma 374 maisons construites en bois, suivant l'usage du treizième siècle. La police alors étoit presque nulle. La cathédrale, dont l'architecture est d'un beau gothique, perdit dans son désastre un grand nombre d'ornemens précieux. Grégoire X, pour la dédommager, lui fit présent d'une quantité de reli-

Digitized by Google

ques, parmi lesquelles il y avoit du bois de la vraie croix, des cheveux de la sainte Vierge, une côte de Marie-Magdelaine, et du bois de la crèche qui servoit de berceau à l'enfant Jésus. On conservoit, parmi les choses précieuses de cette église, un rat qui avoit mangé une hostie.

Une anecdote qui peint la superstition de ces temps-là, mérite d'être citée. Le territoire de Lausanne fut infesté, en 1479, d'une nuée de hannetons : le chancelier de Berne, qui passoit pour un habile homme, conseilla de leur intenter un procès au nom de la république, et de les évoquer devant le tribunal de l'évêque. Par une idée digne de ce siècle, on cita comme leur avocat, un nommé Perrodet, mort peu auparavant avec la réputation d'un mauvais chicaneur. Ni l'avocat, ni les parties ne comparurent. La cour ecclésiastique, que présidoit l'évêque, prononça, par contumace, une sentence qui existe en original. Ces insectes furent excommuniés, proscrits au nom de la sainte Trinité, et condamnés à sortir de toutes les terres du diocèse de Lausanne. Je doute, ainsi que vous, ma chère tante, que les hannetons aient obéi [1].

[1] On a vu en France, sous François I[er], une sentence pareille de l'official de Troyes; elle est citée par mon-

Digitized by Google

Les étrangers qui ont un rang ou de l'argent, sont accueillis dans cette ville avec empressement. Voltaire y a passé plusieurs années ; on n'a point oublié les agrémens que sa présence y a répandus : il s'est rencontré avec Haller, et Lausanne jouit à la fois de la société de deux hommes illustres, mais très-opposés de caractère et de sentimens ; ils n'avoient de commun que la célébrité, leur goût pour la poésie et leurs vastes connoissances.

Congiunti eran gli alberghi,
Ma non congiunti i cori:
Conforme era l'etate ;
Ma il pensier non conforme.

Haller parut oublier pour quelque temps ses occupations sérieuses, pour se livrer aux amusemens de la société : il assista aux spectacles dirigés par Voltaire, et ce fut au sortir de la représentation de Zaïre, qu'il dit ce mot si connu sur le dénouement de la pièce, « que jamais on n'avoit vu donner un rendez-vous pour se faire baptiser ».

Lausanne est divisée en deux parties : le

sieur de Sainte-Foix « Parties ouïes, faisant droit à la requête des habitans de Villenose, admonestons les chenilles de se retirer dans six jours ; à faute de ce faire, les déclarons maudites et excommuniées ».

Digitized by Google

faubourg situé au midi de la ville, et qui conduit vers le lac; et la ville supérieure, trop éloignée d'un port favorable au commerce, nommé *Ouchi* ou *Rive* : c'est un village situé à une demi-lieue de Lausanne, où s'embarquent et je débarquent les marchandises que transporte le lac. On y voit une tour fort ancienne, construite par un évêque au douzième siècle.

Nous allâmes nous promener avant-hier, nos deux Anglais, Blanche et moi, sur une montagne appelée *le petit Jura.* Nous partîmes à neuf heures du matin, après un ample déjeûner, tous les quatre à pied. Au sortir du faubourg, sur la route de Moudon, nous trouvâmes une montée pénible, pratiquée à travers des rochers stériles, qui, s'élevant en amphithéâtre au nord de la ville, semblent la menacer de leur chute. Nous mîmes deux grandes heures pour atteindre le sommet de la montagne, nommé *le Calvaire.* Nous ne vîmes dans cette route que des forêts de sapins, et quelques hameaux épars, dont les agrestes habitans gagnent leur vie à voiturer les bois de chauffage destinés aux heureux Lausannais, et à transporter les bons vins de la Côte et de Lavaux, dont ces malheureux ne boivent jamais.

Digitized by Google

Sic vos non vobis mellificatis apes;
Sic vos non vobis vellera fertis oves.

Nous nous reposions sur une de ces hauteurs, respirant un air pur et une douce joie, lorsque nous aperçûmes dans le lointain une masse qui se mouvoit à pas lents, et qui nous paroissoit extraordinaire. Elle fixa notre attention. Enfin le fantôme approche, et nous reconnûmes une jeune femme qui portoit sur ses épaules un homme grand et robuste. Inquiets, attendris à cet aspect, nous allons au-devant d'eux. Nous arrivâmes à propos; la femme succomboit sous l'excès de la fatigue: dès qu'elle nous vit, elle implora notre secours. Son mari s'étoit cassé la jambe, en voulant franchir un fossé; il venoit de s'évanouir de douleur. Nous l'étendîmes sur l'herbe; Blanche lui fit respirer d'un sel volatil. Cependant personne ne paroissoit dans cette solitude qui pût nous secourir. Mylord et moi, nous nous décidâmes à transporter ce malheureux jusqu'à sa hutte. Nous allons couper des branches de sapins; nous construisîmes un brancard, lié avec nos mouchoirs et les jarretières de ces dames; et chargés de cet honorable fardeau, nous partons pour l'asile de ce malheureux. Mylady et

Blanche

Digitized by Google

Blanche prirent sa femme sous le bras pour la soutenir dans la route, car elle étoit presque sans force. Nous fûmes obligés de nous reposer souvent; nous arrivâmes enfin, épuisés de fatigue. Quelle habitation! C'étoit une hutte de planches mal jointes, qui laissoient un libre passage à la pluie et aux vents; ils dormoient sur des planches couvertes d'une toile remplie de feuilles: une table, deux chaises de bois, une cruche, quelques assiettes de terre, et deux enfans presque nus, c'étoit là toute leur richesse, toute leur espérance. L'aîné des enfans avoit quatre ans, le cadet un an de moins. Ces petits êtres s'étoient enfuis à notre aspect; leur mère eut de la peine à les ramener: ils redoutoient par instinct la société des hommes. Nous nous hâtâmes de quitter ces infortunés pour aller chercher des secours. Mylord voulut absolument se charger des frais du chirurgien, qu'il leur envoya de Lausanne, avec son valet-de-chambre qui leur portoit des habits et des couvertures. Blanche a gardé les enfans deux jours au logis; et ils sont retournés chez eux bien contens, vêtus de bons habits tout neufs. Quelques jours après, nous voulûmes aller visiter le malade; nous fîmes porter notre dîner à deux pas de cette hutte; nous avions emmené des ouvriers pour

Digitized by Google

la faire réparer. On la reconstruisit ; on ferma toutes les fentes ; on l'agrandit même d'une étable pour y mettre deux chèvres que nous leur avions données. Nous passâmes la journée avec ces bonnes gens. Nous jouissions de leur joie, de leur reconnoissance : nous présidions aux travaux de leur logement ; enfin nous goûtâmes, dans ce séjour de la pauvreté et de la misère, une volupté pure et d'un souvenir bien doux. Ainsi un accident fâcheux a procuré à ces pauvres montagnards cette douce aisance relative, source du bonheur.

Le superflu, chose si nécessaire,

a dit Voltaire assez légérement ; mais il n'est nécessaire qu'aux sybarites des grandes villes, surchargés par le vice et la paresse d'une foule de besoins factices.

Hier matin, la femme du Jura entra dans la chambre de Blanche ; j'y étois : nous ne la reconnûmes pas. Elle avoit un chapeau, un habit neufs ; ainsi vêtue et appropriée, elle avoit pris une autre figure ; elle n'étoit pas de ces femmes, pour me servir de l'expression de Montaigne, *sur qui les belles robes pleurent* : elle voulut se jeter aux pieds de Blanche, qui la retint et l'embrassa. Cette bonne femme versa

Digitized by Google

des larmes de sensibilité et de reconnoissance. Nous la fîmes bien déjeûner, et elle s'en retourna comblée de nouveaux bienfaits. Quelle différence du cœur de Blanche avec celui de son père, qui dort d'un sommeil paisible au milieu des malheureux qu'il fait ! Cette réflexion me rappelle une moralité du poète persan Shadi. « Un jour, dit-il, je me promenois à midi sous un berceau de verdure ; je vis l'injuste sur le gazon : il dormoit. « Grand Dieu ! m'écriai-je, le souvenir des malheureux qu'il a faits ne trouble pas le repos de l'injuste » ! Un ami qui étoit avec moi me répondit : « Dieu accorde le sommeil aux méchans, afin que les bons soient tranquilles ».

Mais avant de quitter le Jura, je dois vous parler de la piété filiale de ses habitans. C'est d'une histoire arrivée sur une de ces montagnes, que Rochon de Chabanne a tiré le sujet du Seigneur bienfaisant. Voici comme le fait est raconté. « Un fils courageux (ce nom lui est resté), étant au bois, fut surpris par un orage terrible. Au lieu de chercher à s'abriter, poussé, dit-il, par un pressentiment secret, il brave le tonnerre et la pluie qui tomboit en torrent, et court à son habitation. Il trouve au dehors sa femme et ses enfans, pâles, frappés de terreur,

Digitized by Google

qui lui annonçoent que la foudre est tombée sur leur chaumière. « Où est mon père, s'écrie-t-il ? — Retenu par son rhumatisme, il n'a pu s'échapper, et nous n'avons pu rentrer, le feu ayant pris à la porte ». Sur-le-champ ce bon fils se précipite dans les flammes, malgré les cris de sa femme, pénètre dans la chambre où il trouve son père à genoux. Son fils, conservant sa présence d'esprit, jugeant qu'il périroit s'il sortoit par la porte, saisit une hache, démolit une cloison, s'ouvre une issue du côté où le feu n'avoit pas encore gagné, et emporte très-heureusement son père sur ses épaules. En entrant, il s'étoit brûlé l'oreille et la joue gauche; mais son habit pénétré d'eau et la rapidité de sa marche avoient garanti le reste de son corps ».

Changeons maintenant les décorations pour vous présenter des idées plus gaies, et vous faire contempler les vergers et les charmantes prairies, les points de vue romantiques, pittoresques, qui environnent les rochers de Lausanne. Ici, tout est riant, tout est utile; les vergers, les vignes, les prairies descendent jusqu'au lac par une pente douce; des maisons de campagne charmantes, *deliziose villegiature*, embellissent ces coteaux. La ville jouit d'un air pur et vivifiant; la salubrité des eaux égale

Digitized by Google

leur abondance. Les choses nécessaires à la vie y affluent : si la richesse n'y étale pas son faste, du moins la pauvreté n'y afflige pas les cœurs sensibles. Dans une école de charité, on élève gratuitement les enfans des deux sexes, et on leur apprend à lire, à écrire, et un métier. Il y a aussi un superbe hôpital qui attend des pauvres pour l'habiter, car ils y sont en petit nombre. Lausanne est presque le collége universel de la Suisse, pour la langue française et la politesse. Les vignes qui produisent le vin de la Côte, si estimé dans l'Helvétie, coûtent aux cultivateurs des soins continuels. La couche de terre végétale est très-mince, et elle seroit bientôt entraînée dans le lac, si elle n'étoit contenue par une multitude de murailles disposées en gradins ; et malgré cette précaution, le vigneron est sans cesse occupé à transporter sa terre du degré inférieur à l'étage supérieur.

Je m'arrête ici en vous demandant grâce pour ma relation, et en disant avec le bonhomme :

Il est bon de parler, et meilleur de se taire.

Digitized by Google

LETTRE LVIII,

DE MADAME DE St-OMER A DELMONT.

Affront fait à Madame Bertaut. Visite de Bertaut à sa Sœur. Testament de Bertaut.

> Qui bien se mire, bien se voit ;
> Qui bien se voit, bien se connoît;
> Qui bien se connoît, peu se prise,
> Et qui peu se prise, sage est.

De Lyon.

Je ne me rappelle point où j'ai ramassé ces vers gothiques et sensés [1]. Si la chère dame Bertaut avoit lu et médité ces vers, elle n'auroit pas fait cette dernière bévue. Ce récit pourra vous récréer l'esprit. Jeudi dernier, il y eut une fête superbe à l'intendance ; bal, souper, concert, illuminations et proverbes, et toute la ville, *fors* les aveugles et les sourds. Madame l'intendante avoit chargé le secrétaire de son mari d'envoyer des billets d'invitation à toutes les dames un peu connues. Le secrétaire, qui savoit que

[1] Ils sont d'un nommé Gringore, auteur du seizième siècle.

Digitized by Google

mon frère marquoit par ses richesses et son carrosse, et qui d'ailleurs l'avoit vu jadis à l'intendance, crut devoir mettre sur sa liste la femme de Jérôme Bertaut. A la réception du billet, grande délibération entre le mari, la femme et la fidelle Julie, pour savoir si on accepteroit ou non ? Mon frère étoit pour le refus ; madame Bertaut inclinoit pour l'acceptation, et la maligne Julie, qui se doutoit qu'il y avoit du quiproquo, lui conseilla d'aller briller, parée de ses appas et de ses diamans, dans une fête aussi pompeuse. Chez les femmes, quand la vanité dit oui, la raison a beau dire non : j'y ai passé, j'en sais quelque chose. Enfin, madame Bertaut, toute glorieuse d'être admise à l'intendance, ne songea plus qu'aux apprêts de sa parure. Soudain le meilleur coiffeur, la couturière la plus renommée, la marchande de modes la plus célèbre sont mandés. Cinq jours furent employés à ces préparatifs : rien ne fut oublié pour attirer les regards des hommes, et exciter la jalousie des femmes.

Le bal étoit commencé, le cercle déjà nombreux, lorsqu'on annonça madame Bertaut ; c'étoit Junon qui avoit emprunté la ceinture de Vénus. Madame l'intendante, un peu dure d'oreille, n'entendit pas le nom : j'étois au-

Digitized by Google

près d'elle, me disputant avec l'abbé d'Erval, qui traitoit Voltaire d'athée, et je ne voyois pas cette entrée triomphante. La dame Bertaut, d'un air délibéré, s'avance et salue; l'intendante lui rend le salut avec sa politesse ordinaire, quoiqu'étonnée de la nouveauté de ce visage enluminé. Après l'avoir fait asseoir, elle me tira par la manche, et me demanda si je connoissois cette physionomie étrangère? Je regarde; jugez de ma surprise, lorsque je reconnois la fameuse Philippine : j'étois tout interdite. L'intendante me demande encore si je la connoissois? « Eh! oui, par Jupiter! ce n'est pas la Vénus de Médicis, c'est la Vénus de mon frère, que je suis très-étonnée de voir chez vous. — C'est madame Bertaut! par quel hasard! c'est quelque méprise du secrétaire; mais je puis vous assurer qu'elle ne soupera pas ici ». En effet, dès que l'on eut annoncé que l'on étoit servi, elle s'avança vers elle, et lui dit : « Je suis au désespoir, madame, que ma table ne puisse contenir un couvert de plus; ce qui me privera de l'honneur de vous avoir à souper ». Après ces douces paroles, elle lui tourna le dos et s'éloigna. La dame Bertaut, colorée d'un vif vermillon, confuse comme un loup pris dans le piége, jeta sur moi deux gros yeux

Digitized by Google

enflammés de colère, soupçonnant bien que je l'avois desservie. Cependant, s'armant d'audace, elle attendit, pour s'éclipser, que tout le monde eût défilé dans la salle à manger; alors elle courut verser son désespoir et sa rage dans le cœur de son époux.

Le lendemain, vers le midi, il vint chez moi : j'étois encore dans les bras de Morphée, car je m'étois couchée à l'heure où bergers et bergères conduisent leurs troupeaux dans les champs. Il me fait éveiller, renvoie ma femme-de-chambre, tire mes rideaux avec une vivacité alarmante : il m'effraya; je saisis le cordon de ma sonnette, en criant : « Qui est là? que demandez-vous? — C'est moi; oui, moi-même, rassurez-vous. Je viens vous dire.... » Il étoit si troublé, qu'il ne pouvoit parler. « Je viens vous dire que vous êtes une impertinente. — Ce n'étoit pas la peine de m'éveiller pour cela. — Vous n'avez ni cervelle, ni jugement, ni respect pour votre famille. — C'est-à-dire pour votre femme; j'en conviens : on ne peut pas la respecter moins. — Vous êtes furieuse : vous lui en voulez, parce qu'elle est plus jolie et plus jeune que vous. — Non, je vous jure; je n'envie ni sa beauté, ni sa jeunesse de quarante ans. — Cela est faux; elle n'en a que

Digitized by Google

trente-deux. — J'en suis ravie; elle fait bien de s'en tenir là. — Votre intendante est une mal-apprise, d'avoir traité la femme de monsieur Bertaut, ancien échevin, avec tant d'insolence. — Apparemment qu'elle avoit ses raisons. — Elle s'avise de faire la prude, la précieuse; est-ce que tout le monde ne sait pas, hors son benêt de mari, qu'elle a un amoureux, et qui pis est, un abbé, un homme d'église? Et vous, ma soeur, si vous n'en avez plus, ce n'est pas votre faute; on sait que dans votre jeunesse, les galans ne vous manquoient pas. — Oui, c'étoit le bon temps; ma belle-soeur vivoit, et j'avois un frère sensé, honoré dans le monde, bon père de famille.... Mais si vous n'avez rien de mieux à m'apprendre, laissez-moi dormir.—Pardonnez-moi; je viens vous rendre vos cinquante mille francs, que je faisois valoir; je ne veux plus me mêler de vos affaires : monsieur l'intendant pourra vous les placer. Les voilà, madame, en bons papiers; faites-m'en le reçu. — Rien n'est plus juste ». J'ai sonné : l'on m'a apporté de l'encre et du papier; je lui ai donné son reçu, et il est sorti brusquement, en me disant : « Adieu, madame; il fera beau quand je vous reverrai. — J'en doute, car vous amenez plutôt l'orage que le

beau temps ». Je crois en effet que nous ne nous reverrons pas de sitôt. Cela m'afflige : j'ai aimé mon frère, et je l'aime encore. Une malheureuse créature l'a perverti, ensorcelé ; il lui sacrifie tout ; parens, amis, fortune, honneur : pour lui ouvrir les yeux, il faudroit un miracle, et par malheur ils sont passés de mode.

Mais, mon cher neveu, armez-vous de courage et de philosophie : j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Julie, la fidelle Julie m'a fait savoir, dans un petit billet, que mon frère a fait hier son testament, je ne sais en faveur de qui : sans doute de son odalisque chérie; mais ma pauvre nièce est déshéritée. Quelle injustice ! Ne lui en parlez pas, ou ménagez-lui la nouvelle. Quant à vous, je vous crois assez de fermeté et de raison, pour savoir vous passer d'opulence, lorsque vous jouissez d'une honnête médiocrité.

Di nubi si funeste
Tuto l'orror manco ;
E a vincerlo basto
Sola una stella.

Blanche doit être cette étoile qui doit dissiper tous les nuages qui planent sur votre tête.

Julie vouloit refuser votre montre ; mais

Digitized by Google

l'ornement des cheveux l'a fait accepter avec un vif plaisir. A propos de montre, je dois vous dire que la dernière heure de la dame Bertrand, cette confidente intime de la femme Philippine, a sonné hier matin; elle est partie pour l'autre monde, bien confessée, bien préparée. Je ne sais trop ce que Dieu fera de son ame : j'opine pour qu'il la loge dans les limbes :

Devers la lune où l'on tient que, jadis,
Étoit placé des fous le paradis.

Dites pour elle le *Domine, salvum fac regem*. Adieu, j'embrasse mes enfans.

LETTRE LIX,

DE MADAME DELMONT A SA TANTE.

Réponse sur la perte de l'Héritage. Éloge de Tissot.

De Lausanne.

Vous me connoîtriez mal, ma chère tante, si vous me croyiez vivement affectée de l'injustice du testament de mon père. J'imagine que je

Digitized by Google

sauroits jouir des dons de la fortune; mais je me flatte aussi d'avoir assez de raison et de philosophie pour savoir me contenter de la médiocrité. Adolphe me contoit que l'abbé Terrasson, ayant vu sa fortune renversée, avec le fameux système, dit philosophiquement : « Me voilà tiré d'affaire, je revivrai de peu; cela m'est plus commode ». *Ed anche io*, je saurai m'accommoder à ma situation. D'ailleurs, n'ai-je pas été élevée à l'école de l'adversité? Ce qui m'afflige vivement, c'est l'inflexibilité de mon père : je gémis sur lui; je pleure sa destinée, sa vieillesse flétrie par une société indigne, qui éteint en lui les doux sentimens de la nature, et le sépare d'une sœur, d'une fille, d'une famille qui l'aimoient : voilà ce qui obscurcit les jours de mon printemps. Adolphe, en m'annonçant la perte de mon héritage, a cru devoir user de détours et de phrases préparatoires; mais loin de me rassurer, il m'a fort effrayée. « Mon père est mort! me suis-je écriée. — Non, il se porte bien; mais il vous a déshéritée par un testament ». Je lui ai répondu, en riant : « M'a-t-il déshéritée de mon ami »? Et là-dessus de nous embrasser, de nous dire les choses les plus tendres; et comme la langue française est très-stérile en expressions

affectueuses; nous nous servons de la langue italienne, bien plus féconde, bien plus expressive.

Pour nous consoler de la perte de la succession paternelle, nous nous disons : « Peut-être si nous étions plus opulens, moins battus par l'orage, nous nous aimerions moins. L'ame a besoin de secousses pour ne pas s'endormir dans le sein du bonheur.

Adolphe eut, l'autre jour, une légère indisposition; je crois qu'il se l'est donnée pour avoir le plaisir de se faire traiter par le fameux Tissot.

Il alla chez lui; l'anecdote est plaisante. Une vieille servante ouvrit la porte, et lui dit que son maître étoit sorti. « Mais si vous venez le consulter sur quelque maladie, vous perdrez votre argent et vos peines. Il y a vingt ans que j'ai mal à l'estomac, et il n'a jamais pu me guérir ». Nous avons ri beaucoup, avec Tissot lui-même, de cette naïveté.

Nous l'avons vu plusieurs fois; il a même dîné chez nous avec nos Anglais. Sa conversation est d'autant plus intéressante, que ses connoissances ne sont pas renfermées dans les limites de son art; elles s'étendent sur toutes les branchés de la littérature. Ses vertus, son humanité

Digitized by Google

égalent son savoir. Mais Delment demande la plume ; que sa volonté soit faite.

Apostille de DELMONT.

« Ne soyez pas étonnée de ce petit panégyrique de Tissot ; sans doute il est mérité : mais la sensible Blanche se pique de reconnoissance. Ce fameux Esculape lui a dit, d'un air galant : « J'avoue, madame, que je craignois un peu l'instruction chez les femmes ; mais vous m'apprenez que, lorsqu'elle est voilée par la modestie, c'est le coloris du tableau, c'est celui du Corrége ».

Quant au testament de Bertaut, notre philosophie, disons plutôt, modestement, notre bonheur, nous élève au-dessus des richesses. Que notre amour nous reste ; nous ne le troquerions pas contre l'opulence de Crassus. Pauvre Bertaut ! c'est lui qui peut dire :

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error !....

Digitized by Google

LETTRE LX,

D'ADOLPHE A MADAME DE St-OMER.

Mœurs de Lausanne. Liaison avec Gibbon. Anecdote de Diderot.

De Lausanne.

La ville de Lausanne est l'asile du repos et de la paix : la société y est plus aimable qu'à Genève, où les misérables disputes de politique contristent les esprits. Les Lausannais ne sont occupés que de leurs plaisirs ; aussi la joie y est une plante indigène : on rit et l'on jouit. Grande leçon pour ces prétendus Lycurgues qui, au nom de la liberté et de la démocratie, excitent des orages, et veulent fonder le bonheur sur des débris et des ruines ! Les hommes accoutumés à une vie douce et tranquille, préfèrent leurs jouissances et leur repos aux illusions d'une liberté toujours idéale. Montaigne a dit : « Ces grandes altercations de la meilleure forme de la société, de règles plus commodes à nous attacher, sont altercations propres seulement

Digitized by Google

lement à l'exercice de l'esprit ». Il cite à ce sujet le quatrain de Pibrac :

Aime l'état tel que tu le vois estre :
S'il est royal, aime la royauté ;
S'il est de peu, ou bien communauté,
Aime-le aussi ; car Dieu t'y a fait naître.

« Ainsi parloit, continue Montaigne, ce bon monsieur de Pibrac, que nous venons de perdre, qui avoit un esprit si gentil, les opinions si saines, les mœurs si douces » !

Les Lausannaises sont jolies, et ont cette nuance de coquetterie qui rend l'esprit aimable, sans altérer les mœurs. Mais ce qui ternit leurs agrémens, c'est l'amour du jeu qui a succédé à celui du bel-esprit. Vous savez que l'aimable Pandore ne peut tenir des cartes sans être tourmentée de vapeurs soporifiques ; quand je lui représente la nécessité de se prêter à l'amusement des autres, elle me répond qu'elle n'est pas plus maîtresse d'aimer le jeu, que Jean-Jacques n'est le maître d'aimer les visites, et moi les sermons.

L'affectation est le péché originel des Lausannais ; ils affectent le luxe, la noblesse, l'esprit : ils aspirent toujours à s'élever, à enfler leur existence aux yeux des autres. La noblesse

Digitized by Google

aime mieux se nourrir d'orgueil, et s'amaigrir de privations, que de s'enrichir par le commerce. Mais leur enjouement et leur vivacité demande grâce pour ces légères imperfections.

Nous avons lié connoissance avec un savant, vrai philosophe; car il a quitté la ville brillante de Londres où il étoit considéré, fêté; où il pouvoit prétendre aux plus grands emplois, pour jouir, à Lausanne, d'un air pur et d'un calme philosophique. Ce savant est Gibbon, auteur de la Décadence et de la Chute de l'Empire Romain; bel ouvrage, dont les premiers historiens de l'Europe, Hume et Robertson, parlent avec éloge. Nous lui avons donné à dîner, et il nous l'a rendu. La société de Blanche lui plaît infiniment : il prétend que sa figure et son esprit ont beaucoup d'analogie, que l'un et l'autre respirent la facilité et le charme des grâces. Il vient la voir presque tous les jours; il a une mémoire très-heureuse, et sa conversation est instructive et amusante.

Gibbon a vécu long-temps à Paris; il a connu d'Alembert et Diderot, mesdames Geoffrin et du Bocage. Il trouvoit la société de ce pays très-agréable. Il étoit recommandé au comte de Caylus, mais il n'a pu le voir que très-rare-

Digitized by Google

ment. « Ce que j'attribue, nous disoit-il, à son genre de vie. C'étoit un homme simple et d'une extrême bonté : il se levoit de grand matin, couroit tous les ateliers des artistes pendant le jour, et rentroit chez lui à six heures du soir, pour se mettre dans sa robe-de-chambre, et s'enfermer dans son cabinet ». Au sujet de Diderot, Gibbon nous a conté une anecdote plaisante. « J'étois, dit-il, dans une petite loge aux secondes, à la comédie française, où l'on jouoit Mahomet : j'aperçus Diderot dans une loge peu éloignée de la mienne. Nous nous saluâmes. Au commencement de la pièce ayant jeté les yeux sur lui, je vis qu'il se bouchoit les oreilles avec les doigts, sans cesser cependant de regarder les acteurs, qui fixoient toute son attention. Dans l'entr'acte, il quitta cette position, et ne la reprit que lorsque les acteurs reparurent, et ce jeu dura pendant toute la pièce. Je fis remarquer cette singularité aux dames avec qui j'étois : elles en rirent beaucoup; mais nous ne pûmes jamais deviner la cause de cette bizarre façon d'écouter une tragédie. Cependant, comme Diderot n'étoit pas fou, je supposai qu'il y avoit dans cette conduite des motifs plus raisonnables qu'ils ne nous paroissoient. Le lendemain matin, je

Digitized by Google

m'empressai d'aller le voir et de lui en demander l'explication. « N'est-il pas vrai, me dit-il, que vos dames ont ri à mes dépens, et m'ont gratifié d'une dose de folie? Elles auroient ri bien davantage, si elles m'avoient vu pleurer, les oreilles fermées, aux morceaux pathétiques : mes voisins, qui m'avoient jusqu'alors regardé avec des yeux ébahis, en voyant mes larmes, m'ont cru tout-à-fait en démence. L'un d'eux n'a pu s'empêcher de me questionner : je lui ai répondu froidement que chacun avoit sa manière d'écouter. Ce qui m'a le plus amusé, c'est la simplicité de quelques personnes qui ont voulu m'imiter, et qui s'étonnoient beaucoup de ne rien entendre, les oreilles bouchées. — Pour moi, lui dis-je, si je n'avois bien connu le sage Diderot, j'avoue que je l'aurois pris pour un échappé des Petites-Maisons ; mais votre conduite n'en est pas moins une énigme pour moi. — Je vais vous en donner la solution. Pour juger sainement de l'intonation des acteurs, il faut écouter le discours sans voir le personnage; et j'ai cru que, pour bien juger de leurs gestes et de leurs mouvemens, il falloit considérer l'acteur sans entendre le discours. J'ai beaucoup fréquenté les spectacles, et je sais par cœur la plupart

Digitized by Google

de nos bonnes pièces ; voilà pourquoi je m'attendrissois aux morceaux pathétiques, quand les gestes et le mouvement répondoient aux discours : mais j'ai vu, par cette expérience, qu'il y a peu de comédiens qui puissent soutenir une pareille épreuve ; et si j'écrivois mes remarques, je les humilierois singulièrement. Pour venir à l'appui de mon expérience, je vous dirai que l'auteur de Gilblas et de Turcaret, le célèbre Lesage, étoit devenu si sourd dans sa vieillesse, qu'il falloit, pour s'en faire entendre, mettre la bouche sur son cornet, et crier de toute sa force ; cependant il alloit à la représentation de ses pièces, et n'en perdoit presque pas un mot : il disoit même qu'il n'avoit jamais mieux jugé ses comédies et le jeu des acteurs, que depuis qu'il ne les entendoit plus. Je me suis assuré, par mon expérience, qu'il disoit vrai ».

Gibbon aime et loue beaucoup la douceur, la liberté, l'aisance qui règne dans les cercles de Paris, agrément inconnu à l'antiquité, et encore ignoré des nations modernes. « Heureux effet, dit-il, du caractère léger et aimable des Français. A Londres, les maisons s'ouvrent avec peine ; les liaisons se forment lentement : à Paris, on croit vous faire plaisir en vous re-

Digitized by Google

cevant, et l'on s'en fait à soi-même. J'avois moins de sociétés à Londres que chez vous ».

Ce philosophe anglais, âgé de cinquante ans, est d'une grosseur prodigieuse : la nature indulgente, ou perfide, l'a doué d'un grand appétit. Il dîne et soupe régulièrement, et après chaque repas, il prend une grande tasse de café. Je n'ose me flatter qu'il parvienne à une grande vieillesse [1].

Nous lui demandâmes, l'autre jour, s'il n'avoit jamais eu envie de s'associer une compagne qui fît les honneurs de sa maison ? « Depuis mon séjour ici, dit-il, j'ai beaucoup vécu dans la société des femmes : j'ai trouvé une demi-douzaine de beautés dont je serois presqu'amoureux, sous des rapports différens. J'aimerois l'une comme maîtresse, l'autre comme connoissance infiniment agréable ; je m'attacherois volontiers à une troisième par les nœuds de l'amitié, à cause de la bonté de son naturel ; une quatrième me conviendroit pour représenter avec grâce et dignité au haut de ma table, et à la tête de ma famille ; une cinquième, comme économe et femme de charge, et la dernière, comme excellente nourrice. Que je

[1] Gibbon est mort, le 16 janvier 1794, d'un hydrocèle.

Digitized by Google

trouve toutes ces qualités réunies en une seule, je m'offre pour époux, et l'on me rendra justice en me refusant. — Sans la qualité de bonne nourrice que vous exigez, lui dis-je, je vous offrirois madame Delmont. — Et je l'accepterois avec plaisir, même avec cette qualité de moins ». Je lui dis : « Je vois que vous pensez à peu près comme le bon Lafontaine :

J'ai vu beaucoup d'hymens, aucun d'eux ne me tente ».

Sa méthode est de travailler le matin, et de donner l'après-dînée à la société. Il nous assura, ce qui seroit difficile à croire, si sa véracité n'étoit pas reconnue, qu'il avoit livré à l'impression cinq volumes *in*-4° [1] sur son premier manuscrit, sans l'avoir mis au net, et l'avoir montré à personne [2]. « Aussi, disoit-il, mes défauts et mes mérites m'appartiennent exclusivement. — Vous n'imitez pas, lui dis-je, Pline et Tacite qui se consultoient sans cesse sur leurs ouvrages, et recevoient les conseils de leurs amis.

[1] Aussi l'on dit que sa réputation baisse en Angleterre, que son style sur-tout n'est pas estimé.

[2] On assure que Rétif de la Bretonne, écrivain fécond, étant compositeur d'imprimerie, a donné au public des ouvrages que sa plume n'a jamais écrits : il imprimoit à mesure qu'il composoit.

Digitized by Google

Il aime les jeux de commerce, les plaisirs de la bonne compagnie. « Je ne demande, dit-il, à la société que des égards et de la politesse; c'est dans mes livres que je puise mes connoissances. Mes amis de Londres combattoient vivement mon projet de transporter mes dieux et ma bibliothèque à Lausanne, m'assurant que je serois fort *désappointé* dans ma spéculation de repos et de bonheur ; mais j'avois ce dessein dans le cœur autant que dans la tête, et je n'ai point été trompé. Ma connoissance du monde n'a servi qu'à me convaincre qu'une capitale, une multitude peuvent contenir beaucoup moins de sociétés véritables, que le petit cercle d'une jolie retraite. Voilà une année rapidement écoulée depuis mon arrivée à Lausanne, sans avoir eu aucun regret à mon émigration. Ma vie actuelle, sans manquer d'ornemens, brille de sa propre lumière. Ma bibliothèque domine, par trois belles fenêtres, sur une perspective sans bornes de vignes, de champs, de montagnes, et du lac (*n*). Une bonne table, un jardin charmant ne sont pas, pour le bonheur de ce bas monde, des ingrédiens à mépriser. Je pense comme Pomponius Atticus, que je ne vous citerai pas en latin [1],

[1] Nam cùm esset pecuniosus, nemo illo minus fuit

qui, malgré ses richesses, fut l'homme le plus économe en choses superflues, en édifices, mais qui eut soin pourtant de se loger commodément, et d'orner sa maison de tout ce qu'il y avoit de plus agréable et de plus utile. Quant au point essentiel, qui est l'amitié, j'ai un ami avec lequel je vis dans l'intimité depuis vingt-huit ans [1]. Je conviens cependant que tous les momens de la vie domestique, même entre époux qui s'aiment tendrement, n'ont pas la douceur de la lune du miel [2]. Mais il faut apprendre à se supporter mutuellement, et se pardonner son humeur et ses défauts respectifs : c'est peut-être ce que l'on apprend le plus difficilement ».

Ici, je salue ma chère tante ; elle voudra bien m'excuser si je la quitte pour Blanche ; d'ailleurs j'ai tout dit.

emax, minus ædificator, neque tamen non imprimis benè habitavit omnibusque optimis rebus usus est : elegans non magnificus, splendidus non sumptuosus, omni diligentiâ munditiam non affluentem affectabat. Suppellex modica, non multa, ut in neutram partem conspici posset. (*Cornelius Nepos.*)

[1] Monsieur d'Yverdun de Lausanne.

[2] Expression orientale du premier mois du mariage.

LETTRE LXI,

D'ADOLPHE A SA TANTE.

De Lavater.

Puisque mon aimable tante veut bien m'écouter, je vais lui faire le récit d'un long dîner chez monsieur Gibbon, et d'une journée charmante passée avec nos deux Anglais et le colonel Tolimson, qui revenoit de Zurich, où il étoit allé visiter le célèbre Lavater, et étudier sous lui; car ce colonel a une inclination décidée pour le système de ce grand maître de deviner les hommes par les physionomies. Il paroît très-content de son voyage et de son héros. Voici ce qu'il nous en a raconté.

« En arrivant à Zurich, je m'empressai, comme tout étranger, d'aller voir ce favori d'Epidaure. Il accueille les voyageurs avec beaucoup de facilité. J'avois une lettre pour lui, ce qui m'attira une distinction particulière. Il me reçut dans sa bibliothèque, où il a rassemblé une foule de gravures et de portraits, objets de

Digitized by Google

ses études sur l'expression de la figure humaine.

» Jean Gaspard Lavater est un vieillard vénérable. Son visage est long et effilé; ses traits sont prononcés, son front sillonné; il est grand, mince : il y a de l'intérêt dans sa physionomie, et parfois de la mélancolie, lorsqu'il est occupé de quelqu'idée grave; mais quand il sourit, elle prend une expression de douceur et de finesse. Sa conversation est attachante; il a une éloquence simple, une franchise aimable. Comme il ne sait pas la langne anglaise, je lui parlai en français. Il s'exprime dans cet idiome avec quelque peine; mais dès qu'il est embarrassé pour le mot, il en emprunte de l'allemand. On prétend que ces mots tudesques sont la plupart des épithètes composées, d'une énergie singulière, qu'il crée lui-même. Il me dit qu'après Dieu, il ne connoissoit rien d'aussi respectable que le temps, qu'il regardoit comme le trésor le plus précieux de l'homme, et la perte de ses moindres parties, comme une grande inconduite. Corneille a dit comme Lavater :

Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire.

Mais il y a tant de gens qui ne perdent rien en perdant leur temps, qu'on ne peut leur en faire

Digitized by Google

un crime. Lavater se lève tous les matins à cinq heures ; et quoique son appétit l'invite à déjeûner tout de suite, il a pour principe de mériter ce repas par quelque travail, afin de sauver cette portion de sa journée, si des circonstances imprévues viennent le détourner. Il a été trente ans ministre du saint évangile à Zurich. Il s'entretint avec nous, et quelques étrangers, sur la religion, sur les consolations et les espérances qu'elle donne. Il en parla avec enthousiasme, et l'on voyoit qu'elle remplissoit son cœur et l'animoit du besoin de la vertu, de l'humanité et de la piété. Quand les étrangers voulurent se retirer, il les pria d'écrire leurs noms et le lieu de leur séjour sur un registre destiné à cet usage.

» Lorsque nous fûmes seuls, je lui dis qu'à l'exemple des anciens Grecs qui voyageoient dans l'Egypte, dans la Chaldée et dans l'Asie, pour acquérir des connoissances, je venois en chercher auprès du philosophe de Zurich, et me perfectionner dans l'étude des physionomies, pour laquelle je me sentois une vive inclination. Il sourit à ces mots, et me prenant par la main, il me dit : « Asseyons-nous. Vous avez lu mon Traité de la physionomie ? — Oui, très-souvent. — Il a été traduit en allemand et

en anglais, et j'en prépare une belle édition, avec 150 gravures. Chaque homme a un trait distinctif du visage qui se trouve toujours le même dans un caractère semblable. La forme de la tête, les mouvemens des bras, le coloris des chairs, sont des signes qui me font deviner l'énigme du coeur humain. Porta, auteur moderne, a traité des ressemblances des animaux avec les hommes; et il prouve, par maintes citations d'anciens philosophes, que ceux qui ont quelque chose de l'air des animaux, ont de l'analogie avec leur caractère [1]. Je suis de l'avis de Porta : il est incontestable que chaque être a sa physionomie, et j'en juge par ce principe : ceux qui excellent dans un art décident, au premier coup-d'œil, des défauts ou de la perfection de l'objet de leurs études. Un bon jardinier devine, à la première vue, la maturité des fruits; et si, comme le dit Aristote, les chasseurs connoissent la bonté des chiens par l'inspection de leur figure, pourquoi les physionomistes ne jugeroient-ils pas des qualités des hommes par la réunion des traits de leurs visages? La physionomie est un miroir fidèle qui ne peut tromper; on y aperçoit jusqu'aux

[1] On prétend que le grand Condé avoit la physionomie d'un aigle, et qu'il aimoit à l'entendre dire.

Digitized by Google

efforts que l'on fait pour se cacher. Les hommes se contredisent dans leurs discours; leurs actions dépendent des circonstances : mais les changemens qu'amène la fortune ne sont qu'extérieurs ; leur caractère reste immuable; la métamorphose n'est qu'apparente. Le hasard m'a fait connoître que j'avois quelque talent pour lire dans les physionomies ; j'ai cherché à le perfectionner, je crois avoir réussi. Il y a dans cette connoissance des plaisirs infinis, tirés de la diversité des caractères, plus variés peut-être que les visages : on ne s'ennuie jamais avec ce goût-là. Un jour un Allemand combattoit mon système : « Ce n'est pas, lui dis-je, la faute de la nature et de mes principes, si vous ne voyez pas le résultat des physionomies : n'en concluez pas que la chose n'est point; dites que vous ne la voyez pas, et je vous aiderai à voir. Dans Athènes, jadis, existoit un certain Zopire, grand physionomiste. Des disciples de Socrate, pour éprouver son habileté, l'amenèrent à leur maître, inconnu à cet homme. Zopire, après avoir bien examiné les traits de son visage, dit que c'étoit le vieillard le plus enclin aux femmes et à l'ivrognerie qu'il eût jamais vu. Les disciples de Socrate éclatèrent de rire de la prétendue sottise du physionomiste; mais So-

Digitized by Google

crate leur dit qu'il ne se trompoit pas; que sa nature l'auroit entraîné vers ces deux vices, s'il ne les avoit combattus par les préceptes de la philosophie (*o*) ». Lavater me cita ensuite des passages d'Aristote, de Jésus-Christ, de Salomon, de la Chambre, de Baptiste Porta, et d'autres auteurs dans les livres desquels il prétend avoir puisé une partie de ses connoissances sur les physionomies. C'étoit l'heure de son dîner : il m'invita, je ne pus accepter; et je lui demandai la permission de revenir le lendemain avec un compagnon de voyage.

» Je revins en effet avec un Hambourgeois dont je tairai le nom. Je priai Lavater, tout bas, d'observer la physionomie de cet homme, et de m'en dire son avis, lorsqu'il seroit sorti. Notre conversation roula sur les différens peuples de l'Europe. Lavater nous parla des dames anglaises et françaises. Il sépare les Anglaises en deux classes. « L'une, dit-il, est imprudente, hardie, altière; l'autre est un composé d'anges pétris de douceur et de perfection ». Il convint de l'amabilité des Françaises; mais, à quelques exceptions près, il n'en avoit vu aucune dont les traits prononcés annonçassent un caractère particulier. Il prétend qu'un Anglais peut entendre une vérité courageuse, sans s'of-

Digitized by Google

fenser, et qu'un Français ne la pardonne que revêtue de grâce et de sensibilité; que l'Allemand, dans ses voyages, cherche l'érudition, et jamais l'homme qu'il ignore. Le Français étudie l'homme qu'il observe avec sagacité; l'Anglais ne s'occupe ni d'esprit, ni de savoir, ni de sensibilité; il cherche le bon sens et la probité. Selon lui, la figure de Sterne se rapproche des traits du diable; son cœur n'a jamais éprouvé les sentimens délicieux qui respirent dans ses ouvrages. Jean-Jacques est un être manqué, inachevé, inconcevable, susceptible de tout genre d'impression, n'ayant ni sentimens, ni opinions réellement à lui; on peut le regarder, ainsi que Sterne, comme des pièces rares, étonnantes, et de nature démoniaque. Voltaire est un composé d'ironie, de finesse, d'esprit, sans caractère et sans génie [1]. « Regardez, nous dit-il, ce portrait; c'est celui de Diderot. Son front large, découvert et mollement arrondi, porte l'empreinte imposante d'un esprit vaste, lumineux et fécond; mais j'y reconnois les traces d'un caractère timide et peu entreprenant (*p*) ». Le Hambourgeois s'étant retiré; resté seul avec

[1] Sans caractère, passe; ne disputons pas: mais sans génie! l'auteur de si belles tragédies, de la Henriade, de la Pucelle, etc.

Lavater,

Lavater, je lui demandai le résultat de ses observations sur sa physionomie. « Cet homme, me dit-il gravement, est-il votre ami? — Non, c'est une connoissance de voyage, et nous allons-nous séparer bientôt pour ne nous revoir, je pense, que dans la grande vallée de l'autre monde. — Tant mieux, je serois fâché qu'il y eût quelque liaison d'amitié entre vous deux. Le fond de son teint est un peu livide; ses yeux sont petits et enfoncés, malades et presque fermés quand il rit; son rire n'est pas beau, il ouvre trop la bouche, il y a même de la causticité dans sa façon de rire; sa bouche fermée lui donne un air rechigné : il a le nez tout d'une venue, et son visage est triste. Voici les conséquences que je tire de ce portrait. Je crois que cet homme est dominé par l'envie; il est jaloux des talens et du bien que font les autres : il doit être intéressé et flatteur, se vanter des qualités qu'il n'eut jamais. Son esprit est médiocre; l'intérêt doit le rendre d'un commerce assez doux, quoique la douceur ne soit pas l'essence de son caractère; il est plus poltron qu'il n'est humain; sa façon de rire annonce un esprit peu juste. Gardez-vous de le consulter sur ce que vous devez penser des autres, il ne vous en donnera que des idées fausses; il ne peut croire à la bonté

Digitized by Google

des hommes; il pense gagner à les supposer méchans ».

» Depuis ce rapport de Lavater, continua le colonel, j'ai étudié plus attentivement cet homme, et je lui ai trouvé la plupart des vices que le physionomiste lui attribuoit ». Gibbon lui demanda si la physionomie de Lavater annonçoit ses talens, cette perspicacité qui lui faisoit pénétrer tous les caractères? — Voici le jugement que je portai de lui à notre première entrevue. J'avois vu, sans émotion, plusieurs hommes célèbres, et je n'avois point trouvé dans leur commerce cet enchantement que leur nom seul inspire (*q*). Lavater seul a surpassé mon attente; il n'existe peut-être aucun homme dont l'imagination soit plus brûlante et la sensibilité aussi profonde; son langage est d'une naïveté populaire; cependant il entraîne, il subjugue : ses manières sont négligées, mais une sorte de simplicité et de grâces les rend tout-à-fait séduisantes; sa figure n'est pas régulière, mais elle semble cacher quelque chose de grand et de beau; on voit son ame à travers le voile : son regard est d'une vivacité et d'une franchise qui inspire à la fois la crainte et l'espérance. Je l'ai vu dans l'intérieur de sa maison, de son ménage,

Digitized by Google

au milieu de ses délassemens; par-tout je l'ai trouvé simple, grand et intéressant. Il est bon époux, père tendre, pasteur zélé, ami fidèle et généreux. On a beau critiquer son système; le doute cesse dès qu'on l'entend, et l'on ne peut être son ami sans devenir son disciple; c'est ce qui m'est arrivé. Je vous ai dit qu'il s'exprimoit mal en français; mais quand il parle de son étude favorite, c'est avec une chaleur, une expression tout-à-fait entraînantes.

» Ce philosophe a fait plusieurs ouvrages. Il débuta fort jeune par un recueil de poésies lyriques : il a composé de nombreux sermons, un poëme intitulé le Messie, des relations de voyages; mais ce qui a le plus étendu sa célébrité, c'est son Traité sur les Physionomies.

» Sa petite habitation est décorée par la simplicité et la propreté; sa bibliothèque est peu considérable : il aime les tableaux; il ne se lasse point d'étudier, de contempler une tête de Jésus-Christ de Carlo Dolce, où est peinte la résignation d'un Dieu de charité, mourant pour le salut des hommes (*r*) ».

« Vous êtes donc bien persuadé, dit Gibbon à son compatriote, que la science de Lavater n'est point un charlatanisme? — Non, assurément : je me suis formé à l'école de ce grand

Digitized by Google

maître (s), et je me suis rarement trompé dans mes divinations ». Je lui dis alors : « Si je vous faisois le portrait bien détaillé d'une dame de ma connoissance, pourriez-vous établir vos conjectures, deviner son caractère, ses qualités morales? — Oui; cependant avec moins de certitude que si je la voyois. Mais pourrai-je m'expliquer librement sans blesser l'intérêt que vous prenez à cette personne? — Très-librement ». Il me fit alors nombre de questions sur chaque trait de votre visage, car ma chère tante saura que c'étoit d'elle-même dont je voulois parler. Voici la réponse réfléchie du colonel. « L'air riant et ouvert de cette dame annonce sa bonne humeur; sa bouche, telle que vous me la peignez, prouve sa franchise et sa bonne foi; ses yeux ont une netteté qui marque la justesse de son esprit. La conformation de ses lèvres me fait bien augurer de la douceur, de l'agrément, de la sûreté de son commerce dans l'amitié; elle doit avoir beaucoup d'esprit, mais plus vif, plus pénétrant que profond et réfléchi : elle doit être fort aimable, et avoir fait des passions dans sa jeunesse; son cœur étoit né pour l'amour». Eh bien! que dit mon aimable tante, des interprétations du colonel? Croit-elle à la sagacité, à la science

Digitized by Google

des physionomistes? peut-être doutez-vous encore? Mais, pour vaincre votre scepticisme, voici une autre preuve que cet élève de Lavater nous a donnée de ses talens. Gibbon lui dit: « Je ne puis juger de la certitude de votre art sur le rapport que vous venez de nous faire du caractère d'une dame que je ne connois pas. Mais voilà madame Delmont qui a une physionomie piquante et très-expressive; je vous ai vu l'observer avec attention. Pourriez-vous nous communiquer le résultat de vos observations? — Oui; et même devant madame, car je n'ai rien que d'agréable à lui annoncer. Ses yeux petits, noirs et pleins de feu, son nez fin et charmant, l'ame de sa physionomie, décèlent la vivacité et la finesse de son esprit, un enjouement très-aimable, et un peu de penchant à la raillerie. Sa bouche, plus ouverte que petite, annonce un cœur noble et généreux. Le coloris de son teint, la couleur noire de ses cheveux me persuadent qu'elle peut avoir des accès de mélancolie et d'humeur; enfin, l'expression totale de ses traits, la coupe de son visage me disent que son ame est douce et sensible, malgré un peu de froideur et de fierté dont je démêle les nuances. J'y vois aussi beaucoup de délicatesse, le sentiment

Digitized by Google

exquis des ouvrages d'esprit et des arts libéraux ; mais, j'en demande pardon à madame, je la crois mauvaise musicienne ». A ces mots, je m'écriai :

Vive Jésus ! il est sorcier, ma mère.

Blanche dit au colonel que le portrait étoit flatté. — « Non, s'écria mylord, le colonel me prouve, jusqu'à l'évidence, sa perspicacité et la vérité de son art ». Blanche demanda à Tolimson si la laideur amère du visage n'étoit pas un pronostic certain de la laideur de l'ame? — « Je n'en doute pas ; cependant, il faut y prendre garde, il y a des figures choquantes au premier coup-d'œil, qui, observées attentivement, ont une teinte d'intérêt et de bonté qui présage la beauté de leur ame ; mais ces exceptions sont rares ». — « Je voudrois savoir, lui dit Gibbon, en riant, si, sur ma physionomie, vous jugez que le mariage puisse me convenir? — Non, je vous crois plus galant que tendre, et vous n'êtes pas fait pour l'amour ». Gibbon convint qu'il avoit raison. « Cependant, ajouta-t-il, si votre art n'est pas conjectural comme celui de la médecine, je crois que les femmes doivent mieux se connoître en physionomie que les hommes, parce que, moins oc-

Digitized by Google

cupées de science, l'étude n'émousse pas chez elles cette délicatesse de sentiment, ce tact fin qu'elles ont reçu de la nature. Voilà pourquoi je n'aime pas les femmes savantes; ce sexe, doué de beaucoup d'esprit naturel, perd, par l'étude, en agrément, ce qu'il croit gagner par l'instruction. Le savoir, même chez les hommes, souvent obscurcit leurs lumières; j'ai vu des femmes ignorantes raisonner avec plus de justesse que des philosophes, qui avoient étouffé leur esprit sous l'entassement de leurs études. L'érudition la plus estimable est celle qui orne l'esprit sans affectation et sans effort, et je n'ai vu cette science que très-rarement et seulement chez les femmes ». Et moi j'ai ajouté : « Chez madame de Saint-Omer; c'est le dernier coup de pinceau qui doit finir votre portrait. Blanche ressemble beaucoup à son aimable tante. Elle est loin d'avoir encore ses connoissances; mais ses lectures sont des fleurs dont elle orne son esprit sans l'étouffer; c'est la parure légère des grâces ».

Voilà, ma chère tante, bien du verbiage; mais vous m'avez ordonné de vous communiquer tout ce que je verrois, tout ce que j'entendrois, jusqu'à mes arrière-pensées, et j'obéis : d'ailleurs, quand je vous écris, mon coeur

Digitized by Google

échauffe ma tête ; mes souvenirs se réveillent ; mes idées se succèdent, se pressent, et ma plume suit le torrent ; et si mon griffonnage peut vous amuser, je ne dirai pas comme Horace, que j'irai donner du front contre les cieux, mais je me croirai aussi heureux qu'Alcibiade l'étoit, lorsque ses chevaux triomphèrent aux jeux olympiques.

LETTRE LXII,

A Mme DE SAINT-OMER ;

COMMENCÉE PAR BLANCHE, ET FINIE PAR DELMONT.

Du Cretinisme. De Sion. Du Valais.

De Sion.

Nous voici, ma chère tante, à Sion, où je suis arrivée comme le pigeon de Lafontaine,

Tirant l'aile et traînant le pied,
Demi-morte, demi-boiteuse ;

mais sans maudire ma curiosité. J'ai beaucoup marché, à la tête de ma troupe, obombrée d'un grand chapeau de paille. Ces messieurs admiroient ma vigueur, mon agilité, et même ma taille. Leurs éloges soutenoient mes forces et

Digitized by Google

mon audace. Vous dirai-je quels objets hideux et tristes j'ai vu à Villeneuve, bourg situé entre des montagnes élevées : le soleil descendoit du ciel, lorsque nous le traversâmes. Tous les êtres soi-disans raisonnables étoient dans les champs, occupés de leurs travaux : nous ignorions que les seuls imbécilles peuploient alors cette solitude. Adolphe demande au premier venu le nom du village ; il ne répond point : il en interroge un second, un troisième ; même silence, ou bien ils proféroient des sons inarticulés. Jugez de notre étonnement, et puis de notre rire. Ces malheureux nous regardoient avec des yeux stupides ; leurs goîtres énormes, leurs grosses lèvres entr'ouvertes, leurs épaisses paupières, leur ganache pendante, leur teint basané mêloient à ma surprise une impression de pitié et de tristesse : je croyois voir des animaux sous les traits de la figure humaine. Je sortis de Villeneuve, emportant cette impression, qui ne s'effacera pas de sitôt de mon souvenir : qu'ont fait ces malheureux pour être ainsi déshérités par la nature ? et qu'ont fait ces hommes, doués d'une ame raisonnable, qui sont livrés aux douleurs aiguës de la goutte, de la pierre, et à tant d'autres maux ? Mais, pour éloigner ces idées qui m'attristent et me confondent, je cède

Digitized by Google

la plume à Delmont : les hommes ne s'apitoient pas si aisément.

Suite par DELMONT.

Qu'ont fait ces hommes, dites-vous, exposés à tant de souffrances?

Demandez-le à celui qui nous donna la vie.

Voilà la réponse que je fais aux *pourquoi* de Blanche sur les malheurs et les maux qui investissent la pauvre humanité : tant de grands philosophes ont manqué le mot de cette énigme, que je ne me flatte pas de le trouver. Mais je veux vous parler des cretins et de notre voyage.

Les cretins réunissent à la figure la plus hideuse, la plus dégoûtante, l'absence totale des facultés intellectuelles : leur inertie est extrême ; ils ne sont capables d'aucun mouvement spontané, excepté celui de la déglutition. Il en est que l'on fait manger comme des enfans nouveaux-nés. Il y a des goîtres depuis la grosseur d'une noix jusqu'à celle d'un pain. Selon un médecin du pays, les goîtres naissent quelquefois avec l'individu : ces excroissances, parvenues à une grandeur démesurée, gênent la respiration, et jettent ces malheureux dans l'indolence et l'idiotisme. J'ai remarqué, parmi

Digitized by Google

ces cretins ou idiots, une gradation sensible : les sourds n'ont qu'une sensibilité purement animale; d'autres, plus animés, ont un crépuscule de raison. Tous les Valaisans ne sont pas également frappés de cette infirmité, qui est particulièrement endémique dans le Bas-Valais.

Ces cretins me paroissent une race d'hommes dégénérée : leur taille moyenne est de quatre pieds ; on en voit de trois pieds et demi ; très-peu excèdent quatre pieds et demi. Ils sont boursouflés, joufflus ; ils ont le visage large et plat, les yeux éteints, le nez écrasé, les lèvres décolorées, le teint livide, jaunâtre, tirant sur le vert ; leurs chairs sont molles : ils marchent en se balançant, se soutiennent à peine ; leurs sens sont émoussés et presqu'obtus. Il en est qui n'ont jamais bougé de la même place, immobiles comme des végétaux ou des huîtres : en effet, leur ame paroît privée de sentimens et d'idées, comme certaine espèce d'animaux. Au reste, ils ne sont point malheureux, puisque leurs facultés sont éteintes : grand sujet de réflexion ! Un cretin a peut-être joui d'une existence plus douce, que n'est celle de Voltaire et de Jean-Jacques.

C'est une opinion générale que les goîtres proviennent de l'usage de l'eau de neige. Ce

Digitized by Google

n'est pas l'avis de mylord; car, dit-il, dans plusieurs parties de la Suisse, l'eau qui s'écoule des glaciers est la seule boisson des habitans, et cependant ils sont exempts de cette infirmité. Je pense que plusieurs causes morales et physiques se réunissent pour produire cette difformité : la qualité des eaux croupissantes, la chaleur excessive des vallées, et l'inconcevable paresse du peuple, qui se résigne indolemment, sans recourir à des remèdes. C'est ainsi qu'en Egypte les Turcs s'abandonnent à leur destinée, sans prendre la peine d'opposer des barrières aux irruptions de la peste. Sans doute les causes qui engendrent les goîtres influent beaucoup sur l'idiotisme. La négligence de l'éducation est aussi une des causes morales de cette imbécillité : la classe inférieure du peuple néglige ses enfans, qui vivent à l'instar des animaux : comme eux, ils se vautrent dans la boue, se rassasient et se désaltèrent de tout ce qu'ils trouvent ; dans l'hiver, ils restent accroupis toute la journée dans une chambre à poêle.

On nous assure ici que, depuis quelques années, le nombre des personnes affligées de goîtres et d'imbécillité diminue considérablement. On attribue cet heureux changement à deux causes : la première est le desséchement

Digitized by Google

des eaux stagnantes, voisines des habitations; la seconde est l'usage adopté de faire nourrir les enfans sur les montagnes. On dit que le peuple, malgré toutes les lumières dont on veut l'éclairer, regarde ces automates comme des êtres privilégiés par le ciel; il les nomme *bonnes ames de Dieu*, *nettes de péchés*, et les parens les préfèrent à leurs autres enfans, parce qu'ils les regardent comme assurés du bonheur de la vie future : tel est le rapport de divers voyageurs; mais j'ose en douter. Ce qui m'a paru le plus vraisemblable, c'est que l'innocence et la douceur de ces idiots inspirent l'intérêt et la compassion. Vous ne serez pas fâchée, ma chère tante, de savoir ce que dit le chanoine Paw des cretins, dans ses Recherches philosophiques sur les Américains.

« On ne sauroit mieux comparer les blafards de l'isthme des Dariens, leur dégénération, leur état, qu'à ceux des cretins : ils sont sourds, muets, presqu'insensibles aux coups, et ils portent des goîtres prodigieux qui leur descendent jusqu'à la ceinture. Ils ne sont ni furieux, ni mal-faisans; ils n'ont qu'une sorte d'attrait assez violent pour les besoins physiques, et ils s'abandonnent aux plaisirs des sens de toute espèce, sans y soupçonner aucun crime, aucune

Digitized by Google

indécence. Les habitans du Valais regardent les cretins comme les anges tutélaires des familles, comme des saints: on ne les contrarie jamais, on les soigne avec assiduité, on cherche à les amuser, à satisfaire leurs appétits. Les enfans n'osent les insulter; et les vieillards les respectent: ils naissent cretins, et les années n'apportent aucune diminution à leur abrutissement. Le signe extérieur du cretinisme est un engorgement dans les glandes du cou. Cependant tous ceux qui ont des goîtres ne sont pas des cretins et des idiots; il y a des gens d'esprit affligés de cette maladie, qui n'est que l'effet du relâchement de la fibre: cependant on trouve dans le Valais, dans la vallée d'Aoste et dans la Maurienne, diverses nuances de cette infirmité. On voit des cretins qui ne proférent que des sons articulés, d'autres qui balbutient des mots, d'autres qui, sans avoir l'usage de la raison, apprennent comme les singes, par imitation, à vaquer à certains travaux de la campagne ou du ménage; plusieurs même se marient.

» Il paroît que c'est sur-tout dans l'enfance que se détermine cette maladie; car ceux qui en ont été exempts jusqu'à leur dixième année, ne la redoutent plus. Les étrangers qui s'établissent dans le pays, n'en sont point attaqués; mais

Digitized by Google

leurs enfans y sont sujets comme les indigènes ».

Monsieur de Saussure n'attribue le cretinisme ni à la crudité des eaux, ni à la mauvaise nourriture, ni à la débauche, puisque cette infirmité n'existe plus à cinq ou six cents toises au-dessus de la mer, ni dans les plaines, où cependant les eaux de neige, la misère et l'intempérance se trouvent également.

« Il faut, dit-il, chercher la cause du cretinisme dans la chaleur et la stagnation de l'air renfermé entre les montagnes qui entourent ces vallées; et ce qui prouve l'influence de la chaleur, c'est qu'en général, dans les vallées un peu larges, comme celle du Rhône, couverte d'habitations des deux côtés, les villages les plus exposés au soleil, qui reçoivent ses rayons directs, ou réfléchis par des rochers, sont plus attaqués du cretinisme que les villages situés au nord. D'un autre côté, la chaleur seule ne produit pas cette maladie, puisque les plaines des pays méridionaux, brûlées par des chaleurs suffocantes, ne la connoissent point. Il paroît donc que l'air, renfermé dans de profondes vallées, réchauffé par le soleil, contracte un genre de corruption dont la nature ne nous est pas connue: cet air chaud et corrompu agit principalement sur

Digitized by Google

les fibres tendres des enfans, et y produit un relâchement d'où résulte ce gonflement, cette atonie qui est le caractère spécifique de cette maladie. On voit des goîtres en Angleterre, à Sumatra, et dans quelques îles situées sous la ligne, mais seulement dans les vallées ».

Ce qui manque, selon moi, dans le Valais, c'est un hôpital tel que celui de la nouvelle Carthagène, dans lequel on enferme les gens attaqués de la lèpre, maladie endémique de ces climats, occasionnée par la continuité des grandes chaleurs. Dans cet hôpital, femmes, hommes, enfans, occupent une enceinte spacieuse, où chacun a son logement, un jardin proportionné à sa fortune : on permet le mariage à ces hospiciés, aussi avides des plaisirs de l'hymen que les cretins du Valais.

J'ai dit que les gens aisés du Valais envoyoient leurs enfans sur les montagnes jusqu'à l'âge de dix à douze ans. Les personnes au-dessus du peuple portent la précaution plus loin : leurs femmes, pendant leur grossesse, vont vivre et accoucher dans les villages élevés, et cette précaution est suivie du plus heureux succès.

Il seroit bien important pour l'humanité, selon le vœu de monsieur Bonnet de Genève, de disséquer le cerveau de ces imbécilles, pour

connoître

Digitized by Google

connoître la différence de leur cervelet à celui des autres hommes.

Nous avons remarqué que les dames de Sion ont le cou un peu gros, et même quelqu'apparence de goîtres : celles qui passent l'été dans les montagnes élevées y perdent cette petite difformité, qui reparoît pendant leur séjour dans la ville.

Sion est situé sur un coteau, à quelque distance de la rive du Rhône, dans une belle plaine; sa situation est riante. Sa vue s'étend sur deux vallées; elle a en face, au-delà du Rhône, une montagne couverte de belles maisons de campagne, rangées en amphithéâtre; et les propriétaires, sans sortir de la ville, jouissent de l'aspect de leurs possessions. Les maisons sont assez bien bâties; on peut distinguer celles des chanoines, et la cathédrale. Ce qui blesse l'oeil dans cette ville et inspire le dégoût, ce sont les fumiers, les immondices de toute espèce, qui pavent les rues et infectent l'air.

Sion nous a paru un mélange de militaires et d'ecclésiastiques. Hier, dimanche, nous sommes allés à l'église; après la messe, les hommes s'assemblèrent avec leurs armes. Le capitaine étoit en grande perruque et en habit noir, et les autres bigarrés de diverses couleurs; ils par-

Digitized by Google

tirent en ordre, tambour battant, pour se rendre au tirage, où, tous les dimanches, ils vont s'exercer. Blanche trouva les femmes jolies : elles ont le teint beau, les cheveux blonds, la taille haute, de beaux bras; leurs mouvemens sont doux, et leurs grâces point affectées. Elles paroissent avoir plus de gravité que de vivacité. Les unes portent de petites coiffes sur leurs tresses, qui sont relevées par des agrafes d'or ou d'argent; d'autres les laissent flotter, et se contentent d'un petit chapeau d'étoffe, orné de rubans. Blanche a conversé avec plusieurs de ces dames, et a trouvé leur caractère plein d'aménité et de modestie.

Mais, pour voir la différence des moeurs des Valaisans, il faut s'élever sur les hauteurs; c'est là qu'on trouve dans les hameaux, dans les villages, les moeurs pastorales : des hommes simples et doux, ignorant notre luxe et nos arts, occupés de leurs troupeaux, de leurs travaux rustiques, y coulent en paix une vie laborieuse et saine, et ne connoissent pas même la ville de Sion qui est à leurs pieds.

Je finirai cette lettre par l'histoire d'un simple paysan de Briq, dont les possessions actuelles surpassent, dit-on, les domaines de plus d'un prince. Ce paysan se nomme Stork-

halber; l'origine de la fortune de sa famille remonte à la quatrième génération : on attribue son immense richesse à la découverte d'un filon d'or dans le Haut-Valais. Le bisaïeul de Storkhalber avoit des forges; c'étoit peut-être là sa mine d'or. Il parvint en peu de temps à une opulence considérable, et il obtint, en répandant quelqu'argent, l'entreprise de la fourniture des sels, ce qui sans doute accrut ses trésors. Il eut bientôt les plus belles possessions du Haut-Valais; et l'on assure que, de Sion à Milan, il pouvoit marcher de ferme en ferme toujours dans ses domaines. Ses descendans jouissent encore de la plus grande partie de sa fortune, malgré les différentes persécutions qu'ils ont essuyées. On raconte que son fils fut condamné par le peuple assemblé, comme jadis Aristide, à une amende considérable, à cause de ses richesses ou de ses opinions religieuses. La régence d'alors penchoit vers la réforme; d'autres disent qu'il s'étoit rendu suspect par un dépôt d'armes que l'on trouva chez lui, ou par le nombre d'hommes qu'il occupoit dans ses terres, et qui alloit jusqu'à six mille. Storkhalber étoit le Cimon du Valais. On ajoute qu'il eut l'adresse d'affoiblir cette amende par une ruse que lui suggérèrent les jésuites. On avoit

exigé de lui la déclaration de ses biens, et un serment comme il disoit la vérité. Obligé de porter sur l'autel ses titres, ses contrats et ses effets précieux, il en cacha une partie dans une cavité pratiquée au-dessous. En prononçant le serment, il étendit la main sur le monceau visible, et jura avec une restriction mentale et jésuitique, que tout ce qu'il possédoit étoit sous sa main. Ce qui peut faire croire à cette tradition, c'est que, depuis, il fit élever dans Briq une église particulière, qu'il confia à six jésuites, et sa famille continue d'y en maintenir un pareil nombre, même depuis la suppression de l'ordre : ils ont un logement commode, des jardins, des champs séparés et des troupeaux entretenus aux frais des fondateurs; et de plus, 600 livres d'honoraires, somme considérable pour le Valais.

Je ne vous fatiguerai point de toutes les fables et de tout le merveilleux dont on embellit l'histoire de cette famille puissante. Nous n'avons point vu le Storkhalber actuel; mais on nous assure qu'avec les biens de ses pères, il a hérité de leur simplicité : le luxe n'a point pénétré dans ses foyers; rien, dit-on, ne le distingue des paysans aisés de la contrée, si ce n'est son église, son clergé, et le titre de *mon-*

Digitized by Google

sieur que le peuple donne aux mâles de cette famille. Nous saluons, nous revérons, embrassons *la nostra carissima zia.*

LETTRE LXIII,

D'ADOLPHE A MADAME DE S^T-OMER.

Maladie de Blanche.

De Sion.

O MA chère tante ! comment vous le dire ! les jours de Blanche sont menacés ; ma vie, mon ame, vont s'éteindre avec elle. Oui, chère épouse ! le même jour, la même tombe nous enfermera. Une fièvre inflammatoire la consume, occasionnée sans doute par l'excès de la fatigue et l'ardeur du soleil, qu'elle a bravés avec un courage au-dessus de ses forces. Dans son délire, elle m'a nommé ; elle parle de malédiction. Ce matin, après une saignée, ayant repris ses connoissances, elle m'a tendu la main, me l'a serrée, et m'a dit : « J'ai besoin, pour hâter ma guérison, d'avoir l'esprit tranquille. Ecris à mon père pour le prier de retirer sa

Digitized by Google

malédiction, et de m'accorder le pardon de ma désobéissance ». Je lui ai promis d'écrire tout de suite, et j'ai baisé sa main sur laquelle j'ai versé quelques larmes. « Pourquoi pleures-tu, mon cher ami ? je ne suis pas bien malade ; non, je n'en mourrai pas ».

Je n'entre point encore dans les détails de cette cruelle maladie ; à peine puis-je assez recueillir mes esprits pour tracer cette lettre. Ce qui accroît ma terreur, c'est que le médecin est un ignorant, qui, sans mylord, alloit assassiner ma femme. Il ordonnoit de la thériaque, du quinquina, émétique, apozème ; il appeloit à lui tous les remèdes que la mémoire lui fournissoit.... Mais Blanche me fait appeler ; elle veut que j'écrive dans sa chambre la lettre à son père, et j'y cours. Que le ciel nous la conserve !

Apostille.

Je suis, ma chère tante, entre la vie et la mort ; le paroxisme est fort, la tête embarrassée ; le délire augmente. Elle prononçoit ces mots : « Grand Dieu ! ayez pitié de moi... Je ne vois pas ma tante... Retirez votre malédiction... Oui, je l'aime ». Je vous quitte ; la plume m'échappe, mes yeux sont troublés, un voile de

glace couvre mon ame. Mylord a ordonné une seconde saignée, malgré sa répugnance pour cette opération; il m'assure que ce sera la dernière. Hélas! ma destinée repose sur lui!

LETTRE LXIV.

D'ADOLPHE A BERTAUT.

Il l'informe de la situation de Blanche, et le conjure de retirer sa malédiction.

O vous que je n'ose nommer mon père! daignez vous rappeler un instant que Blanche est votre fille; vous avez béni le ciel de sa naissance; elle est ornée des plus aimables qualités, des vertus les plus pures, de la douceur d'un ange; malgré vos rigueurs, elle n'a pas cessé un seul moment de vous aimer, de former des voeux pour votre bonheur. Eh bien! monsieur, cette fille si intéressante est en proie à une maladie affreuse : la mort plane sur sa tête; et dans ce moment d'horreur, oubliant ses maux et son danger, elle ne songe qu'à son père; elle implore vos bontés, son pardon; elle vous con-

Digitized by Google

jure, vous supplie, par ce Dieu qui peut-être va bientôt la juger, ce Dieu qui prêche le pardon des injures, de retirer votre malédiction. Lui refuserez-vous cette grâce aux portes de la mort; dans ce moment où tout s'efface, où la pitié réconcilie les plus grands ennemis, où la haine la plus invétérée pardonne? Au nom de ce Dieu que vous implorez pour vous, au nom de l'humanité, ouvrez votre ame au repentir de votre fille; retirez le poids de cette malédiction qui la précipite vers la tombe; et s'il vous faut une victime, je m'offre en sacrifice. Songez que, si la mort frappe votre enfant, vous vous préparez des remords éternels, puisque l'excès de vos rigueurs en sera la cause. Recevez, monsieur, avec indulgence, mes supplications, et l'assurance de mon respect.

Digitized by Google

LETTRE LXV,

D'ADOLPHE A MADAME DE St-OMER.

Suite de la Maladie de Blanche.

La nuit a été terrible. Mylord n'a pas voulu quitter le chevet de son lit ; nous l'avons veillée tous les deux. Quelle nuit ! je croyois voir un gouffre ouvert à mes pieds, et le désespoir qui m'attendoit pour m'y précipiter. Ce matin elle va beaucoup mieux. Un nouveau fil me rattache à la vie ; je ne crois pas m'abuser. Mylord me l'assure ; de plus, Blanche a la tête absolument libre. Elle a remercié mylord de son zèle, de ses soins ; elle m'a prié de prendre du repos : elle m'a parlé encore de cette épouvantable malédiction qui la tourmente. « J'espère, a-t-elle ajouté, qu'il me pardonnera ». Je suis sorti pour quelques minutes, et elle a dit à mylord : « Si je mourois, je vous recommande mon époux ; il seroit bien à plaindre. Pour moi, l'image de la mort m'effraie moins que je n'aurois cru ; je dois mon courage à la religion, à

Digitized by Google

la persuasion intime de l'immortalité de l'ame ». Elle a demandé un confesseur, et mylord lui a promis de lui en chercher un, si la maladie devenoit plus dangereuse.

Puisque je suis plus à moi, que l'espérance ressuscite mon ame, je vais vous raconter la petite scène qui s'est passée entre mylord et le médecin de ce pays, gascon d'origine, gascon dans son accent, gascon dans son impudence. Mylord entra dans la chambre de la malade, au moment où ce docteur lui donnoit une décoction de quinquina. Il enleva précipitamment le vase des mains de Blanche, et dit à l'Esculape, avec quelque vivacité, qu'il se trompoit dans le traitement, que ce n'étoit pas celui de cette maladie. Le faux Esculape, étonné qu'un homme non médecin osât contrarier sa méthode, lui dit : « Eh donc vous croyez en savoir plus qu'un homme du métier, qui a étudié trois ans à Montpellier ? vous voulez donc créer une nouvelle médecine ? — Au contraire, monsieur, c'est l'ancienne que je veux suivre : je me règle sur les aphorismes de Boërhaave, de Vanswieten et d'Hippocrate. — Bah ! Hippocrate ! parbleu, s'il revenoit, ce ne seroit qu'un petit écolier. — Auprès de vous, sans doute ? — Et pourquoi pas ? la médecine, pendant qu'il vi-

Digitized by Google

voit, étoit encore dans son enfance. Nous l'avons bien changée et bien perfectionnée depuis ce docteur grec. — Pourriez-vous me dire en quoi consistent les progrès de votre art ? — A guérir les malades. — Je vous en dirai davantage : l'art de la médecine consiste à laisser agir la nature, à la seconder, à lui donner des forces quand la maladie résiste ; c'est du moins ainsi que se conduisent les grands médecins. — Mais vous, monsieur l'étranger, s'écrie le gascon irrité, eh donc ! qui êtes-vous ? d'où sortez-vous ? où avez-vous pris votre science ? de quel droit vous mêlez-vous de mes malades ? comment vous nommez-vous » ? A cette cumulation de questions, mylord répondit avec beaucoup de sang-froid : « Je suis un homme, je sors d'Angleterre ; j'ai puisé quelques connoissances dans les livres de médecine ; je me mêle d'une malade qui m'est chère, et du droit qu'a tout homme d'empêcher un assassinat, et je me nomme mylord Ellis, pair d'Angleterre ». Le ton moitié franc, moitié ironique de mylord, et sur-tout son nom qui terminoit la période, imposèrent à notre gascon ; il prit son chapeau en disant : « Eh bien ! seigneur mylord, puisque vous en savez tant, chargez-vous de la malade ; je m'en lave les mains : dieu merci, je

Digitized by Google

ne manque pas de pratiques ». Et il sortit sans nous saluer. « Je vous ai très-heureusement débarrassé de cet animal, me dit mylord : je ne me donne pas pour un grand docteur ; mais je crois avoir assez de connoissances pour me charger du traitement d'une fièvre inflammatoire ». Il m'a persuadé, et je n'ai plus appelé d'autre médecin. Il a ordonné tout de suite des boissons délayantes et acidulées ; je suis d'autant plus rassuré, qu'il ne quitte point la malade de laquelle il a gagné la confiance, le premier des remèdes. Un autre remède aussi efficace, c'est qu'il ne lui présente jamais que des idées riantes ; il lui parle de vous, de Paris, de Londres, où il se flatte de la recevoir. Il détourne toutes ses idées de confession, parce qu'il la croit sans danger. « D'ailleurs, me disoit-il, je dirai de cette aimable femme, ce que la garde de Lafontaine disoit de lui : « Dieu n'aura jamais le courage de damner une ame aussi pure, aussi candide ». Je salue ma chère tante ; je vais m'asseoir auprès du lit de Blanche, vivre de sa vie, ou mourir de sa mort.

Digitized by Google

LETTRE LXVI,

DE MADAME DE S.T-OMER A ADOLPHE.

Inquiétudes de Madame de Saint-Omer. Bertaut refuse de retirer sa malédiction.

AH ! mon cher Adolphe ! quelle affreuse nouvelle ! Il étoit huit heures du soir, je finissois ma toilette : j'allois souper chez notre intendante, où il y avoit bal, musique et proverbes ; je répétois, en m'habillant, un petit rôle qu'on m'avoit donné : l'on m'apporte une lettre, je reconnois votre écriture ; mon cœur s'épanouit de joie. Pauvres humains ! quel Arimane, quel génie mal-faisant se joue de nos projets et de nos espérances ! Je vous lis ; mon sang se glace, s'arrête ; je tombe dans un fauteuil : on m'environne, on me secourt ; je reste inanimée. Ah ! si j'avois pu pleurer ! Ma fidelle Rose me rappelle ma fermeté, ma philosophie : j'écoute ses conseils ; je change mes vêtemens, et je cours chez mon frère, votre lettre à la main. On me dit qu'il soupoit chez monsieur Duguiés ; je vole chez lui, je le demande,

Digitized by Google

je l'instruis du motif qui m'amène, et le prie de faire appeler mon frère dans son cabinet. Bertaut arrive ; ma présence l'étonne : « Rassurez-vous, lui dis-je ; je ne viens point vous faire des reproches ; je viens vous demander une grâce : votre fille, dans les bras de la mort, vous conjure, au nom du Dieu de miséricorde, de lui pardonner, de retirer votre malédiction. Voilà la lettre de votre gendre, daignez la lire. — Je n'ai point de gendre, m'a-t-il répondu durement en repoussant la lettre. — Mais vous avez une fille ; elle se meurt, vous dis-je. — De fille ! il y a long-temps que je n'en ai plus. — Quoi ! vous ne lui pardonnerez pas au moment de sa mort ? — Le ciel la punit de sa désobéissance. — Ah ! si le ciel punit, me suis-je écriée avec vivacité, tremblez pour vous. » Monsieur Duguiés alors a pris la parole, et lui a dit : « Ecoute du moins cette lettre, je vais te la lire. — Il seroit inutile ; je connois toutes ces ruses, toutes ces exagérations : mon piquet est commencé, et l'on m'attend. — Oui, allez jouer, lui ai-je répliqué ; votre fille expire, elle est peut-être morte à présent ; il ne vous restera plus que d'aller jouer et danser sur sa tombe ». Ces mots l'ont troublé ; son visage a pâli, mais il est resté inflexible : et cet homme

Digitized by Google

est mon frère ! et je l'ai aimé ! Ce matin, il m'a écrit un petit billet, qui dit que, si sa fille veut se retirer dans un couvent, renoncer à son mariage ; il retirera sa malédiction. Je ne lui ai pas répondu. Quelle énigme que le cœur de l'homme ! est-il plus méchant civilisé, que dans sa nature agreste et sauvage ? J'attends impatiemment votre seconde lettre ; j'espère beaucoup de la jeunesse de Blanche : un habile médecin m'a dit que le traitement de mylord est celui qui convient à la maladie ; il ne veut pas que l'on aille jusqu'à trois saignées. Il ne faut pas chercher à éteindre la fièvre trop brusquement ; elle est nécessaire pour la coction et la résolution des humeurs. Il conseille de tremper, plusieurs fois dans la journée, les pieds et les mains de la malade dans l'eau tiède, sur-tout quand la tête est affectée ; et si elle éprouve beaucoup de chaleur, de verser quelques gouttes de vinaigre dans cette eau tiédie. Ah ! ma pauvre nièce ! ma chère Blanche ! apprenez-moi vîte sa résurrection, car je ne vis pas. Je pense que vous lui cacherez la dureté de son père, du moins jusqu'à ce qu'elle soit hors de tout danger.

Digitized by Google

LETTRE LXVII,

D'ADOLPHE A SA TANTE.

Convalescence de Blanche.

ENFIN l'orage est passé, je respire l'air de la vie : Blanche est sauvée ; l'aimable Blanche, cette fleur, l'honneur du printemps, qui se desséchoit, qui périssoit, se relève ; la séve de la vie circule dans ses fibres.

Si fan dolci in quel momento,
E le lagrime e i sospiri;
Le memorie de' martiri
Si convertono in piacer.

Nous ressuscitons trois à la fois ; car mylord étoit aussi consterné que moi. Il aime Blanche comme sa fille : avec quelle chaleur, quelle attention, il a suivi sa maladie ! Tibère a dit qu'à l'âge de trente ans, il falloit être son médecin soi-même. Mylord fait mieux ; il est le médecin des autres : c'est un homme d'un rare mérite ; son génie embrasse tout. Il est chimiste, médecin, physicien, astronome, et ses

Digitized by Google

ses vastes connoissances sont parées de beaucoup de modestie et du charme de la sensibilité. La modestie chez lui n'est pas un principe de sagesse; elle est le résultat de sa façon de penser. Il n'attache aucun mérite à savoir plus ou moins; il auroit le génie de Newton, qu'il ne se croiroit pas supérieur à un autre homme. Ses grands moyens en médecine sont la diète et l'eau; il prétend que les Grecs et les Romains regardoient l'eau comme la panacée universelle. La brillante santé dont il jouit prouve la bonté de ses aphorismes.

Revenons à ma tendre amie: elle est foible, pâle; mais son air, ses yeux languissans donnent une expression touchante à sa physionomie. Elle a l'éclat doux et tempéré d'un beau jour de printemps voilé par des nuages. Sa joie nous amuse; elle veut ouvrir la fenêtre, voir la campagne, aller se promener; elle s'entoure de fleurs; elle jouit de sa santé, comme une jeune fille jouit le dimanche de son habit de parure.

Mylord s'est acquis dans ce pays une réputation brillante par la guérison de Blanche. On vient tous les jours le consulter: il s'y prête de bonne grâce et avec beaucoup d'humanité. Il a porté, très-innocemment, un grand préjudice

Digitized by Google

au docteur gascon, qui a déguerpi de Sion de fort mauvaise humeur contre mylord, et peut-être contre la mort qui a épargné Blanche.

Enfin, nous sommes tous comblés de joie et de bonheur; Blanche veut essayer de vous écrire. « Allons, ma douce amie, voilà la plume; écrivez ».

Apostille de BLANCHE.

« Ah! ma chère tante! je reviens de la porte de l'autre monde:

Je disois à la nuit sombre:
O nuit! tu vas, dans ton ombre,
M'ensevelir pour toujours.
Je redisois à l'aurore:
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours.

» Vous voyez que je n'ai pas perdu la mémoire. Faut-il vous avouer ma foiblesse: plus d'une fois à l'aspect de la mort, j'ai versé des larmes; mais alors je cachois ma tête sous la couverture: je faisois mes adieux à Delmont, à mon aimable tante, aux champs, à la verdure que j'aime tant. Je me disois: Je ne les verrai plus, et je pleurois; ensuite je me jetois aux genoux de mon père, je le suppliois de retirer sa malédiction. Cependant, au milieu de mes douleurs,

Digitized by Google

une idée consolante raffermissoit mon courage contre les terreurs de la mort ; c'étoit l'espoir de rejoindre ma mère, de la revoir encore. Mais ma tête et ma main sont fatiguées. Adieu, ma chère tante ; veuillez croire que mon cœur ne l'est jamais en songeant à vous ».

Le Jeudi par ADOLPHE.

Aujourd'hui Blanche a fait sa première sortie. Un temps doux, un soleil rayonnant invitoient l'homme à quitter sa demeure pour jouir du charme de ce beau jour et de l'aspect de la nature riante. Mylord et moi, nous lui donnions le bras : elle a reçu mille bénédictions sur son passage. « Quel dommage, disoit-on, qu'une si jolie dame fût morte » ! D'autres s'écrioient : « Que Dieu la conserve ! c'est un ange sur la terre ». Un vieillard s'est approché d'elle, et a baisé sa robe en lui disant : « Cela me fera vivre deux ans de plus ». Blanche, émue, ravie, leur sourioit, les remercioit avec une sensibilité touchante. Quand nous avons été hors de la ville, nous nous sommes assis au pied d'un arbre : c'est sous ses rameaux que Blanche jouissoit de la vue de la campagne, de la beauté du ciel, du plaisir d'exister : elle étoit dans une espèce d'extase. Nous respections son silence

Digitized by Google

et son bonheur, ou plutôt nous le partagions. L'aspect d'un troupeau de moutons, le bêlement des agneaux la transportoient de joie. Mylord lui disoit : « Comme la vie est chère et la nature magnifique après une longue maladie ! c'est bien dommage qu'on ne soit pas malade plus souvent ».

Nous vîmes venir une femme dont le visage décoloré annonçoit une santé souffrante. Blanche l'arrêta, et lui demanda d'où venoit sa pâleur, et si elle étoit malade ? « Oh ! oui, dit-elle, j'ai beaucoup souffert, il y a six jours ; et vous avez l'air si aimable que je vous souhaite la même maladie. — Et pourquoi cela ? pourquoi désirez-vous que je sois malade ? — C'est que je vous souhaite une petite fille jolie comme vous. — Vous venez donc d'accoucher ? — Oui, et je vais à la ville pour chercher une marraine à mon enfant. Ah ! si je ne craignois : mais je n'ose.... — Expliquez-vous. — Comme vous lui porteriez bonheur, si vous vouliez être sa marraine ! — Et qui sera le parrain ? — C'est mon père ». Blanche accepta, et demanda trois jours pour rétablir ses forces. Le baptême s'est fait avec une espèce de solennité. Blanche a donné son nom à sa filleule, et a comblé de présens le père et la mère, qui étoient dans

Digitized by Google

l'enchantement. Après la cérémonie, nous avons dîné sur l'herbe, auprès d'une fontaine, avec ces bonnes gens, et nous nous sommes enivrés de lait, de crême et de plaisir.

Nous retournons à Lausanne : la saison est trop avancée pour continuer notre voyage ; nous le renvoyons à l'été prochain. Dans mon loisir d'hiver, je rédigerai une relation de notre route depuis Genève jusqu'à Sion, et je vous l'enverrai. Adieu, mon aimable tante ; souffrez que, dans l'excès de ma joie, je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE LXVIII,

D'ADOLPHE A SA TANTE.

Voyage dans le Valais.

Chi va lontan della sua patria, vede
Cose de quel che gia credea, lontane ;
Che narrandole poi, non se gli crede ;
E estimato bugiardo ne rimane.

MAIS j'espère que ma chère tante croira à ma véracité. Nous voilà de retour de nos pérégrinations, pleins de santé et de vie. Blanche

Digitized by Google

a résisté à toutes les fatigues ; sa santé paroît même s'être fortifiée depuis sa maladie. Voici un extrait de notre voyage jusqu'à Sion, que je viens de mettre au net pour vous.

La variété des sites, des climats, de température locale, et des productions de la Suisse, s'offrent dans le Valais, dans un cadre plus resserré que dans les autres cantons. Tantôt c'est une succession rapide et variée de tableaux et de points de vues ; tantôt les sommets glacés des Hautes-Alpes qui, dominant des rochers d'une hauteur effrayante, étonnent les voyageurs. Bientôt cette situation magique disparoît, cachée par un bois touffu ou un coteau agréable : aux ombres d'une forêt succède une prairie riante ; au détour d'un chemin, se présente une colonne isolée, entourée de terres cultivées, ou des horreurs d'un désert sauvage : plus loin, au-dessus d'un vignoble, un torrent impétueux, qui semble prendre sa source dans les nues, s'élance, se brise, de rochers en rochers, arrive tout écumant aux pieds des précipices, se repose ensuite, et promène tranquillement ses flots à travers le vallon ; des pâturages couverts de troupeaux, et éclairés d'un beau soleil, sont opposés à une montagne de glace ; enfin, tous les contrastes

Digitized by Google

des objets les plus imposans, les plus horribles, ou les plus agréables.

Les montagnes qui bordent des deux côtés cette vallée sont très-élevées, et leur sommet, inaccessible, est couvert de neiges en hiver, et de glaces en été. La hauteur de ces montagnes et la dépression de l'arc diurne du soleil l'empêchent d'y pénétrer trois semaines avant le solstice d'hiver, et trois semaines après. Le milieu de ces montagnes ne porte que des productions tardives, telles qu'on les trouve dans les pays les plus infertiles du Nord; mais dans les vallées où sourit la fécondité, les productions y sont excellentes, et si précoces, que la moisson finit ordinairement avant l'expiration du mois de mai. Les vignobles sont très-riches, et les vins de qualité supérieure. Les habitans du Valais sont pauvres, si l'on peut appeler pauvre celui qui ne désire rien. La rusticité de leurs moeurs, l'ignorance bornent leurs désirs, ainsi que leurs besoins. Indifférens aux jouissances, aux commodités de la vie, ils sont engourdis par la paresse : leur mal-propreté est repoussante. L'ivrognerie est leur vice dominant : ils sont doux, obligeans, mais très-superstitieux et très-âpres pour leurs intérêts; de plus, difficiles et entêtés.

Digitized by Google

La race de ces montagnards, si l'on excepte les cantons attaqués de cretinisme, est forte et vigoureuse. On y trouve des vieillards robustes, heureux effet d'une vie laborieuse, frugale, et du calme de leur esprit.

Félix Plater, médecin célèbre de Bâle, dont le père, Thomas Vater étoit originaire du Valais, parle dans ses écrits de son aïeul maternel, Jean Summermatten, qui, à l'âge de cent ans, épousa une fille de trente, et en eut un fils dont il fit les noces vingt ans après. Il dit à Thomas Plater, six ans avant sa mort, qu'il connoissoit dix hommes du canton de Fisp, plus âgés que lui (*t*). Dans le Haut-Valais jusqu'à Sion, le peuple parle l'allemand-suisse, mêlé quelquefois d'un italien-lombard : au-dessous de Sion, commence l'idiome français très-altéré.

Il régnoit autrefois dans cette contrée une espèce d'ostracisme très-singulier, et qui prouve les abus et le danger de la démocratie. Lorsqu'un Valaisan s'étoit rendu suspect ou coupable envers sa patrie, ses concitoyens alloient, pendant la nuit, sur le grand chemin, attacher une masse à un arbre [1]; et, lorsque, le matin, les

[1] Elle étoit de bois de bouleau, et représentoit grossièrement la tête d'un homme.

Digitized by Google

paysans étoient assemblés autour de cette figure, un des plus hardis d'entre les mécontens, la détachoit en silence, et la portoit dans une prairie : les spectateurs le suivoient, et se rangeoient autour de la masse. Alors l'un d'eux le questionnoit sur son apparence triste et délabrée ; et comme le porteur gardoit le silence, un autrè conseilloit de nommer un avocat pour le faire expliquer ; on choisissoit aussitôt un des plus éloquens parmi les conjurés, qui feignoit cependant de ne rien savoir, et débitoit plusieurs motifs sur l'apparition de la masse ; et lorsqu'il avoit touché la principale cause de l'accusation, le porteur inclinoit la tête de la figure en murmurant une sorte de *oui*, et la redressoit ensuite avec des transports de joie. Alors l'avocat de la masse représentoit aux spectateurs que, puisqu'ils étoient instruits de ses plaintes et de sa détresse, c'étoit à eux à s'occuper des remèdes convenables. Le porteur sollicitoit la même grâce par un geste suppliant ; alors l'avocat prenoit les avis des assistans ou des principaux de la confédération, qui répondoient tous à l'unanimité, qu'on devoit secourir la masse, protéger les loix du pays, et l'annoncer à tous les patriotes. Cette nouvelle se répandoit avec rapidité ; et si l'accusé

Digitized by Google

ne pouvoit calmer les mécontens par des présens ou des prières, ou opposer la résistance, on portoit en foule la figure devant sa maison, et chacun y plantoit un clou; c'étoit le signe de son approbation et de la vindicte publique: et pendant que le proscrit se déroboit à leur furie, les conjurés vivoient à discrétion sur ses biens, et souvent ce drame se terminoit par la démolition de ses maisons ou de son château. Cet usage est aboli.

Nous avons fait un petit détour pour voir Bex, où nous avons couché. Bex est assis au pied d'une colline environnée de champs, de prairies, de bocages et d'eaux pures et salubres; c'est un des cantons les plus agrestes de la Suisse: les aspects en sont variés, les troupeaux y abondent, et le bonheur paroît y habiter. Mylord fut très-satisfait de la bonne chère qu'on y fait. On nous servit des truites du Rhône, des perdrix, des grives délicates, quantité de fruits, framboises, fraises, poires, prunes: cependant ces fruits sont peu savoureux. Mais ce qui excite l'admiration des voyageurs, ce sont des salines souterraines dans une montagne voisine qu'on connoissoit à peine il y a deux cents ans, et où l'on travaille encore. On y voit des puits de six cents pieds de pro-

Digitized by Google

fondeur, des rouages, des pompes pour élever les eaux salées, des réservoirs pour les contenir, et des soupiraux de trois cents pieds de hauteur. Nous montâmes, pour sortir d'une galérie creusée dans le roc, par une échelle taillée dans la montagne : sa roideur et le nombre des marches nous obligeoient souvent de nous arrêter pour respirer.

Au sortir de Bex, nous trouvâmes un vénérable vieillard qui nous salua d'un air très-agréable ; sa politesse étoit simple ainsi que ses gestes, et sa physionomie paroissoit l'image de la sérénité et du bonheur : il étoit bien vêtu. Nous lui demandâmes d'où il venoit, ainsi paré ? « D'une noce. — Et que fait-on dans ces noces ? — On boit, on mange, on danse, on rit, on plaisante, et le reste va de lui-même. — Etes-vous tranquille, heureux dans ce pays ? — Sans doute : nous avons les montagnes pour nos troupeaux, les plaines pour nous, et nos maisons contre l'hiver. — Avez-vous des pauvres ? — Pas un. — Et des riches ? — Fort peu. — Vos femmes sont-elles sages ? — Que nous importe ! — Croyez-vous aux sorciers, aux démons, aux esprits ? — Non. — Croyez-vous à l'existence de Dieu ? — Autant que nous pouvons. — Et vos seigneurs de Berne ? — Nous

Digitized by Google

n'en entendons pas parler. — Quand vous mourez?.... — On nous enterre, nous dit-il en riant. Adieu, le soleil va se coucher, ma femme, mes enfans et mon souper m'attendent ».

La route de Saint-Maurice est belle, et ombragée des deux côtés par de grands arbres. Le rire, la gaieté, les chansons nous suivoient; et quand nous arrivâmes à l'auberge, l'astre au front d'argent, l'étoile éclatante de Vénus, et tout le cortége céleste s'étoient levés pour nous voir passer; c'étoit du moins ce que je disois à Blanche.

Le Rhône auprès duquel on voyage, forme de petites îles couvertes de bois; deux montagnes se présentent à l'entrée du Valais. Au-delà du fleuve, à une très-grande hauteur, est l'aiguille du midi, offrant un pont couvert de glaces, qui contraste singulièrement avec les moissons et les prairies. La gauche est dominée par la Morcle, qui s'élève droite comme une tour. C'est non loin de cette montagne, aux bailliages de Rougemont et de Chassenai, que l'on fait les fameux fromages de Gruyères. Ce fut en traversant ces paysages agrestes et rians, que nous atteignîmes le passage de Saint-Maurice, la porte du Valais : cette gorge est presque toute envahie par le Rhône. Tandis que

Digitized by Google

nous contemplions son pont superbe, qu'on dit l'ouvrage des Romains, nous vîmes arriver un radeau conduit par deux hommes qui descendoient le fleuve. A peine l'eûmes-nous aperçu, qu'il se précipita sous le pont et disparut. Blanche jeta un cri qui retentit au loin, répété par les échos : elle crut ces malheureux engloutis dans le sein du fleuve ; mais leur prompte apparition sur sa surface la rassura bientôt.

La ville de Saint-Maurice est entre le Rhône et la montagne, au pied d'un énorme rocher, couronné de beaux arbres : elle est traversée par un ruisseau. Le lendemain, nous nous rendîmes au couvent, et nous trouvâmes à la porte monsieur le gouverneur, traînant à ses côtés une longue épée, le cou entouré d'un gros mouchoir rouge ; il achetoit une bague de verre, dont sans doute il vouloit décorer le doigt de sa divinité champêtre.

L'opinion du massacre de saint Maurice et de la légion thébaine qu'il commandoit (*u*), a fondé le monastère de ce nom. Il est encore très-riche, quoiqu'il ait perdu une partie de ses biens. La maison de l'abbé et des chanoines est une des plus belles de la ville, et leur église passe pour la plus grande du pays.

Digitized by Google

Nous liâmes conversation avec un des chanoines, auquel mylord donna de l'humeur en révoquant en doute le massacre des six mille hommes, et lui disant que l'empereur Maximien auroit pu, dans cette gorge, les faire envelopper par ses troupes, et les désarmer sans les massacrer. Mais le chanoine lui répondit qu'ils avoient une preuve victorieuse de l'existence de saint Maurice; c'étoit son épée dans une gaine d'argent que possède l'abbaye. Doutons, mais ne troublons pas le plaisir de ceux qui aiment à croire.

Le costume des Valaisanes est leste et joli : elles portent un corset à manches, presque toujours de couleur rouge ; un mouchoir flotte sur leur sein ; un chapeau très-petit, garni de rubans, est incliné avec élégance sur des cheveux nattés : souvent leurs bras ne sont couverts que des larges plis de leurs chemises. Cependant, malgré les tableaux exagérés de Jean-Jacques, cette contrée n'est pas l'asile de la beauté et des grâces.

Le Valais forme une partie des Alpes-Pennines. Il renferme non-seulement les plus hautes montagnes des Alpes, mais encore une des plus longues vallées de l'Europe, puisqu'elle a trente-quatre lieues depuis Saint-Maurice jusqu'à la

Digitized by Google

source du Rhône. Sa largeur s'étend d'une demi-lieue jusqu'à une lieue et demie. Dans ces deux grandes chaînes, au nord et au midi, s'élèvent ces murs inaccessibles, ces rochers coupés à pic, et ces vallons horribles où les siècles ont accumulé le dépôt éternel des neiges et des glaces. La chaîne du nord sépare le Valais du canton de Berne; et celle du midi, de la Savoie, du Piémont et du Milanais. Le grand Saint-Bernard conduit dans le Piémont, et le Simplon dans le Milanais.

L'Aurore, cependant, au visage vermeil,
Ouvroit dans l'Orient les portes du Soleil,

lorsque, debout, maîtres, valets et guides, nous partîmes pour Martigni : le chemin nous parut si agréable, que nous restâmes six heures en route. Nous mettions souvent pied à terre : Blanche, sa canne à la main, marchoit à côté de notre guide, qu'elle interrogeoit sans cesse ; ce qui lui fit dire : « Je n'ai jamais conduit de femme plus curieuse, et qui marchât plus lestement ».

A une petite distance de Saint-Maurice, nous contemplâmes avec ravissement le magnifique détroit d'où nous sortions. Devant nous étoit la perspective de la vallée de Martigni, et

celle des montagnes chargées de glaces. Le soleil les éclairoit, et embrasoit de ses rayons les gorges où il parvenoit ; dans l'autre partie, la plus large de la vallée, l'oeil est réjoui par d'agréables prairies, ornées d'habitations. Bientôt nous entendîmes le bruit effrayant de la cascade nommée *Pisse-vache* : on lui donne huit cents pieds de hauteur[1]. Je ne sais si on exagère ; mais sa chute est superbe, sa nappe immense, et ses flots, perdus dans les airs qu'ils agitent, se résolvent en vapeurs, et forment un bel arc-en-ciel, lorsqu'ils sont pénétrés des rayons du soleil. L'eau tombe en ligne verticale, et se brise sur un rocher incliné. Ces grands accidens de la nature portent au fond de l'ame des sentimens de tristesse et d'effroi, qui furent bientôt effacés par les environs de Martigni, décorés de prairies verdoyantes, de ruisseaux limpides qui serpentent à travers les fleurs, et de vergers couronnés des fruits de la saison. Cette ville étoit considérable. Sous l'empire de cette Rome,

Veuve d'un peuple-roi, reine encore du monde,

nombre de citoyens opulens, fatigués des révolutions,

[1] Des voyageurs ne lui donnent que cent pieds de hauteur.

volutions, vinrent y chercher un asile, cultiver les champs et l'olivier de la paix. C'est une opinion du pays, que ces souverains de l'univers connu, y plantèrent les vignes de la Marque et de Coquempin, dont les vins sont fort estimés.

Du haut de la montagne de Trian, la vue des environs de Martigni est très-riante : la vallée ressemble à un jardin coupé par des canaux : les principaux sont le Rhône et la Drance. La gorge de Saint-Blanchier, d'où descend la dernière, est piquante par ses contrastes : on voit des vignes sous des rochers écroulés ; des prairies, des bois sous des coteaux chargés de moissons. Ces oppositions d'objets affreux et rians distinguent aussi les gens du pays : on y trouve, plus qu'ailleurs, de belles femmes et des créatures hideuses, et des imbécilles qui ont des femmes aimables. Ces unions bizarres sont très-communes ; les femmes ici gouvernent les hommes, et ils se trouvent bien de l'empire de ce sexe. Les maisons où elles règnent sont celles où il y a le plus de fortune et de bonheur. Les hommes, même ceux qui sont attaqués du goître, y jouissent d'une constitution vigoureuse.

Nous logeâmes, à Martigni, chez une femme qui nous étonna. En nous recevant, elle nous parla français ; un moment après, elle adressa

Digitized by Google

la parole à son mari en allemand. Je l'écoutois avec plaisir, et j'allois la féliciter sur ce double talent, lorsqu'un voyageur italien entra dans l'auberge, et voilà notre hôtesse qui lui répond en très-bon italien : c'est alors que notre admiration redoubla ; mais nous devions aller de surprise en surprise. Nous aperçûmes un clavecin, et Blanche lui demanda très-ingénument s'il étoit à vendre ? « Non, madame ; je m'en sers quelquefois pour mon amusement ». Blanche rougit de son erreur ; je priai aussitôt cette singulière femme d'en toucher en attendant le dîner. Elle y consentit de très-bonne grâce, et s'accompagna un air italien qu'elle chanta avec beaucoup de goût. Tant de talens réunis nous enchantoient, et nous lui prodiguâmes les éloges. Je lui demandai par quelle bizarrerie du sort, avec une éducation si brillante, elle étoit reléguée au milieu des montagnes, et femme d'un aubergiste. « C'est que j'ai été la maîtresse de choisir mon mari : je l'ai pris dans cette classe, parce qu'il étoit bon, honnête, et qu'il m'aimoit ; je le préférai à un ministre de Genève, savant en théologie et dans les langues grecques et latines, dont je n'avois que faire ; qui m'auroit négligée pour ses livres, et qui, en sa qualité de savant, auroit prétendu la su-

Digitized by Google

périorité sur moi ». Mais voici le dernier trait qui finit le portrait de cette femme philosophe, dans la véritable acception du terme ; car aux talens aimables, elle joignoit des connoissances en politique et en histoire. A notre départ, nous demandâmes notre compte à son mari, homme fort ordinaire, et qui lui étoit très-soumis : il nous le donna, et nous payâmes. Quelques minutes après, sa femme entra dans notre chambre, et jeta trois écus sur la table, en nous disant : « Pardon, messieurs, mon mari s'est trompé dans son compte à votre désavantage ; nous faisons ce métier pour vivre honnêtement, et non pour pressurer les étrangers. Je sais qu'en France la classe des aubergistes est avilie et ignorante ; mais en Suisse, ce sont des citoyens honnêtes qui exercent cet état ; et si vous avez voyagé dans nos pays, vous aurez trouvé des magistrats aubergistes, hommes instruits et très-bien élevés ». Mylord n'osa pas lui dire que, parmi ces aubergistes bien élevés, il avoit rencontré force fripons, ou du moins de grands usuriers.

Au sortir de Martigni, nous entrâmes dans la vallée de Bagnes, ainsi nommée des bains jadis célèbres. Sa longueur est d'environ sept lieues, et sa largeur de trois, sur un plan in-

Digitized by Google

cliné. Des deux côtés de cette plaine, s'élèvent en amphithéâtre de belles collines très-bien cultivées; des hameaux assis sur les penchans animent ce charmant paysage. Cette vallée fertile produit du froment, du seigle, de l'orge, et toute espèce de légumes. Elle doit cette fertilité à de hautes montagues qui l'abritent contre les vents du nord; ses pâturages sont aussi les meilleurs du Valais, et les moutons passent pour les plus délicats de la Suisse.

La nourriture ordinaire des habitans du Valais sont les viandes salées, les légumes et le laitage: le vin y est rare; on le supplée par le cidre que l'abondance des fruits de la vallée rend commun. S'ils avoient du sel et de la sagesse, ils pourroient se passer du reste du monde; mais le luxe, précurseur de l'indigence et des faux besoins, a pénétré dans ces pays agrestes: sans cet actif poison, les Valaisans, isolés dans ces aimables retraites, seroient les plus heureux des hommes; leurs bestiaux leur fourniroient des habits, des mets et du laitage.

Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis,
Et qui, de leur toison, voit filer ses habits;
Qui ne voit d'autre mer que la Marne ou la Seine,
Et croit que tout finit où finit son domaine.

Digitized by Google

Les bains de Bagnes ont été engloutis par des avalanches de neige ; ils étoient très-fréquentés, et on y avoit bâti des maisons commodes et agréables. On attribua la ruine de ces bains à ces édifices, parce que, pour les construire, on avoit abattu des forêts qui servoient de barrière à ces torrens de neige. Un duc de Savoie, Amédée III, abbé de Saint-Maurice, et seigneur de cette vallée, troqua ces bois contre une table d'or du poids de soixante marcs pour subvenir aux frais de la seconde croisade dont il étoit.

Les montagnes qui cernent la vallée de Bagnes, présentent les aspects les plus beaux et les plus pittoresques. A l'est, on voit le Mont-Blanc et son front couronné de glaces éternelles ; à ses pieds, de riches pâturages et des forêts superbes. Le midi offre le tableau sauvage de rochers brisés, renversés et nus ; de vastes déserts et d'immenses foyers de glaces. Mylord voulut aller reconnoître ces solitudes agrestes et romantiques, et nous pria de l'attendre à Bagnes. Blanche, qui se douta que je n'étois pas de la partie à cause d'elle, voulut absolument suivre mylord ; nos craintes, nos objections ne l'arrêtent pas, et nous cédons.

Digitized by Google

Le lendemain, lorsque

Ancor dubbia l'aurora, ed immature
Nell' oriente il parto era del giorno,

nous partîmes, montés sur des mulets. Je fis suivre Blanche par un chasseur vigoureux et déterminé; moi-même, j'avois toujours les yeux sur elle. Nous avions des provisions pour trois jours, attendu qu'au dernier châlet où nous devions coucher, on n'a, pour toute nourriture, que du lait et du fromage. L'horizon étoit pur; le soleil se levoit éclatant de rayons d'or; l'air étoit frais et doux. Sur la route, nous fûmes frappés de la confiance et de la bonne foi des habitans, qui laissent leurs toiles neuves, leur linge, leurs chemises dans les fontaines, le long des chemins, et pendant la nuit, sans que jamais on leur ait volé la moindre chose. Ainsi les pays pauvres sont l'asile de l'innocence et des moeurs, et nous rappellent cet âge d'or, si chanté, si regretté et si fabuleux!

A Luttier, nous vîmes des ruines, des maisons éparses, tristes monumens de la fureur des avalanches, fréquentes dans ce pays. En 1759, une de ces avalanches emporta dans la rivière, en deux minutes, une vingtaine de maisons: un habitant qui étoit descendu, la veille, au marché de Martigni, trouva, le len-

Digitized by Google

demain, à son retour, à une lieue de chez lui, le comble de sa maison emporté par la rivière.

Du village de Luttier, nous commençâmes à monter un chemin rapide, pavé de grosses pierres, au haut duquel la vallée semble être fermée : la Drance seule s'y ouvre un passage ; elle rouloit au-dessous de nous, à la profondeur de quatre-vingts pieds ; le bruit des rochers qu'elle entraîne et roule avec ses flots, porte l'effroi dans l'ame des voyageurs. Nous voyions sur notre tête, comme Phlégias aux enfers, des rochers suspendus et menaçans qui nous inspiroient une juste terreur [1]. Un de nos guides nous dit qu'il n'y avoit plus de danger dans ce passage depuis qu'on l'avoit mis sous la protection d'un crucifix qu'il nous montra. Nous fûmes de son avis, et nous continuâmes notre ascension jusqu'à ce que, parvenus au niveau de la Drance, nous la vîmes s'élancer de si haut qu'elle paroissoit tomber du ciel. De cette gorge magnifique et terrible, nous entrâmes dans une vallée délicieuse, où s'étendoit un pâ-

[1] Phlégias étoit fils de Mars, roi des Lapithes et père d'Ixion. Ayant appris que Coronis sa fille avoit été insultée par Apollon, il mit le feu au temple de ce dieu, qui le tua à coups de flèches, et le précipita aux enfers, où il voit un énorme rocher toujours prêt à l'écraser.

Digitized by Google

turage embelli par les bois et les rochers qui l'entouroient. La nature semble avoir préparé cet asile pour inviter les voyageurs à s'y reposer. Nous nous rendîmes à cette invitation : un gazon frais fut notre lieu de repos, et la table où le déjeûner fut étalé ; l'appétit l'assaisonna. Nous fîmes nos libations à Bacchus avec du vieux vin de Chypre qui nous fit oublier nos peines.

Et longa oblivia potant.

Blanche aussi sacrifia à ce dieu, et s'endormit sur le gazon, et les vents et les hommes respectèrent son sommeil.

Nous traversâmes la rivière sur un pont si élevé, que nous frémissions en jetant la vue sur les précipices qu'il domine ; nous étions entourés de merveilles : nous mesurions des yeux un grand bassin, fermé de tous côtés par des rochers inaccessibles, tapissés de la plus belle verdure et environnés d'un bois touffu. Mais ce qui excitoit le plus notre admiration et notre surprise, c'est l'aspect des troupeaux de chèvres et de moutons qui paissent tranquillement sans bergers et sans chiens. Nous ne pouvions concevoir par quelle issue ils arrivoient dans cette enceinte. Notre guide s'amusa de notre étonnement, et nous apprit que l'on descendoit

Digitized by Google

et remontoit ces bestiaux avec des cordages, et qu'ils restoient là, pendant deux mois, à l'abri de la voracité des ours et des loups : ils n'ont à craindre que la chute assez rare de quelques rochers. Un loup, alléché par la proie, osa risquer d'y descendre ; Dieu sait quelle vie il auroit fait dans ce bercail ; c'eût été le rat retiré dans un fromage de Hollande : mais il glissa, et paya sa témérité de sa vie. Les rocs qui cernent cette enceinte sont agréablement découpés, et il en jaillit de petites cascades qui vont abreuver les troupeaux.

Gravissant toujours de rochers en rochers, nous fûmes étonnés de voir la Drance, si long-temps abaissée sous nos pieds, rouler alors ses flots sur notre tête. Quelque temps après, nous atteignîmes l'entrée du grand désert, nommé le Plan du Rain, ou plaine qui dure.

Nous avions alors sept heures de marche, accablés de chaleur et de fatigue : nous fîmes une seconde halte. Nous attaquâmes le flacon de vieux vin de Chypre, et les restes d'un pâté.

Il n'est de vrais plaisirs qu'avec de vrais besoins.

Depuis long-temps les arbres nous fuyoient ; les pâturages disparoissoient. Nous étions sous l'étoile polaire, et marchions à travers les glaces

Digitized by Google

et les rochers. Cependant nous n'avions pas fait la moitié du chemin, pour arriver au châlet où nous devions passer la nuit. Blanche soutenoit la fatigue et la chaleur avec le courage de ces anciennes héroïnes qui couroient le monde sur de grands palefrois; souvent elle plaisantoit mylord, chargé de son embonpoint, et lui offroit son bras pour le soutenir.

Il étoit déjà trois heures après midi, et le désert paroissoit se prolonger sous nos pas : tantôt nous traversions l'obscurité d'un précipice, et bientôt après nous étions perchés sur des ruines. Du sommet des rochers que nous gravissions, les objets se développoient : nous commencions à dominer les glaciers qui nous avoient paru toucher au ciel. L'azur d'un horizon immense répandoit autour de nous un éclat imposant, et donnoit aux glaciers une beauté nouvelle. Cependant nous aspirions au châlet, lieu de notre repos; et notre imagination ne pouvoit concevoir un asile habité, au milieu d'un océan de glace. A dix pas de lui, nous le cherchions encore, quand tout-à-coup nous eûmes sous les yeux les plus beaux tapis de verdure, et ce châlet si désiré. Quel changement de décoration! Nous vîmes enfin des êtres vivans, après avoir marché tout le jour à tra-

Digitized by Google

vers une solitude vaste et silencieuse. Nous étions au milieu de quelques familles qui cultivoient paisiblement cette région hyperborée. Il étoit temps d'arriver ;

L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.

Blanche avoit mis pied à terre, pour soulager son cheval, en lui disant : « Pauvre bête, que je te plains! repose-toi ». Ce tapis de verdure étoit dessiné en talus, coupé par des monticules, par des nappes d'un cristal liquide, et de petits vallons ; les uns dans l'ombre, les autres dorés des rayons d'un beau soleil couchant. Au milieu de ces merveilles, on trouvoit une petite cabane, haute de quatre pieds, revêtue de murs à jour, et qui, pour meubles et ornemens, avoit un lit d'herbes étendues sur la terre. On dit cette prairie élevée de onze cents toises au-dessus du lac de Genève.

Ce pâturage, nommé la Charmontane, nourrit pendant un mois, cent treize vaches, soixante-dix génisses, trente-six chèvres, deux cents moutons, trente bêtes noires, qui restent nuit et jour sous les lambris du ciel : leur tranquillité est quelquefois troublée par des ouragans terribles. Deux ans avant notre voyage, la neige avoit été si abondante, au milieu de l'été, que le bétail

Digitized by Google

resta vingt-quatre heures sans manger. Après avoir dressé pour Blanche, dans le châlet, un lit d'herbes et de foin, nous profitâmes avec mylord du reste du jour mourant, pour visiter le pâturage et le bas du glacier qui étoit sur notre tête. Du haut de ce glacier, dont l'aspect est magnifique, nous voyions descendre des ruisseaux, qui alloient former un lac où se réfléchissoient l'azur du ciel et l'éclat éblouissant des glaces. La nuit nous ramena au châlet, où les bergers ne tardèrent pas à rentrer : un seul reste au milieu des troupeaux pour les garder pendant la nuit. Nous nous amusâmes à les voir pétrir leurs fromages; ils en firent cent vingt livres : c'est la quantité de tous les jours. Ils vivent de leur laitage, et leurs occupations sont de traire les vaches deux fois par jour, de faire le fromage, de veiller les troupeaux, de fendre du bois, qu'ils vont chercher sur leur dos à la distance de huit lieues. Ce désert agreste, cette vie monotone et sauvage seroient une punition terrible pour un habitant de nos grandes villes : cependant la santé et la gaieté logent dans ce châlet. Ces pasteurs, sans femmes, sans passions, loin du séjour qu'elles agitent, jouissent d'un calme, d'une sérénité d'ame inaltérables : contens de leur état, ils remercient tous les soirs

Digitized by Google

l'Etre suprême, et ne lui demandent, pour cette vie, que la continuité des mêmes faveurs, la paix de l'ame, et la santé pour eux et leurs troupeaux. Leur piété touchante réveilla notre dévotion; nous nous associâmes à leurs prières: Blanche sur-tout pria avec ferveur, à genoux au milieu d'eux. Quand ils eurent fini, je leur dis : « Mes amis, aimez-vous toujours bien; vivez toujours en frères : mettez-vous tous les soirs sous la protection du ciel, et ses bienfaits descendront sur vous dans cette vie et dans l'autre ». Ils furent touchés de cette petite instruction pastorale. Quel ennemi de la divinité et des hommes, quel prétendu philosophe oseroit dire à ces enfans de la nature : « Cet Etre que vous priez, que vous adorez, n'existe pas; ou il est indifférent, insensible à vos prières, à vos actions, à vos peines : n'attendez de lui aucune consolation, aucune récompense, soit pendant votre existence, soit après votre mort [1] »? Vous conviendrez qu'un tel homme mériteroit

[1] Le sage peut s'égarer dans les abstractions de la métaphysique, s'étonner du mal physique et du mal moral, répandus sur la terre, et, de conséquence en conséquence, douter de l'existence de la divinité; mais qui la nie affirmativement, est un homme vain, sot, ou immoral.

Digitized by Google

d'être lapidé comme l'ennemi du genre humain. « La vraie dévotion, dit la Bruyère, aussi bon philosophe qu'un autre, est la source du repos; elle fait supporter la vie, et rend la mort douce ». Si le jour avoit éclairé des beautés, des merveilles sans nombre, la nuit à son tour attira nos hommages et notre admiration.

Nous étions assis, Blanche, mylord et moi, sur un banc de pierre, contemplant ces soleils, ces planètes qui rouloient dans les cieux. Mylord nommoit à Blanche les constellations et les étoiles qui s'élevoient sur l'horizon. « Pourquoi cette étoile, que vous nommez Sirius, est-elle plus brillante que les autres? demandoit Blanche. — *Mylord.* Parce qu'elle est la plus voisine de la terre. — *Blanche.* Connoît-on la distance qu'il y a d'ici à cette étoile? — *M.* Non, elle est trop éloignée pour en mesurer la parallaxe; mais ce que l'on présume avec plus de certitude, c'est qu'un rayon de lumière, parti d'une étoile du dragon, en parcourant trente-trois ou trente-quatre millions de lieues par huit minutes, emploie six ans pour parvenir à la terre; et les étoiles qui, étant plus éloignées, nous paroissent plus petites, ne nous transmettent leur lumière que dans trente-six

Digitized by Google

ans [1]. — *B*. Ce calcul est très-savant; mais est-il bien juste? — *M*. Oui. Roëmer, savant astronome, a supputé que la lumière nous arrivoit du soleil, distant de notre globe de trente-quatre millions de lieues, en huit minutes : ce calcul sert de règle à tous les autres. La voie lactée est, selon Homère, la grande route du ciel, ornée des deux côtés des palais des dieux. D'autres mythologues prétendent que c'est un cercle du ciel, blanchi par des gouttes du lait de Junon, que laissa tomber son nourrisson Hercule. Mais, pour nous, elle est l'assemblage d'une multitude d'étoiles, si loin de nous, qu'elles ne nous transmettent qu'une lumière blanchâtre et affoiblie. Il en est de même de ces taches que vous apercevez, que les astronomes nomment étoiles nébuleuses. Remarquez que ces étoiles ont chacune leur couleur : ce prodige annonce, sans doute, de grandes différences entr'elles. — *B*. Est-ce que le soleil ne bouge pas de sa place? — *M*. Il tourne sur son axe, et fait sa révolution en vingt-cinq jours et demi. La terre se promène autour de lui, et parcourt chaque année une ellipse d'environ cent quatre-

[1] Et il faut encore bien plus de temps, pour que la lumière émanée des étoiles inaccessibles à la simple vue, parvienne dans le télescope de l'astronome.

Digitized by Google

vingt-dix millions de lieues. — *B*. Juste ciel ! la tête m'en tourne ; quelle effrayante vîtesse » ! Dans ce moment, nos guides et nos domestiques, qui s'embarrassoient fort peu de ce qui se passe dans le ciel, pressés par l'appétit et le sommeil, vinrent nous dire que notre souper nous attendoit, et que le lendemain, il falloit être debout au point du jour. Nous laissâmes donc Andromède, et Cassiope, et Bellérophon, pour venir dans le châlet des bons pasteurs, faire un repas tel qu'en faisoient à Rome les Fabricius et les Cincinnatus. Les honnêtes bergers nous abandonnèrent une partie de la cabane et leurs matelas ; c'étoient des couches d'herbes : et sur ce lit, sous cette cabane, qui n'étoient pas l'asile de la mollesse, nous trouvâmes le repos et l'oubli des fatigues d'une journée agréable et bien remplie.

Notre projet étoit de visiter le lendemain la vallée de glace qui nous dominoit, et qui étoit l'objet de notre voyage. Blanche, malgré son courage, étoit trop épuisée de forces pour pouvoir nous suivre. Je la laissai avec un domestique de confiance, sous la garde des bergers ; plus fidelle et plus sûre que celle qui environne les rois.

Eveillés à l'aube matinale, nous partîmes avec

nos

Digitized by Google

nos guides. Je ne vous fatiguerai point, ma chère tante, de tous les objets qui nous ont frappés. Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Après avoir monté, plus de deux heures, sur des ruines de montagnes, un nouvel univers se déploya à nos regards ; c'étoit l'aspect d'une plaine de huit lieues d'étendue, environnée de toute part de montagnes de glaces. La vie, le mouvement avoient fui de cet horrible désert ; un vaste silence effrayoit l'homme le plus intrépide ; tout étoit mort : ce lieu sembloit le tombeau de la nature. Nous apercevions des pyramides si hautes, si majestueuses, que l'imagination étonnée ne peut se les figurer ; c'étoit l'énorme entassement des glaces et des neiges de trois ou quatre mille hivers. Cependant, au sein de ces frimats, nous montions gaiement, et bravions la rigueur du temps, échauffés par l'activité de notre marche. Après avoir assez admiré ces beautés, nous fîmes notre dîner sur un monceau de glaces : les siéges, l'air, tout ce qui nous environnoit étoit glacé. Je demandai à mylord s'il se rappeloit la vallée de Tempé, l'émail de ses prairies, ses bosquets délicieux, sa douce température ? « Oui, me dit-il en soufflant sur ses doigts ; mais vous ne me persuaderez pas que j'y suis ».

Digitized by Google

Nous n'arrivâmes à notre châlet qu'à l'entrée de la nuit, très-fatigués; mais Blanche m'accueillit d'un baiser, et mes peines s'évanouirent. Elle avoit passé la journée dans le pâturage, au milieu des pasteurs, qui ne cessoient de la contempler. C'étoit Vénus ou Diane descendue au milieu des bergers de l'Arcadie : elle conversoit avec eux. Elle leur demanda s'ils étoient mariés? Plusieurs dirent que oui. « Et comment pouvez-vous quitter vos femmes? — Nous les quittons pour les faire vivre, répondit le Cicéron de la troupe. Mais, vous autres, comment avez-vous pu laisser vos vaches, vos troupeaux, vos châlets, pour venir dans ces montagnes perdre votre temps? nous n'abandonnerions pas nos femmes pour si peu de chose. — Nous n'avons ni troupeaux, ni pâturages, ni châlet, et nous avons beaucoup de temps à perdre. — Et de quoi vivez-vous? — Du travail des autres ». A ces mots, insignifians pour eux, ils ouvrirent de grands yeux, et leur orateur s'écria : « Vous ne travaillez donc pas! Et que faites-vous, pendant toute la journée, depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit? — Nous faisons des visites; c'est-à-dire nous allons converser les uns avec les autres; nous jouons, nous allons à la comédie. — Si vous ne travaillez pas, vous devez bien

Digitized by Google

vous ennuyer ? — Mais, très-souvent : l'ennui est la maladie des grandes villes. Et vous, mon ami, êtes-vous content de votre sort ? — Oui, parbleu. J'ai une femme qui m'aime ; nous avons de quoi vivre ; nous dormons toute la nuit, et la santé est toujours bonne : que voulez-vous de plus » ? Rien, dit tout bas Blanche, qui vit que le bonheur étoit plus fait pour ces hommes agrestes et grossiers, que pour ceux que la société, la science, les arts ont investis de besoins et de lumières.

Le lendemain, nous redescendîmes à Bagnes, par une marche de huit heures ; de là, d'efforts en efforts, nous arrivâmes à Saint-Branchin à six heures du soir. Nous avions des lettres de recommandation pour monsieur Murith, dont le fils, grand voyageur, habile naturaliste, étoit curé de Lidde. Par un heureux hasard, il étoit chez son père. Sa conversation, pendant tout le souper, fut instructive et très-intéressante. Nous le priâmes de nous raconter son voyage au Mont-Velan, qu'il avoit eu le courage d'escalader le premier.

« Je partis, nous dit-il, le 30 août, accompagné de deux chasseurs, pleins d'audace et de vigueur, muni de provisions de bouche, de deux thermomètres, d'un baromètre et d'un niveau.

Digitized by Google

Après une marche très-pénible, nous parvînmes à la montagne de Zousse, située à deux lieues du bourg St-Pierre. Nous demandâmes l'hospitalité pour la nuit aux paisibles habitans d'un châlet, qui s'étoient déjà renfermés; mais ils reconnurent ma voix, et ils ouvrirent leur porte. Ils nous offrirent tout ce qu'ils possédoient. Nous soupâmes gaiement, et nos hôtes partagèrent leur lit avec nous; c'est-à-dire la litière de leurs troupeaux. A deux heures et demie du matin, nous partîmes, éclairés des rayons brillans d'une lune réfléchie par ces grands réservoirs de glace. Au premier trait du jour, j'aperçus la pointe du Mont-Blanc, qui seule, au milieu des montagnes, étoit alors éclairée des rayons du soleil naissant. Je croyois voir un volcan environné des débris des monts qu'il avoit renversés: ce superbe spectacle fixa quelque temps nos regards et notre admiration. J'examinai ensuite mon baromètre, qui étoit suspendu à vingt pouces: après mes observations, nous poursuivîmes notre route avec assez de facilité. Devant nous s'offroit le Velan; mais son sommet étoit encore si élevé, ses flancs si rapides, si perpendiculaires, que mes chasseurs, effrayés, et ne voyant que des précipices et point de chemin, s'efforcèrent de me persuader de renoncer

Digitized by Google

à cette entreprise. « Ne craignez rien, leur dis-je ; par-tout où il y aura du danger, je monterai le premier ». Mon exemple les ranime ; l'un me suit ; l'autre fait un long détour pour chercher un sentier plus facile, nous perd de vue, et erre tout le jour sur des rocs entassés, des glaces accumulées, et il ne nous rejoignit qu'à la nuit. Cependant mon chasseur me précède au milieu des rochers horribles, où il falloit s'élancer, se suspendre. Nous nous tendions réciproquement la main, pour nous aider, nous soutenir : nous marchâmes ainsi une heure et demie, ne nous arrêtant que pour recueillir nos forces et franchir des précipices. Nous croyions avoir surmonté les plus grands obstacles, lorsqu'une masse de neiges fondues se trouva devant nous, comme un rempart, haut de quarante pieds. L'effroi nous saisit ; nous hésitons : un seul faux pas nous menoit à la mort. Cependant le courage renaît. Aidés de nos bâtons ferrés, de nos crampons, n'avançant qu'avec lenteur et prudence, nous franchissons ce passage : au-delà le chemin fut plus difficile, sans être dangereux. Nous montâmes encore pendant une heure ; le Mont-Velan s'abaissoit insensiblement. Tout-à-coup un mur de glace se présente à nos yeux : il étoit vertical. Nulle crevasse,

Digitized by Google

nul appui pour reposer nos pieds, pour attacher nos mains ; à ses côtés étoient d'horribles précipices, des rócs menaçans, coupés à pic, inaccessibles. Mes deux compagnons, frappés de terreur, s'arrêtent silencieux ; moi-même, j'avois perdu la paróle. Un d'eux, pâle et glacé, me déclare qu'il n'ira pas plus loin : le souvenir de sa femme, de ses enfans, effrayoit son imagination ; s'il fait un pas de plus, il croit ne les revoir jamais. « Reposons-nous, leur dis-je, avant de prendre un parti ». Nous étions épuisés de fatigue, et couverts de sueur. Je réfléchis. Je ne pouvois me résoudre à renoncer au but, si près de l'atteindre. J'exhorte, j'encourage mes chasseurs. « Ils me suivront, disent-ils, si nous pouvons surmonter cet obstacle » ; ce qu'ils croyoient impossible. Animé d'une nouvelle ardeur, je m'arme d'un marteau pointu ; je fais des trous dans le mur de glace, pour y poser le pied et accrocher mes mains. Je m'élève, non sans effort, et j'arrive au sommet. Les chasseurs me regardoient, tout transis, tremblans pour moi. Mais, me voyant en haut, ils s'encouragent, et montent à leur tour. La fatigue, l'impression de l'air nous avoient étourdis : notre tête étoit souffrante, et nous ne fûmes soulagés qu'après être parvenus au sommet. Il

Digitized by Google

ne nous restoit plus qu'à gravir au-dessus du roc qui forme la pointe du mont : il est très-escarpé; mais ses rides, ses fentes offroient des prises à nos mains et à nos pieds; cette route devenoit facile après les autres. Nous l'escaladons, et nous nous trouvons, avec une douce surprise, au niveau de la plaine que forme la calotte du Velan. Un spectacle aussi étonnant que magnifique se déploie alors à nos regards : le ciel paroissoit un drap noir dont la terre étoit enveloppée; le soleil qui brilloit, augmentoit cette noirceur. Nos yeux baissés parcouroient un espace immense, hérissé de pointes aiguës, coupé par des vallons obscurs. Le Mont-Blanc s'élevoit sous la forme d'une pyramide inclinée, et sa tête altière paroissoit commander à toutes les Alpes. Au loin, à travers les vallées profondes, se distinguoient l'extrémité du lac de Genève, Vevay assis sur son rivage, les monts, rians de verdure, qui l'environnent. Je découvris la chaîne du Jura, le lac de Neuchâtel : j'aurois aperçu Milan, Turin, si j'avois pu percer l'obscurité vague qui sembloit les envelopper. L'œil ne discernoit qu'un océan d'air et de vapeurs; plus près, un nombre prodigieux de glaciers se montroit, sous différentes formes, resplendissans des feux du soleil, qu'ils

Digitized by Google

réfléchissoient de toutes parts. Une immobilité imposante, un silence majestueux imprimoient dans mon ame des sentimens nouveaux, impossibles à décrire. Le bruit des avalanches, répété par les échos, seul nous avertissoit de la marche du temps : nous planions, pour ainsi dire, au-dessus du monde. Les fleuves naissoient à nos pieds, dans ces lieux où la nature paroît expirante; et c'est là cependant qu'elle assemble des forces pour porter sur la terre la fécondité et la vie. Après m'être pénétré de cette vue, je consultai le baromètre; il étoit à dix-sept pouces onze lignes, et le thermomètre de Réaumur à trois degrés et demi au-dessous de la glace. D'après mon calcul, j'établis la hauteur du Velan de dix mille trois cent quatre-vingt-onze pieds au-dessus du niveau de la mer. Pendant tout le temps que j'y restai, je ne vis d'autre insecte qu'une guêpe, qui, épuisée de forces, périt sur la neige, et un papillon qui, d'un vol rapide, franchit la calotte du mont; et pendant quatre heures de marche, je n'aperçus sur ma route aucun vestige de végétation ».

Il est temps, ma chère tante, de reposer ma plume et ma tête; nous sommes bien avant dans la nuit. Déjà j'entends la voix du coq qui chante; déjà le paisible fermier, sa femme, sa fille mo-

Digitized by Google

deste et laborieuse, et leurs valets, et l'oiseau caché dans le bois qui avoisine sa maison rustique, finissent un tranquille sommeil, et vont bientôt recommencer leurs travaux journaliers. Moi, oisif habitant des villes, intervertissant l'ordre de la nature, je vais, à l'approche de l'aurore, me livrer au repos de la nuit. Je baise respectueusement les mains de la plus aimable et la plus chérie des tantes.

LETTRE LXIX,

D'ADOLPHE A Mme DE SAINT-OMER.

Suite du Voyage dans le Valais.

Je suis resté, dans ma précédente lettre, dans la maison de monsieur Murith, où nous jouissions d'un doux repos et de la conversation de son fils ; je vais donc en reprendre le fil, et vous redire ce qu'il nous apprit relativement aux moeurs des Valaisans, et en général de celles de la Suisse. Ce seront moins mes observations que celles de ce savant et aimable curé de Lidde ; car des voyageurs comme nous, qui

Digitized by Google

courent rapidement de pays en pays, ne voyant que la surface des choses, peuvent parler tout au plus du costume des habitans, et du matériel d'une contrée. Mylord avoit demandé à monsieur Murith quels étoient les impôts que payoient les habitans? « Ma réponse, dit-il, sera consolante; car ce mot d'impôt a toujours quelque chose d'odieux et d'affligeant : excepté le péage des chariots, impôt très-volontaire, et le service personnel, le Suisse ne paie, par an, qu'environ six francs. — C'est bien peu, m'écriai-je. — Si vous étiez ici, vous trouveriez que c'est assez ». Mylord dit qu'un Anglais trouveroit cette taxe bien légère. « Mais, ajouta-t-il, je veux vous faire voir combien la république helvétique est heureuse, relativement aux impôts, non-seulement comparés à ceux de mon pays, mais à cette république romaine, si riche et si fastueuse.

» A Rome, la vente du sol étoit le premier impôt; ensuite, toutes les marchandises, tous les bateaux qui entroient dans les ports de l'Italie, payoient à leur entrée des droits exorbitans. Il y avoit des taxes annuelles et volontaires : le droit appelé *portoria*, établi sur toutes les fabrications; les dixmes de tous les fruits de la terre, levées dans des contrées en nature, et qu'on nom-

Digitized by Google

moit *pecuniæ ;* des redevances nommées *scripturæ*, imposées à ceux qui tenoient les terres conquises réunies au domaine : l'orge, le froment, les troupeaux, les arbres même, le vin, tout payoit des taxes onéreuses. Le vingt-huitième étoit prélevé sur les esclaves qu'on affranchissoit : le censeur, à chaque dénombrement, pouvoit hausser la capitation à volonté, sans pouvoir la diminuer. Je ne cite ici que les impôts levés dans la république ; c'étoit bien autre chose sous les empereurs, où l'on mit à contribution jusqu'aux fenêtres et aux urines. — Aussi, répliqua Murith, vous ne trouverez dans notre Helvétie, ni panthéon, ni cirques, ni superbes palais : le mot de finance y est inconnu ; nul n'est assez opulent pour acheter son voisin, et assez pauvre pour être obligé de se vendre. Mais je vais répondre à votre question sur nos mœurs et coutumes.

» Dans nos climats, à dix-huit ans l'homme est formé ; sa barbe est faite, sa tête est couronnée de cheveux bouclés ; ses formes, sa physionomie annoncent un Hercule. L'été, il habite les Alpes ; sa voix retentit d'une montagne à l'autre : il chante du haut d'un mont, et on lui répond de l'autre sommet. Il aime la danse, et saute un jour entier sans se fatiguer.

Digitized by Google

Est-il couvert de sueur, il va boire au ruisseau, et revient au bal : il brave les longs frimats des hivers ; il n'a que son habit, et par-dessus une chemisette de charretier. Il fume sa pipe la tête nue, et, en travaillant, il découvre ses bras et sa poitrine : il ne craint point la mort ; il meurt vîte, après une longue existence. L'Amour se plaît ici comme jadis dans la Grèce, mais il se plie à nos mœurs sauvages. Nous n'avons ni Saphos, ni Phaons, ni Corinnes, ni Anacréons ; le Suisse passe sa journée avec sa maîtresse, et boit silencieusement avec elle au cabaret, mais elle ne boit qu'avec lui. Le samedi est le jour du plaisir ; le soir, à la naissance du crépuscule, l'amant va chanter sous les fenêtres de sa bien-aimée, et la conjure comme Tibulle :

Janua, jam pateas uni mihi victa querelis,
Neu furtim verso cardine aperta sones.

Ce ne sont pas précisément les mêmes expressions qu'emploie notre amant suisse, mais ce sont les mêmes idées. Sa Délie, sensible à sa tendresse, viênt doucement lui ouvrir sa porte, et l'amour n'attend pas l'hymen pour faire un heureux. Dans certains cantons, la mère, le matin, apporte le café à l'amant de sa fille : il est vrai qu'il est regardé comme l'époux futur,

Digitized by Google

et que, de ces nuits fortunées, il n'en résulte aucun fruit prématuré. Si un paysan d'un autre faubourg osoit rôder sous la même fenêtre, il seroit aussitôt tué ou jeté dans un lac; car la jalousie est une maladie de nos climats. Ces rendez-vous nocturnes vous étonnent, et paroissent blesser les mœurs; mais nos bons Suisses regardent ces liaisons comme choses très-naturelles, et nullement susceptibles de blâme; et madame (s'adressant à Blanche) qui m'offre ici l'image de la modestie et de la décence, voudra bien me pardonner la liberté de ce tableau de nos mœurs, libres plutôt par innocence que par l'effet de la corruption. Je vais présentement, continua-t-il, avec le même crayon de la vérité, vous peindre les défauts de mes compatriotes.

» Le Suisse a de l'astuce; il fraude son lait, détériore son beurre; il est intéressé, a l'esprit mercantile : enclin à la chicane, il plaide volontiers, mais sans l'intervention des avocats; lui-même défend sa cause sans émotion, sans accent, comme il lit une gazette. Les procès sont longs et opiniâtres. Haineux, très-irascibles dans leurs querelles, les Suisses se battent jusqu'au sang, mais jamais avec des armes ou des bâtons, toujours à coups de poings. Sujets à l'ivrognerie, dans leur ivresse ils de-

Digitized by Google

viennent furieux. Je vous crayonne ici, messieurs, le tableau des mœurs générales; il y a des exceptions locales et nombreuses, sur-tout parmi nos pasteurs et les concitoyens des ours et des marmottes; c'est-à-dire de ceux qui vivent au milieu de la neige et des glaces ». Mylord interrompit monsieur Murith pour proposer du thé; messieurs Murith acceptèrent: Blanche le prépara, et ces messieurs ne manquèrent pas de la comparer à la jeune Hébé versant le nectar. Au sujet du thé, monsieur Murith nous parla du café long-temps prohibé en Suisse, et qui commençoit à s'y introduire, et suppléoit l'usage du vin. « Cette liqueur, dit-il, est une dépense pour notre pays, mais elle donne plus d'activité à notre commerce ». Nous lui demandâmes alors un court précis des productions de la Suisse et de ses échanges.

« La Suisse exporte pour vingt millions de toile qu'elle fabrique; la France en achète pour quatre millions : les mousselines de Saint-Gall, et celles plus communes de Zurich et des autres cantons, rapportent deux fois autant. Les fromages, principale richesse des états démocratiques, sont une denrée très-recherchée par les Allemands et les nations maritimes; le produit en est évalué à quinze millions. Les chevaux

Digitized by Google

font un revenu annuel d'un million; la France en achète, année commune, pour deux cent mille francs; elle en complète ses trains d'artillerie. Le superflu de ces marchandises paie les grains, le sel, le fer, les draps, le café, le tabac, les épices, l'eau-de-vie. Le commerce seul peut nous procurer tous ces objets qui nous manquent. Les voyageurs importent encore un revenu à la Suisse, et les Anglais en paient la plus grande partie. L'Italie attire les étrangers par ses temples, ses monumens, ses artistes, ses statues antiques, ses tableaux; la France, par ses opéras, ses fêtes, son luxe, la facilité, la douceur de ses moeurs, et j'ajouterai, sans chercher à faire un compliment à madame, par les grâces et l'amabilité de son sexe. Notre Helvétie, peut-être plus heureuse, n'a pas besoin de fêtes, de carnavals, d'entretenir des artistes, des monumens à grands frais, pour attirer les voyageurs; on y vient pour gravir sur les Alpes, pour y jouir de la salubrité de l'air, et du tableau toujours intéressant de la vie pastorale. On trouve ici une originalité de ton et de couleurs qui produisent des images bien différentes de celles des autres pays : on y éprouve des sensations nouvelles. — Il est vrai, dit Mylord; aussi je préfère ce séjour à celui de Rome,

Digitized by Google

de Florence et de Naples, lieux si chéris de mes compatriotes ».

« Des censeurs atrabilaires, de prétendus Lycurgues, reprit notre curé philosophe, improuvent nos manufactures qui introduisent le luxe; mais ce mot *luxe* est, selon moi, un mot très-abstrait. Qu'entendent-ils par luxe ? Ils n'en savent rien. Vaut-il mieux porter des sabots que des souliers? Est-il bien fâcheux d'avoir une chemise de toile fine, et une montre dans sa poche, qui règle votre temps, et souvent vous en rappelle le prix? Le commerce, dit-on, amène le luxe; mais il défriche les terres; il adoucit les mœurs, lie les hommes par leurs besoins et par l'urbanité, et nourrit même l'esprit de liberté et d'égalité; car rien ne les rapproche tant que l'industrie et le commerce. Nos historiens et nos philosophes modernes vantent beaucoup, par morosité, je pense, les mœurs de Sparte; mais moi, quoique Suisse, j'aurois préféré de vivre à Athènes, au milieu des arts, du luxe et de la politesse attiques. Périclès me paroît bien supérieur à Diogène dans son tonneau; et j'aimerois beaucoup mieux dîner avec Atticus ou Lucullus, dans le salon d'Apollon, que dans la chaumière de Curius Dentatus, qui soupoit avec des carottes cuites dans un pot de terre ».

Digitized by Google

terre ». Je dis alors, en riant, à monsieur Murith : « Je vois que vous êtes un peu mondain, et que vous diriez comme Voltaire :

Or, maintenant, monsieur du Télémaque,
Vantez-nous bien votre petite Itaque,
Votre Salente et vos murs malheureux ;
Où vos Crétois, tristement fastueux,
Pauvres d'effets et riches d'abstinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance.
J'admire fort votre style flatteur,
Et votre prose encor qu'un peu traînante :
Mais, mon ami, je consens de bon cœur,
D'être fessé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher le bonheur.

— Mais, oui, me répond monsieur Murith ; je pense comme Voltaire, et comme le roi Salomon, qui nous conseille de jouir de la vie, et qui dit qu'un lion mort ne vaut pas un moucheron qui respire. Parlons présentement des maladies de notre pays. Les Suisses, ayant un genre de vie particulier, ont nécessairement des maladies locales ; la liste en est peu considérable ; c'est un bienfait de notre situation physique et de la vie active et laborieuse des habitans. Les maladies du pays sont des membres frappés de froid et gelés, les hernies et les ruptures, les transpirations arrêtées, les inflammations

Digitized by Google

provenantes de l'usage immodéré du vin et des vulnéraires échauffans, les épidémies qui naissent de la mal-propreté et de la négligence à aérer les chambres à coucher, les engourdissemens provenans de l'usage excessif du tabac. Vous ne voyez point, dans cette liste, les maux de nerfs, les évanouissemens, et les maladies chroniques qui tourmentent les habitans des grandes villes : la misère n'y produit pas ces épuisemens, ces marasmes, suite du défaut de nourriture; les montagnards vivent avec du lait et des pommes de terre, et leurs fibres sont si robustes, que j'ai ouï dire à monsieur Tissot qu'il falloit, pour les purger, jusqu'à vingt-quatre grains d'antimoine, tandis que deux grains suffisent pour empoisonner deux hommes ordinaires.

» La classe la plus nombreuse, celle des pasteurs, est, comme dans tous les pays, la plus saine et la plus modérée. La nourriture du pasteur est sobre; il assaisonne ses mets avec du poivre et des épiceries : il connoît peu l'usage de la viande. Il est aux champs au point du jour, et ne les quitte qu'à la nuit. Le matin il respire le baume des fleurs : il végète comme une plante sous les rayons du soleil. Il se promène dans une atmosphère fraîche et pure;

Digitized by Google

l'exercice double ses forces ; le corps agit sans excès, et son esprit se repose : aucune inquiétude morale n'allume son sang. Un médecin des papes disoit : « Il est impossible que des courtisans se portent bien ». Et moi je dis, en sens inverse : Il n'est pas possible que des pasteurs montagnards aient une mauvaise constitution. Ils ne veillent jamais trop, se couchent avec le soleil, se lèvent avec lui : c'est pour eux que l'amour est un besoin et un plaisir. — Je croyois au contraire, lui dis-je, qu'il n'avoit de temple que dans la Grèce ou la Sicile. — C'est un préjugé : il est vrai que nos bergers ne le connoissent que plusieurs années après l'adolescence ; mais, exempts de son ivresse, ils l'ont dans le cœur, et non pas dans la tête. Ils sont élevés dans l'ignorance, mais ils ont la santé et la force. Quel tempérament ils auroient, s'ils usoient avec plus de sobriété du vin, des liqueurs et du tabac à fumer. Leur défaut de lumières leur a fait rejeter jusqu'à présent l'usage de l'inoculation (*x*). Leurs préjugés les éloignent de toute innovation, et la liberté n'ose les introduire.

» Ici, la médecine consulte encore les astrologues et les almanachs : on ne purge le malade qu'à tel signe du soleil, ou à tel quartier de la

lune. On met sa confiance dans un pélerinage à Saint-Blaise, ou à Notre-Dame-des-Anges. Les charlatans trouvent un débit prodigieux de leurs drogues : c'est dans nos vallées que les empiriques italiens viennent en faire l'essai ; de là ils passent dans la Souabe et dans les électorats, où ils trouvent des hommes tout aussi dupes de leur crédulité et de la superstition. Nous avons encore des paysans qui s'érigent en médecins, sous le nom de *mages ;* ils parcourent les campagnes, traitent les maladies, et opèrent avec le secours des prières, des astres et de la magie. Le magistrat devroit s'opposer à ce charlatanisme, mais lui-même à souvent les yeux couverts du bandeau de la crédulité ; et d'ailleurs son pouvoir ne s'étend pas sur l'opinion d'un homme libre. Il n'oseroit bannir un citoyen, mage du lieu, dont la vie est exemplaire ; médecin sans honoraires, chéri et respecté de ses concitoyens. Nos hôpitaux ne sont pas nombreux, mais le Suisse n'est pas assez pauvre pour implorer les bienfaits de la pitié : il dédaigne d'ailleurs le pain de l'aumône.

» Nos communes font des achats considérables en remèdes ; les ministres en sont bien fournis : ils les distribuent, et souvent ils sont assez

Digitized by Google

instruits pour suivre le traitement des maladies. Dès qu'un ministre ou les chefs des cantons savent qu'il y a des malades, ils envoient le médecin à leur secours : celui-ci est, de plus, obligé de visiter la contrée, et de rendre compte de ses travaux.

» La nuit qui s'avance, et une simple conversation, ne peuvent me permettre de vous parler du code helvétique : quelques coutumes et le droit romain sont la base de nos loix, ainsi que des loix modernes des autres états (*y*); ce qui prouve que la législation de Rome est le résultat d'un accord entre le droit naturel et les convenances sociales. Ce code n'est point l'ouvrage des beaux jours des Romains ; c'est celui des empereurs, à l'époque où les mœurs et la religion s'écrouloient sur leurs magnifiques fondemens. Justinien et Caligula, dont le nom seul inspire un mouvement d'horreur, sont les législateurs qui ont le plus travaillé à la confection des loix. — Nous pourrions, dis-je alors, comparer Caligula à notre Henri III : son code est un des plus sages et des plus suivis. Les malheurs des temps, la nécessité urgente firent éclore ces loix, pour arrêter le cours des désordres les plus affreux ».

Ici, finit notre conversation avec messieurs

Digitized by Google

Murith, que nous quittâmes, enchantés de leur politesse et de leur savoir.

En sortant de Martigni, nous gagnâmes la droite de la vallée. A trois quarts de lieue, on trouve des villages adossés contre les croupes des montagnes, et au-dessus des champs et des prairies. Dans la partie où serpente le Rhône, on ne voit que des prairies marécageuses et des bois traversés par divers bras du fleuve, et qui forment des îles plus ou moins grandes, qui présentent des tableaux charmans. Les montagnes situées au-delà de la vallée, ont à leurs pieds des villages, des châteaux, des vignes; et vers leur cime, des bois et de beaux pâturages bornés par d'arides rochers. Ce magnifique et vaste paysage doit étonner un peintre, et lui prouver que l'art est bien loin de la nature. Les habitations des Valaisans sont sur les montagnes et dans les gorges, où l'on voit leurs hameaux suspendus : les collines, bien cultivées, paroissent des jardins élevés dans l'air. Leurs cultivateurs sont simples, adroits, laborieux, bienfaisans; et privés de numéraire, ils ne connoissent pas l'indigence. Si l'un d'eux tomboit dans la misère, tous se réuniroient pour subvenir à ses besoins. La pureté de leurs mœurs égale leur bonne foi. Celui qui a donné

Digitized by Google

le jour à un enfant illégitime, est non-seulement couvert d'opprobre; mais pour échapper à la honte, il est obligé de quitter son village.

Leur terrain est trop rapide pour employer des bêtes de charge à leurs exploitations; ils portent leur récolte sur le cou et sur le dos. Les femmes travaillent à la terre comme les hommes; et pour accoutumer les enfans à cette vie laborieuse, dès l'âge de six ans on leur met une petite hotte sur le dos. Ces travaux pénibles défigurent l'espèce humaine. On voit chez eux peu d'hommes bienfaits; les femmes y sont hâlées, et sont bien loin d'avoir ces formes, ces traits adoucis et délicats qui donnent tant de grâces aux femmes du Haut-Valais.

Après une marche de deux lieues et demie, nous traversâmes le Rhône sur un pont de bois. Ici, la vallée déploie plus de richesses; on voit de belles campagnes : les croupes des montagnes sont enrichies de vignes, tandis que leurs sommets montrent des rocs pelés et dégradés. Ce fut derrière ces montagnes qu'en 1714, le 23 septembre, les rochers du mont Diableret s'écroulèrent. Le ciel étoit beau, tranquille; les troupeaux paissoient à l'ombre de ces rochers; les chèvres, les moutons bondissoient sur ces rocs; les bergers, les bergères, animés

Digitized by Google

d'une douce gaieté, se livroient à des jeux innocens, jouissoient de leur bonheur, quand tout-à-coup la montagne mugit, s'agite, s'ébranle, s'écroule et ensevelit sous ses ruines, bergers, bétail, pâturages et hameaux. L'éclat des rochers, l'éboulement des terres qui s'étendit à deux lieues, la fumée, le bruit affreux répété par les échos, tout sembloit annoncer le bouleversement entier du globe. L'horreur, l'épouvante, les cris des hommes et les mugissemens des bêtes, le vol tumultueux des oiseaux augmentoient le désordre et l'effroi. On fuit, on court de tout côté pour chercher un asile. Cette convulsion terrible fit périr cent vaches et grand nombre de bestiaux, renversa des bois considérables qui servoient de remparts contre les avalanches. Les ruisseaux qui descendoient de ces montagnes, et qui alloient arroser les jardins, les prairies des fortunés habitans, s'évanouirent. Ainsi ces lieux, jadis si agréables, si pittoresques,

Où l'on voyoit éclore,
Et les fruits de Pomone, et les présens de Flore,

sont aujourd'hui frappés de stérilité, par la privation des eaux vivifiantes qui les humectoient.

Une bande de rochers partage la vallée en

Digitized by Google

deux : le Rhône coule du côté le plus large, et ses rives sont décorées de champs, de prairies et de bois. La partie la plus étroite n'est pas moins riante; elle est couverte d'une riche moisson qui s'élève en terrasse jusqu'à des rochers couronnés d'arbustes. C'est à l'extrémité du vallon qu'on voit enfin la ville de Sion, environnée d'agréables collines et de châteaux d'un aspect antique. A la vue de Sion, que nous cherchions depuis si long-temps, nous nous écriâmes : « Salut, terre féconde, ville si désirée » ! Nous nous reposâmes auprès d'un ruisseau qui rouloit en murmurant une eau fraîche et limpide, car nous étions très-fatigués. Blanche, voyant son ombre dans ce miroir liquide, et le désordre de sa parure, s'écria : « Ah! mon Dieu, je fais peur » ! Je dis alors, avec madame Deshoulières:

Ruisseau, ce n'est plus que chez vous
Qu'on trouve encor de la franchise :
On y voit la laideur, ou la beauté qu'en nous
La bizarre nature a mise;
Aucun défaut ne s'y déguise;
Aux rois comme aux bergers vous les reprochez tous....

Après une heure de repos, nous avons poursuivi notre route. La perspective qu'on découvre au-delà de Sion, est très-belle; d'un

Digitized by Google

côté, s'élèvent des montagnes arides que le soleil couchant peint de ses plus beaux rayons; d'autres montagnes sont entrecoupées par des vallons hérissés de bois, au fond desquels circulent des rivières et des torrens qui vont se perdre dans le Rhône.

Mais nous voilà dans Sion, où la maladie attendoit Blanche. Oublions cette époque fatale, et jouissons du calme qui nous environne. Salut, ma chère tante : lisez-moi avec le même plaisir que je vous écris, et ne dites pas comme le Chrisalde de Molière :

On cherche ce qu'on dit, après qu'il a parlé.

LETTRE LXX,

DE Mme DE SAINT-OMER A DELMONT CADET.

Tour d'adresse de Bonnard.

De Lyon.

Mes amis, n'allez pas me trahir; ma cinquantième année a sonné hier matin, à dix heures : chut ! je vous le dis à l'oreille, et d'autant plus

Digitized by Google

bas qu'il y a un beau jeune homme de soixante ans qui paroît engoué de mes charmes et de mon grand nez. Je ne démêle pas encore ses vues et ce qu'il veut faire de moi ; je ne sais si je dois être la Bauois, la Laure ou l'Astrée de ce moderne Céladon, qui adresse sans doute, tous les matins, à l'Amour la prière du poète Rousseau :

Mais quand du soir viendra le crépuscule,
Temps où le cœur languit inanimé,
Du moins, Amour, fais-moi bailler cédule
D'aimer encor, même sans être aimé.

Mais moi, je dis :

Adieu les amours et la gloire.

J'entre aujourd'hui dans une avenue sombre, où les fleurs naissent difficilement ; mais j'y entre avec courage et sans regret : quand on sort d'un bal où l'on a beaucoup dansé, l'on n'aspire qu'au repos.

Mais j'ai à vous parler d'une aventure bien plus intéressante que mes amours naissans, et qui fournit un grand aliment à la conversation des bons Lyonnais ; le héros de la pièce est le cher beau-frère de Bertaut, le paladin Bonnard. Vous allez voir qu'il joint à la bravoure et à la galanterie des anciens chevaliers, l'astuce et la

Digitized by Google

politique des héros de Machiavel. Sa destinée, qui pourra peut-être le conduire au port de Toulon, lui fit rencontrer dans un bal l'aimable Eugénie Dupin; il a été frappé de l'éclat de ses charmes, et sur-tout de l'éclat plus imposant d'une dot de deux cent mille francs : l'amour de la dot et celui de la beauté d'Eugénie, réunis, ont fait de ces deux amours une passion très-vive et très-sentimentale. La tendre Eugénie, rose naissante, a ouvert son ame avec confiance aux premiers traits d'un amour qui se présentoit sous l'escorte de l'hymen; car l'adroit Bonnard affectoit tous les sentimens de la vertu. Il pénétra doucement dans le cœur de son amante, qui l'écouta, reçut ses lettres, et a eu la foiblesse de lui répondre:

Amor che nasce,
Colla speranza,
Dolce s'avanza,
Ne se n'avvede,
L'amante cor.

La mère perça l'obscurité de cette intrigue, et interrogea sa fille, dont l'ingénuité s'expliqua sans détour. Cette bonne mère se conduisit avec prudence et tendresse. Loin de gronder sa fille, elle a opposé aux piéges de la séduction, le langage touchant d'une amie, les lumières de

Digitized by Google

la raison, et les prières encore plus persuasives d'une mère. Sa main délicate versoit goutte à goutte, sur la blessure de sa fille, le baume qui devoit la fermer; elle lui traça le portrait, les qualités, les mœurs de son amant. Eugénie rougissoit et pleuroit, dans le sein de sa mère, un attachement dont elle avoit tant de peine à triompher. Pour hâter sa guérison, on lui présenta un nouvel aspirant à sa main; c'étoit Vionnet l'aîné, jeune homme d'une figure charmante, qui joint à une éducation très-cultivée, car il a été élevé à Paris, une aménité de caractère, une pureté de mœurs fort rare à son âge et avec sa figure : le seul défaut qu'il nous apportât de Paris, c'étoit de parler sans cesse de cette capitale, de ses usages, de ses modes, qu'il comparoit continuellement à ceux de Lyon, pour les censurer. De plus, il ne citoit jamais que des marquises, des comtesses, des duchesses, qu'il avoit vues, avec qui il avoit soupé; il vantoit leur bon ton, leur esprit, leur amabilité. Un jour, impatientée de cet étalage, je lui demandai s'il n'y avoit plus de bourgeoises à Paris, et si les rues Saint-Dénis et Saint-Honoré n'étoient peuplées que de duchesses? A cette question, l'assemblée éclata de rire; et mon jeune homme, qui sentit la dérision, rou-

Digitized by Google

git et perdit la parole. Comme il est né avec beaucoup d'esprit et de jugement, il n'a pas tardé à s'apercevoir du ridicule de son engouement pour la qualité et les usages de Paris. Enfin, ce jeune Vionnet fut admis dans la maison de monsieur Dupin, où l'Amour l'attendoit, caché dans les yeux de la belle Eugénie. Encouragé par les parens, il chercha à plaire, et, insensiblement, il détrôna le paladin : le mariage fut arrêté, et l'époque fixée au 15 de ce mois. Le lâche Bonnard, informé de cet événement, a couru chez son rival, le 14, à huit heures du matin, et lui a dit : « J'apprends que vous allez épouser mademoiselle Eugénie Dupin : je ne viens point m'en prendre à vous ; à votre place, je me conduirois de même ; mais vous ignorez sans doute mes droits sur la main et le cœur de cette infidelle. — Vos droits, monsieur? — Oui. Vous m'accuseriez d'imposture et d'audace, si je ne venois la preuve en main ; je vous apporte une de ses lettres : j'en ai bien d'autres ; mais celle-ci suffira pour dessiller vos yeux. Lisez, monsieur : vous connoissez sans doute son écriture? — Oui, je viens de recevoir dans l'instant même un billet de sa main. — Eh bien! confrontez-le avec le mien. — Je ne puis le nier, l'écriture est la même ».

Digitized by Google

Vionnet lit, et reste stupide d'étonnement et de douleur, au style d'une lettre aussi hardi que passionné, et qui annonçoit que l'intrigue étoit fortement nouée; et moi, je suis tout aussi stupéfaite que lui. Il faut en convenir, notre sexe mérite de régner, si la dissimulation est le premier mérite des gouvernans. Avez-vous jamais vu des Vierges de Raphaël? Eh bien! cette Eugénie si leste a, dans ses traits charmans, la même décence, la même modestie, la même candeur. O filles imprudentes! et vous, hommes vils et trompeurs! qui déshonorez votre maîtresse après l'avoir séduite, les loix ne punissent pas ce crime, mais la société devroit en faire justice. Vionnet, confondu, désespéré, dit à son rival qu'il lui laissoit le champ libre, qu'il abjuroit à jamais toute liaison avec la perfide Eugénie; «et pour que vous n'en doutiez pas, ajouta-t-il, je vais, pour dégager ma parole, écrire sous vos yeux un billet à son père».

Billet de Vionnet à Monsieur Dupin.

« Monsieur, des motifs très-puissans m'obligent de renoncer à la main de mademoiselle votre fille. Je vous paroîtrai coupable; mais ne me jugez pas sur les apparences, qui m'ont trompé moi-même. Il seroit inutile de vous en

dire davantage. Cependant, veuillez bien me croire pénétré de respect et de reconnoissance pour vous et madame Dupin. Vous méritiez plus de bonheur ».

Le billet fut envoyé soudain à son adresse, et les deux rivaux se séparèrent, l'un désolé, au désespoir, l'autre enchanté des succès de sa perfidie. Ce terrible écrit est arrivé dans le moment où toute la famille étoit assemblée pour le déjeûner. Eugénie, brillante du coloris du matin, et de cette douce gaieté qui est, à la physionomie, ce que les rayons d'une belle aurore sont à l'horizon qui s'éclaire, essayoit des robes, des coiffures nouvelles, recevoit les félicitations. La joie animoit tous les coeurs, quand un laquais entre, donne la lettre de la part de monsieur Vionnet. Dupin l'ouvre précipitamment: quel coup de foudre! Le billet lui tombe des mains; la mère le ramasse, le lit tout haut, d'une voix tremblante. Eugénie se trouve mal: on s'empresse à la secourir; elle revient de son évanouissement, et verse un torrent de larmes. Cependant les ouvrières s'enfuient; le vieux Dupin demande une épée; il veut aller se battre avec Vionnet; sa femme le retient, et jette les hauts cris: tout-à-coup, au milieu de cette scène désastreuse, on annonce le père et la mère

Digitized by Google

mère du coupable. Ces bonnes gens arrivoient de la campagne pour assister à la noce; et n'ayant pas trouvé leur fils chez eux, ils ne doutoient pas qu'il ne fût auprès de sa future. Ils entrent : quel accueil ! quel silence ! Ils avancent, ils saluent, personne ne répond; tout reste immobile, pétrifié. Monsieur Vionnet, fort étonné, demande le motif d'une réception si froide; Dupin, pour réponse, lui montre la lettre de son fils, en lui criant : « Votre fils est un traître ! il ne mourra que de ma main ». Vionnet lui répond, après lecture faite : « Je n'y comprends rien. Mon fils est honnête, sensible ; il aimoit Eugénie. Cela me passe. Cependant, ne nous emportons pas; je m'en vais lui parler; je découvrirai les motifs d'une telle conduite : s'il est coupable, je saurai le punir ; je vous ferai toute la satisfaction que vous exigerez ». Après cette explication, les bons Vionnets se sont retirés, l'esprit très-agité, et la douleur dans l'ame. Quel contraste avec la joie qu'ils apportoient en entrant ! Ils cherchent leur fils de maison en maison, et le trouvent enfin à la campagne, chez un ami. Le jeune homme, pour se justifier, leur a montré la lettre d'Eugénie à Bonnard. Malheureusement, cette aventure perce dans la ville : voilà

Digitized by Google

cette enfant perdue ; le coup est accablant pour la famille. Je tiens tous ces détails de la sœur de madame Vionnet. Cet événement n'a point altéré la santé ni la physionomie de madame Bertaut, ma très-honorée belle-sœur, qui se porte aussi bien que Tartuffe, de glorieuse mémoire : elle a l'oreille rouge et le teint fleuri. L'autre jour, elle figuroit en première loge à ce chef-d'œuvre de Molière ; elle étoit avec son cher Orgon, mon frère, et auprès de madame Lemaire, qui la connoît fort bien. A cette scène si heureuse où Tartuffe s'accuse, et dit avec tant de sincérité :

Tout le monde me prend pour un homme de bien,
Et la vérité pure est que je ne vaux rien,

madame Bertaut dit à madame Lemaire : « Est-il possible, madame, qu'il y ait des hommes aussi méchans, d'une hypocrisie si profonde ! cela n'est pas dans la nature. — Pardonnez-moi, madame ; il y a des hommes, et même des femmes, qui ressemblent beaucoup à l'original de Molière ». Je crois que la belle sentit l'application, car elle ne lui parla plus. On m'a dit que, pendant qu'elle étoit dans sa petite chambre, chez la Bertrand, elle étoit janséniste, blâmoit la fréquentation des spectacles ;

Digitized by Google

aujourd'hui, je ne sais plus dans quelle secte philosophique ou diabolique elle s'est fourrée; on la voit dans tous les endroits publics. On m'apprend que la petite Eugénie a une fièvre violente. Pauvre enfant! je la plains beaucoup. Les hommes sont impitoyables; ils ne pardonnent rien : leur orgueil punit l'erreur et la foiblesse, comme le vice ou le crime.

En voilà assez pour aujourd'hui. Quand je saurai la fin de cette triste aventure, je vous en ferai part, et vous pourrez me dire : « Ma chère tante, vous qui ne dormez pas, et qui contez si bien, je vous supplie de me conter un de ces contes agréables que vous savez ». Approchez-vous, ma chère Blanche, que je vous embrasse. Adieu, vous autres.

Digitized by Google

LETTRE LXXI,

D'ADOLPHE A SA TANTE.

Complimens sur la bonne année ; Vers à ce sujet. Conversation avec Haller. Anecdote de Blanche.

De Lausanne.

Aimable et chère tante, monsieur Gérard vous porte une espèce de monstre dans son genre, dont l'aspect cependant ne doit pas vous effrayer : ce monstre est une truite, citoyenne des eaux du lac Léman ; elle pèse trente-deux livres ; on a vu de ses frères peser jusqu'à quarante. En 1663, on en envoya une à Amsterdam, du poids de soixante-deux livres : celle-ci, sans doute, est une petite-fille de cette arrière-grand'mère ; mais vous savez que les enfans dégénèrent. Cette infortunée n'a pu éviter son sort ; elle est née, s'est engraissée, a été prise pour être mangée à Lyon par vous : et puis, niez le fatalisme ! Cette légère offrande est en mémoire de la fête de Janus, que nous célébrons, à l'instar des Romains, le premier jour de l'an ; car, sans nous en douter, nous sommes

Digitized by Google

un peu payens. Pour imiter les Romains dans toutes les cérémonies de ce jour solennel, et chasser la paresse, j'ai travaillé une petite pièce de vers qui part à votre adresse, avec le monstre (*z*). Si les truites vivent âge de carpes ou de patriarches, celle-ci doit avoir vu Guillaume Tell, et joui de la liberté qu'il a procurée à sa patrie : je dis, jouir; car je suppose que les poissons, comme les hommes, se paient de mots.

Cette offrande, me direz-vous, est peut-être une petite ruse de ma part pour faire passer l'assaisonnement que j'y joins, c'est-à-dire mes vers. Ainsi Voltaire envoya à Dufresne un pâté de perdrix, pour lui faire adopter ses corrections [1]. Ainsi la truite obtiendra grâce pour mes foibles rimes, qui seroient dignes de Racine, si j'avois pu exprimer mon attachement, ma reconnoissance, et la vivacité des voeux que je forme, au pied du grand moteur

[1] Voltaire composoit rapidement, et corrigeoit sans cesse. Dufresne, fatigué des corrections qu'il lui proposoit continuellement, pour une tragédie de lui qu'on alloit jouer, n'en vouloit plus recevoir : Voltaire lui envoya un pâté de perdrix qui fut très-bien accueilli. On le sert, on l'ouvre : chaque perdrix avoit dans son bec un papier contenant des changemens.

Digitized by Google

de nos destinées, *per la mia carissima zia.*

VERS A MADAME DE SAINT-OMER,

POUR LE JOUR DE L'AN.

Que l'an nouveau qui vient d'éclore,
Brille pour vous plein de douceur;
Que le lever de chaque aurore
Vous éveille pour le bonheur.

Cueillez auprès de la nature
Les fleurs, les fruits de la saison:
Philosophez comme Épicure,
Et vieillissez comme Ninon.

En approchant de la centaine,
Vivez loin d'un monde oublié,
Entre Voltaire et Lafontaine,
Et dans les bras de l'amitié.

Que la gaieté vous environne;
Que votre esprit toujours brillant,
Ainsi qu'un beau soleil d'automne,
Embellisse votre couchant.

Et quand de votre heure dernière,
Vous entendrez le dernier son,
Fermez doucement la paupière,
En méditant une chanson.

Apostille de BLANCHE..

« Quel bouquet enverrai-je à ma chère tante,

Digitized by Google

moi qui n'ai ni myrte, ni fleurs dans mon jardin? Mais je vais dérober une fleurette dans celui de Voltaire, qui a bien la plus belle collection de fleurs de l'Europe. Je vous dirai donc avec lui :

Que le ciel prolonge le cours
D'un sort aussi doux que le vôtre :
Saint-Omer, l'été de vos jours
Vaut mieux que le printemps d'une autre.

» Vous me demandez si ma vie est heureuse? Oui, je lis beaucoup; la lecture n'est pas chez moi un goût foible et frivole, un passe-temps pour tuer l'ennui, mais une espèce de passion qui change mes lectures en jouissances. De plus, je vis avec des gens aimables, ce qui me paroît le plus grand charme de la vie. Deux fois nous avons eu à dîner le fameux Haller : c'est un philosophe d'une douceur, d'une sérénité d'ame admirable. Il nous disoit qu'il se félicitoit d'être caché dans un coin du monde, avec peu de liaisons, et encore moins d'influence. « Madame, me disoit-il, les heureux de la terre ne sont pas ceux dont on parle; ce sont ceux qui sont ignorés ». Je lui répondis que je tremblois pour son bonheur, car le nom d'Haller étoit connu dans toute l'Europe. Il n'aime pas Voltaire;

Digitized by Google

c'est un tribut qu'il paie à l'humanité; c'est là son foible. Haller est très-âgé; mais il a toute l'activité de l'âge viril: il veut mourir la plume à la main, comme Vespasien a voulu mourir debout. Il nous conta que, dans sa jeunesse, il avoit bravé un incendie pour sauver ses vers, et que, l'année d'après, il avoit eu le courage plus héroïque de les jeter au feu. Je lui ai demandé s'il s'étoit marié? « J'ai eu, madame, trois femmes que j'ai beaucoup aimées, et vous me les rappelez toutes les trois ». En prenant congé de nous, il m'a demandé la permission de m'embrasser; je m'y suis prêtée de bonne grâce: j'ai cru embrasser Platon octogénaire. C'est le baiser de Marguerite d'Ecosse à Alain Chartier. Nous lui avons parlé de vous; il seroit enchanté de votre connoissance. Ah! que n'êtes-vous ici au milieu de nous! rien ne manqueroit à ma félicité, que les bontés de mon père! voilà le ver solitaire qui me ronge le cœur. Je n'ose pas lui écrire pour la bonne année; il repousseroit ma lettre et mes voeux. Cependant je demande toujours au ciel qu'il prolonge sa vie et la comble de bénédictions. Je prie méme pour ma belle-mère, malgré le mal qu'elle me fait, puisqu'elle est nécessaire au bonheur de mon père, et que la religion or-

Digitized by Google

donne de pardonner à ses ennemis. Mylady est retournée à Londres; et mylord est allé passer l'hiver à Naples, pour venir nous rejoindre avec les hirondelles. Leur absence nous attriste: se séparer de ses amis, c'est briser une partie des liens qui attachent à la vie. Cette séparation augmente notre dépense; mais Adolphe dit que son frère bat monnoie pour lui à Paris.

» Adieu, ma chère et incomparable tante; je vous embrasse, je vous honore, je vous aime *di tutto il mio cuore, di tutta la mia anima*».

Apostille de DELMONT.

Que je vous conte, ma chère tante, à l'insu de Pandore, une anecdote où vous reconnoîtrez son ame. Notre blanchisseuse, femme de bien et française, mais affligée de pauvreté, compagne trop fidelle de la vertu, vint un jour nous voir avec sa petite fille, âgée de sept ans. Cette enfant, qui a une physionomie très-spirituelle, voyoit des livres sur le bureau de ma femme, et avoit l'air de les convoiter. Elle lui en donne un; l'enfant l'ouvre, regarde beaucoup, et paroît s'impatienter de n'y rien comprendre. Blanche, qui la suivoit de l'œil, et s'amusoit de sa petite colère, lui demanda si elle savoit lire? «Oh! non, je ne suis pas si

heureuse que les dames. — Voudriez-vous apprendre ? — De tout mon cœur ; mais il faut de l'argent, et maman dit qu'elle est pauvre ». Sa mère ajouta qu'il en coûtoit trop cher pour aller à l'école. « Combien? — Trois florins par mois, sans compter de petits présens au maître d'école, et les habits du dimanche qu'il faudroit mettre tous les jours : il ne faut pas être fier ; mais l'on doit cacher sa misère, autrement on vous méprise ». J'entrai dans ce moment. Blanche me demanda comment je trouvois cette petite fille? Je la regardai, la caressai, et louai sa figure. Quand Blanche les eut congédiées, elle me dit : « N'est-il pas fâcheux que, faute de six ou sept francs par mois, cette petite ne puisse apprendre à lire ? — Il est vrai, mais je les donnerai ; c'est une bonne œuvre. — A qui les donnerez-vous ? — Au maître d'école. — Non, à moi ; je veux gagner cet argent : je montrerai à lire à la petite, et les six francs serviront à l'habiller un peu proprement ; car je suis aussi fière qu'un magister : je ne veux point dans mon école d'enfans déguenillés ». Depuis ce jour, elle a paré sa poupée, comme elle l'appelle, de jolis vêtemens, et elle lui donne tous les matins une leçon d'une heure. Cette enfant fait des progrès surprenans. O

Digitized by Google

Blanche! ô mon amie! les hommes seroient encore plus vicieux, plus méchans, que l'ange Ithuriel leur feroit grâce à cause de toi: tu fais pardonner à l'espèce humaine.

LETTRE LXXII,

DE Mme DE SAINT-OMER A ADOLPHE.

Séjour de Madame de Saint-Omer à la Campagne. Suite de l'Aventure de Bonnard. Anecdote d'un Enfant trouvé.

J'ai passé, mon cher neveu, quinze jours *alla mia villetta.*

« Or, il étoit le commencement du printemps,
» que toutes fleurs sont en vigueur; aussi jà
» commençoient les abeilles à bourdonner, les
» oiseaux à rossignoler, et les agneaux à sau-
» teler. Les petits moutons bondissoient par les
» montaignes, et les oiseaux faisoient résonner
» les buissons de leurs chants ».

J'étois dans mon manoir plus seule que saint Paul dans la Thébaïde; il recevoit au moins la visite de saint Antoine, et d'un corbeau qui lui apportoit son pain. Mais j'avois avec moi ce que

Digitized by Google

saint Paul n'avoit pas; les contes de Voltaire, mon petit Lafontaine, et mon grand Montaigne, et puis... mais du secret, le traité de Cicéron sur la vieillesse. Une femme lire du latin! mieux vaudroit avoir dix amans; le cas est plus graciable. Cependant, qui le croiroit! le seizième siècle a produit quantité de femmes célèbres qui savoient parfaitement le grec et le latin. L'infortunée Jeanne Gray, qui passa du trône à l'échafaud, lisoit dans l'original, avant de mourir, le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'ame: la belle Marie Stuart, tout aussi malheureuse, écrivoit et parloit six langues, et faisoit très-bien les vers dans la nôtre. Mais tout est mode, chez les femmes sur-tout. Au reste, Cicéron m'apprend à vieillir: il dit, avec raison, que la vieillesse n'est un poids onéreux que pour ceux qui jamais n'ont su jouir d'aucune des saisons de la vie.

J'ai fait seule de grandes promenades, un vaste chapeau de paille sur la tête, un bourdon d'une main, ma lorgnette de l'autre, suivie de mon fidèle Achate, mon garde-du-corps, mon ami, dont la société me convient mieux que celle de bien de nos bipèdes, bons quelquefois par foiblesse, et presque toujours méchans par intérêt. Achate m'aime par reconnoissance,

Digitized by Google

aboie, me parle sans que je sois obligée de lui répondre. Au reste, ma tendresse pour Achate n'est pas aussi risible que la passion de madame Dutertre pour le carlin Zizi. Un jour je la trouvai éplorée, jetant les hauts cris, prête à s'élancer de la fenêtre. « Qu'avez-vous, madame ? que vous est-il arrivé ? — Mon chien, mon charmant Zizi est perdu ; je suis désespérée ». Heureusement Zizi fut retrouvé. Alors elle me demanda ce que je pensois de son attachement pour son chien ? « Il me fait croire, lui dis-je, à la métempsycose ». Je me gardai bien de lui développer ma pensée. Mais quand je vois cette passion effrénée et ridicule de quelques femmes pour des chiens ou des chats, je me range du parti de Pythagore, et je suppose qu'une ame humaine a passé dans le corps de l'animal, ou que l'ame d'une bête anime l'individu féminin.

Pendant mon séjour à ma chaumière, je l'ai fait embellir. Je vous ai arrangé un petit appartement d'où vous verrez la Saône et ses naïades. Dans l'angle de la maison, j'ai mis ma librairie, peu chargée de livres ; car aujourd'hui ma provision d'idées est faite. « Je n'aime, comme dit mon cher Montaigne, que des livres plaisans ou faciles, qui me chatouillent ou me consolent, et me conseillent à régler ma vie et ma mort ».

Digitized by Google

Les bustes de Voltaire et de Jean-Jacques sont dans ce cabinet en regard l'un de l'autre. Voltaire, avec son ris sardonique, a l'air de se moquer du philosophe génevois; et Rousseau fronce le sourcil, et regarde le poète de travers. J'imagine que dans l'autre monde ces deux philosophes ont ri de leur colère, de la puérilité de leur amour-propre, et se sont embrassés cordialement. Voici des vers que Borde m'a faits pour graver au bas de leurs bustes. Vous m'en direz votre avis.

VERS SUR VOLTAIRE.

Admirable en ses vers, éloquent dans l'histoire,
Constant dans sa gaieté, philosophe en ses jeux,
Impétueux, ardent, il aima trop la gloire;
Mais son cœur fut toujours ouvert aux malheureux.

SUR ROUSSEAU.

Ecrivain éloquent, philosophe sensible,
De la vertu, des mœurs, apôtre courageux;
Mais bizarre, inquiet, orgueilleux, susceptible,
Égaré par son cœur, il vécut malheureux.

J'ai passé de ma chaumière dans les jardins de Lucullus, chez notre intendante, où j'ai trouvé brillante société. Ici, la Parque ourdit ma vie à filets d'or. J'attrape par-ci par-là quelques petites indigestions, qui sont les béné-

Digitized by Google

fices de la bonne compagnie. Je cause une partie du jour, et je dors tant qu'il plaît au sommeil. Je suis les préceptes de mon ami Montaigne. « Je retiens avec mes dents et griffes l'usage des plaisirs, que nos ans nous arrachent des poings, les uns après les autres ».

Cependant je me lève deux heures avant nos belles dames, qui ne m'envient pas ma vigilance, ni moi leur triste paresse. Je fais le tour du parc, bouche béante, pour respirer l'air pur et vital du matin; ensuite je m'assieds au pied d'un arbre pour écouter l'aimable Philomèle, qui me raconte mélodieusement ses malheurs passés. La cloche sonne, je me rends au déjeûner : ce repas est peut-être le plus gai de tous; il semble que l'ame, rafraîchie par le repos de la nuit et la douce température de la matinée, sente mieux son existence, s'anime d'une gaieté plus vive et plus franche. Après ce repas, nous nous retirons dans le boudoir de notre aimable intendante. Là, entouré de beaux vases de fleurs, de belles glaces, assis sur le duvet de la mollesse, ayant en perspective un jardin délicieux, dessiné à l'anglaise, nous lisons d'abord les journaux, ensuite une tragédie ou une comédie : c'est moi qui ai le noble emploi de lectrice. On trouve que je m'en acquitte assez

bien. Je mérite peut-être cet éloge; car, dans mes différens séjours à Paris, j'ai cultivé ce petit talent, trop oublié dans l'éducation des jeunes demoiselles : cependant il est agréable et très-utile ; je le mets au-dessus de celui du chant, ou de faire résonner un piano sous ses doigts. Il tient plus à l'esprit ; il est d'un usage plus fréquent, plus étendu. D'ailleurs, la musique, comme l'amour, n'a qu'une saison, la jeunesse; et moi, matrone de cinquante ans, j'amuse une société sans être ridicule. Ajoutez à cela que les femmes de notre état sont en général des chanteuses si médiocres, que presque toujours leur prétendu talent est un ridicule de plus. D'ailleurs, j'ai observé que les maris se soucioient fort peu des talens de leurs femmes : on ne les prise que par vanité devant témoins. Le reste de la matinée, je la finis dans ma chambre à lire ou à écrire, et je gagne ici encore deux heures de temps sur nos déesses; elles les passent devant leur miroir à s'admirer, à se pomponner; et moi, ma toilette est expédiée dans un quart d'heure : aussi elle a passé en proverbe; on dit le quart d'heure de madame de Saint-Omer, comme le quart d'heure de Rabelais. Quand je m'habille, je dis à ma femme-de-chambre : « Cherche ce qui me convient;

regarde-moi

Digitized by Google

regarde-moi comme ta poupée; pense pour moi dans ce moment, je penserai pour toi le reste de la journée ». Je ne dois pas laisser de côté mon berger de soixante ans, qui est des nôtres; il fait tous les soirs ma partie de trictrac ou d'échecs. Il m'aime, c'est un plaisir: cela me rappelle mes beaux jours. Il est complaisant, aimable, ignorant comme un curé de village, mais doué de beaucoup d'esprit naturel, et d'un grand usage du monde, que je préfère à l'érudition pédantesque. Cependant ne vous alarmez pas : ne craignez pas une rechute de mariage, je ne veux pas abdiquer ma souveraineté : je compte mourir encore plus veuve, que la veuve Andromaque de pudique mémoire. Mais croirez-vous, mon cher Adolphe, que ma tête s'affoiblit, ou que, mes fibres acquérant trop de rigidité, je deviens folle. Je travaille dans ce moment une petite comédie pour la fête de notre intendante. Vainement mon Pégase regimbe; on a voulu absolument me charger de cette création. Me voilà sur le chemin de la gloire.

La fama ch'invaghisce a un dolce suono
Gli superbi mortali, e par si bella;
E un ecclro, un sogno, anzi d'un sogno, un'ombra,
Ch'ad ogni vento si dilegua e sgombra.

Quoi qu'il en soit, que ma gloire future soit songe, écho ou fumée, ma pièce sera reçue, jouée, et applaudie en dépit des beaux-esprits de la capitale. Je ne crains pas les sifflets ; ils ne peuvent en dire autant. Mais parlons d'un procès qu'on vient de juger ici, et dont le jugement a fait grand plaisir aux ames sensibles et honnêtes. La scène s'est passée à une lieue du château de notre intendant. Un laboureur qui conduisoit sa charrue au bord d'un grand chemin, avoit suspendu son travail pour voir défiler une voiture très-élégante : il la contemploit avec ce sentiment admiratif qu'inspire l'éclat de l'opulence à l'homme des champs. Un beau monsieur qui étoit dans le carrosse, à l'aspect du paysan, fait arrêter, descend, l'appelle, et lui propose, en lui présentant deux écus, de porter une corbeille, à demi-lieue, à un tel fermier. Le paysan accepte la commission, et part tout joyeux. Chemin faisant, il sent du mouvement dans la corbeille, et bientôt il entend un vagissement. Tout étonné, il l'entr'ouvre, et aperçoit un joli enfant qui sourioit et lui tendoit ses petits bras. A cette vue, plein de commisération, il double le pas, arrive tout essouflé chez le fermier, lui conte son aventure, et lui remet son dépôt. Le fer-

Digitized by Google

mier et sa femme le repoussent, et lui disent de porter l'enfant à l'hôpital.

Le bon contadin s'écrie alors : « Non, mordienne, il n'ira pas à l'hôpital ! ma femme nourrit un de nos enfans ; elle nourrira encore celui-ci qui est si gentil, et j'espère que Dieu nous bénira ». Il repart avec sa corbeille, donne l'enfant à sa femme qui, aussi sensible, aussi charitable que lui, consent à partager son lait entre son fils et le nouveau venu. Ces bonnes gens se hâtent de le retirer de son étui. Mais quelle surprise ! ils trouvent une belle layette, et au fond, une bourse de cent louis avec un billet. Le paysan, très-illittéré, court chez le curé pour en savoir le contenu. Il étoit en ces termes ; « Prenez soin de l'enfant ; vous trouverez au fond de la corbeille une bourse de cent louis, pour les premiers frais de sa nourriture et de son entretien ; on aura soin de vous faire passer de l'argent, et vous aurez une bonne récompense ». A cette lecture, les deux époux remercient le ciel avec des transports de joie et de reconnoissance. Cette nouvelle se répandit dans tout le village, et bientôt l'agile courrière, aux cent langues, aux cent yeux, la porta aux oreilles du fermier négatif, qui, désespéré d'avoir laissé échapper une si

Digitized by Google

riche proie, courut chez le paysan pour la réclamer, comme un bien qui lui appartenoit. Le paysan refuse : procès là-dessus. L'honnête laboureur l'a gagné avec dépens. Le père de l'enfant, informé par la voix publique du procès et de la belle action du villageois, lui a fait compter une somme assez considérable, avec promesse d'une plus grande récompense au terme de la nourriture. Cet événement a occupé tous les esprits, et le jugement du procès a causé une joie générale : tant il est vrai que, malgré sa dépravation, l'homme conserve toujours au fond du cœur l'amour de la justice et de l'humanité ! Et comme dit si bien l'auteur du Méchant :

Voyez à nos spectacles;
Quand on peint quelques traits de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature.

Ce cri de la nature a sur-tout retenti dans mon cœur, et je compte aller rendre mes hommages à ces vertueux laboureurs. La curiosité s'agite pour découvrir les parens du nouveau-né, mais les ténèbres enveloppent encore cette naissance mystérieuse. Je m'en doute un peu ; quelques rayons de lumière sont venus jusqu'à

Digitized by Google

moi ; mais je promets au père, et sur-tout à la mère qui ne m'a rien confié, un silence aussi inviolable que celui des initiés aux mystères de la bonne déesse.

Vous supposez qu'ici ma lettre enfin va finir ; point du tout ; vous en avez encore pour près d'une demi-heure : vous ne m'échapperez pas que je ne vous aie conté le petit régal que vient d'avoir mon amour-propre. Or, écoutez. Le célèbre Thomas, qui n'est ni Thomas Didyme, ni Thomas d'Aquin, ni Thomas qui tomba de cheval, mais bien Thomas le philosophe, l'auteur des Eloges, d'un Essai sur les femmes, est venu passer quelques jours avec nous. Vous devinez les efforts que nos prétendus savans, nos beaux-esprits ont faits pour s'élever à sa hauteur et s'en faire admirer. La docte Verneuil sur-tout, qui lit pour dire j'ai lu, qui s'écoute parler, sans écouter les autres, et ne parle que pour être admirée, a étalé toute sa marchandise, tout le magasin de sa mémoire, et s'est emparée du pauvre Thomas. Pour moi, retirée dans ma coquille, j'écoutois et profitois, et n'entrois dans la conversation que pour mon contingent, c'est-à-dire pour une très-petite part. Cependant l'intendante m'avoit toujours placée à table auprès de lui : nous étions de-

Digitized by Google

puis vingt-quatre heures ensemble, lorsque, le lendemain à dîner, la conversation tomba sur la ville de Lyon. Thomas nous apprit qu'elle devoit sa fondation à un Minutius Plancus, qui y établit une colonie romaine. Lyon, ajouta-t-il, essuya un incendie violent en 59, sous l'empire de Néron; il fut causé par le feu du ciel. Néron donna un million pour faire rebâtir la ville. L'empereur Claude y naquit l'an 744 de la fondation de Rome.

On parla ensuite de Louise Labbé, et des femmes d'esprit de notre ville. Thomas dit alors qu'il avoit beaucoup entendu parler à Paris d'une Lyonnaise très-aimable, et fort instruite, dont il avoit oublié le nom. « Ne seroit-ce pas, lui dit notre intendante, une madame de Saint-Omer? — Précisément. On m'en a fait un grand éloge. — Vous ne la connoissez pas? — Non, mais je serois flatté de faire sa connoissance ». Tout le monde rioit, les regards fixés sur ma pauvre figure; et moi de rougir, et de ne savoir que faire de mes yeux. L'intendante, après avoir joui quelques momens de mon embarras, s'est écriée : « Monsieur, il y a vingt-quatre heures que vous la voyez à tous les repas; elle est à côté de vous. — Quoi, c'est madame! a-t-il dit en me regardant; je

Digitized by Google

ne m'en doutois pas ». Ce compliment singulier étonna tout le monde ; mais en voici le correctif. Il ajouta : « Je vois, madame, que vous êtes au-dessus de votre réputation, car vous êtes aussi modeste que spirituelle et instruite ». Jugez comme je me suis requinquée à ce doux compliment. Mais la Verneuil m'en voudra, et cela me fâche.

L'après-dînée, la compagnie s'est rendue dans les belles allées du parc. Tout en devisant, Thomas et moi, nous nous sommes trouvés à l'arrière-garde, en tête à tête. Il me parloit de sa santé affoiblie par l'étude. Je lui ai demandé combien il travailloit d'heures par jour ? « Toute la journée, quand je suis assez heureux pour n'être pas dérangé : le matin, je lis ou médite dans mon lit jusqu'à sept ou huit heures ; je me lève, et me promène, en m'occupant toujours jusqu'à neuf. Après un déjeûner très-frugal, je m'assieds sur mon lit, où, les jambes croisées, les fenêtres et les rideaux fermés, je compose jusqu'à l'heure du dîner, diversion que je maudis souvent : je ne trouve rien de si triste ; toujours dîner ! toujours se coucher ! on passe la moitié de la vie à recommencer la même chose. — Je vois, monsieur, que vous ne vivez, ne respirez que pour

Digitized by Google

étudier, écrire, c'est-à-dire pour acquérir de la gloire ; chaque heure de votre vie qui s'écoule doit vous conduire à l'immortalité. — Oui, je dévoue mon existence à la philosophie et aux Muses. — Cette ardeur de savoir est une passion chez vous ? — Sans doute ; on ne fait rien sans un appétit violent, comme s'expriment certains philosophes, ou plutôt sans enthousiasme. — Il me semble cependant que le premier précepte de la philosophie est de nous apprendre à gouverner, à modérer nos passions ». A ces mots, Thomas me regarda fixement, cherchant dans sa tête une réponse qui l'embarrassoit. Je la prévins, en lui disant : « Je veux vous faire voir un commensal de la maison, un Socrate moderne, qui me paroît avoir des idées plus justes que la plupart de vos philosophes de Paris. — Est-ce un homme fort instruit ? — Il sait bien ce qu'il sait ; on ne peut pas en dire autant de beaucoup de beaux-esprits. — Je serois ravi de faire sa connoissance : où est-il ? — Nous le trouverons probablement dans le jardin ». En le cherchant, nous arrivâmes auprès de Nicolas, jardinier en chef du château. Il étoit assis sur un banc de gazon, à côté d'une bouteille de vin. Nous l'abordons. « Que faites-vous là, lui dis-je ? —

Digitized by Google

Madame, je me repose, et je bois un petit coup. A votre santé. — Bien obligée. — Cela me ragaillardit. Ma foi, le premier bien c'est la santé, elle passe par-dessus tout; le second, c'est le travail, et puis le plaisir. — Tu n'es jamais malade? — Non, dieu merci : je ne prends du vin que ma suffisance; et de travail que ce que j'en puis faire, sans m'incommoder. Et pourquoi irai-je me tracasser pour gagner davantage? j'en ai de reste pour vivre content. — Mais tu devrois chercher à te signaler, à te faire la réputation du plus habile jardinier. — Tarare! je ne suis pas si sot que de me tuer pour de la réputation; c'est de la graine de niais. Dame! quand je me serai bien tourmenté dans ma vie, que je serai mort vingt ans plutôt, je serai bien avancé, parce que l'on dira de moi : « C'est dommage! c'étoit un bon jardinier! encore même il y en aura quelqu'un qui ne sera pas de cet avis, car les hommes ne sont jamais d'accord entr'eux. Quand je donne un melon à monsieur l'intendant, l'un dit : « Il est bon »; l'autre : « Il n'est pas mauvais »; celui-ci : « Il est trop fait; hier, il eût été meilleur ». Après cela, tourmentez-vous pour plaire à tout le monde. — Savez-vous, monsieur Nicolas, que vous êtes un philosophe? — Comment cela,

Digitized by Google

madame ? à peine sais-je lire. Selon vous autres, pour être philosophe, il faut savoir combien pèse la lune, combien il y a de toises d'ici au soleil, comment s'est fait le monde, ce que l'on y a fait pendant dix mille ans : il faut avoir autant de livres qu'il y a de chenilles dans mon jardin. Moi, je me soucie de tout cela comme d'apprendre qui a été le premier qui a planté les choux et les raves : je veux savoir mon métier de jardinier, et je m'en pique. Je veux être honnête homme, aider ma famille, bien travailler, bien me réjouir, me bien porter, et je me moque du reste. Voilà ma philosophie : si ce n'est pas la bonne, tant pis ; mais je n'en veux pas d'autre. A votre santé, madame et monsieur ». Et il avala un verre de vin. Nous prîmes alors congé de lui.

Thomas avoit écouté cet homme avec plaisir; il m'avoua qu'il lui trouvoit de l'esprit et du jugement. « Mais, ajouta-t-il, cherchons le philosophe dont vous m'avez parlé. — Comment, lui dis-je, vous ne l'avez pas reconnu ? vous venez de le quitter. — Quoi ! c'est Nicolas le jardinier ? — Lui-même : je cause presque tous les jours avec lui, et il m'étonne par ses raisonnemens et la justesse de son esprit ; il vous a fait sentir le néant de la gloire. L'his-

Digitized by Google

toire de son melon qui trouve des Zoïles tout bon qu'il est, est celle des ouvrages qui ont coûté aux écrivains tant de veilles et d'études. Un philosophe grec, dont j'ai oublié le nom, ne pouvoit s'arracher à ses livres pour prendre un léger repas; il falloit que sa servante lui mît les morceaux dans la bouche, pendant qu'il lisoit. Pline l'ancien, pour ne pas s'endormir, tenoit dans sa main une boule de cuivre dont la chute l'éveilloit, quand le sommeil triomphoit de lui. J'avoue que je préfère la sagesse d'Aristippe, d'Atticus et de Nicolas le jardinier.

» Ce sont là mes gens. Songez, monsieur, que vous vous tuez pour des ingrats. Vous faites, dit-on, un poëme épique: je suis très-convaincue de la supériorité de vos lumières et de vos talens; mais, après que vous aurez sacrifié votre repos, votre santé, votre existence pour le mener à sa perfection, quelques amateurs acheteront votre ouvrage, le liront une fois, ensuite le relégueront dans leur bibliothèque: les autres le critiqueront, le déchireront; et voilà quel sera le fruit de tant de veilles et de travaux. Croyez-moi, jouissez de vos talens au milieu d'un cercle d'amis qui vous aiment; soignez votre santé, le premier des biens, comme l'a dit Nicolas, et quittez le

Digitized by Google

fantôme pour la réalité ». Thomas m'a promis d'écouter mes avis, et d'adopter les principes du philosophe Nicolas : j'ignore s'il tiendra sa promesse [1].

Thomas est doué d'une simplicité aimable ; il ne fait point sentir sa supériorité : négligé dans ses habits, dans ses manières, il n'a pas la tournure élégante d'un homme du monde ; mais il a l'indulgence de la raison, et la politesse qui prend sa source dans le cœur.

Adieu, mon cher neveu ; adieu, ma chère nièce. Aimez-vous tendrement ; faites le bien : jouissez de vos beaux jours, de la Suisse ; promenez-vous, courez le monde comme la belle Angélique avec son cher Médor. Dépensez avec économie ; ce n'est pas une vertu de parade, mais une loi de l'inflexible nécessité. La prodigalité est folie, l'économie sagesse, et l'avarice bassesse.

A minuit.

Je ne sais quel auteur disoit, qu'il faut laisser

[1] Non : emporté par l'amour effréné de la gloire, il a continué ses veilles, ses travaux. Sa santé s'altéra de plus en plus. Il craignit pour sa poitrine ; on lui conseilla d'aller passer l'hiver à Nice, il en revint en 1785, avec plus d'apparence de santé : mais il mourut cette même année, âgé de 50 ans, chez l'archevêque de Lyon.

Digitized by Google

reposer son ouvrage pendant neuf ans [1]. J'ai laissé dormir ma lettre pendant dix heures ; et je m'en applaudis : non que je veuille remanier et redresser mes phrases. Mais je reçois une lettre de Lyon qui m'apprend la péripétie du drame d'Eugénie Dupin et du traître Bonnard. Voici ce qu'on me mande.

Dès qu'Eugénie eut repris la santé, son père lui annonça sa retraite au couvent des dames de Fourvière : elle eut beau gémir, protester de son innocence ; il fallut obéir. Elle avouoit cependant qu'elle avoit reçu des lettres de Bonnard, et qu'elle lui avoit répondu une seule fois, pour lui dire de la demander en mariage à ses parens.

Elle gémissoit depuis près d'un mois dans ce triste séjour, lorsque monsieur Dupin reçut du jeune Vionnet le billet suivant :

MONSIEUR,

« Le cœur déchiré de remords, de mon injustice, je me jette à vos pieds, à ceux de l'intéressante et vertueuse Eugénie ; j'implore mon pardon. Tout est éclairci ; daignez me recevoir chez vous, et entendre ma justifica-

[1] C'est Horace.

Nonumque prematur in annum.

tion et celle de votre aimable fille, et permettez que j'amène avec moi un témoin nécessaire ».

Dupin accorda le rendez-vous, et Vionnet y vint avec le nommé Gaspard, écrivain public. Cet homme, instruit par la renommée du malheur de deux familles respectables, eut des remords; il fut honnête homme un jour. Il alla trouver Vionnet fils, et lui avoua que le sieur Bonnard l'avoit engagé, à force de mensonges et de promesses, à raturer des mots de la lettre d'une jeune demoiselle, et à en substituer d'autres en imitant l'écriture; que monsieur Bonnard n'avoit pas voulu lui nommer la personne, mais qu'il s'agissoit, disoit-il, d'un mariage très-assorti, et vivement désiré de la demoiselle, auquel les parens s'opposoient sans motifs, et qu'on vouloit décider par cette petite ruse. Gaspard refit sa confession devant monsieur Dupin, et leur montra les mots qu'il avoit raturés, dans la lettre d'Eugénie, et ceux qu'il avoit substitués. Les voici. Jugez de la scélératesse de ce Bonnard! Une phrase disoit : « Vous me demandez si je vous aime? notre mariage conclu, vous connoîtrez mes sentimens ». Au lieu de ces mots, *notre mariage conclu*, on avoit mis, *quand*

je serai dans vos bras; ce qui étoit fort leste. Ceci l'est tout autant. Dans la minute, on lisoit : *votre bouquet m'a fait grand plaisir; votre baiser* avoit pris la place de *bouquet.* Autre changement encore plus caractéristique: le texte portoit : *toute la nuit j'ai songé à notre mariage, aux moyens d'y faire consentir mon père.* Le Gaspard avoit ainsi changé cette phrase : *toute la nuit j'ai songé à notre rendez vous, aux moyens de tromper mon père.* Comment trouvez-vous cette ruse d'enfer? Heureusement, en y regardant de près, les ratures s'apercevoient, ainsi que la différence d'écriture, quoique bien imitée.

Dupin, repentant de sa sévérité, et touché du malheur de sa fille, lui envoya un carrosse, avec ordre de revenir sur-le-champ : Vionnet l'attendoit. L'écrivain fut congédié avec des remercîmens, et même avec des éloges; car il faut louer les fripons du mal qu'ils ne font pas, ou de celui qu'ils réparent. Eugénie arriva bientôt, dans le plus simple négligé, avec le visage d'une personne qui se nourrissoit de chagrins et de larmes. Elle entre, toute tremblante, dans le cabinet de son père, où se trouvoient aussi sa mère et Vionnet : elle pâlit à cet aspect, et ses forces défaillirent. Son père

Digitized by Google

courut à elle, l'embrassa, la pressa sur son sein, lui dit qu'elle étoit justifiée, lui présenta Vionnet comme son époux. La tendre Eugénie, étonnée, pénétrée de joie et d'attendrissement, suffoquoit, versoit des pleurs, ne pouvoit parler : son père, l'ayant fait asseoir, lui dévoila toute la perfidie du lâche Bonnard. « Belle leçon, ajouta-t-il, pour les jeunes demoiselles qui veulent se choisir des époux à l'insu de leurs parens» ! Enfin, voilà nos amans au port. Pas tout-à-fait; il faut passer encore entre Carybde et Scylla. Vionnet, irrité contre son indigne rival, a voulu en tirer vengeance; il s'est mis à sa poursuite, et l'a trouvé dans une maison de jeu. Soudain, propos, menaces, défi, rendez-vous aux Brotteaux à cinq heures du matin, le combat au pistolet; deux témoins de part et d'autre. Voilà qui est arrangé, sauf quelque déconvenue.

L'Aurore, cependant, au visage vermeil,
Ouvroit dans l'Orient les portes du Soleil,

lorsque Vionnet étoit déjà sur le pré avec ses deux témoins. Gage que vous tremblez pour lui? le combat doit être terrible; c'est celui d'Enée avec Turnus, d'Achille avec Hector; cependant Achille n'arrive pas. Six heures sonnent,

Digitized by Google

sonnent, et puis sept, et puis huit. « Ma sœur Anne, ne voyez-vous rien venir? — Non, rien ». Enfin, lassés d'attendre, nos champions ont quitté le champ de bataille. Vionnet courut chez Marc-Antoine Bonnard, et apprit de son hôte que ce brave étoit parti à minuit, on ne sait pour quel pays. Dieu le garde de malencontre. Cependant chantons *io amour, io hymen :* le mariage des deux amans sera célébré jeudi prochain. Mais comme tout n'est pas joie dans le meilleur des mondes; que Charles-Quint convenoit que ses plus grandes prospérités avoient été mêlées de soucis et de chagrins, je vous apprendrai la mort de la jolie et précieuse madame Perrin: elle est morte d'une réplétion de pudeur: heureusement la maladie n'est pas contagieuse. Vous savez que les besoins physiques lui paroissoient une chose honteuse qui dégradoit une jolie femme: c'étoit à tel point, qu'elle ne mangeoit jamais devant témoins, et qu'elle se munissoit d'un ample déjeûner, lorsqu'elle alloit dîner en ville. Malheureusement une diarrhée violente a déshonoré son noble individu: elle n'a jamais osé avouer à son médecin une maladie si humiliante, et lui a déclaré qu'elle étoit dans un cas contraire. Le docteur, la croyant sur parole,

Digitized by Google

l'a traitée en conséquence, et l'a expédiée pour l'autre monde le plus promptement possible. O vanité des vanités ! passions des petites ames ! vous faites plus de malheureux que la fièvre, les rhumes, les pleurésies, et tous les maux ensemble, sur-tout chez les petites-filles de la grand'maman Eve.

LETTRE LXXIII,

D'ADOLPHE A SA TANTE.

Suite du Voyage dans le Valais. Des Bains de Leuck. Histoire de Pierre.

Le printemps pâlissoit, le soleil s'approchoit du Cancer, et, du haut de son char de triomphe, commençoit à inonder la terre de ses rayons enflammés ; c'est-à-dire, ma chère tante, que nous entrions dans l'été, lorsque, tourmentés de nouveau par notre humeur vagabonde, nous sommes remontés sur nos bêtes, avec mylord, de retour depuis un mois, et avons chevauché, pleins d'hilarité et de courage, dans les montagnes du Valais. Je passerai rapidement à travers Sion, qui nous rappelle une époque fâcheuse.

Digitized by Google

En sortant de la ville, nous avons pris la rive droite du Rhône. La montagne qui borde le fleuve est tapissée de prairies et de bois ; mais son aspect est sombre : elle est entrecoupée de gorges sauvages, au bout desquelles s'étendent des vallées supérieures, où l'on trouve des habitations, digne séjour de la philosophie. Nous atteignîmes la vallée d'Herens, arrosée par une rivière qui la divise en deux parties, en se précipitant dans le Rhône, de cataractes en cataractes, et de cascades en cascades, dont l'effet nous enchantoit. Tantôt elle mugit, écume sur des pierres qu'elle entraîne; tantôt elle paroît se reposer et dormir entre des prairies qu'elle fertilise : plus loin, elle se jette sur d'énormes rochers qu'elle ébranle. Des maisons bâties sur la côte de cette vallée, animent ce tableau, qui est des plus rians. Chaque habitant a sa demeure placée au centre de son domaine. L'extrémité de la vallée est fermée par le vaste glacier de Bagnes, qui contraste bien singulièrement avec le spectacle des grands bois et des riches pâturages : par malheur, les glaces usurpent peu à peu les terrains environnans. C'est sous ce glacier que la rivière de Bagnes prend sa source : on l'entend mugir sous les glaces, d'où elle s'échappe rapide et écumante.

Digitized by Google

Cinq mille ames forment la population de cette vallée. Ce peuple simple, hospitalier, de mœurs antiques, jouit d'une honnête médiocrité, qui devroit être le partage de tous les hommes : un peu de vin, des viandes salées, des légumes, du laitage, sur-tout du fromage rôti, voilà tout le luxe de leur table. Les voisins de la ville fêtent un peu plus le dieu Bacchus, et ont moins de rusticité que les montagnards; mais ils ont des désirs, des soucis, des querelles et des procès inconnus à ces bonnes gens. Leur bétail est beau et recherché. La plus grande partie des hommes vit, pendant l'été, sur les montagnes, occupée à la fabrication des fromages, et les femmes restent dans leur demeure, pour faucher les foins et se livrer aux travaux de la campagne. Les Valaisans se piquent d'entendre l'allemand, le français, l'italien, et même le latin.

Dans ces cantons, ainsi qu'en plusieurs autres de la Suisse, on se sert de poêles de pierre, qui sont d'un très-bon usage; ils conservent long-temps la chaleur, et supportent un très-grand feu sans se briser et sans incommoder : ils sont formés de l'assemblage de plusieurs morceaux.

Après que l'on a gravi un chemin ouvert le long des croupes des montagnes, la perspective se

Digitized by Google

développe avec magnificence. Elle est formée de petites montagnes qui s'élèvent en cônes, semées dans un espace de quatre lieues de longueur. Les unes présentent les ruines d'antiques châteaux, qui rappellent ces maîtres orgueilleux, qui ne sont plus qu'un peu de poussière, « ou, comme dit Bossuet, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue ». Les autres montagnes offrent des champs, des prairies ou d'agréables bosquets. Enfin, la variété des couleurs des diverses végétations, le Rhône et ses îles, le bétail répandu dans les pâturages, forment un tableau champêtre des plus pittoresques; c'est en l'admirant, et ne cessant d'en parler, que nous arrivâmes au bourg de Siders, où nous descendîmes à l'auberge du Soleil. Cette petite ville, capitale d'un district, a une position des plus heureuses : elle est au pied d'un amphithéâtre, qui se termine à une masse de montagnes qui la protégent contre la rigueur du nord. On y recueille des vins très-estimés, qui le seroient encore plus, si on les préparoit avec plus de soin.

Ce district est fameux par des goîtres d'une monstrueuse grosseur; cependant on en trouve dans la vallée d'Aoste de plus considérables. Nous vîmes à Siders quelques blafards bien plus à plaindre que les goîtreux, parce qu'ils

Digitized by Google

sont plus foibles. Nous n'y séjournâmes que vingt-quatre heures, dont près de la moitié fut consumée dans notre lit. Ce repos et la bonne chère ayant restauré nos forces, nous nous remîmes en chemin, joyeux comme des gens qui vont à la noce. A demi-lieue de Siders, on entre dans un très-beau vallon, dont le fond est une prairie d'un vert tendre, entrecoupée de bosquets charmans; les bergères, non pas les Amaryllis de Virgile, encore moins les Philis de Fontenelle et de Gresset, s'y retirent pendant la chaleur du jour. Un grand vignoble domine la prairie; plus haut, sont des champs abrités par des bois touffus. Mais de quel étonnement nous fûmes frappés à la vue d'un gibet, où flottoient suspendus, ou cloués, des restes de cadavres, des têtes et d'autres membres! quel spectacle hideux, au milieu d'un séjour champêtre et pastoral! On nous dit que ces gibets étoient communs dans le Valais, où la justice est rigoureuse, et le vol puni de mort, tandis qu'ailleurs on ne lui inflige que le châtiment du fouet. Ainsi, par-tout des gibets, des prisons, des vices et des crimes! Nous doublâmes le pas, pour nous éloigner d'un tableau qui nous soulevoit le coeur. Le chemin que nous prîmes est rapide, mais diversifié par les plus belles

Digitized by Google

échappées de vue : tantôt nous découvrions, dans une grande profondeur, entre d'énormes rochers, la rivière de la Dalle, qui descend des bains de Leuck; tantôt notre vue se reposoit sur la ville et le château, qui est comme la clef de la vallée. Nous vîmes des chevaux qui portoient des malades attachés dans des paniers; nous les regardions, non sans terreur, marcher suspendus sur le précipice.

Du chemin des galeries que nous avions pris, nous montions continuellement, ayant à notre droite une grande montagne, décorée de magnifiques champs rangés en amphithéâtre, sur laquelle existe une bourgade bâtie en bois : les maisons y sont si serrées, qu'elles ressemblent à une ruche d'abeilles; elles sont construites sur le même modèle; l'église seule coupe cette uniformité. Ce village est sans doute l'asile de l'égalité; la chercher hors des rochers et des montagnes, est la démence des prétendus philosophes. La route paroissoit toujours s'alonger, mais notre impatience étoit tempérée par les beautés que nous découvrions à tout moment : des touffes d'arbres, des bosquets charmans, et des rochers variés dans leur forme, succédoient à des tapis de verdure. Enfin, nous aperçûmes le village des Bains.

Digitized by Google

En y entrant, le premier objet qui nous frappa, fut la vue de quinze loups empaillés et suspendus sous la saillie de la maison d'un particulier, sans doute le grand-louvetier du canton. Leuck est assis sur une petite éminence qui domine la vallée, dans le centre d'un amphithéâtre de prairies, surmonté de magnifiques rochers, dont les sommets resplendissent de l'éclat des neiges et des glaces : sur cette élévation, les Bains voient une petite région du ciel, et jouissent, dans les grands jours de l'été, de l'aspect du soleil, depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures du soir ; le reste de la vallée n'en jouit qu'aux environs de midi : il est des districts où, dès le premier jour de décembre jusqu'au 10 janvier, le soleil ne jette jamais un rayon consolateur ; ils sont interceptés par l'énormité des montagnes.

La température de la vallée de Leuck est celle de la Sibérie. Souvent, au milieu de juillet, quand le vent des montagnes commence à souffler, c'est l'hiver qui descend tout-à-coup du Gemmi, avec ses brumes et ses frimats. Du pied des rochers, dans un coin de cette région sauvage, jaillissent, de tems immémorial, cinq sources d'eaux thermales qui se rendent dans les bassins destinés aux bains : elles sont chaudes

Digitized by Google

et sans odeur ; leur température et leur vertu sont différentes. Le mercure du thermomètre de Réaumur s'élève à quarante-deux degrés dans la plus chaude ; et ce qui nous étonna le plus, c'est la vue d'une source d'eau froide qui coule à quelques pas de cette source brûlante. On a trouvé, par l'analyse, que ces eaux sont imprégnées d'esprit de vitriol et d'une terre martiale ; elles sont rougeâtres et teignent la terre. Au mois de mai, elles se troublent et deviennent blanchâtres. On les prend de trois manières : en les buvant, elles guérissent les maladies internes, les obstructions, les jaunisses, les maux des intestins : par l'immersion, elles emportent les maladies de l'épiderme, dartres, lèpre, gale, érésipèle ; elles sont efficaces pour les maladies des nerfs, les rhumatismes, les sciatiques : enfin, l'usage de la douche rend la vie aux parties du corps paralysées. Ces bains se prennent sous des bâtimens couverts ; il y en a quatre dans le village, et un autre au dehors, dans le sein d'une prairie riante : l'un de ces quatre bains est destiné aux pauvres, qu'assistent les aumônes du riche et la bienfaisance des aubergistes.

Bien des gens ne peuvent supporter la transpiration excessive qu'excitent ces eaux ther-

Digitized by Google

males. Une de leur singulière propriété est de raviver les plantes flétries, et de conserver la fraîcheur et le coloris des fleurs. Les baigneurs entrent pêle-mêle dans le bain, d'une manière incommode et peu décente.

Nous trouvâmes à Leuck le comte de *** et la femme d'un fermier-général de Paris, tous deux venus aux eaux pour des douleurs rhumatismales : tous deux se plaignoient de la lenteur de leur guérison. « Comment avez-vous voyagé, leur demanda mylord? — Mais dans notre berline jusqu'au Kandel-Streig, et ensuite on nous a transportés jusqu'ici enveloppés dans des couvertures et des manteaux fourrés. — Vous êtes riches, sans doute? — Que fait notre richesse à notre maladie? — Elle empêche votre guérison. — Cela est nouveau, mylord! — Non, l'idée est ancienne. Si vous n'aviez pas de fortune, vous auriez gravi la montagne à pied, vous auriez joui de la salubrité de l'air, et celui des montagnes est un bain peut-être aussi salutaire que celui des eaux. De plus, l'exercice que vous auriez fait, en montant, auroit rétabli les ressorts de vos nerfs, facilité la transpiration et la circulation du sang. — De par tous les diables! comment voulez-vous qu'avec une sciatique je grimpe des ro-

Digitized by Google

chers escarpés ? — Comme vous pourriez. D'abord, vous feriez un pas; ensuite, deux, trois; et d'encore en encore, et d'efforts en efforts, vous finiriez par marcher légérement et opérer votre guérison ». Le comte promit de l'essayer; mais madame de *** dit qu'elle ne pourroit jamais, qu'elle n'y étoit pas accoutumée, et qu'il seroit dangereux de rompre ses habitudes. « En ce cas, madame, reprit mylord, habituez-vous à être malade; je ne tiens pas à mes ordonnances ».

Avant 1719, Leuck étoit une petite ville très-agréable; elle avoit une belle rue, une place ornée de portiques, et une magnifique auberge. A cette époque, une effroyable avalanche de neige partit, comme la foudre, du sommet de la montagne, emporta presque tout le village : tout fut entraîné ou enseveli sous l'immense volume des neiges, et soixante personnes y périrent. On réédifia plusieurs maisons, et les bains reprirent faveur : mais, en 1758, une nouvelle avalanche renversa presque tous ces nouveaux édifices : depuis, nombre d'habitans, les aubergistes même abandonnent ce lieu pendant l'hiver, et n'y reviennent qu'après que le temps des avalanches est passé. C'est dans le voisinage des bains que l'on

Digitized by Google

recueille ces simples précieux et les herbes vulnéraires qu'on emploie dans la médecine: on y trouve à la fois les plantes de tous les climats, des prairies émaillées de fleurs, des fraises colorées et d'un goût exquis : les neiges et les glaces y présentent le spectacle simultané du printemps et de l'hiver. La bonté des pâturages y donne un embonpoint prodigieux aux bêtes à cornes. On nous a assuré qu'en 1682, on y a tué un boeuf qui pesoit deux mille six cent cinquante-trois livres.

Nous fîmes à Leuck la rencontre d'un homme de beaucoup d'esprit, d'un caractère original, qui se nommoit Peters ou Pierre. A travers la rusticité de son vêtement, qui étoit celui d'un paysan suisse endimanché, on devinoit un homme qui avoit eu de l'éducation : son langage et sa conversation élégante et pure dans notre idiome, nous confirmèrent dans cette opinion. Une sciatique l'avoit attiré aux eaux, et sa vie active et dure l'avoit bientôt délivré de cette incommodité : il cultivoit la botanique. « Dans ma jeunesse, nous disoit-il, je lisois avidement les poètes, parce qu'à cette époque notre imagination ardente a besoin d'illusion ; mais à mon neuvième lustre, c'est mon âge, il faut des alimens plus solides. — Vous êtes privé, lui dis-je,

Digitized by Google

d'un grand plaisir, si Racine et Virgile sont bannis de votre bibliothèque. — Je sais que Voltaire a dit quelque part :

Qui n'aime pas les vers, a l'esprit sec et lourd.

Soit; je suis un montagnard, et je passe condamnation : d'ailleurs, j'ai ce rapport avec nombre de grands hommes, Mallebranche, Montesquieu et Buffon. Cependant je lis Lafontaine, parce que, dans ses fables, il me transporte au milieu des animaux, dont j'aime beaucoup la société ; je lis aussi Buffon par le même motif : j'ajouterai que, grâce aux sages conseils de J.-J. Rousseau, j'ai appris un peu de latin, et j'ai dans ma bibliothèque Cicéron, Sénèque et Tacite. Au reste, je n'ouvre des livres que pendant les longues nuits de nos hivers : l'été, je suis toujours *sub dio* occupé de mon ménage, de mon troupeau, de mon jardin, et de la recherche des plantes. — Vous êtes sans doute Français, lui dit mylord, et vous avez vécu à Paris? — Oui, mylord, mais j'habite le Kandel-Streig avec ma femme et mes enfans, où je tiens auberge dans ce moment; car vous saurez que nous gouvernons cette hôtellerie à tour de rôle pendant deux ans. Vous logerez nécessairement chez moi, où je vous recevrai de mon

Digitized by Google

mieux. La maison est fort belle, quoique de bois, et les meubles sont très-propres. Je pars demain à la pointe du jour, et j'irai préparer votre logement ». Tout ce que disoit ce philosophe agreste augmentoit notre surprise et notre curiosité. Mylord lui demanda s'il avoit voyagé à Londres? « Non, je n'aime pas plus votre ville enfumée que votre Shakespear. — Vous ne me flattez pas, dit mylord, un peu étonné de la franchise de cet homme. — Pardon, mylord, j'ai la véracité d'un montagnard. — Mais vous avez sans doute des motifs d'aversion ou d'improbation contre Londres et Shakespear? — Oui, sans doute, tort ou raison. Ces villes si fastueuses, si opulentes, si populeuses, sont le séjour de la misère, de l'avarice, du libertinage, de l'improbité et du malheur. — Vous avez lu Rousseau l'exagérateur, qui veut nous renvoyer à la vie des Hurons ou des Illinois. — Je suis plus modéré. Je crois que les hommes, divisés en petites sociétés, sont beaucoup plus heureux. Considérez les montagnards de l'Helvétie : c'est ici que, du haut de nos rochers, nous voyons d'un œil calme les fluctuations, les balancemens, les orages que la politique et les passions élèvent sur le reste du globe : c'est ici où la dignité de l'homme se dé-

Digitized by Google

ploie sur son front paisible et majestueux ; où chaque habitant peut vivre de son travail ; où le faste insolent ne foule pas l'indigence à ses pieds ; où les impôts n'aspirent pas la sueur du citoyen honnête et laborieux, pour engraisser les intrigans, les oisifs et les valets des gouvernans ; où le pauvre ne rougit pas de sa pauvreté devant le riche ; où l'égalité de fortune et de rang, ce roman politique des grands empires, distribue les jouissances en portions égales ; où cette égalité et le travail entretiennent les mœurs, l'attachement réciproque des époux, le respect filial, et la bienveillance générale des uns pour les autres. Voilà, mylord, ce qui n'existe ni à Londres, ni à Paris. Dans ces villes, l'humanité y est dégradée, la cupidité y allume tous les vices, les trois quarts des hommes y sont malheureux : je fais abstraction de ceux qu'assiégent la misère et la faim ; mais je soutiens que celui même qui jouit de la médiocrité est mécontent de son sort. Ses désirs sont sans cesse irrités par les jouissances et les prétendues délices des fortunés du siècle : il compare sa table frugale et son vin commun aux vins, aux mets exquis des festins des Apicius : en regardant leurs superbes hôtels, il se trouve à l'étroit dans son réduit modeste. S'il

Digitized by Google

sort de chez lui, il se traîne dans la boue; le vent ou la pluie le poursuivent, le bruit des carrosses l'effraie, et il voit son semblable, qui n'est souvent qu'un fripon adroit, le fouler, pour ainsi dire, sous les pieds de ses chevaux; heureux s'il en est quitte pour la peur! — Passons, dit mylord, sur les inconvéniens ou l'utilité du luxe; cette question est agitée de siècle en siècle, *et adhuc sub judice lis est:* mais pour condamner Shakespear, l'avez-vous lu dans l'original? — Non, je ne connois que la traduction de Letourneur, et quelques morceaux de Voltaire. — Je sais que Voltaire appelle les tragédies de cet auteur des monstruosités, qu'il le traite de singe, de saltimbanque: mais comment peut-on supposer que la nation anglaise, qui voyage pour s'instruire, qui sait apprécier et sentir les beautés de Racine, de Boileau, de Corneille, de Voltaire, puisse admirer stupidement un auteur détestable? Les détracteurs de ce beau génie oublient la maxime d'Horace: *Ubi plura nitent in carmine.* Ecoutez cette anecdote. Lord Southampton, homme d'un mérite très-distingué, ayant appris qu'il manquoit à Shakespear mille guinées pour le paiement d'une terre qu'il vouloit acheter, les lui envoya sur-le-champ. Croyez-vous que ce

lord

Digitized by Google

lord eût accordé cette gratification à un saltimbanque, auteur de tant de monstruosités »? Pierre convint que, ne sachant pas l'anglais, il ne pouvoit porter aucun jugement sur Shakespear; et, pour adoucir mylord, il lui dit que l'Angleterre avoit produit Newton, un des beaux génies qui aient existé, et Richardson, auteur de Clarisse, « que je lirois, ajouta-t-il, avec plus de plaisir, si l'avenue de son édifice étoit un peu moins longue ». Après ce petit compliment, il nous quitta, et nous nous séparâmes, en lui promettant d'aller bientôt le visiter dans son hermitage. Après son départ, la tournure, l'éducation de cet homme, si opposées à son costume et à son état, devinrent l'aliment de nos conversations et de nos conjectures.

Le lendemain, nous partîmes de Leuck : dans une demi-heure de marche, nous arrivâmes au bas des rochers du Gemmi. Figurez-vous l'escalier d'une vieille tour, façonné intérieurement en spirale : cette rampe a neuf cents pieds de hauteur; on l'a pratiquée à force de poudre, et si bien exécutée, que les chevaux et les mulets y marchent d'un pas ferme. On monte suspendu sur des abîmes, dont l'œil n'ose mesurer la profondeur, environné de la terreur et de la mort: le bruit d'une canne, des pas des bêtes

de somme, répété avec fracas par les échos, et grossi par l'imagination, augmente la frayeur. J'ai vu la courageuse Blanche pâlir plus d'une fois : cependant elle n'avoit pas voulu qu'on l'attachât sur son cheval (précaution que prennent bien des voyageurs), en disant plaisamment « qu'elle n'étoit pas encore folle à lier ». Elle disoit aussi en montant : « C'est ici l'échelle de Jacob ; elle touche au ciel, et ne finit pas [1] ». Mylord lui répliqua galamment, « qu'il y avoit en effet quelque rapport entre ces deux échelles, puisqu'un ange montoit aussi cette dernière ».

A chaque pas que nous faisions, la vallée des bains s'enfonçoit de plus en plus; les coteaux, les collines s'aplanissoient, et de nouveaux objets frappoient nos regards; c'étoient des sommets prodigieux tout couverts de glaces. La diversité des accidens de lumière et des masses de l'ombre, rend cet aspect magnifique : les couches de l'atmosphère varioient singulièrement, et, en avançant, les objets se

[1] Tout le monde sait ou doit savoir que le patriarche Jacob, s'étant reposé en route, vit en songe une échelle dont le pied touchoit à la terre, et l'autre extrémité au ciel : les anges montoient et descendoient, et Dieu paroissoit au haut de l'échelle.

Digitized by Google

dessinoient avec la plus grande netteté et une extrême précision, tandis que ceux dont nous nous éloignions s'effaçoient par degrés sous un voile nébuleux.

Nous parvînmes enfin dans une enceinte de rochers, image de la désolation et du chaos. Je gravis avec mylord sur une hauteur, d'où nous n'apercevions que des montagnes écroulées, fracassées, roulées les unes sur les autres, et, au milieu de ces horribles débris, un lac de trois quarts de lieue de largeur. C'est au centre de cette dévastation que l'on voit un hospice entouré de rians pâturages qui peuvent nourrir deux mille moutons pendant quatre mois de l'année. Nous y trouvâmes du pain, du vin, du lait et du repos. On évalue à mille toises perpendiculaires la hauteur de cette montée, et celle du Gemmi à deux mille deux cents. Notre hôte étoit d'une haute stature, et son caractère plein d'aménité : il avoit pour toute société ses troupeaux, et une jeune parente aveugle, à laquelle il servoit de père. Cette jeune fille eut beaucoup d'attention pour Blanche, et lui dit qu'elle devoit être bien jolie. « Comment le savez-vous, répliqua Blanche, puisque vous ne me voyez pas? — J'en juge par le son de votre voix, qui est si doux, si tou-

Digitized by Google

chant, qu'il ne peut sortir que d'un beau corps ».
Son parent prétend que cette fille se trompe très-rarement sur la figure de ceux qu'elle entend, et qu'elle aime ou hait, suivant que la voix de la personne qui lui parle, flatte ou choque son oreille.

Nous reprîmes notre route, après trois heures de repos, et, au déclin du jour, nous entrâmes dans la vallée du Kandel-Streig, et nous descendîmes chez Pierre, le philosophe aubergiste. Nous fûmes accueillis comme Ulysse chez Alcinoüs. Il nous présenta ses trois enfans et sa femme, beauté défleurie par sept lustres et le hâle des étés, mais parée encore de sa simplicité, de sa modestie, et d'un reste de beauté. Le petit Pierre, âgé de dix ans, paroissoit tout honteux de sa jolie figure. En arrivant, chargés de fatigue, nous demandâmes à souper, et, de la table, nous tombâmes dans les bras de Morphée.

Le lendemain, quand le soleil argentoit à peine le sommet des montagnes, nous allâmes nous promener dans la vallée, après avoir commandé notre dîner à l'heure des Romains ou des Anglais, ce qui n'est pas l'usage de la Suisse, où ce repas se fait d'abord après midi. Notre promenade fut très-agréable. Cette vallée renferme les plus beaux pâturages : c'est une

Digitized by Google

plaine sur laquelle s'élèvent de petits monticules qui forment entr'eux des vallons d'une fraîcheur délicieuse. Deux rivières la traversent; l'une est le Kandel-Streig; l'autre, dont le cours n'est que d'une demi-lieue, sort d'un petit lac qui baigne le pied d'un grand rocher : les eaux de ce lac sont limpides; il nourrit, ainsi que la petite rivière, d'excellens poissons.

Après nous être promenés long-temps, et avoir aiguisé notre appétit, nous nous assîmes au pied d'un rocher, sur un gazon frais, où nous déjeûnâmes avec de l'excellent thé de mylord, du beurre et de la crême parfumée de notre hôte. Après cet agréable repas, pour achever de nous délasser, et jouir de la beauté du site et du jour, je pris l'Arioste, et je lus à haute voix le cinquième chant de son poëme, qui contient l'épisode si touchant *della bella Ginevra*, que Blanche aime beaucoup, et qui commence par ce trait de morale:

Tutti gli animai che sono in terra,
O che vivon quieti, o stanno in pace;
O se vengono a rissa e si fan guerra,
Alla femina il maschio non la fece.

Je me suis avisé de traduire ces quatre vers:

Oui, tous les animaux du ciel et de la terre,

Digitized by Google

Dans le sein de la paix coulent leurs heureux jours;
Ou si parfois entr'eux peut s'allumer la guerre,
Ils épargnent du moins l'objet de leurs amours.

Les maisons du Kandel-Streig sont semées çà et là; toutes annoncent l'aisance de ce district, peuplé de quatre-vingt-cinq hommes portant les armes. Les rochers qui contournent cette vallée ont des aspects très-pittoresques, et plusieurs gorges sauvages, dont l'une conduit à la vallée de Castre : c'est un lieu séparé du reste du monde, digne séjour de Robinson Crusoé, ou de J.-J. Rousseau. Tout l'espace de cette gorge, qui est entre ces deux magnifiques rochers, est si serré qu'il est entièrement occupé par un petit sentier, et un torrent qui descend d'un rocher. Nous n'avions sous les yeux que des rocs écroulés, des pics ou des précipices horribles. L'obscurité de cette gorge, la brume qui s'élève du torrent, et les cascades qui se précipitent de tous les côtés, y répandent l'effroi. On découvre ensuite quelques arbustes et des arbres échappés à la chute des rochers et à celle des eaux. Mais tout-à-coup nous fûmes frappés agréablement de l'aspect imprévu d'un vallon charmant, et de nombre d'habitations sur le penchant des collines, au pied des sommets des glaciers les plus menaçans : telle est

Digitized by Google

la vallée de Castre, l'une des plus singulières des Alpes. C'est au moins le séjour de la paix: les habitans n'y ont que les désirs et les besoins d'une vie simple et frugale : l'usage du pain leur est presqu'inconnu, et ceux qui en ont mangé, hors de leur vallée, le regardent comme une friandise dont l'homme doit se passer. Ils sont effrayés des travaux qu'exige la culture du froment, et ils remercient la providence de l'aspérité de leur sol, qui les exempte de tant de fatigues. C'est dans ce point du globe que les hommes sont vraiment frères:

Spesso in poveri alberghi, e in picciol tetti
Nelle calamitadi e ne i disagi
Megglio s'aggiongon d'amicizia i petti,
Che fra richezze invidiose ed agi.

Chez ce peuple agreste, un malheur particulier devient un malheur général, tandis que, chez les nations polies, les hommes cherchent leur bonheur aux dépens les uns des autres. La même simplicité de moeurs règne à peu près au Kandel-Streig; leur innocence rend inutile la présence d'un pasteur : il n'y a qu'une chapelle où, tous les quinze jours, un ministre de Fruttingen vient officier; le jour de son arrivée est une fête pour lui et les habitans. Mais

Digitized by Google

je vous dois l'histoire de l'hôte Pierre, qu'il nous avoit promise. Il nous mena dans son jardin, où, rangés en cercle dans une cabane, au milieu des poules, des vaches et des chiens, il commença sa narration :

« Pierre est mon nom de baptême; je tais celui de ma famille : je l'ai presqu'oublié. Je suis né sur les frontières de l'Alsace, moitié Allemand, moitié Français. Mon père, bon gentilhomme, capitaine dans un régiment allemand au service de France, m'y obtint une sous-lieutenance, à l'âge de onze ans. Peu de temps après, en 1744, j'entrai en campagne, et j'en ai fait quatre sous le maréchal de Saxe. A Fontenoy, en 1745, je portois le drapeau; et un soldat ennemi ayant voulu me l'arracher, je lui cassai la tête d'un coup de pistolet. Cette action d'un officier si jeune fit du bruit dans l'armée; Louis XV en fut instruit, et demanda à me voir : je lui fus présenté avec mon père, par le maréchal. Le roi me caressa beaucoup, me promit ses bontés, et me fit donner une gratification de quatre cents livres. Je dînai ce jour-là chez le maréchal, qui me plaça à sa gauche, et mon père à sa droite. Vous voyez que ma carrière s'ouvroit d'une façon brillante, et que l'avenir m'offroit la plus belle destinée;

Digitized by Google

ce beau rêve s'est terminé par tenir auberge dans les montagnes d'Helvétie.

» Mon père, bon officier, regardant le métier des armes comme le plus glorieux de la terre et le seul digne d'un gentilhomme, et la bravoure comme la première des vertus, me donna une éducation toute militaire : l'exercice, l'art de l'équitation et de l'escrime, un peu de géométrie, et l'histoire romaine et de France, voilà où se bornèrent mes études et mon érudition jusqu'à l'âge de vingt ans. Cependant je jouois très-bien au trictrac et au billard, dont les profits suppléoient l'extrême modicité de ma pension et de mes appointemens.

» Deux ans après la paix de 1748, mon père, affoibli par ses campagnes et ses blessures, quitta le service, et alla cultiver sa terre et ses lauriers. Confiné dans son antique château, il ne quitta jamais sa croix de Saint-Louis ; redingotes, robe-de-chambre, bonnets de nuit, étoient décorés du ruban ponceau : il ne se promenoit, dans la campagne ou dans le village, que l'épée au côté, et sa cocarde attachée au chapeau : il avoit dans son château une galerie toute tapissée de tableaux de batailles. Il ne concevoit pas la réputation d'Homère, de Virgile, de Racine et de Voltaire, qui n'étoient

Digitized by Google

ni guerriers, ni gentilshommes : ses héros étoient Faber, Chevert, et un certain Pontis dont il lisoit sans cesse les mémoires très-fabuleux ; mais malheur à qui lui auroit nié l'existence de ce prétendu guerrier, car il s'étoit battu contre un de ses camarades, pour prouver qu'il n'étoit pas un être imaginaire, et, pour prix de son attachement à son héros, il reçut une blessure considérable. La dévotion et les romans de chevalerie remplirent agréablement le reste de ses jours. Il avoit l'honneur et la probité des antiques chevaliers ; il s'étoit battu sept fois en combat singulier, et avoit presque toujours été blessé. Dans son dernier duel, il eut le malheur de tuer son adversaire, et, loin de le plaindre, il dit qu'il étoit mort en gentilhomme, au lit d'honneur ; mais lorsqu'il apprit que cet infortuné laissoit une femme et des enfans dans l'indigence, il leur assura une pension.

» La paix faite, je passai ma vie dans les garnisons, vie bien insipide pour un être pensant. J'atteignois ma vingtième année, lorsque le régiment fut envoyé à Strasbourg. J'y devins bientôt épris de la sœur d'un de mes camarades, jeune homme de mon âge, auquel j'étois lié de l'amitié la plus tendre, sentiment si vif dans la jeunesse, et si tiède dans l'âge mûr. Henri,

Digitized by Google

c'est le nom de baptême de mon jeune ami, favorisoit mon inclination auprès de sa mère et de Joséphine sa soeur, riche d'une dot considérable pour moi, cadet de famille. Je vous peindrai en peu de traits le caractère et la figure de l'intéressante Joséphine. Elle avoit plus de grâces et de physionomie que de beauté : elle étoit bien faite et d'une taille élevée, les yeux un peu myopes, mais animés d'un feu doux. On reprochoit souvent à sa physionomie un air froid et dédaigneux ; mais ce dédain n'étoit point dans son ame noble et fière : sa fierté tenoit à la décence, et la sensibilité l'éloignoit de l'orgueil. Cependant, Joséphine comptoit peu de courtisans dans les jeunes militaires : elle avoit un défaut, ainsi qu'ils le disoient, qui les repoussoit ; c'étoit son goût pour la lecture, son aversion pour les assemblées tumultueuses où la vanité vient apporter et respirer l'ennui, et sur-tout son dégoût trop visible pour les fadeurs banales qu'on lui débitoit. Aussi mes camarades la nommoient la belle Arsène, c'est-à-dire la bégueule. Je fus assez heureux pour ne pas lui faire de ces complimens fastidieux, et ce fut par cette économie de douceurs que je parvins à lui plaire. Lorsque nos ames commencèrent à s'entendre, elle

Digitized by Google

me reprocha mon oisiveté, mon ignorance; me dit qu'il n'y avoit pas une grande gloire à être brave, que c'étoit celle des Vandales, des Cimbres, des Teutons, qui valoient bien les Français pour l'intrépidité et la valeur; mais que l'urbanité, l'esprit, l'instruction devoient distinguer l'officier français de la horde des peuples sauvages, et adoucir ce que le métier des armes peut avoir de hideux et de féroce, aux yeux de l'humanité et de la philosophie. Elle ajoutoit à ces principes, qu'elle n'épouseroit jamais un homme qui en auroit tué un autre dans une affaire particulière. Ces remontrances d'une personne aimée produisirent leur effet. Je commençai à ouvrir les livres, et, soit désir de plaire ou penchant naturel, mon goût pour la lecture s'accrut et se fortifia de jour en jour. Dès ce moment, je ne parus que très-rarement au café et au billard, rendez-vous de tous mes camarades : j'étois à mon devoir ou dans ma chambre, et le soir auprès de Joséphine. Enfin, l'amour changea mon être, et me donna une ame toute nouvelle : aussi mes camarades ne m'appeloient plus que Caton le cadet, ou le philosophe.

» Depuis six mois, je menois une vie heureuse entre l'amour, l'amitié et l'étude, lorsque

Digitized by Google

le génie du mal, échappé des enfers, fit tonner l'orage sur ma tête, et renversa mon bonheur et mes espérances. Après un grand repas que nous avions donné aux lieutenans du régiment de Normandie, où le vin et la joie animèrent les esprits, on m'entraîna au billard; nous fîmes ce qu'on appelle une *poule* : il survint un point de litige entre Henri et moi. Malheureusement, dans la chaleur de la discussion, je laissai échapper cette phrase : « Cela n'est pas vrai ». Henri, d'un caractère vif, et d'ailleurs échauffé des vapeurs du vin, me réplique aussitôt : « C'est toi qui en as menti »; et il accompagna ces mots du geste outrageux d'une queue qu'il tenoit à la main. A cet aspect, un silence profond succéda à la rumeur et au vacarme de notre assemblée. Il sembloit que la foudre fût tombée au milieu de nous : moi-même, à la vue d'un affront fait par un ami si cher, le frère de Joséphine, je restai immobile de douleur. Lui, sentant sa faute, rouge de confusion, pénétré de regrets, s'évada sans mot dire. Je sortis bientôt après lui, et j'allai m'enfermer dans ma chambre; j'y passai toute la soirée et toute la nuit dans une agitation violente; je sentois qu'il me falloit égorger mon ami, ou être déshonoré aux yeux des hommes. Le lendemain,

Digitized by Google

à neuf heures du matin, j'étois encore en proie aux plus cruelles perplexités, lorsque le premier lieutenant du régiment avec un autre de mes camarades entrèrent dans ma chambre. Le premier lieutenant porta la parole, et me demanda ce que je me proposois de faire, après la scène de la veille » ? Je voudrois pardonner, lui dis-je. — Pardonner ! et l'honneur ? sachez que le régiment ne le souffrira pas : il faut vous battre, ou vous êtes déshonoré et perdu. — Il suffit ; je me battrai. — Nous sommes nommés pour vous servir de témoins. — Eh bien ! messieurs, marchons ». J'allai chez Henri, et mes deux camarades m'attendirent dans la rue. — Je monte chez mon ami : juste ciel ! sa sœur étoit auprès de lui ; elle cherchoit à le consoler, et lui demandoit la cause de son émotion, de sa tristesse. Lorsqu'elle m'aperçut, elle s'écria : « Vous venez à propos ; mon frère a besoin des consolations de l'amitié : j'ignore le sujet de son chagrin ; mais il m'inquiète ». Je gardois le silence, accablé du poids terrible de mes réflexions. Henri, qui comprit le motif de ma visite, pria sa sœur de s'éloigner. « J'y consens, dit-elle, puisque je vous laisse dans les bras d'un ami. Je vous le recommande, ajouta-t-elle, en s'adressant à

Digitized by Google

moi ; tâchez de lui faire oublier ses peines ».
Une seule parole ne put sortir de mon cœur oppressé ; je ne lui répondis qu'en lui baisant la main, et elle se retira en me jetant un regard des plus tendres. Quelle situation ! je l'aimois ; elle me recommandoit son frère, mon ami intime ; et j'allois l'égorger ! O préjugé gothique !
« Mon ami, me dit Henri, je vois ce qui t'amène ; j'ai fait une grande faute, je t'en demande pardon. Mais l'honneur veut du sang, je le sais ; je vais te suivre. — Ah ! mon cher Henri, quel malheur ! je suis au désespoir » ! A ces mots, il me saute au cou, m'embrasse ; et pressés dans les bras l'un de l'autre, nous versons un torrent de larmes. Après cette scène déchirante, Henri prit son épée, et nous descendons : nous trouvâmes à la porte deux témoins de plus. Le régiment avoit nommé deux capitaines, et choisi les officiers les plus austères et les plus impitoyables. Nous sortons de la ville tous les six en silence. Nous arrivons dans un lieu solitaire, ombragé de beaux arbres, et couvert d'un tapis de verdure : les rayons du soleil, tempérés par le feuillage, y répandoient un jour doux et voluptueux. « Cet endroit convient, disent les témoins ; il est écarté et tranquille. — Ah ! me dis-je tout

Digitized by Google

bas, ce n'est pas du sang de mon ami qu'il devroit être arrosé ». Nous quittons nos habits, et tirons nos épées. Lorsque Henri et moi nous nous vîmes ainsi dépouillés, l'épée à la main, prêts à fondre l'un sur l'autre, le souvenir de notre amitié, de nos caresses, de nos confidences mutuelles, de nos jeux, de notre gaieté, réveillèrent notre sensibilité. Nous restâmes quelques minutes sans mouvement; enfin, Henri me dit : « Mon ami, si tu me tues, je te recommande ma mère et ma sœur. — Ah! plutôt mourir mille fois que d'être ton assassin! — Messieurs, s'écrie un des deux capitaines, qu'attendez-vous? nous ne sommes pas venus ici pour disserter et nous attendrir. — Allons, mon ami, défends-toi, dis-je à Henri »; et en même temps je l'attaque. D'abord nous nous battons très-mollement. Le même capitaine nous crie : « Messieurs, il faut du sang; battez-vous comme il faut, en gens d'honneur ». J'ignore si c'est la vue du danger, ou un instinct de férocité né dans le cœur de l'homme; mais après quelques coups parés et ripostés, notre combat s'échauffe. Henri me porte un coup d'épée qui me blesse légérement au bras; je lui riposte par un autre qui lui pénètre le bas-ventre : je vois le sang jaillir, et je lui crie :

« Henri,

Digitized by Google

« Henri, tu es blessé. — Oui, dit-il, en s'appuyant sur la pointe de son épée; je ne puis plus me soutenir, je me meurs; tu m'as tué. — Non, tu ne mourras point », m'écriai-je, en jetant mon épée au loin; et le prenant dans mes bras, je l'étends par terre; je couvre sa blessure de mon mouchoir, et je demande ensuite aux officiers qui voyoient cette scène d'un œil tranquille, s'ils étoient contens? « Oui, c'est assez pour aujourd'hui ». J'appelai alors deux paysans qui nous regardoient stupidement. Nous construisons un brancard à la hâte, et nous transportons le malheureux blessé chez le chirurgien le plus proche. Je ne quittai Henri que quand le premier appareil fut mis, et que le chirurgien m'eut donné quelqu'espérance de guérison. Je n'osai accompagner mon ami à son logement; je craignois la présence et le ressentiment de sa mère et de sa sœur. Hélas! je ne tardai pas à être instruit de leur indignation; je reçus ce billet de Joséphine:

« Vous devez sentir, monsieur, que le meurtrier de mon frère ne peut jamais m'appartenir: ma mère est très-irritée contre vous, et me charge expressément de vous interdire tout accès dans la maison. Quant à moi, je vous crois plus malheureux que coupable ».

» Ce billet combla la mesure de mes chagrins; je perdois une maîtresse, ma première inclination, et j'avois, nuit et jour, devant les yeux, mon ami tout baigné de son sang, dans les bras de la mort; je l'entendois encore qui me disoit : « Mon ami, je meurs, tu m'as tué; je te recommande ma mère et ma soeur ». Je répondis à l'aimable Joséphine; je lui peignis ma douleur et la cruelle nécessité qui m'avoit forcé de me battre avec son frère. Elle me fit dire par une de ses amies, qu'on lui avoit rendu compte des causes de ce fatal combat, qu'elle me rendoit justice, et n'imputoit qu'aux loix barbares de l'honneur et du préjugé, cet événement désastreux; mais que sa mère ne pouvoit entendre prononcer mon nom sans frissonner d'horreur. Ce qui mêla quelques rayons de joie à ma tristesse, ce fut la certitude que j'eus que la blessure de Henri n'étoit pas mortelle. Je reçus, quelques jours après, une lettre de mon père qui, informé par le lieutenant - colonel, son ami, de l'affront que j'avois reçu, et de la vengeance que j'en avois tirée, me félicitoit de m'être comporté en brave officier, en gentilhomme digne de son nom; ajoutant qu'il présumoit assez bien de son fils, pour croire que j'achéverois de laver ma honte

Digitized by Google

dans le sang de mon ennemi. « Encore du sang, m'écriai-je ! ma main n'en a que trop versé ! quoi ! il faut que j'achève d'assassiner mon ami, pour être honoré dans le monde et chéri de mon père » !

» Au bout d'un mois, Henri, guéri de sa blessure, reparut à la parade ; nous nous vîmes sans nous parler : mais mon cœur tressaillit de joie à son aspect. Je remarquai que la plupart des officiers avoient les yeux sur moi ; j'y donnai peu d'attention. Le lendemain, je fis la même observation sans m'y arrêter davantage. Mais le jour suivant, à huit heures du matin, le premier lieutenant et son même compagnon arrivèrent chez moi ; le premier lieutenant me dit : « Tout le régiment est étonné de votre tranquillité ; Henri est rétabli, il sort depuis trois jours, et vous ne l'avez pas encore appelé à un autre combat ? Ignorez-vous que l'affront qu'il vous a fait, ne peut être lavé que par sa mort ou la vôtre ? — Messieurs, chacun se figure l'honneur suivant sa fantaisie : il est des pays où l'on prête sa femme aux étrangers pour en être honoré ; dans d'autres, on a immolé des victimes humaines pour honorer les dieux ; les femmes indiennes se brûlent toutes vives après la mort de leur mari,

pour suivre les loix de l'honneur; dans un régiment allemand, il faut égorger son ami pour être estimé. Vous me permettrez donc aussi de me faire un honneur à ma guise; je ne serai pas l'assassin de mon ami; je ne priverai pas une famille respectable d'un fils, d'un frère, leur ornement et leur appui, et la patrie d'un excellent sujet : je ne laverai point mes mains dans son sang, pour effacer je ne sais quelle tache imaginaire; et je ne puis être déshonoré, puisque je suis honnête homme, et qu'à la guerre j'ai toujours fait mon devoir aussi bien que tout autre. — Quoi ! monsieur, vous ne vous battrez pas, s'écrie le premier lieutenant tout étonné? — Non, monsieur, très-positivement. — Votre conduite est surprenante; je vais en instruire le régiment qui prononcera sur votre sort ». Il revint deux heures après, et me demanda si je persistois à ne pas me battre jusqu'à la mort de l'un de nous deux? « Oui, monsieur, je persiste : si votre honneur me l'ordonne, l'humanité, l'amitié et la raison me le défendent. — Monsieur, les philosophes sont de mauvais guerriers, et nous n'en voulons point dans le régiment. Je suis forcé, au nom de tous mes camarades, de vous demander votre démission. — Je vous la donne; j'aime

Digitized by Google

mieux renoncer à mon emploi, que d'être un assassin en titre : que l'on me compte mes appointemens de trois mois qui me sont dus, et je partirai demain. — C'est votre dernier mot? — Oui, monsieur ; je suis fâché de ne pas emporter l'estime de mes camarades ; mais j'aurai celle des esprits bien faits, des ames sensibles, et la mienne ». On m'envoya l'argent qui m'étoit dû, et six cents livres de plus que le régiment devoit retirer de mon successeur. Navré de douleur, mais rassuré par la voix de ma conscience, je me préparai à mon départ. Ce nouveau duel m'inspiroit d'autant plus d'horreur, que je me sentois supérieur à mon ami par la force et l'adresse dans cet art assassin de l'escrime. La nuit commençoit lorsqu'un notaire que je connoissois, entra dans ma chambre, et jeta sur ma table un rouleau de cinquante louis. Je lui demandai d'où venoit cet argent? — « Un de vos créanciers l'a apporté chez moi pour vous le remettre, en me disant que c'étoit une dette qu'il acquittoit. — C'est mon cher Henri ! m'écriai-je ; oui, c'est la dette de son coeur généreux : dites-lui que je le prie de venir dans la nuit m'embrasser avant mon départ. Cependant emportez cet argent ; si je le vois, je m'arrangerai avec lui ». Le

Digitized by Google

notaire sortit sans répliquer davantage; mais bientôt mon cher Henri arriva, s'élança dans mes bras; nous pleurâmes serrés l'un contre l'autre, sans pouvoir proférer une parole. Quand il put parler, il me demanda pourquoi je refusois son argent? — « Parce que je n'en ai pas besoin : mais je te promets de recourir à toi, si mon père me laisse sans secours ». Satisfait de cette promesse, cet ami tendre déplora notre malheur, la fatalité qui nous séparoit, après dix ans de la plus douce et tendre intimité. Il me demanda encore pardon de sa vivacité; il m'apprit que sa sœur me regrettoit beaucoup, mais que depuis deux jours sa mère l'avoit emmenée dans un vieux château à trente lieues de Strasbourg; que cependant il se proposoit de faire ses efforts pour l'appaiser, pour l'engager à m'accorder la main de sa sœur. « Non, mon ami, il n'est plus temps; je suis épris plus que jamais de l'aimable Joséphine, elle eût fait la gloire et le bonheur de ma vie : mais je ne lui conviens plus; je suis sans état et sans fortune, et presque déshonoré aux yeux des hommes. Tout ce que je la prie de m'accorder, c'est son estime et un peu d'amitié ». Ensuite Henri me fit part de ses projets; il avoit pris ses camarades en aversion,

Digitized by Google

et il alloit solliciter du service en Prusse, où il avoit un oncle, major dans le régiment de ***, qui l'aimoit beaucoup, et désiroit vivement de l'avoir auprès de lui. Nous passâmes le reste de la nuit dans les épanchemens de l'amitié, nous embrassant, versant des larmes, et nous jurant un souvenir et un attachement éternels. La renaissance du jour nous sépara, et nous nous dîmes : « Adieu, adieu, mon cher ami » ! en nous arrosant de nos larmes. Hélas ! je l'embrassai pour la dernière fois ! Il partit pour Berlin, entra dans le régiment de son oncle, où il se distingua : mais son intrépidité lui a coûté la vie ; il a péri en 1757, sous les murs de Prague, à la bataille de Chotzemitz que perdirent les Prussiens. Je ne sais s'il eut un pressentiment de sa mort ; mais cette même année, à l'ouverture de la campagne, il m'écrivit une lettre où il me disoit : « Mon ami ! je voudrois bien te voir et t'embrasser encore une fois. Oh ! oui, je te jure qu'à la fin de la campagne, si je suis encore vivant, j'irai te joindre, en quelque lieu que tu sois. Adieu, mon tendre ami ! Quand nous reverrons-nous, et dans quel pays ? Dieu le sait » ! Avant mon départ de Strasbourg, j'écrivis une lettre à mon père, où je lui exposois ma conduite ; je cherchai à me justifier par les

Digitized by Google

loix de la morale et de l'humanité, et le priai de m'écrire à Nancy, où j'allois me rendre. Voici sa réponse :

« Vous avez déshonoré mon nom, dégradé votre noblesse ; gardez-vous de reparoître chez moi ; je vous brûlerois la cervelle. Je vous envoie une lettre-de-change de douze cents livres, par un reste de pitié pour un malheureux, l'opprobre de ma vieillesse et de ma race. C'est tout ce que vous devez attendre de César-Alexandre, baron de *** ».

» A cette lecture, je restai un quart d'heure dans un désespoir morne et silencieux ; mais enfin j'en appelai à mon courage, à la providence, aux ames sensibles et au petit nombre des sages. Je ne répondis point à mon père, résolu de lui cacher ma destinée, de vivre seul, ignoré au milieu des hommes, dont je méprisois les préjugés barbares et les fausses vertus.

» Incertain encore du parti que je prendrois, du pays que j'habiterois, je voulus voir les Vosges, montagnes qui séparent la Lorraine de l'Alsace et de la Franche-Comté. Hélas ! je ne me plaisois plus qu'aux lieux aussi tristes que moi : mon ame trouvoit je ne sais quel rapport entre le silence et l'aspérité de ces monts, et le sentiment qui l'oppressoit. Le malheur réveilloit

en moi ce penchant secret que j'avois pour les lieux agrestes et pour la solitude, penchant qui depuis s'est fortifié, et m'a fixé enfin au Kandel-Streig : il ne m'a manqué qu'un peu de dévotion pour me faire embrasser la vie érémitique, et imiter les Paul et les Antoine.

» En montant dans les Vosges, je sentois diminuer le poids qui pesoit sur mon cœur. Cependant, un jour où je me trouvai au milieu d'une enceinte de rochers arides, sourcilleux, où nulle trace de végétation ne récréoit la vue, où l'immobilité et le silence sembloient annoncer le sommeil de la nature, je m'assis sur un rocher, et m'y abandonnai à une profonde rêverie; mon ame se nourrit de souvenirs amers, et un torrent de larmes s'échappa de mes yeux. Je songeai à mon père, à ma famille, à mon ami Henri, à cette aimable Joséphine, le premier objet que j'avois aimé; tous ces liens de mon cœur étoient rompus pour jamais! « Me voilà donc, me disois-je, seul dans l'univers, sans fortune, abandonné des hommes, proscrit, déshonoré pour avoir écouté la voix de l'humanité, et n'avoir pas voulu déchirer le sein de mon ami! Que vais-je devenir? quel sera mon asile »? Ici mes larmes recommencèrent; mais cette effusion me soulagea : peut-

être le soleil qui perça dans ce moment les nuages qui le voiloient, en rendant la sérénité au ciel, la versa aussi dans mon ame. Il faut si peu de chose pour l'obscurcir ou la rasséréner ! le moral est tellement lié au physique ! Pressé alors par l'appétit, je tirai de mon sac un morceau de pain durci et du fromage ; une source voisine me désaltéra. Après cette réfection, ce désert qui m'avoit d'abord paru si sombre, si horrible ; éclairé des rayons du soleil, me parut agréable et pittoresque : je résolus d'y passer une partie de la journée. J'avois acheté à Nancy le roman de Robinson Crusoé, que je n'avois jamais lu : je me fis un petit siége de terre molle et de mousse, et là, plus à mon aise que sur la pierre, je commençai ce livre fameux, qui fut imaginé d'après les aventures d'un Anglais jeté par son capitaine dans l'île de Jean-Fernandès (*aa*). Je ne lus pas ce livre, je le dévorai ; les situations m'entraînoient : les loisirs, les travaux, le bonheur d'une existence si calme, loin des hommes, au sein de la nature, m'identifioient avec lui ; je jouissois de ses plaisirs, tremblois de ses dangers ; je m'enflammois pour une vie qui me paroissoit si fortunée : enfin, l'impression que me fit ce roman fut si forte, que, pendant long-temps, je n'ai

Digitized by Google

rêvé que cabanes, solitude, vie champêtre, et n'ai vu le bonheur que dans l'île de Robinson. Cette lecture m'attacha tellement que j'oubliai les heures ; et le soleil s'abaissoit vers l'horizon, lorsque je me rappelai que j'étois éloigné de tout asile. Je me mis en route, et marchai toujours à grands pas, sans apercevoir aucun village. L'ombre s'épaississoit, le crépuscule s'éteignoit, et bientôt la nuit m'enveloppa de ses ombres. Je ne savois où diriger ma course ; je ne découvrois aucun sentier : je montai sur un rocher éminent pour embrasser un plus vaste horizon ; j'aperçus une lumière fort éloignée : ce fut pour moi l'étoile du nord ; elle dirigea mes pas. J'entendois le hurlement des loups ; j'en vis deux qui m'approchoient ; un coup de pistolet les mit en fuite : d'autres revinrent quelques momens après ; je m'en débarrassai de la même manière. Enfin, j'atteignis la hutte où brilloit la lumière ; un berger l'occupoit : il me reçut avec cette humanité, partage des ames que l'intérêt et la société n'ont point encore endurcies ; il partagea son souper et sa paille fraîche avec moi. Cet homme étoit gai, plaisant ; il chantoit sans cesse. Je lui demandai s'il ne manquoit rien à son bonheur ? « Une femme, dit-il, avec qui je puisse rire et chan-

ter, car la joie est le baume de la vie. — Et si votre femme est de méchante humeur? — Je la laisserai, et je chanterai tout seul. — Et si elle vous fait enrager? — Je l'enverrai au diable, et je chanterai tout seul. Au reste, bon si je me marie, bon si je ne me marie pas; Dieu est le maître ». Voilà, dis-je en moi-même, de la philosophie de bon aloi.

» Mais laissons les Vosges, et marchons à Paris, où mon libre-arbitre me conduisit. Quel étoit mon plan? je ne sais. La fluctuation de mes idées m'empêchoit d'en former aucun; et j'ignore pourquoi j'allai à Paris, plutôt que dans toute autre ville. Je pris, en arrivant, le nom de baron de Winter : c'étoit celui de mon aïeul maternel. Ma première liaison accrut la mauvaise opinion que je commençois à avoir des hommes. Le chevalier de Saint-Aubin logeoit dans le même hôtel, sur le même palier que moi; il s'empressa de faire ma connoissance. Un air d'enjouement, une tournure aisée, une figure agréable prévenoient en sa faveur : la chaleur de ses offres, ses protestations d'amitié interdisoient la réflexion. Il m'accompagna aux spectacles, me présenta dans plusieurs sociétés, chez sa maîtresse, la marquise de ***, qui, à la seconde visite, me fit entendre que le

chevalier étoit un libertin usé, et qu'il ne tiendroit qu'à moi de le remplacer. J'éludai la faveur, bien persuadé qu'elle me congédieroit à mon tour, après m'avoir usé, selon son expression. Peu à peu le caractère du chevalier se dévoila, et je compris que notre amitié s'évanouiroit comme un météore au premier souffle d'un vent léger. Cet homme brillant s'étoit fait un honneur à sa guise; il consistoit à payer les dettes du jeu dans vingt-quatre heures, et à se battre à la moindre suspicion de la plus légère offense. Il avoit tué deux de ses amis en combat singulier, et il n'auroit pas troqué sa gloire contre celle de Socrate ou de Cicéron, qui ne s'étoient jamais battus. Cependant cet homme d'honneur étoit entouré de créanciers, dont il se moquoit : il rioit dans le monde des bons tours qu'il leur jouoit; et de leur argent, il régaloit magnifiquement ses amis et ses maîtresses. Il étoit encore plus glorieux de ses ruses, de ses perfidies auprès des femmes. Il avoit séduit une bourgeoise de province, sous la promesse de mariage; lorsqu'il sut qu'elle portoit le fruit de leur fatale liaison, il s'éloigna du pays qu'elle habitoit. La mère de cette infortunée, instruite de son malheur, écrivit à son séducteur, pour lui demander un conseil sur la situation de sa

Digitized by Google

fille qu'il avoit laissée enceinte. Saint-Aubin eut la barbarie de lui répondre : « Puisque votre fille est enceinte, je lui conseille d'accoucher ». Et il trouvoit cette réponse si plaisante, qu'il la racontoit souvent. Un jour il vint me proposer de lui servir de témoin dans une nouvelle affaire avec un garde-du-corps. Je lui dis qu'il pouvoit se battre tout seul, et que je n'aurois nul plaisir à lui voir égorger un galant homme. Ma réponse l'étonna : ce chevalier vandale ou welche ne se doutoit pas que l'humanité est bien au-dessus de l'honneur, sur-tout du sien.

« La nation française, comme le dit La Bruyère, avec un langage si pur, une si grande recherche dans ses habits, des mœurs si cultivées, de si belles loix et un visage si blanc, est encore infectée de ce levain de barbarie ». Je cherchois tous les jours des prétextes pour m'éloigner de ce paladin. Heureusement un service rendu m'en délivra. Il vint m'emprunter vingt-cinq louis pour deux jours. Je lui répondis que cette somme n'étoit pas en mon pouvoir. Alors il borna sa demande à douze; même excuse, même refus. Mais comme je compris que ce prêt seroit le dénouement de notre liaison, je lui en offris cinq. Il voulut bien s'en contenter; et depuis, cet homme d'hon-

Digitized by Google

neur m'a toujours évité. Délivré de ce personnage, je vécus très-retiré, me promenant toujours seul, ne fréquentant que les spectacles; passant les temps de pluie, le jour dans ma chambre, tout entier à la lecture, et le soir dans un café du Palais-Royal, nommé *le Caveau*[1], où, tacitement observateur, j'écoutois les beaux-esprits qui s'y rassembloient, et je jugeois les hommes. La conversation de ces beaux-esprits, la lecture des romans et de l'histoire, électrisèrent mon imagination. Je pris la plume, et j'écrivis une partie de mes aventures, celles de mes camarades, en y plaçant tous les souvenirs de ce que j'avois vu et entendu, et brodant mes amours avec Joséphine, comme Virgile a embelli et brodé les amours d'Énée et de Didon.

» Je menois cette vie uniforme et tranquille depuis six mois, lorsqu'un jeune seigneur allemand vint loger dans mon hôtel. Dès qu'il sut qu'un de ses compatriotes habitoit sous le même toit, il me fit demander la permission de me voir. Je le prévins; je descendis chez lui; car il logeoit au premier, et moi, je m'étois rapproché du ciel. Sa jeunesse, sa figure aimable, sa

[1] C'étoit le rendez-vous de Piron, Saurin, Crébillon fils, Collé, etc.

Digitized by Google

douceur, cette franchise allemande que nous tenons des Germains nos ancêtres, et dont l'empreinte n'est pas encore tout-à-fait effacée, firent sur moi l'effet de l'instinct. Je m'attachai à lui dès la première vue; notre liaison fut bientôt formée : l'âge et le titre de compatriote nous rapprochoient. Mais l'inclination nous lia plus que les convenances : ce jeune comte m'arracha à ma retraite, et me produisit dans les meilleures sociétés de Paris. Mes finances n'auroient pu soutenir mon nouvel essor; mais je n'eus besoin que de prendre un laquais pour me servir à table, et envoyer savoir des nouvelles des malades de ma connoissance, pour me dispenser d'y aller moi-même : tout le reste me venoit de la providence. Le jeu me rioit. J'avois vingt maisons où mon couvert étoit mis, une place dans les petites loges à trois spectacles. La voiture de mon ami étoit à mes ordres : ainsi je croyois être dans un pays où la communauté des biens étoit établie comme à Sparte. Mais à Paris on ne donne qu'à ceux qui ont de la fortune, ou qui passent pour en avoir : c'étoit le comte et un habit brodé qui me valoient tout cela. Ce jeune homme étoit bien accueilli partout; il joignoit à un esprit très-aimable, à des connoissances peu ordinaires, des vertus

rares,

Digitized by Google

rares, la générosité, la noblesse de l'ame, la bravoure, une sensibilité exquise : discret et modeste dans la société, il ne parloit jamais de lui ni des autres. Un de ses défauts, si c'en est un, étoit une extrême facilité de caractère; un autre, plus dangereux, étoit une vive propension pour les plaisirs et pour les femmes. Il se lia d'amitié avec un bel-esprit du jour, et me mit en tiers dans leur liaison. Ce bel-esprit, poète brillant, avide de la gloire littéraire, se donnant cependant pour un homme du monde, s'attachant aux femmes par vanité plus que par sentiment, affectant la gaieté, mais plus sérieux qu'enjoué, étoit le célèbre Dorat. Sur les pas d'Anacréon et de Chaulieu, il chantoit l'amour, les belles et le plaisir. Il a cherché à se peindre dans ce quatrain :

Entre l'amour et la folie
Ce pauvre monde est ballotté;
Sentir l'un est ma volupté,
Rire de l'autre est mon génie [1].

»Il dînoit souvent chez le comte, nous récitoit ses vers, nous parloit de ses envieux, des tracasseries littéraires, et de ses ouvrages sur lesquels la cabale s'acharnoit. Mais si Dorat avoit

[1] J'aimerois mieux, est ma philosophie.

des défauts, ils étoient tempérés par un esprit aimable, un coeur généreux, et ouvert à l'amitié.

» Mon existence couloit assez doucement : en m'éloignant de l'époque de mes malheurs, ils perdoient de leur amertume; heureux du présent, je fermois les yeux sur l'avenir. D'ailleurs le comte, à qui j'avois confié mon nom et ma disgrâce, m'offroit un asile chez lui, et me pressoit vivement de l'accepter. Mais ce moment de calme et de prospérité fut troublé par un orage épouvantable. Mon jeune ami avoit pour maîtresse, une des nymphes du temple de la volupté, que vous nommez l'Opéra : il lui prodiguoit son temps, sa santé et ses richesses. Je me hasardois parfois de lui faire des remontrances sur son attachement pour une courtisane volage, infidelle et intéressée. Il me répondoit à la Dorat par ce couplet de Chaulieu.

Aimons toujours, changeons sans cesse;
Chaque jour nouveaux désirs.
C'est assez que la tendresse
Dure autant que les plaisirs.
Dieux! ce soir, qu'Iris est belle!
Son coeur, dit-elle, est à moi :
Passons la nuit avec elle,
Et comptons peu sur sa foi.

» Cependant je m'apercevois, depuis quelques

Digitized by Google

jours, que sa gaieté diminuoit; qu'il étoit agité de quelqu'idée qui le tourmentoit d'autant plus vivement, qu'il la concentroit au fond de son ame. Je ne crus pas devoir solliciter sa confidence. Un soir, excédé du monde, qu'il ne faudroit voir qu'en passant, et comme spectacle, j'étois rentré chez moi pour jouir du calme et de la solitude de mon cabinet. J'avois lu jusqu'à minuit. Le sommeil fermoit doucement mes paupières, lorsque des coups frappés à ma porte m'éveillent en sursaut. J'écoute; le comte se nomme, et je vais ouvrir; il entre une bougie à la main, et s'assied sur mon lit. «Pardon, me dit-il, mon cher ami, d'un air tranquille et grave, si je trouble votre sommeil; je viens vous demander un service que j'attends de votre amitié. — Parlez, je n'ai rien à vous refuser. — Dans trois heures, à la pointe du jour, je dois me battre au pistolet. — Juste ciel! quel projet! vous me déchirez l'ame! — Le rendez-vous est au bois de Boulogne, et j'espère que vous voudrez bien me servir de témoin. — Ah! mon cher comte, quel service vous exigez d'un ami qui abhorre ces horribles combats! — Je le sais; mais, étranger à Paris, je ne puis m'adresser qu'à mon ami. — Et l'amitié doit-elle se prêter à de telles horreurs!

Quel est votre adversaire? — Le chevalier de Saint-Aubin. — Grand dieu! ce spadassin chargé de vices et d'infamie, et qui fait consister l'honneur et toutes les vertus à se battre, non dans les armées contre les ennemis de l'état, mais contre ses concitoyens, contre ses amis! Quel est le sujet de votre querelle? — C'est Rosalie. — Rosalie! et c'est pour une courtisane que vous allez exposer votre vie, hasarder de priver les auteurs de vos jours d'un fils unique, qui doit être le soutien et la consolation de leur vieillesse, et la gloire de leur famille! — Ah! quel tableau vous me tracez! vous me percez le coeur! mais je suis offensé, piqué au vif, et je respire la vengeance. — Ne peut-on vous réconcilier, accommoder cette affaire? — Impossible! écoutez et jugez. Depuis quelque temps je le rencontrois chez Rosalie, et sa figure me déplaisoit autant par je ne sais quelle antipathie, que par jalousie d'amant. Je demandai à Rosalie le motif de ses fréquentes visites. « C'est, me dit-elle, une connoissance ancienne, un homme sans conséquence. — Fort bien, ma belle; mais la conséquence peut venir, et cela ne me plairoit pas. Ainsi je te prie de lui fermer ta porte ». Elle me le promit. Cependant je ne puis douter de son intimité avec ce chevalier,

Digitized by Google

et de la confidence qu'elle lui a faite de mes ordres. Hier au soir, au foyer de l'Opéra, devant plusieurs témoins, il s'avisa de persifler les Allemands sur leur jalousie; il trouvoit fort plaisant qu'un Cimbre, un Sicambre, voulût être le rival d'un Français, posséder à lui seul une femme aimable; qu'à table, le verre à la main, il nous cédoit la gloire de contenir autant de vin qu'un tonneau; mais qu'en amour, nous étions trop heureux d'avoir les restes d'un gentilhomme français. C'est en ricanant, en jetant souvent les yeux sur moi, qu'il débitoit ces phrases. Je ne répondis rien; mais quelques minutes après, je le tirai à l'écart, et lui demandai si c'étoit moi qu'il avoit en vue dans les propos qu'il venoit de tenir? « Précisément, dit-il; c'est toi qui l'as nommé. — Vous êtes un fat. — Cela peut être, mais un fat qui donne sur les oreilles aux Germains insolens. — C'est ce que nous verrons. — Volontiers. — A demain, au point du jour, au bois de Boulogne. — Je m'y rendrai. Les armes? — Au pistolet, et chacun notre témoin. — Tope ».

— « Vous voyez, mon cher, par ce récit, que je ne puis reculer sans me déshonorer. — Hélas! lui répondis-je, je vois que les hommes sont féroces ou insensés! — Je puis compter sur

vous? — Oui : l'espoir de vous être utile, l'amitié, tout force ma répugnance. Mais allez vous reposer jusqu'au jour ; votre valet-de-chambre ou moi nous vous éveillerons ». J'étois trop agité, trop inquiet pour me rendormir : je me levai, je me promenai dans ma chambre sans pouvoir ni lire, ni rester assis ; de noirs pressentimens, des réflexions sinistres sur la démence et la barbarie de nos préjugés, m'occupèrent, ou plutôt me tourmentèrent jusqu'à l'aube du jour. Dès que j'en aperçus le premier rayon, j'entrai dans la chambre du comte ; il dormoit : je m'arrêtai. « Quelle cruauté, me disois-je, de réveiller cet aimable jeune homme, pour lui rappeler qu'il faut aller se battre, et que c'est peut-être sa dernière journée » ! Je m'approchai d'un pas incertain ; je fis du bruit involontairement, et il s'éveilla. Bientôt habillé, nous partîmes dans sa voiture, avec son valet-de-chambre. Dans la route, son visage, ses discours n'annonçoient ni crainte, ni tristesse. Il me dit que Rosalie étoit une malheureuse, et qu'il romproit avec elle. Il ne me parla ni de ses parens, ni de ses volontés dernières, en cas de mort. Je ne sais si c'étoit confiance dans le succès du combat, ou s'il vouloit écarter toute pensée capable

Digitized by Google

d'affoiblir son courage. Son silence là-dessus détermina le mien. Son ennemi parut bientôt après, accompagné d'un officier en uniforme de dragon. Ils nous saluèrent fort civilement, et Saint-Aubin nous proposa à déjeûner. Le comte dit qu'il étoit venu pour se battre, et non pour déjeûner. Passons rapidement le récit de ce fatal combat. Le comte tira le premier, et ne toucha que la corne du chapeau de son adversaire, qui, plus exercé, perça de deux balles la poitrine de mon malheureux ami. Il tomba soudain, déjà couvert de sang. « Ah ! m'écriai-je, en me précipitant sur lui, il est mort ! — Je le crois blessé bien dangereusement, dit son meurtrier en le regardant d'un air tranquille ; la leçon est un peu trop forte ». Je vis le moment où je lui passois mon épée à travers le corps ; je me retins. « Oui, monsieur, lui dis-je, il est mort ; il ne vous reste plus, pour imiter en tout les Cannibales de l'Amérique, qu'à le dépecer et le manger. — J'en suis fâché pour lui ; il l'a voulu. Mais, mon ami, dit-il au dragon, allons déjeûner à Neuilly chez la comtesse de *** ; de là, j'irai m'ensevelir, pendant quelques jours à la campagne, pour laisser dissiper l'orage ». Cependant il m'offrit ses services pour m'aider à transporter le comte

Digitized by Google

dans sa voiture. Je le refusai avec indignation ; et il partit aussi calme qu'un général d'armée qui abandonne le champ de bataille où il vient de cueillir des lauriers.

» Aidé de son valet-de-chambre, je donne des secours à mon ami mourant ; nous le portons dans son carrosse, et nous courons, au grand trot, chez le premier chirurgien de la rue du Roule. Quels étoient mon angoisse, mon désespoir auprès d'un ami naguère si gai, si aimable, si plein de vie ; et alors, la poitrine oppressée, ne pouvant respirer, et couvert de la pâleur de la mort ! Le chirurgien sonda sa blessure avec effroi, et me fit entendre qu'il étoit perdu. J'étois auprès du lit de cet infortuné, renfermant ma douleur et repoussant mes larmes. Il porta sur moi un œil fixe ; et faisant un effort pour me parler. « Je suis mort, me dit-il ; je le sens. Mon cher ami, voilà mon diamant ; reçois-le comme un gage de mon amitié ». Le chirurgien et moi cherchâmes à le rassurer. « A la bonne heure, dit-il d'une voix très-foible ; cependant accepte ma bague ; mort ou vivant, je te la donne : si je meurs, elle te rappellera le souvenir d'un ami qui t'aimoit ». Je la reçus en lui serrant la main. Je sortis plusieurs fois pour aller répandre des larmes que

Digitized by Google

je ne pouvois retenir. Il vécut encore quatre heures sans parler, fort agité, roulant des yeux très-égarés, souffrant beaucoup. J'étouffois mes sanglots, et, la mort dans l'ame, j'affectois un visage serein. Je fus obligé d'éloigner son valet-de-chambre, abîmé de douleur, et appelant son maître, son cher maître. Dans ses derniers momens, ce malheureux comte répéta plusieurs fois en allemand : « Maudite France! maudits Français »! Ce furent ses dernières paroles.

» Dès qu'il eut expiré, je courus chez l'ambassadeur de Vienne pour l'informer de cette catastrophe. Il en fut au désespoir; il étoit très-attaché au comte et à sa famille. C'étoit un fils unique, orné des qualités les plus aimables et les plus brillantes, et l'espoir d'une maison illustre. On alloit le marier; et il avoit été assassiné, à la fleur de son âge, par un homme méprisable (*bb*). L'ambassadeur me demanda son nom. « C'est un être vil, lui dis-je, quoiqu'issu d'une famille distinguée; je le méprise, je le déteste, mais je ne serai pas son délateur ». L'ambassadeur le découvrit, le poursuivit, et demanda vengeance. Saint-Aubin fut obligé de s'enfuir. Il se réfugia à Vienne en Autriche, où il se conduisit avec toute l'insolence d'un gentilhomme français mal élevé, et

Digitized by Google

le libertinage d'un homme sans principes. Mais enfin, le terme de ses vices, de son audace et de sa vie, arriva. L'oncle du comte, major au service de l'empereur, apprit que l'assassin de son neveu étoit à Vienne ; il y courut, le joignit, l'insulta de paroles et de gestes. Ils allèrent se battre sur le bord du Danube, et St-Aubin, blessé très-grièvement, fut jeté, vivant encore, au milieu du fleuve : vengeance atroce, mais bien méritée.

Discite justitiam moniti, et non temnere divos.

» L'horrible catastrophe du comte, ma cruelle aventure du régiment, toujours présentes à mon souvenir, m'ont laissé une aversion invincible pour ces duels, aussi extravagans que barbares, dans lesquels s'est signalée la nation française, que Voltaire accuse d'être la plus féroce de l'Europe [1].

» Excédé de Paris, misantrope autant par

1 Qu'auroit dit Voltaire, s'il eût connu les Français de la révolution ? Mais disons de cette époque, ce que le premier président de Thou, père de l'historien, disoit du massacre de la Saint-Barthelemi :

Excidat illa dies ævo, nec postera credant
Sæcula ; nos certè taceamus, et obruta multâ
Nocte tegi propriæ patiamur crimina gentes.

STACE.

Digitized by Google

goût que par l'aspect des vices des hommes et le malheur de mon ami, je formai le projet d'aller parcourir la Suisse. Je venois de lire dans Rousseau, que la façon la plus agréable de voyager étoit d'aller à pied. Jeune, vigoureux, ardent, j'adoptai aisément sa méthode; je résolus de courir le monde sous l'habit grossier d'un paysan helvétien. Cependant mon trésor désenfloit à vue d'œil; et quoique les frais du voyage et de mon régime futur dussent être fort médiocres, je ne pouvois aller bien loin avec le viatique qui me restoit. Pour l'augmenter, j'imaginai de faire ressource de mon roman. Je m'enfermai pendant quinze jours; je le corrigeai, l'amplifiai; j'y ajoutai la mort tragique du comte, sous des noms supposés; et, l'ouvrage mûri et achevé, je courus de libraire en libraire pour leur en proposer l'achat. Mais ces messieurs sont des frelons qui ne cherchent qu'à butiner le miel des pauvres abeilles; au lieu d'argent, ils m'offrirent la gloire pour salaire. « Ce mot est beau, leur dis-je; mais,

Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus,
Qu'importe un nom, un vain bruit qui n'est plus » ?

» Quel malheur, me disois-je, de n'avoir pas une réputation littéraire! je vendrois mes sot-

Digitized by Google

tises à haut prix. Je revenois du pays latin, qu'on pourroit appeler le quartier des Juifs, rebuté par les imprimeurs, lorsque, sur le Pont-Neuf, je rencontrai Dorat, qui, après avoir gémi avec moi de la mort du comte, me proposa un billet de parterre pour le jour suivant. On donnoit Zulica, sa première pièce de théâtre. « Je vais demain, me dit-il, être livré aux bêtes : seul dans l'arène, je combattrai une horde d'ennemis ; il faut, mon cher baron, opposer la réaction à l'action, et poumons à poumons ». Je lui promis de faire mon devoir. « Mais j'ai aussi, ajoutai-je, une grâce à vous demander. J'ai fait un roman, je voudrois l'établir dans le monde, aux frais d'un libraire ; mais ce sont des Hébreux qui laissent la gloire aux auteurs, et gardent l'argent pour eux ». Dorat me promit ses bons offices. « Envoyez-moi, dit-il, votre manuscrit ; je le lirai, vous en dirai mon avis avec la franchise qu'on doit à un honnête homme, et je le proposerai ensuite à mon imprimeur, en l'appuyant de tout mon crédit ».

» J'allai à la première représentation de Zulica, qui n'eut aucun succès. Les épaules d'Atlas ou d'Hercule n'auroient pu soutenir cette œuvre tragique. J'avois promis à Dorat d'aller

Digitized by Google

le lendemain lui porter mon manuscrit ; je m'y rendis tout tremblant : que dire à un auteur tombé ! Je lui trouvai un air calme qui me rassura. « Eh bien ! me dit-il, ma barque a fait naufrage : je m'en prends à ce grand diable de Crébillon fils qui m'a exhorté, encouragé à m'armer du poignard de Melpomène. J'ai besoin de me rappeler l'amitié et les bontés dont il m'honoroit dans ses derniers jours, pour lui pardonner de m'avoir conseillé un genre de travail qui m'expose à la malignité des hommes. Je suis né pour chanter l'amour et les plaisirs. Vous me voyez occupé à faire des corrections : j'espère me relever (*cc*) ; j'ai travaillé toute la nuit. — Votre santé, lui dis-je, en souffrira ; vous devriez songer.... — A la gloire.

De veilles, de travaux, un foible cœur s'étonne :
Qui ne sait toutefois que le fils de Latone,
Dont nous suivons la cour,
Ne nous vend qu'à ce prix, ces traits de vive flamme,
Et ces ailes de feu, qui ravissent une ame
Au céleste séjour » ?

» Ces vers de Rousseau furent sa réponse. Je crus entendre monsieur de L'Empyrée. Il ajouta : « Je prends beaucoup sur mon sommeil qui est un temps perdu. Que les loirs, les marmottes, les femmes, les imbécilles dorment :

Digitized by Google

l'homme d'esprit doit veiller entre les Muses et le plaisir (*dd*) ».

» Je lui laissai mon manuscrit, qu'il promit de lire attentivement, après qu'il auroit fini ses corrections. Il m'envoya un billet de parterre pour la seconde représentation de Zulica, en me recommandant de m'armer de griffes et de voix contre la cabale, avec une invitation à déjeûner chez lui le lendemain. Je vis la résurrection de sa pièce, et j'allai à son déjeûner en toute assurance. Je trouvai son visage rayonnant de joie; et pour cette fois, il étoit satisfait du parterre. Il me traita en directeur de religieuses, me regala de chocolat, de biscuits; de pâtisseries, friandises qu'il aimoit beaucoup; ensuite, avec une complaisance admirable, il m'indiqua les corrections nécessaires pour le succès de mon roman. Je courus chez moi, j'effaçai, j'ajoutai; et l'ouvrage parvenu à sa maturité, l'aimable Dorat m'obtint de l'imprimeur une somme de 400 livres, dont la moitié comptant, le reste payable dans six mois, et Dorat eut la générosité de m'avancer le montant de ce billet. Je quittai Paris avant l'émission de mon ouvrage. J'ai su depuis que les journalistes l'avoient impitoyablement injurié; mais j'avois mon argent, et je me moquois de leurs censures.

Digitized by Google

Ce qui m'a consolé sur-tout des coups de verges qu'ils m'ont appliqués, c'est que le libraire a bénéficié sur mon roman; il y avoit de l'amour, des aventures tragiques, et cette nourriture convient aux ames tendres et aux têtes vides.

» Je partis pour Besançon, portant, comme Bias, toute ma fortune avec moi : trois chemises, quelques mouchoirs formoient toute ma garde-robe. Je cachai le diamant du malheureux comte dans la doublure de mon gilet, et renfermai trente louis en or, tout mon avoir, dans une ceinture de cuir; et, armé d'un gros bâton, je partis sous le nom de Pierre. Vous ne sauriez croire quelle étoit ma satisfaction, quelle douce quiétude coula dans mon ame, lorsque je me vis seul, éloigné des hommes, délivré des tourmens de la vanité, de l'opinion, et rentré pour ainsi dire dans le sein de la nature. Le sauvage d'Otaïti, retourné dans sa patrie, embrassant l'arbre indigène qui lui avoit prêté son ombre, n'étoit pas agité d'une joie plus pure, plus vive que la mienne; et depuis cette métamorphose dans mon existence, je me suis confirmé dans la pensée que la vanité, les faux besoins faisoient plus de malheureux que la nature.

» Je ne vous fatiguerai point du récit de mes observations, de mes diverses aventures: cependant je vous raconterai une interrogation que je subis à Bâle, chez un magistrat chargé de la police. Voici à quelle occasion, du moins celle que je soupçonne. J'étois descendu à l'auberge des Trois-Rois; l'hôte me regarda attentivement, et, croyant me reconnoître, me demanda s'il ne m'avoit pas vu à Strasbourg avec l'uniforme du régiment de *** ? Je lui répondis que je n'avois pas l'honneur d'être de ce régiment. « Parbleu ! vous ressemblez singulièrement à un jeune officier de ce corps. — Cela peut être; mais, à coup sûr, je ne suis pas son frère ». Cette reconnoissance me fit déloger de l'auberge. Malheureusement, deux jours après, je rencontrai ce même homme sur le pont du Rhin; il me croyoit parti, et ma présence éveilla ses soupçons. Il alla, sans doute, me dénoncer comme suspect; car, le lendemain matin, je fus sommé de comparoître au tribunal du magistrat de police. Je m'y rendis. Il me demanda, d'un ton rogue, ce que je faisois à Bâle? « Je regarde, j'observe et je me promène. — Vous n'y faites rien de plus? — Pardonnez-moi, trois repas par jour. — Qui êtes-vous? — Un homme libre et honnête. —

Votre

Digitized by Google

Votre nom ? — Pierre. — Vous en imposez ; ce n'est pas votre nom ? — Que je m'appelle Pierre ou Paul, que vous importe ? si je respecte vos loix, votre gouvernement ; si ma conduite est irréprochable, vous devez me protéger, et non me questionner ? — Oui da ! eh bien ! Pierre ou Paul, vous déguerpirez de la ville dans vingt-quatre heures, ou je vous ferai arrêter. — Vous n'aurez pas ce plaisir : je partirai dans la journée, enchanté de la politesse et de l'accueil de messieurs les magistrats de Bâle ».

» Mais la nuit s'avance ; je m'aperçois que madame Delmont lutte contre le sommeil ; de mon côté, mon ménage et mes troupeaux me demandent. On dit l'homme condamné au travail ; il seroit bien plus malheureux s'il étoit condamné à l'oisiveté. Demain, dimanche, le pasteur de Fruttingen doit officier ; il ne vient que tous les quinze jours : je vous invite à la cérémonie ; elle vous fera plaisir. Je serai occupé toute la journée. Après-demain, si mon histoire peut vous intéresser, j'en achéverai le récit. Bon sommeil, bonne nuit ».

LETTRE LXXIV,

D'ADOLPHE A SA TANTE.

Célébration du Dimanche au Kandel-Streig. Voyage sur une gorge de montagne. Suite de l'Histoire de Pierre.

NOUS voilà au dimanche, jour de toilette ; la nôtre est recherchée. Blanche quitte son grand chapeau, et se couronne de fleurs. *Aveva tanto brio, tante buone maniere.* Comme tous ces bons Helvétiens la regardoient sans parler, muets d'admiration et de plaisir ! Nous allâmes avec tous les habitans au-devant du saint pasteur : c'étoit jour de fête pour le village. Nous le conduisîmes en procession jusqu'à l'église. Après l'office, il y eut un repas donné aux frais de la communauté, au milieu d'une charmante prairie : nous étions invités. La gaieté, le rire furent bruyans ; le vin, père de la joie, délioit les langues, et échauffoit les têtes. Mylord et moi, à force de boire des santés, nous nous sentîmes animés de la vapeur du dieu.

La vertu du vieux Caton,
Chez les Romains tant prônée,

Digitized by Google

Etoit souvent, nous dit-on,
De Falerne enluminée.

Voilà notre excuse; et si vous la refusez, je m'appuierai sur Horace, qui dit:

Dulce est desipere in loco.

Le festin fini, nous avons accompagné le ministre jusqu'à la descente de la vallée, toujours riant et chantant. Là, chacun l'a remercié, et lui a rendu les mêmes bénédictions qu'il avoit données. Que la religion est touchante, quand les fêtes riantes, les plaisirs innocens nous annoncent dans la divinité un père indulgent qui nous créa pour notre bonheur! « Monsieur le curé, disoit Fénélon, ne dansons point; mais permettons à ces pauvres gens de danser: pourquoi les empêcher d'oublier un moment qu'ils sont malheureux »?

Après le départ du ministre, nous nous rendîmes à la salle du bal: c'étoit la prairie. On dansa au son des chansons; les voix étoient mélodieuses, et les danseuses agréables; la plupart même avoient de la beauté. Blanche se mêla à leurs jeux; et sa légéreté, sa grâce, son enjouement, ses sauts cadencés enchantoient ces bonnes gens, qui l'auroient prise pour

Digitized by Google

Terpsichore, s'ils avoient eu quelque notion de la mythologie.

Le lendemain, mylord et moi, sous la conduite d'un guide, allâmes visiter une gorge de montagne, assez peu connue des gens du pays. Cette course nous parut trop pénible pour Blanche, qui passa la journée à voir traire les vaches, battre le beurre, et à aider madame Pierre à préparer notre dîner.

Nous voilà gravissant de rochers en rochers. Chaque pas nous donnoit des situations magnifiques; le ciel nous paroissoit nouveau, il sembloit s'abaisser vers nous. De nombreux nuages se détachoient en flocons, et s'étendoient sur les gorges que nous dominions. Nous jouissions de ce spectacle, lorsque tout-à-coup l'air s'obscurcit, des éclairs brillent, la foudre tonne autour de nous; les montagnes paroissoient s'ébranler et prêtes à nous écraser: le sifflement terrible des vents, le roulement de plusieurs rochers, de deux avalanches de neige, accrurent notre danger. Mylord me disoit: « C'est une belle chose qu'un orage. — Oui, chez les poëtes et chez les peintres. Mais réfugions-nous sous ces mélèzes pour nous garantir de l'inondation qui va fondre sur nous ». L'orage fut rapide, le ciel s'éclaircit peu-à-peu, et la

Digitized by Google

nature reprit son calme et sa beauté. Nous continuâmes nos courses, et nous nous trouvâmes au-dessus d'un vaste lac, ceint de tout côté d'énormes rochers. Ce tableau surpassoit en magnificence tout ce que nous avions vu. Nous descendîmes, non sans peine, au bord de cette petite mer, dont le contour d'une lieue et demie offre des golfes et des détroits charmans. La tête des monts réfléchie sur cette eau limpide, le reflet coloré des glaces, les bases des montagnes ornées de verdure qui se perdoient au fond des eaux, présentoient à nos regards des tableaux imposans et variés. Le profond silence de ces déserts inspire une terreur religieuse; il n'étoit interrompu que par le bruit des cascades roulant de rochers en rochers, ou tombant perpendiculairement. Les arcs-en-ciel formés par leurs chutes, les ombres des rochers peintes sur les eaux du lac, toute cette magnifique et large perspective nous tenoit en extase. Roger n'étoit pas plus enchanté que nous, dans le palais d'Alcine, à la vue de cette beauté qui

Di personna era tanto ben formata,
Quanto me' finger san pittori industri.

J'étois fâché que ma chère Blanche ne par-

Digitized by Google

tageât pas nos plaisirs, plus doux, plus vifs avec l'objet aimé.

Nous parcourûmes les rives, les sinuosités du lac; nous roulâmes dans l'eau un grand arbre étendu sur la terre; nous y montâmes dessus pour nous promener sur le lac, ce qui nous rappela l'origine de la navigation, et l'immense intervalle qui se trouvoit entre un tronc d'arbre creusé, et un vaisseau de cent pièces de canon. Cette promenade nous amusa beaucoup; mylord citoit, en riant, ces vers d'Horace:

Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus.

Je lui demandai ironiquement si les Anglais se croyoient souverains de cette mer? A cette question, il trempa son doigt dans l'eau, le porta à sa bouche, et dit: « Non, elle n'est pas salée ». Un de nos plaisirs fut de faire aboyer un chien que nous avions, et de crier nous-mêmes pour jouir de la voix multipliée des échos. Notre navigation finie, nous allâmes nous reposer dans une prairie, vraie Thébaïde, séjour éternel du silence. Enfin, vers les trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes à

Digitized by Google

l'auberge, fatigués et doués d'un grand appétit. Madame Delmont nous attendoit avec impatience; elle avoit ordonné un dîner friand, et ses mains délicates nous avoient apprêté une crême au chocolat. Pierre et toute sa famille s'attablèrent avec nous: il nous régala au dessert d'une vieille bouteille d'eau-de-vie de kirswaser, qu'il faisoit lui-même. « Cette liqueur simple, nous disoit-il, est l'expression de nos petites cérises noires: bien des Suisses la fraudent avec de l'eau-de-vie de prunes. Plus le kirswaser est vieux, plus il est agréable; l'âge le convertit en une huile balsamique ». Il nous en promit deux bouteilles pour le reste de notre voyage, et il accepta en retour quelques livres de café. Après notre dîner, Pierre nous continua son histoire.

« Je vous ai prévenu que je vous ferois grâce de bien des détails de mon voyage; mais je ne passerai pas sous silence la tendresse et les services de ma pauvre Amalthée; c'est ainsi que je nommai une jeune chèvre que j'achetai pour me nourrir dans les montagnes, afin de pouvoir, au gré de mon caprice, m'arrêter, me reposer, jouir de la beauté d'un site, de l'ombre d'une forêt, ou des siéges émaillés d'une prairie. Amalthée a été ma compagne fidelle; au

bout de quelques jours, nous nous sommes aimés de l'amitié la plus tendre. J'attachai une petite sonnette d'argent à son cou, pour être averti quand elle s'arrêteroit pour brouter l'herbe. Combien de fois son lait a réparé mes forces épuisées; et avec quel plaisir cette aimable nourrice m'abandonnoit sa mamelle quand je la lui demandois !

» Je suis tenté de vous raconter ici un danger singulier que nous courûmes ensemble sur le mont Pilate. En le gravissant, je vis, non loin de moi, une troupe de soixante-dix vaches, qui m'avoient aperçu les premières. J'avois un gilet rouge, qui sans doute leur donna de l'humeur. Imprévoyant et préoccupé, je m'avançai d'un pas tranquille. A mon approche, elles feignirent de s'écarter pour m'ouvrir le passage, et m'enfermer dans le cercle qu'elles formoient insensiblement. J'avoue qu'à cette tactique, la peur me saisit. Cependant je les menaçai de mon bâton, que j'agitai autour de moi; mais je doute que j'eusse évité le sort d'Actéon déchiré par ses chiens, si un pasteur qui vit mon danger d'une hauteur voisine, n'eût accouru, en poussant de grands cris. Sa voix, ses menaces imposèrent à ces filles d'Io, qui n'osèrent m'attaquer.

Digitized by Google

» Ce berger, mon sauveur, m'invita à venir me reposer dans son antre, qui pouvoit contenir six hommes. De ce repaire, il veilloit sur son troupeau. Les pâtres de cette montagne ont des habitations à mi-côte pour l'hiver, et ne vivent que de laitage et de pain noir. Dans l'été, ils se tiennent sur les hauteurs. Ces hommes demi-sauvages, endurcis par une vie pénible et misérable, ne troqueroient pas leur destinée contre celles des habitans des villes. Le calme, le contentement de l'ame respiroient sur la physionomie de mon hôte. Sa conversation m'intéressa beaucoup; il me peignit les charmes de cette existence solitaire et pastorale, qu'il préféroit de beaucoup à la société des hommes. En effet, la plupart d'entr'eux la trouvent si attrayante, qu'à l'approche de l'hiver on les voit descendre de ces hauteurs d'un air morne et taciturne. Les troupeaux même ont perdu cette joie qui les animoit au printemps, lorsqu'ils retournoient sur la montagne; et quoique parés de fleurs et de sonnettes suspendues à leur cou, ils reviennent tristes et l'oreille baissée. Non, le bonheur n'est pas au milieu des hommes; ils s'appellent frères, mais ce sont les frères ennemis.

» Ce berger me raconta que, sur ces mon-

Digitized by Google

tagnes, les troupeaux se garantissoient des loups par une tactique savante, ou par un instinct admirable. « Lorsque les vaches, me disoit-il, voient venir un loup, aussitôt elles se forment en cercle, la tête à la circonférence qu'elles présentent à l'ennemi : les veaux et le menu bétail sont dans le centre. Mais un ours paroît-il? la terreur est générale; bœufs et vaches, tout fuit vers les étables, ou auprès du bouvier qu'ils entourent, qu'ils pressent avec tant d'effroi et de désordre, que souvent ils finissent par l'étouffer.

» En parcourant ces montagnes, mon bâton à la main, ma garde-robe sur le dos, ma chèvre à mon côté, j'ai observé la variété de leurs climats. J'ai vu, dès le mois de février, dans les vallées, lorsque l'hiver se retiroit à bonne heure, la prime-vère émailler les prairies, les touffes de violettes répandre au loin leurs douces odeurs : le long des haies, les arbrisseaux en séve déployoient leurs jeunes boutons, et l'herbe, colorée du plus beau vert, sortoit de la terre avec profusion, tandis que les neiges et les frimats séjournoient encore sur les montagnes. On a dit avec raison que, depuis la cime du Schrecborn jusqu'aux lieux les plus tempérés du pays de Vaud, il y a des

Digitized by Google

climats aussi différens qu'entre le Spitzberg et la Provence. En mars et avril, les neiges disparoissent sur les collines et les montagnes les moins élevées; et sur les Alpes, le mois de juillet est l'époque de la fonte la plus forte. Cette progression successive et lente empêche les inondations subites, et alimente suffisamment les rivières. O providence!

» Je ne sais, messieurs, si vous avez fait la même observation que moi: au haut des Alpes, la couleur du ciel me paroît plus foncée, le soleil plus petit. Il est d'une blancheur éblouissante; mais son éclat, quoique vif, est moins radieux: les étoiles perdent aussi leur scintillation. La lune semble plus voisine de notre globe, et son diamètre paroît plus petit; l'atmosphère, plus dense à la surface de la terre, qu'à la moyenne région de l'air, en réfractant les rayons d'une manière différente, occasionne cette diversité d'optique.

» Voyageant sans projets, au gré de mon caprice, je résolus d'aller aux bains de Leuck. Je montai le Kandel-Streig. J'avois marché une partie du jour pour arriver au Ritters-Stein, n'ayant d'autre aliment que le lait de ma fidelle nourrice. Vers le déclin du jour, je m'égarai; et ne voyant plus aucun chemin frayé, accablé

Digitized by Google

de lassitude, je m'assis sur une pierre. Des rochers imminens sur ma tête et des précipices à mes pieds m'offroient la perspective la plus terrible; les idées les plus sombres vinrent m'assaillir et accroître mon épouvante. Un nouvel incident redoubla l'horreur de ma situation. Un brouillard s'élève peu à peu et m'enveloppe; il étoit d'une telle densité, que je ne voyois pas ma chèvre qui étoit à mes pieds, qu'elle pressoit toute tremblante. Me voilà plongé dans les ténèbres, au sommet d'un désert horrible: j'entendois les hurlemens des loups et des ours, qui, répétés et multipliés par les échos, devenoient plus affreux. Enfin, le brouillard se dissipa, et le jour me rendit le calme et l'espérance. J'avoue qu'à l'âge de onze ans, à la bataille de Fontenoy, le feu terrible des Anglais et des Hollandais, des milliers de soldats étendus morts autour de moi, me causèrent beaucoup moins de frayeur; et je crois qu'Alexandre et César, dans ma situation, n'auroient pas été plus intrépides: le mépris de la vie a besoin de témoins et de l'aspect de la gloire.

» Je profitai du reste du jour pour chercher un sentier qui pût me conduire au Ritters-Stein. Je crus le découvrir. Je traversai une vaste solitude, sans rencontrer nul être vivant.

Digitized by Google

La nuit approchoit; point d'asile, point de pain; autour de moi les glaces, la terreur, le silence et la mort. Enfin, j'aperçus un chemin mal tracé; il me mena dans un petit clos, fermé par des rochers et des buissons. Tout-à-coup un être vivant se montra à ma vue : c'étoit une jeune fille de quinze à seize ans, qui, à mon aspect, jeta un grand cri, et courut se cacher derrière un rocher. Je la suivis, et je vis bientôt un châlet et un homme d'une physionomie heureuse, décoré d'une barbe rousse et épaisse. Je l'abordai, et lui dis en allemand que je cherchois le Ritters-Stein, et qu'atteint par la nuit, excédé de fatigue, je lui demandois un asile. « Volontiers, me dit-il, nous souperons et coucherons ensemble; en attendant, vous allez boire un peu de lait ». Aussitôt il donna ordre à sa fille d'aller traire une chèvre. O destinée! quelle est cette main invisible qui nous conduit, à notre insu, à travers le dédale des événemens. Sur ces monts sourcilleux, dans ce désert effrayant, j'ai trouvé l'ornement et le charme de mes jours. Cette jeune fille étoit une fleur transplantée dans un lieu sauvage. De grands yeux bleus, une taille comme celle de madame, en désignant Blanche; sur son teint la fraîcheur du printemps, la blan-

Digitized by Google

cheur de la neige; une voix douce, touchante, le langage un peu singulier d'un mauvais allemand, qui acquéroit de la grâce en passant par son organe; ajoutez à ces traits la timidité, la modestie de ses regards, l'air de douceur avec lequel elle me présenta une écuelle de lait et un morceau de pain dur comme la pierre: telle étoit cette charmante Ursule que vous voyez devant vous, et dont vingt ans de mariage n'ont point encore rendu le portrait méconnoissable ». A ces mots, nous louâmes à l'envi madame Pierre, qui rougit et baissa les yeux.

» Paul Brougg, son père, continua Pierre, étoit chevrier: ses fromages, ses chèvres, une hutte pour l'hiver au Kandel-Streig, ses bras et sa fille composoient toutes ses richesses. Je lui demandai s'il ne songeoit pas à marier sa fille? Il me répondit qu'il lui avoit donné un amoureux, mais qu'elle n'en vouloit pas; que c'étoit son affaire de se choisir un honnête garçon. Je demandai à Ursule pourquoi elle avoit refusé cet amoureux? « C'est, me dit-elle, qu'il ne me plaisoit pas; il juroit beaucoup, et il aimoit le vin ». En écoutant cette jeune fille, sur-tout en la regardant, il me sembloit qu'une voix intérieure me disoit: « Voilà ta femme, voilà celle qui fera ton bonheur »:

Digitized by Google

Brougg me dit alors : « La nuit arrive, il faut souper : demain, au point du jour, ma fille vous mettra sur le chemin du Ritters-Stein ». La belle Ursule nous servit, sur une planche, un morceau de viande salée, du fromage, et du petit lait pour boisson. Après le souper, on étendit de la paille sur la terre, où nous couchâmes tous les trois, le père au milieu de nous deux. Nous dormîmes du sommeil des justes. A l'aube matinale, le père et la fille allèrent traire leurs chèvres. Pour moi, assis sur un rocher devant la hutte, je crus, avec l'air frais du matin, respirer une nouvelle vie: une jouissance intime me faisoit oublier les hommes, leurs passions, leurs préjugés; mon ame, détachée de la terre, sembloit voler dans le sein de la nature. Je me pénétrois de la félicité et de l'amour des champs. Au milieu de ces pensers délicieux. Je me rappelai les premiers pas de ma jeunesse, mes entraves, mes devoirs, mes chaînes; les sollicitudes de l'ambition, de la vanité; mes plaisirs empreints, comme les fruits sauvages, d'amertume et d'âpreté; le froissement des intérêts, des amours-propres; cette soif de l'or, ce besoin continuel et pressant d'en amasser, de l'économiser; cette méfiance nécessaire des hommes qui,

Digitized by Google

avides de vos biens, vous enveloppent de piéges et de mensonges : et moi, libre sur ces montagnes comme le chamois qui les habite, riche comme lui des dons de la nature, solitaire et errant comme lui, je ne rends compte de ma vie qu'au divin créateur qui me l'a donnée.

» Ma rêverie fut interrompue par l'arrivée d'Ursule et de son père ; ils apportoient du lait chaud pour notre déjeûner. Nous nous assîmes tous les trois sur des pierres hors de la cabane, et nous savourâmes notre lait, notre pain dur, en admirant le lever du soleil qui s'avançoit paisible et majestueux, versant à grands flots des rayons d'or sur la tête des montagnes ; mais la belle Ursule partageoit mes regards, et augmentoit mon ravissement.

» Notre repas fini, je présentai un écu à mon hôte. « Je vous remercie, me dit-il : l'hospitalité est un devoir ; je le remplis autant qu'il m'est possible ; ma récompense sera là haut ». Je l'embrassai à ces mots, et je partis avec Ursule. « C'est donc dans ces déserts sauvages, me disois-je, que la vertu et l'hospitalité se sont retirées » ! Ce qui ajoutoit à mon étonnement, c'étoit la sécurité avec laquelle cet homme confioit sa fille à un inconnu. Plus légère que moi, je la suivois avec peine : elle me ramena au

même

même endroit où, enveloppé d'un épais brouillard, j'avois désespéré de mon sort. Là, elle me montra le sentier qui conduit au Ritters-Stein. Je la priai de s'asseoir un moment auprès de moi; je lui demandai s'il étoit vrai qu'elle n'aimât personne? « Oui, très-vrai. — C'est bien dommage! jeune et jolie comme vous l'êtes. — Jeune, oui; mais jolie, non; je suis mal vêtue : le dimanche, au Kandel-Streig, je suis un peu plus passable. — Une colombe plaît sans parure, ornée de ses seuls attraits. Voulez-vous me prendre pour votre amoureux? — Si je vous connoissois davantage, volontiers; vous me plairiez plus qu'un autre. — Et moi, ta beauté, Ursule, me plaît comme le plus beau jour du printemps. Quand descendez-vous au Kandel-Streig? — Dans un mois. — Ce mois sera bien long, mais j'irai vous y attendre. Que voulez-vous que je vous apporte de Berne? — Un livre pour lire quelquefois, car j'ai peur d'oublier le peu que je sais ». Je le lui promis, je l'embrassai, et nous nous séparâmes. « O charmante simplicité de la nature! aimable ingénuité! me disois-je : quel contraste avec l'affectation et les minauderies qui déparent les beautés des grandes villes »!

» Je marchai avec légéreté et gaieté, empor-

Digitized by Google

tant l'idée d'un objet charmant, lorsque je rencontrai deux hommes, voyageurs comme moi. Je fus ravi de trouver cette société; c'étoit un Russe avec un guide du pays. Le Russe étoit un jeune homme de vingt-cinq ans, extrêmement blond et d'une figure agréable, quoiqu'un peu fade : il balbutioit quelques mots allemands et quelques mots français; il avoit sur-tout retenu ces trois mots qu'il répétoit sans cesse : *Belle chose! délicieux!* Nous suppléâmes par des signes à l'inintelligence de nos langages, et nous devînmes dans une heure les meilleurs amis du monde.

» Nous aperçûmes bientôt le Ritters-Stein et son glacier; nous y montâmes avec des crampons et des bâtons ferrés : le guide ouvroit la marche; le Russe et moi suivions, attentifs à régler nos pas sur les siens. Nous parvînmes ainsi au-dessus du glacier, où nous trouvâmes une ouverture de trois à quatre pieds de diamètre : on entendoit au fond une espèce de cascade dont l'eau s'échappoit de dessous le glacier. Nous nous glissâmes sur le ventre jusqu'à cette ouverture : j'y plongeois mes regards, lorsque tout-à-coup le soleil, dardant ses rayons dans l'intérieur, montra à mon imagination une ville bâtie par les fées. Je voyois une rue

Digitized by Google

bordée d'édifices, ornée de pyramides, de colonnes, d'obélisques, de diamans même et de pierres précieuses, dont le reflet augmentoit l'éclat et la variété des couleurs. Je n'ai rien vu de plus beau et de plus extraordinaire que le fond de ce glacier. Tandis que le Russe et moi jouissions de ce spectacle, qu'il s'écrioit à chaque instant : *Belle chose! délicieux!* le guide, sans nous en prévenir, tira un coup de pistolet : la commotion fut si violente que tout le glacier en fut ébranlé ; les stalactites se précipitèrent avec un fracas horrible qui fut répété et prolongé au loin par les échos. Le Russe, pâle et tremblant, se mit à prier Dieu et saint Nicolas avec tant de ferveur et de grimaces, que, malgré ma propre frayeur, je ne pus m'empêcher de rire. Quand ce fracas fut appaisé, nous vîmes un changement de décoration : le premier tableau étoit remplacé par de nouvelles beautés ; cependant, nous priâmes notre conducteur de ne plus nous régaler de pareilles surprises. Au Kandel-Streig, je me séparai de mon Russe, qui me pressa beaucoup de l'accompagner dans ses voyages ; il me fit mille promesses de fortune. Je refusai, en lui disant que je n'étois qu'un simple paysan, et que je ne voulois pas sortir de mon état. Il fut

cc 2

Digitized by Google

affligé de mon refus; il me quitta en m'embrassant avec la tendresse d'un frère : quelques jours d'habitude lui avoient inspiré cette vive amitié. Je n'en ai plus ouï parler; c'est le sort des liaisons de voyage.

» Je pris la route de Berne, où je voulois attendre que la fin de l'été rappelât les bergers du haut des montagnes. Vous peindrai-je ici une scène de douleur dont le souvenir m'attriste encore?

» En descendant à Berne, je parcourois le Mont-Gaster, et, fatigué, je m'étois endormi, après avoir déjeûné du lait de ma chèvre. La pauvre bête s'éloigna pour aller chercher sa pâture; un loup l'aperçut, se glissa derrière les rochers, et tout-à-coup d'un bond s'élança sur elle et l'étrangla : il la traînoit, lorsque je m'éveillai; je l'aperçus. Furieux, je me lève aussitôt; je fonds sur lui le pistolet à la main; il lâche sa proie pour me combattre, je le préviens, et d'une balle je lui casse la cuisse : plus enragé, il fait de nouveaux efforts pour se jeter sur moi; un second coup de pistolet lui brise la tête. Soudain je courus à ma chère Amalthée, elle expiroit; mais, à ma vue, elle jeta sur moi un dernier regard de douleur et d'attendrissement. Je la pleurai, je l'avoue;

Digitized by Google

pourquoi rougirions-nous de pleurer l'animal dont nous fûmes aimés, qui nous a prodigué ses bienfaits? J'étois assuré de son cœur, de son attachement; de quel homme pourroit-on avoir la même certitude? Je lui creusai un tombeau que je couvris de grosses pierres, pour qu'elle ne devînt pas la pâture des bêtes féroces.

» Au pied du Mont-Gaster est une vallée longue de quatre lieues, mais resserrée, où l'on ne parvient que par un sentier étroit et dangereux: elle a de jolis vergers, des prairies, et quelques champs où l'on sème du lin et de l'orge. C'est une solitude charmante où, comme dans l'île de Robinson, on paroît séparé du reste du monde. On croit, en y pénétrant, avoir bu les eaux du Léthé; mais l'hiver change ces scènes agréables en un spectacle aussi majestueux que sombre et effrayant. Des montagnes revêtues de neige, la glace environnant les maisons, un silence vaste et morne qui n'est troublé que par la voix des hommes et l'ébranlement des masses de neige qui se précipitent dans des abîmes profonds, tel est le tableau de cette vallée dans le cœur de l'hiver.

» Arrivé à Berne, j'y entendis beaucoup parler de J.-J. Rousseau, qui s'étoit réfugié dans la petite île de Saint-Pierre, en s'enfuyant de

Digitized by Google

Val-Travers, où le peuple l'avoit lapidé et avoit cassé ses vitres. J'avois de l'inclination pour ce fameux misantrope : il haïssoit les hommes, et moi je les redoute; il aimoit la solitude et la campagne, elles font mes délices; il avoit écrit une lettre très-éloquente contre les duels, que j'abhorrois comme lui. Ainsi nos goûts nous rapprochoient. Avide de connoître ce génie original, je partis pour l'île de Saint-Pierre, située au milieu du lac de Bienne. La difficulté étoit de percer dans son asile. Logé chez le receveur, avec sa femme ou sa gouvernante, il étoit d'un accès difficile. J'imaginai, pour aplanir les obstacles, de lui écrire ce petit billet, que je lui envoyai par un villageois:

« Un gentilhomme devenu paysan, préférant la société des ours à celle des hommes, qui, après avoir lu l'ouvrage immortel d'Emile, voyage comme lui à pied, un bâton à la main, désireroit connoître et saluer le panégyriste de l'homme sauvage, le philosophe qui prouve, avec tant d'éloquence, « que l'homme social est un animal dépravé, et que la société pervertit l'ordre de la nature [1] ».

PIERRE.

» Rousseau me fit dire que je pouvois venir

[1] Ces maximes singulières se trouvent dans son Dis-

sur les trois heures après-midi. Je fus exact au rendez-vous. Il n'étoit pas chez lui ; mais on m'indiqua le lieu où je pourrois le trouver. J'aperçus de loin un homme perché sur un grand poirier, ceint d'un large sac, qu'il remplissoit des fruits qu'il cueilloit. Je lui demandai s'il avoit vu monsieur Rousseau? « Oui, monsieur, c'est moi : qu'y a-t-il pour votre service? — J'ai eu l'honneur de vous écrire un billet ce matin. — Ah! vous êtes monsieur Pierre! attendez; je suis à vous ». Il descendit de l'arbre, embarrassé de son sac rempli de poires. Dès qu'il fut à terre, il le chargea sur ses épaules, et me dit : « Allons dans ma chambre, vous vous reposerez, et moi je me déferai de mon fardeau ». Chemin faisant, il me dit : « Vous êtes bien jeune pour être déjà fatigué des hommes. — C'est que l'on m'a jeté bien jeune au milieu d'eux, et qu'ils m'ont cruellement traité. — Vous les haïssez donc? — Non, je ne hais que leurs préjugés et leurs vices. — Vous avez raison; car l'homme est bon naturellement. — Je ne sais si l'homme est bon; mais je sais qu'il faut des loix, des échafauds, des religions pour le contenir. — Ce sont justement ces institutions qui le rendent

cours sur l'inégalité parmi les hommes, et sur l'origine des sociétés.

méchant : la source de ses misères et de sa perversité est dans ces funestes opinions. Vous êtes gentilhomme? — Je l'étois; mais j'ai abjuré ma noblesse. — Je vous approuve; je ne vous dissimulerai pas que j'ai toujours eu une secrète aversion pour les états qui dominent les autres : je hais les grands, leur dureté, leurs préjugés, leur petitesse et leurs vices; je les haïrois bien davantage, si je les méprisois moins. Pierre n'est pas votre nom? — C'est mon nom de baptême; je n'en porte plus d'autre : j'ai voulu être libre et inconnu. — Je vous en félicite, pourvu que vous ayiez la fermeté de soutenir ce personnage. Quant à moi, je m'en trouve bien : l'état où je me suis mis est le seul où l'homme puisse vivre bon et heureux. Après avoir tâté de tout, été dupe de tout, j'ai pensé que, si je voulois être conséquent, et secouer enfin de mes épaules le joug de l'opinion, je n'avois pas un moment à perdre ». Lorsque nous fûmes dans sa chambre, il me dit : « Vous me voyez dans un grand désordre. Au milieu de mes effets, j'ai eu le plaisir, jusqu'à présent, de ne rien déballer. Je jouis du précieux *far niente*, la principale jouissance que je savoure, depuis que je suis ici, dans toute sa douceur. Je voudrois que l'on me fît de cette île une prison

Digitized by Google

perpétuelle; que l'on m'interdît toute espèce de communication avec la terre ferme, de sorte qu'oubliant tout le monde, j'en fusse oublié à jamais; je n'ai pas même une écritoire. Quand de malheureuses lettres à répondre me forcent de prendre la plume, j'emprunte en murmurant l'écritoire du receveur: au lieu de tristes paperasses et de toute cette bouquinerie, j'emplis ma chambre de fleurs et de fruits. Mais allons nous promener; vous verrez une île très-agréable et singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire ». Sa gouvernante lui apporta sa petite perruque ronde, son chapeau et son bâton. En sortant, il lui dit: « Si le serrurier vient, il faudra lui payer son mémoire; mais ne rabattez rien : il me paroît un très-honnête homme ».

» Nous allâmes sur les bords du lac, qui sont parsemés de jolies maisons de campagne. Ce lac a trois lieues de long, et environ une lieue dans sa plus grande largeur. Aux deux tiers de sa longueur s'élève l'île de Saint-Pierre, qui a environ une demi-lieue de tour. Un bois d'une fraîcheur délicieuse ombrage son sommet : il est sur une terrasse fort élevée, au milieu de laquelle est un grand salon, où, durant les vendanges, on se rassemble les dimanches, de tous les rivages voi-

sins, pour danser et se réjouir. La partie méridionale de l'île, couverte de vignobles, décline par une pente douce jusqu'au fond du lac. Elle n'a qu'une grande maison, logement du receveur, qui a donné une chambre à Rousseau. Cette maison étoit jadis un monastère occupé par des moines de l'ordre de Cluny.

» Jean-Jacques resta un quart-d'heure sans parler; il cueilloit des plantes, regardoit le ciel, les eaux du lac. Il me dit enfin : « Ne soyez pas étonné de mon silence; j'ai toujours aimé l'eau passionnément, et sa vue me jette dans une rêverie délicieuse. Il me demanda ensuite comment je trouvois cette île? « Digne de fixer l'amant de la nature et le peintre de Clarens et du Valais ». Il sourit à ces mots, et me dit: « Oui, cette retraite me plaît infiniment; j'y passe des jours rapides et fortunés avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante, mon chien bien-aimé et ma vieille chatte, avec les oiseaux, avec la nature entière et son inconcevable auteur. Ici nul lien ne m'importune, ne vient s'interposer entre la nature et moi. Quelquefois, absorbé dans une extase délicieuse, je m'écrie : « Grand Etre ! ô grand Etre » ! sans pouvoir ni dire, ni penser rien de plus. Ce qui me rappelle un sage évêque qui, dans la visite de

Digitized by Google

son diocèse, trouva une vieille femme qui, pour toute prière, ne savoit dire que *O!* Le prélat lui dit : « Bonne mère, continuez toujours de prier ainsi ; votre prière vaut mieux que les nôtres ». Cette meilleure prière est aussi la mienne. Ainsi s'écoulent, dans un délire continuel, les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées ; et quand le coucher du soleil me fait songer à la retraite, étonné de la rapidité du temps, je crois n'avoir pas mis assez à profit ma journée ; je pense en pouvoir jouir davantage encore ; et pour réparer le temps perdu, je me dis : « Je reviendrai demain ».

» Ainsi causant et marchant, nous nous trouvâmes vis-à-vis de la ville de Bienne. « Regardez, me dit-il, les dehors de cette ville ; elle a des aspectsriches et variés, des prairies, des vergers, des bosquets, de beaux arbres, des allées régulières. Cette plaine, qui est entre le lac et la ville, a été partagée entre les habitans par une loi agraire très-sage. Voyez le bien que produit la division des terres. Ce terrain est couvert de petits pâturages très-bien cultivés ». Après un court silence, il me demanda si j'avois de la fortune? « Non, lui dis-je. — Tant mieux. Et de quoi vivez-vous? — Comme Emile ; de mon travail : j'ai des bras, de la vigueur. — Vous

avez raison. Celui-là est véritablement libre, qui n'a pas besoin de mettre les bras d'un autre au bout des siens pour faire sa volonté ». Il s'arrêta pour cueillir une fleur, qu'il me présenta, en me demandant si je la connoissois? Je lui avouai mon ignorance en botanique. « C'est, me dit-il, la mélisse; les plantes de cette famille sont très-aromatiques. Leur huile essentielle est renfermée dans ces petites glandes que vous voyez : les chats recherchent beaucoup cette fleur; ils la mordent, et se roulent dessus. Prise en infusion comme du thé, elle est très-agréable et bonne pour les nerfs : elle fait la base d'une eau spiritueuse, connue sous le nom d'*eau des Carmes*. *Melissa*, en grec, signifie abeille. Jeune homme, vous devriez vous attacher à la botanique : vous êtes leste, vigoureux, oisif; vous ne sauriez croire le plaisir que l'on goûte dans un exercice sain et agréable, et la vive sensation qu'on éprouve à la découverte d'une fleur inconnue ». Je lui promis de suivre ses conseils. « Il faut, continua-t-il, vous faire des occupations, des goûts, sur-tout quand on veut vivre solitaire. J'ai un cœur tr[illegible]-aimant, mais qui peut se suffire à lui-même. J'aime trop les hommes pour avoir besoin de choix parmi eux; et c'est parce que je les aime,

que je hais l'injustice, que je les fuis : je souffre moins de leurs maux quand je ne les vois pas.

» Un de mes grands fléaux, dans cette ville immense de Paris, étoit cette foule qui cherchoit à connoître cet homme bizarre qui ne recherchoit personne, et qui vouloit être heureux à sa manière. Mais la curiosité étoit bientôt satisfaite; je suis un homme sitôt vu, qu'il n'y a rien à voir de nouveau dès le lendemain. De prétendus amis, qui s'étoient emparés de moi, vouloient me rendre heureux à leur mode, et non à la mienne. Je ne suis vraiment libre que depuis que j'ai tout rompu. Mes maux sont l'ouvrage de la nature, mais mon bonheur est le mien; et quoi que l'on puisse dire, j'ai été sage, puisque j'ai été heureux autant que la nature m'a permis de l'être ». Je lui demandai des conseils sur mon genre de vie, sur les moyens de me rendre heureux. « Il faudroit, me répondit-il, pour vous donner des avis utiles, que je connusse votre caractère, les diverses circonstances de votre vie : je n'ai pas l'indiscrétion de vous interroger là-dessus ». Je lui répliquai que son nom, son caractère, sa philosophie m'inspiroient la plus grande confiance, et que s'il vouloit me sacrifier une demi-heure, je lui ferois le récit des événemens qui ont agité mon exis-

tence »? Avec plaisir; mais pas aujourd'hui: nous nous sommes assez vus; j'ai besoin d'être seul. J'ai l'esprit ébloui de mille lumières; des foules d'idées vives se présentent à moi, avec une force, une confusion qui me jettent dans un trouble inexprimable : une violente palpitation m'oppresse, soulève ma poitrine; j'ai besoin de respirer. Adieu, monsieur Pierre, à demain, à huit heures du matin, chez moi; je vous attends avec du café à la crême». A ces mots, il me quitta, se rendit au bord du lac, entra dans un petit bateau, dans lequel il s'étendit tout au long, la face contre le ciel qu'il se mit à contempler : c'étoit son usage depuis qu'il habitoit l'île Saint-Pierre. Je le suivois de l'œil. Il s'abandonna au fil de l'eau, les yeux toujours fixés sur le firmament. Je l'entendis s'écrier : « O nature! ô ma mère! me voici sous ta seule garde »! Je le laissai sous la garde de la nature rêver tout à son aise, et j'allai m'héberger à Nidau, jolie petite ville sur le bord du lac, à l'embouchure de la Thièle, et à une demi-lieue de Bienne : ses rues sont larges, propres; elle a de belles maisons bâties sur pilotis.

» Le lendemain matin, à huit heures, j'étois chez le philosophe genevois. Je le trouvai masqué, du moins je le crus d'abord, d'un habit

d'Arménien : il en avoit la veste, le cafetan et la ceinture. Il étoit assis dans un grand fauteuil, occupé à faire des lacets. Cet accoutrement grotesque et ce travail faillirent à me faire éclater de rire. Je me contins; mais il s'aperçut de quelque mouvement sur mon visage, et il me dit : « Mon costume vous étonne; je l'ai pris à Motiers, après avoir consulté mon pasteur : j'ai assisté à l'office divin avec cet équipage. A l'égard de ce travail manuel, j'ai appris à Motiers à tresser ces lacets, pour me faire supporter l'inanité du babillage, et passer mon temps sans ennui chez mes voisines, chez lesquelles je portois mon coussin. Vous m'avez laissé hier dans mon bateau; je m'y suis tellement oublié, que j'ai été obligé de revenir à force de rames, pour arriver avant la nuit. J'étois plongé dans mille rêveries confuses; je m'enivrois des plus délicieux sentimens. Dans ces promenades, oubliant tout-à-fait la race humaine, je me fais des sociétés de créatures parfaites, des amis sûrs et fidèles, tels que je n'en vois jamais ici bas; des beautés célestes, autant par leurs vertus que par leurs charmes. J'ai souvent regretté qu'il n'existât pas de dryades; c'est infailliblement parmi elles que j'aurois fixé mon attachement ». Je l'écoutois

Digitized by Google

avec des yeux ébahis, en me rappelant que saint Jérôme voyoit comme lui, dans les airs, des dames romaines, dont les charmes le ravissoient au milieu des austérités et des prières.

» Madame Levasseur nous apporta le café, et le versa dans nos tasses. La chatte et le chien de Rousseau vinrent se placer à ses pieds. « Monsieur Pierre, me dit-il alors, êtes-vous marié? — Non, monsieur. — Tant pis; je dois à ma femme bien des consolations : quel bon repas, quand je suis avec ma Thérèse, et ma chatte et mon chien, qui est mon ami, non mon esclave, car nous avons toujours la même volonté : jamais il ne m'obéit. Lorsque je me suis longtemps promené, je reviens au petit pas, la tête un peu fatiguée, mais le cœur content. Je soupe de grand appétit avec mes trois amis : si vous saviez comme je suis gai! — Pas toujours, dit sa Thérèse; vous êtes grondeur et taciturne quand vous avez vu compagnie. — Son observation est juste; c'est parce qu'alors je suis rarement content des autres, et jamais de moi. Lorsque mon souper est fini, après avoir fait quelques tours de promenade, ou joué un air sur mon épinette, je trouve dans mon lit un repos de corps et d'ame, cent fois plus doux que le sommeil. Cette nuit, je songeois à Christophe de Beaumont;

Digitized by Google

mont [1] ; je pensois que je vaux mieux que lui : il est prêtre, hypocrite; et moi, à charge et à décharge, je ne crains pas d'être vu tel que je suis.

» Ce Christophe me rappelle un tour exécrable d'un de ces fourbes qui persécutent les hommes au nom d'un Dieu de clémence et de paix. Sous le règne de Louis XIV, un jeune homme de beaucoup d'esprit et de talent, d'une figure très-agréable, nommé Petit, fils d'un tailleur, avoit répandu sourdement, dans Paris, quelques chansons impies et libertines. Il fut découvert par un incident bien malheureux. Un jour, le vent enleva quelques carrés de papier, placés sur sa table qui touchoit la fenêtre. Un prêtre, qui passa dans la rue, les ramassa, et, trouvant des vers impies, il les porta au procureur du roi qui fit arrêter Petit dans le moment qu'il rentroit chez lui. On trouva dans ses papiers les brouillons des couplets qui couroient alors. Cet infortuné jeune homme, malgré les vives sollicitations des personnes du premier rang, malgré sa jeunesse, fut condamné à être pendu, et brûlé après sa mort. Quelle barbarie ! cependant n'accusons pas la religion de ces horreurs ; accusons-en les passions des hommes. Mais puisque nous avons déjeûné,

[1] Archevêque de Paris.

Digitized by Google

allons nous asseoir dans le bois charmant qui couronne le sommet de cette île. Là, sur un gazon frais, entourés de l'ombre et du silence, vous me conterez votre histoire, puisque vous voulez bien m'en faire le récit ».

» Nous partîmes aussitôt. Il garda son vêtement arménien. En chemin, il me disoit : « Je ne puis m'assouvir de plaisir en regardant ce lac et ses environs. Croiriez-vous que jamais je n'ai pu rien faire vis à-vis d'une table et de mon papier ? c'est à la promenade, au milieu des rochers et des bois ; c'est la nuit, dans mon lit, et durant mes insomnies, que j'écris dans mon cerveau, avec une extrême lenteur, parce que je suis dépourvu de mémoire verbale, et que de la vie je n'ai pu retenir six vers par cœur. Il y a telle de mes périodes que j'ai tournée et retournée cinq à six nuits dans ma tête ; de là vient que je réussis mieux aux ouvrages qui demandent du travail qu'à ceux qui veulent être faits avec une certaine légéreté, comme les Lettres. Mais nous voici arrivés dans mon asile favori ; voyez s'il n'est pas ravissant » ! En effet, de grands arbres nous prêtoient leurs ombres ; un gazon émaillé offroit des siéges aux philosophes et aux amans. De cette hauteur, on voyoit le lac, toute l'île, riante de

Digitized by Google

verdure, couverte de vignobles, de champs et de vergers.

» Rousseau ne disoit rien; je le regardai, et je vis ses yeux remplis de larmes. Je lui demandai quelle en étoit la cause? « Hélas! dit-il, je m'attendris à la douce idée du bonheur dont je jouis dans ce séjour, mais il est troublé par la crainte que j'ai de le perdre: ah! que je changerois volontiers la liberté d'en sortir contre l'assurance d'y être retenu par force. Mais asseyons-nous, et commencez votre histoire ». Lorsque j'eus fini, il me dit: « Vous avez lu la Nouvelle Héloïse? vous connoissez tout ce que j'ai écrit contre les duels? Ces combats singuliers nous viennent des anciens Germains; ces hommes, selon Tacite, étoient toujours armés. *Nihil autem neque publicæ, neque privatæ rei, nisi armati agunt.* Cet usage que nous avons reçu d'eux est si généralement répandu que, le dimanche, en Espagne, les artisans, les laboureurs traînent à leur côté une épée longue et menaçante (*ee*).

» Je ne suis point étonné qu'avec un esprit juste et une ame douce et sensible, vous ayiez pris ces combats en horreur, et de l'aversion pour ces hommes brutes et féroces qui les recherchent et en tirent vanité. Vous me deman-

Digitized by Google

dez des conseils sur votre existence future ; je pense que pour vous, comme pour moi, l'obscurité et la retraite vous donneront la plus grande portion de bonheur possible. Je me suis toujours repenti de m'être mis en évidence. Une malheureuse question, proposée par une académie [1], m'a mené beaucoup plus loin que je ne voulois. Plusieurs adversaires se sont présentés pour combattre mon opinion ; et, de dispute en dispute, je me suis trouvé engagé dans la redoutable carrière des lettres. Vous avez fait un mauvais roman, tenez-vous en là : apprenez un métier ; vivez à la campagne, cultivez la terre. Faites choix de quelques bons livres pour amuser vos loisirs, fixer vos idées, et vous affermir dans la morale et le mépris des préjugés ». Je lui demandai à quels livres je devois m'attacher. « Lisez les Essais de Montaigne : son livre, comme disoit le cardinal du Perron, est le bréviaire des honnêtes gens. Cependant, j'ai ri parfois de sa fausse naïveté : en faisant semblant d'avouer ses défauts, il a grand soin de ne s'en donner que d'aimables ; tandis que je sens, moi qui me suis cru toujours, et qui me crois encore, à

[1] Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs?

tout prendre, le meilleur des hommes, qu'il n'y a point d'intérieur humain, si pur qu'il puisse être, qui ne récèle quelque vice odieux. Une autre lecture que je vous conseille, si vous savez le latin (si vous l'ignorez, apprenez-le), c'est Tacite, grand maître en morale. On l'accuse d'avoir peint la nature avec des couleurs trop sombres, c'est-à-dire de l'avoir peut être trop bien connue. Après Tacite, ouvrez Sénèque : on trouve dans ses ouvrages toutes les leçons de morale éparses dans les écrits anciens ; il a des pensées puériles et fausses, mais il en a d'admirables. Lisez aussi et relisez Plutarque : à l'âge de six ans, il me tomba sous la main ; à huit, je le savois par cœur [1]. Avec ces écrivains vous pouvez vous former une raison solide, et passer une vie agréable dans une cabane, peut-être même dans un palais. N'allez pas vous briser contre l'écueil où j'ai donné, et vous faire une science parlière. J'ajouterai, à l'égard du mariage, que, si vous prenez une femme, comme je vous y exhorte, vous ne devez vous attacher ni à l'esprit, ni à la science, ni même

[1] Rousseau, à l'âge de six ans, avoit déjà lu quantité de romans, « qui, dit-il, m'attachoient, m'intéressoient, me transportoient au point, que j'en pleurois à chaudes larmes ».

Digitized by Google

à la beauté. J'ai senti, en m'associant à Thérèse, qu'il me falloit une femme qui eût soin de mon ménage, et non une femme bel-esprit, babillarde et glorieuse. Quand je veux faire de l'esprit, je rentre dans mon cabinet, et j'ouvre mes livres. J'observerai encore que, pour jouir de quelque bonheur, il faut consulter votre tempérament et votre caractère, en suivre la pente, pour vous rendre bon à vous-même, et nullement méchant aux autres : c'est ce que j'ai fait, après avoir passé quarante ans de ma vie aussi mécontent de moi que des autres. La plupart des hommes sont malheureux, parce qu'ils ne font jamais ce qu'ils voudroient, ni ce qu'ils devroient. Dans le monde, tout m'effarouchoit; les moindres devoirs de la vie civile m'étoient insupportables ; un mot à dire, une lettre à écrire, une visite à rendre, dès qu'il le falloit, étoient pour moi des supplices. Si je rentrois dans la société, j'aurois toujours un bilboquet dans ma poche, et j'en jouerois pour me dispenser de parler quand je n'aurois rien à dire : si chacun en faisoit autant, les hommes seroient moins méchans. La chaîne des devoirs m'épouvante à tel point, que j'ai toujours redouté les bienfaits, car tout bienfait exige reconnoissance, et je me sens le cœur ingrat,

Digitized by Google

par cela seul que la reconnoissance est un devoir. Enfin, l'espèce de bonheur qu'il me faut, n'est pas tant de faire ce que je veux, que de ne pas faire ce que je ne veux pas. Mais le soleil vertical nous chasse d'ici : je vais regagner mon colombier. Je veux complaire à mon pauvre chien ; vous voyez que, pressé par la faim, il sollicite son retour. Adieu, monsieur Pierre, je vous sais gré de votre visite : quoique le commerce des hommes me soit odieux, l'intime amitié m'est bien chère, parce qu'il n'y a plus de devoir pour elle ; on suit son cœur, et tout est fait. Je souhaite que mes conseils vous soient de quelqu'utilité ».

» Je le remerciai, et lui promis de ne jamais oublier ni sa conversation, ni ses préceptes : il me serra la main, et nous nous séparâmes très-satisfaits l'un de l'autre.

» Rousseau est de petite stature. De son aveu, dans sa jeunesse, il avoit un joli pied, la jambe fine, l'air dégagé : sa physionomie est animée, ses sourcils sont noirs ; il a la bouche mignonne, les yeux petits et enfoncés, mais pétillans de feu. Vous ferai-je un aveu qui choquera peut-être vos préventions ? cette entrevue avec ce célèbre écrivain n'a pas confirmé la haute opinion que j'avois de lui, non relative-

Digitized by Google

ment à ses talens, à son génie, mais à son caractère moral. Que penser d'un cœur qui craint la reconnoissance comme un devoir ou un fardeau, qui hait les grands et tout ce qui domine sur lui ? Pour un vrai philosophe les grands ne sont que des personnages de théâtre, nécessaires à la pièce, dignes de nos hommages et de notre attachement, quand ils sont vertueux : sans vertu, sans moralité, ils rentrent dans la classe des hommes méprisables.

»J'ai lu depuis les ouvrages de Rousseau avec attention ; sa dialectique, embellie par le charme d'un style animé, mélodieux et pittoresque, est séduisante et nerveuse. Cependant suivez le fil de ses raisonnemens ; vous le voyez s'égarer, se contredire, donner des sophismes pour des vérités, et des systèmes bizarres pour des principes immuables ; mais ce n'étoit pas sa tête qui travailloit, les idées s'y succédoient sans liaison, sans suite ; c'étoit son cœur qui l'entraînoit, et qui étoit la source de ses égaremens et de son éloquence. Je suis convaincu que je ne dois son accueil obligeant qu'à mon costume et au mépris que j'affectois comme lui pour les rangs et les vanités du monde. Son rêve de bonheur dans l'île de Saint-Pierre fut de courte durée ; quinze jours après ma visite, le gou-

Digitized by Google

vernement de Berne lui fit signifier de quitter cette retraite fortunée.

» Je profitai de ses conseils ; j'appris le latin, je me confirmai dans le projet de mener une vie obscure et retirée, loin des villes, avec une compagne douce, simple et modeste ; et mon imagination échauffant mon cœur, mes yeux se fixèrent sur la jeune Ursule. J'attendis avec impatience l'approche de l'automne ; et dès que bergers et troupeaux quittèrent les montagnes, je revins au Kandel-Streig ; j'y trouvai Brougg avec sa fille et ses chèvres. Ursule me parut encore plus jolie que sur la montagne ; elle étoit plus parée sans être plus coquette ; elle témoigna du plaisir à me voir. Je pris une chambre dans cette même auberge que je gouverne aujourd'hui ; je voyois tout le jour l'aimable Ursule, tantôt tête-à-tête, tantôt avec son père : ce bon Suisse, exempt de méfiance, nous laissoit une entière liberté. Quand le soleil brilloit de quelqu'éclat, que la gelée avoit durci la terre, nous allions avec Ursule nous promener, glisser sur la glace : lorsque la neige tomboit à flocons, que les vents mugissoient autour de nous ; renfermés dans notre hutte, réchauffés par un poêle, nous jouissions, pour ainsi dire, de l'intempérie du temps. Dans nos

Digitized by Google

longs loisirs, je lui apprenois à lire ; je lui lisois dans l'original les poésies de Gesner : les tableaux champêtres, les sentimens doux et naïfs de cet auteur l'intéressoient beaucoup. Je lui ai lu aussi l'histoire de son pays, et les Mille et une Nuits : cette dernière lecture n'est pas celle qui l'amusoit le moins. Ainsi ces jours d'un hiver rigoureux, où la nature gémissoit dans le deuil et dans les ténèbres, ont été les plus beaux de ma vie. Du lait, du fromage, quelquefois un peu de viande faisoient notre nourriture ; pour régal nous buvions un verre de vin ou d'eau-de-vie de kirswaser. Point de maîtres, de devoirs à remplir, une liberté absolue. Oh ! Jean - Jacques Rousseau, combien tu as raison ! quelle différence du temps que j'ai passé au régiment, où, comme un automate de Vaucanson, je n'étois mû que par la volonté des autres, où tous mes plaisirs étoient des devoirs, et mes devoirs des chaînes.

» Mon amour pour Ursule croissoit de jour en jour. Quand je lui disois que je l'aimois, elle me répondoit : « Je t'aime aussi. — Les eaux limpides de Kandel - Streig sont moins pures que ton ame, et ta voix est plus douce à mon cœur que le chant du rossignol ne l'est, au milieu de la nuit, au berger qui veille au-

près de son troupeau ». Quand je lui demandois un baiser, elle baissoit les yeux, rougissoit, et laissoit cueillir le baiser. Un jour, je lui dis : « Ma bien-aimée, nous ne pouvons nous marier qu'au printemps : il faut monter notre ménage ; je veux acheter un petit champ qui puisse nous nourrir en le travaillant ; il nous faut du linge, des habits : mais je languis, je souffre dans l'attente ; sois ma femme aujourd'hui, je t'en conjure. — Si tu souffres, je ne veux pas en être la cause ; mais confie tes peines à mon père : s'il veut que tu m'épouses aujourd'hui, je ne m'y opposerai pas ».

» Dès que Brougg fut rentré, je le priai de m'accorder sa fille en mariage dès ce jour même, lui promettant de l'épouser, devant l'église, au printemps prochain. Brougg, à cette proposition, me prit par la main, sans mot dire, et m'emmena hors de sa hutte : la nuit épaississoit ses ombres ; la lune se levoit sur l'horizon, majestueuse et brillante ; des étoiles innombrables scintilloient au haut du firmament. Brougg me dit : « Vois-tu cette lune qui revient tous les mois ?—Oui je la vois. —Vois-tu ces étoiles qui roulent dans les cieux? — Oui, je les vois. — Qui est-ce qui a fait tout cela ? — C'est Dieu. — Eh bien ! jure par

Digitized by Google

ce Dieu qui t'entend, et qui lit dans ton ame, que tu épouseras ma fille au printemps. — Oui, je te le jure par ce Dieu qui m'entend, et qui lit dans mon ame. — Embrasse-moi; je te donne ma fille; elle sera ta femme dès cette nuit ». Nous rentrâmes dans sa chaumière : Ursule nous attendoit, inquiète de notre absence. Son père lui dit : « Ursule, tu es mariée; Pierre est ton époux : je vous donne ma bénédiction ». Je me jetai dans les bras d'Ursule, et nous fîmes les noces. Nous mangeâmes une cuisse de chamois, un morceau de fromage, âgé de soixante ans : Brougg nous dit que son père l'avoit pétri lui-même le lendemain de son mariage. Un matelas étendu sur des peaux de bœufs, fut notre couche nuptiale. Cet hymen, contracté sur ma bonne foi, porte la couleur des mœurs antiques : ainsi Abraham épousa Agar sa servante; ainsi Rachel et Lia, femmes de Jacob, mirent leurs servantes dans son lit : la seule différence entre ces patriarches et moi, c'est qu'ils avoient plusieurs femmes. Mais saint Augustin remarque qu'ils étoient plus sages, avec ce nombre d'épouses, que les chrétiens avec une seule; ce qui est facile à croire.

» Au printemps, je descendis à Berne : mon projet étoit de vendre le diamant que m'avoit

Digitized by Google

donné mon malheureux ami en expirant, et d'acheter du produit une métairie, un troupeau et les ustensiles du ménage : il m'en coûtoit beaucoup de me défaire d'un présent si cher. Mais mon ami même auroit approuvé sa destination. Un diamant m'étoit inutile ; il me falloit une bêche, des vases d'argile et une cabane. Je m'adressai à un Juif qui, après avoir bien examiné ce bijou sous toutes les faces, m'en offrit deux mille florins. Un jeune homme, présent à ce marché, profita de l'absence momentanée de l'Hébreu, et me demanda la préférence pour deux mille deux cents florins. J'y consentis.

» Il me pria de l'attendre à mon auberge, pendant qu'il alloit chercher la somme chez son père, négociant de cette ville. Le jeune Kesler, c'est le nom de mon acheteur, dit à son père qu'il venoit de conclure un excellent marché, et d'acheter, pour deux mille deux cents florins, un diamant qui en valoit trois mille au moins. Le père lui répond : « Le vendeur n'en sait donc pas le prix? — Il doit le savoir ; mais il paroît pressé d'argent et de besoin. — C'est-à-dire, mon fils, qu'au lieu de chercher à aider ce malheureux, et de lui tendre une main secourable, vous voulez profiter de sa détresse,

Digitized by Google

de son malheur, pour achever sa ruine. Ne sentez-vous pas que lui prendre huit cents florins dans sa poche, ou les lui voler dans un marché, est une action également blâmable et indigne de tout honnête homme ? La seule différence est que la loi sévit contre le premier vol, et que le second n'est que trop autorisé par l'exemple. Allez prier cet étranger de prendre la peine de passer chez moi ». Le fils, honteux, moins coupable par avarice que par la contagion de l'exemple; car les prétendus honnêtes gens du monde n'aiment que trop à profiter du malheur de leurs semblables, vint me chercher et me mena chez son père. C'étoit un vieillard d'une physionomie heureuse et respectable. On voit rarement, parmi les gens d'affaires, de ces visages calmes où sont écrites la probité, la douceur et la paix de l'ame. Après qu'il m'eut fait asseoir, il me demanda mon diamant, l'examina, s'informa si je l'avois fait estimer, si j'en savois la valeur? « Je sais qu'il a été acheté à Paris huit mille francs, et à Bâle on me l'a estimé trois mille florins. — Cependant vous le laissez à mon fils pour deux mille deux cents? — Il est vrai; mais dans Berne, je n'en trouve pas davantage. J'ai besoin d'argent pour entrer en ménage.

— Mon ami, vous parlez très-bon français?
— C'est que j'ai long-temps habité la France.
— On le voit bien. Voulez-vous me confier votre bague une petite demi-heure? mon fils vous fera compagnie ». Je la lui donnai; il sortit, revint bientôt, et me dit : « J'ai deux propositions à vous faire; vous opterez. Je vous prêterai sur votre bague deux mille florins sans intérêt, pour deux ans; ou bien je l'achète et vous en donne trois mille, qui est sa valeur. — Monsieur, excusez ma surprise. — De quoi êtes-vous surpris? de trouver de la probité à Berne, chez un négociant suisse? — Non; mais une probité aussi sévère est bien rare dans toutes les professions et dans tous les pays. — Non pas dans ma patrie. Laquelle de mes propositions acceptez-vous? — La dernière; les trois mille florins. — Je vais, *monsieur*, vous les compter ». Ici, il cessa de m'appeler *son ami :* apparemment il soupçonna que je pouvois être son égal. « J'ai un autre service à vous demander, lui dis-je; ce seroit de me garder cet argent pendant quelques mois. Je veux faire une acquisition, et mon choix n'est pas encore fixé. — Je n'aime pas beaucoup à être dépositaire, mais je le deviendrai pour vous obliger. Quel est votre nom? —

Pierre. — Pierre, sans plus? — Je n'en porte pas d'autre. — Votre langage, votre air démentent la rusticité de vos habits. Je ne vous demande pas votre secret : je n'ai pas encore mérité votre confiance. Voulez-vous me faire l'honneur de dîner avec moi » ? J'acceptai : il me fit très-bonne chère, nous donna d'excellent vin. Mais ce qui m'amusa le plus, ce furent les airs, la suffisance de l'un des convives, marquis français. Avant de nous mettre à table, ce marquis, me trouvant dans la salle, m'avoit dit : « Mon ami, faites-moi le plaisir, en descendant, de dire au laquais du marquis de ***, qu'il vienne me servir, que je dîne ici. — Monsieur le marquis, je ne descends pas. — Comment? pourquoi cela? — C'est que, comme vous, je dîne ici. — Vous dînez avec nous, reprit-il, d'un air étonné? — Oui, j'aurai ce plaisir. — Ah ! fort bien! dit-il, en ricanant. J'oubliois que je suis en Helvétie, chez les bons Allobroges ». A table, il fut placé à côté de moi, ce qui parut l'indigner. Cependant il s'empara de la conversation; il discourut à tort et à travers sur les actrices de Paris, sur le théâtre français, la comédie italienne. Il avança que la réputation de Molière commençoit à baisser dans l'esprit public ». Las de l'entendre déraisonner, je lui dis : « De

quel

quel public parle monsieur le marquis? Est-ce de Rousseau, de Diderot, de Voltaire? Je ne les crois pas de son avis ». A ces mots, il me jeta un coup-d'œil dédaigneux, et, sans me répondre, il continua à parler. Il dit que le cardinal de Richelieu avoit fait bâtir le Luxembourg. « Pardonnez-moi, lui dis-je; c'est Marie de Médicis, à qui nous devons aussi la promenade appelée le *Cours la Reine* ». Autre regard dédaigneux pour toute réponse. Toujours parlant, il affirma que Louis XIV n'aimoit pas Boileau. « Ce monarque, lui dis-je, est resté quelque temps sans le connoître; mais, sur sa réputation, il le manda pour lui entendre lire son Lutrin; et quand ce prince l'eut ouï, il s'écria avec enthousiasme: « Voilà qui est très-beau! cela est admirable! Je vous louerois davantage, si vous ne m'aviez pas tant loué. Je vous donne une pension de deux mille francs ». Une autre fois il lui dit, en lui montrant sa montre qu'il avoit par hasard à la main: « Souvenez-vous que j'ai toujours une heure par semaine à vous donner, quand vous voudrez me voir». Croyez-vous, après cela, monsieur le marquis, que Louis XIV eût de l'aversion pour ce grand poète »? Le marquis me regarda encore de travers, en disant qu'il doutoit de ces anec-

dotes; et, me voyant assez fort sur le chapitre des écrivains, pour me dérouter et se débarrasser de mes répliques, il passa à la bataille de Fontenoy, où son père commandoit un régiment. Il prétendoit qu'elle s'étoit donnée en 1744. «Vous m'excuserez, monsieur le marquis; c'est en 1745, le 11 mai. — Les Anglais et les Hollandais avoient formé un bataillon carré. — Permettez-moi de vous dire qu'ils attaquèrent en colonne. — Le maréchal de Saxe sacrifia beaucoup de monde; il ne ménageoit pas le sang du soldat. — Je vous demande excuse; il en étoit avare. La veille de la bataille de Rocoux, monsieur de Senac, son médecin, entra le soir dans sa tente, et, le trouvant triste et rêveur, il lui en demanda la cause. Le maréchal répondit par des vers de Racine qu'il parodia:

Songe, songe, Senac, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle;
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourans,
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirans.

—Et tous ces soldats n'en savent rien encore».

» Une autre fois un officier-général lui montroit un poste qui pouvoit être utile. «Il ne vous en coûtera, lui dit-il, pour l'enlever, pas plus

Digitized by Google

de douze grenadiers. — Passe encore, répond le maréchal, si c'étoient douze lieutenans-généraux ». Mes réponses piquoient au vif l'amour-propre du marquis, augmentoient sa surprise, et amusoient beaucoup la compagnie. Monsieur Kesler m'encourageoit du coin de l'œil. Cependant mes contrariétés n'arrêtèrent pas la volubilité de cet imperturbable parleur. Il s'étoit retranché dans cette bataille de Fontenoy, comme dans le fort de son érudition. Il accusa les officiers des gardes du roi d'Angleterre de s'être comportés incivilement dans cette affaire. « Cependant, lui répondis-je, ils saluèrent les premiers les officiers des gardes-françaises, en ôtant leurs chapeaux; et le comte de Chabannes et le duc de Biron, qui s'étoient avancés avec tous les officiers des gardes, leur rendirent le salut. Alors un capitaine anglais leur cria : « Messieurs des gardes, tirez ». Le comte d'Auteroche répondit : « Tirez vous-même; nous ne tirons jamais les premiers ». Mon marquis, toujours plus stupéfait, me demanda où j'avois recueilli ces anecdotes? « A l'armée, où j'étois alors ». Monsieur Kesler, pour s'égayer encore plus à ses dépens, affecta de m'appeler par mon nom, en m'offrant d'un plat. « Monsieur s'appelle Pierre, s'écria le

Digitized by Google

marquis? — Oui, monsieur. — Vous êtes à Berne comme voyageur? — Non, monsieur; je viens acheter des souliers et des bas pour ma femme, et deux vaches pour notre ménage ». Le marquis, anéanti, ne pouvoit concilier dans sa tête, les bas, les vaches, les souliers, avec ma façon de m'énoncer, ma petite érudition, et la bataille de Fontenoy où je m'étois trouvé. Heureusement pour les convives, son embarras, sa confusion arrêtèrent sa loquacité pour le reste du repas.

» Je remontai bientôt au Kandel-Streig, où Ursule m'attendoit. J'avois pris deux cents florins sur la somme qui m'étoit due; j'achetai des nippes et des bijoux d'argent pour ma future. Notre mariage fut célébré avec fracas : je puis me servir de cette expression; car, pendant vingt-quatre heures, on dansa, on chanta, et le vin coula à grands flots; toutes les têtes s'en ressentirent : sans exagération, tout le village étoit ivre, excepté Ursule et moi. Les bons Helvétiens fêtent volontiers le dieu des vendanges. J'eus bientôt l'occasion d'acheter un petit champ : je courus à Berne chercher mon argent. Monsieur Kesler me combla d'amitiés; et, pour répondre à ses procédés, je lui racontai mon histoire. Depuis, il a eu pour

Digitized by Google

moi la tendresse d'un père : j'ai logé chez lui toutes les fois que mes affaires ou le désir de le voir m'ont appelé à Berne.

» Dès que j'ai possédé mon petit domaine, je l'ai cultivé, et je jouis, avec ma femme et mes enfans, de toute l'aisance que peut désirer un paysan suisse et un homme raisonnable. Monsieur Kesler a eu la complaisance d'écrire secrètement pour avoir des nouvelles de ma famille : mon père venoit de mourir, et m'a déshérité. Je pouvois cependant réclamer une très-modique légitime, mais j'y ai renoncé. Mon frère aîné me croit, ou chez les morts, ou chez les Hurons ; je n'ai pas voulu le désabuser. C'est ici où, retiré depuis environ vingt ans, ayant abdiqué, comme Dioclétien ou Charles-Quint, les grandeurs de ce monde, ayant osé braver l'opinion, je suis parvenu, par une route bien peu usitée aux gens de mon état, à jouir d'une vie paisible et aussi fortunée qu'on peut l'avoir sur ce globe désolé par l'essaim des soucis et des maux, depuis l'ouverture de la boîte de Pandore, ou la chute d'Adam. Je suis devenu riche en renonçant aux richesses, et je me suis fait honorer ici, en me déshonorant dans ma patrie.

» Je terminerai ma narration par une aven-

Digitized by Google

ture assez piquante qui m'est arrivée l'année dernière. « Une grande dame, portant titre de comtesse, descendit dans mon auberge avec son mari, et un autre étranger : ils alloient aux bains de Leuck. La physionomie de la comtesse me frappa. Je la regardois attentivement, lorsqu'elle appela l'autre étranger par mon nom de famille, le baron de***. Je tressaillis. J'attache mes regards sur ce baron, et je crois reconnoître mon frère à un air de famille, et sur-tout par sa ressemblance avec mon père. Je ne témoigne rien ; je reçois mes hôtes avec distinction, et je les quitte pour aller leur préparer un bon souper. J'appris, par un des domestiques, que le baron étoit mon frère aîné, que je n'avois pas vu depuis trente ans; et madame la comtesse étoit Joséphine, mes premières amours, la sœur de mon cher Henri. La Parque, à la sourdine, avoit filé vingt-cinq ans depuis le jour fatal de notre séparation; le temps l'avoit un peu défleurie. Muni de ces notions, je renfermai mon secret. Je me dérobai le mieux que je pus sous la grossièreté de mes vêtemens, et d'une barbe de huit jours dont je me gardai bien de dépouiller mon visage. Je soupai avec eux, placé auprès du baron, qui étoit bien loin de soup-

Digitized by Google

çonner dans Pierre l'aubergiste, le fils de son père. Il auroit rougi doublement, et par le souvenir de ma prétendue lâcheté, et par l'humiliation de mon nouvel état. Un gentilhomme, un baron, frère d'un aubergiste! Mais la comtesse ne cessoit de me regarder; elle croyoit démêler des traits qui ne lui étoient pas inconnus. Sa curiosité ne put se contenir : elle me demanda si j'étois né en Suisse? «Non, madame, je suis Allemand. — Avez-vous habité Strasbourg? — Oui, dans ma jeunesse. — Que faisiez-vous alors? quel étoit votre état? — J'étois soldat dans le régiment de*** (c'étoit le mien). — Vous avez donc connu le chevalier de*** (il s'agissoit de moi)? — Je crois l'avoir vu. N'a-t-il pas eu une affaire malheureuse? — Très-malheureuse. — *Le Baron*. Et très-déshonorante pour lui et sa famille. — *La Comtesse*. Elle ne l'est pas aux yeux de l'humanité et de la philosophie. — *Le B*. Il faut laisser la philosophie aux savans, aux bourgeois de Paris; mais un gentilhomme doit avoir les préjugés de l'honneur, et non ceux des pédans de collége. — *Pierre*. Monsieur le baron ne se pique pas d'être philosophe? — *Le B*. Non, mon ami, je ne les aime pas; je voudrois que Voltaire et Rousseau fussent au fond

de la mer. — *P*. Sans doute vous avez lu ces auteurs? — *Le B.* Dieu m'en préserve! Il n'y a pas long-temps qu'on a brûlé auprès de ma terre les œuvres d'un nommé Bayle [1]: plût au ciel qu'on en fît autant à tous les ouvrages diaboliques des philosophes! — *P*. Il paroît que monsieur le baron n'aime pas la lecture. — *Le B*. Non, vraiment; ce sont les paresseux et les désœuvrés qui lisent : un gentilhomme va à la chasse et s'occupe de ses affaires. — *La C.* Ne trouvez-vous pas, baron, dans les traits de Pierre, quelque ressemblance avec votre frère? — *Le B.* Je ne m'en doute pas; il y a si long-temps que je ne l'ai vu »! Ici finit notre dîner et notre conversation. Le lendemain, avant son départ, la comtesse me fit appeler à sa toilette. « Savez-vous, monsieur Pierre, me dit-elle, que vous ressemblez singulièrement à un homme que j'ai aimé? — Madame, je suis trop heureux; et qu'avez-vous fait de votre amour? — Le temps l'a emporté; les circonstances nous ont contrariés: mais, l'on a beau dire, c'étoit un un homme très-aimable, plein d'honneur, de

[1] Un jésuite échauffa si bien les têtes, à Colmar, dans un sermon contre les philosophes et les impies, que tous ceux qui possédoient un exemplaire de Bayle, le vinrent brûler dans la place publique.

Digitized by Google

courage et d'humanité. — S'il vous entendoit, il seroit bien glorieux ! — Vous n'avez pas d'idée combien vous me le rappelez. Plus je vous examine, plus je suis frappée de la ressemblance ; je crois seulement qu'il étoit un peu plus grand que vous (je commençois à me voûter) ; qu'il avoit le teint plus blanc, plus coloré, la taille plus svelte, la démarche plus fière (j'avois vingt-cinq ans de plus, et le hâle de la campagne). — Il ne conviendroit pas à un pauvre paysan suisse d'avoir la démarche fière ». Mon frère entra dans ce moment pour annoncer le départ et payer les frais. « Monsieur Pierre, combien vous est-il dû ? — Avez-vous été content ? — On ne peut davantage. — Je vous ai traité comme mon propre frère. — Je vous en remercie. — A l'égard de votre dépense, ce sera ce que vous jugerez à propos, pourvu que vous ne me donniez que ce qui me revient ; je ne prends jamais rien au-delà ». Le baron m'offrit un paiement que je réduisis de moitié, en lui disant : « J'ai eu l'honneur de vous prévenir que je voulois vous traiter comme mon propre frère. — Vous êtes trop honnête et trop désintéressé. — Croiriez-vous, monsieur le baron, que j'ai un frère en Alsace, qui ne m'aime pas ? — *Le B.* Ce doit être un mauvais

Digitized by Google

cœur, indigne de vous appartenir; car vous m'avez l'air d'un très-galant homme. — Ah! oui, s'écria la comtesse; je serois sa caution.— *P.* Mais je lui pardonne son indifférence ou son aversion : l'intérêt et les préjugés divisent les hommes; ceux qui ne sont ni intéressés, ni aveuglés par l'opinion, doivent être indulgens. — *Le B.* Monsieur Pierre, vous êtes un brave homme; touchez là ». Il me présenta la main, et je sentis une douce émotion en la lui pressant. Mon secret me vint sur le bord des lèvres, mais je le retins. La comtesse me tendit aussi la main; je la lui serrai, mais je n'osai pas la baiser; cela me parut un peu trop galant pour un montagnard suisse. Tous les trois nous étions émus, et moi seul j'en savois la cause. Je vis que mon frère n'avoit pas le cœur dénaturé, que ce n'étoit que la force du préjugé, la chimère d'un honneur prétendu, qui avoit éteint les sentimens d'affection qu'il me devoit ».

Ici, ma chère tante, finit l'histoire du sage Pierre, dont la philosophie est bien supérieure à celle du trop fameux Jean-Jacques. Pierre, sans haïr les hommes, les fuit comme des bêtes farouches; il a cherché le bonheur dans l'obscurité et le repos. Il a bravé les préjugés,

Digitized by Google

non par orgueil et avec ostentation, mais par haine pour le vice, par la pente d'une ame heureusement née, et d'un esprit juste et solide. Il a une sérénité, une force d'ame admirables, une gaieté douce et soutenue, heureux effet d'une conscience sans reproche, et d'un bon esprit; car les sots et les méchans ne sont pas gais. Il ne se plaint pas de sa pauvreté, il en jouit; il ne prend pas avec faste la vérité pour devise [1], il l'a dans son cœur et sur ses lèvres; il n'ambitionne point les suffrages des hommes, il se contente du sien; et il s'est mis au-dessus de l'opinion, s'est exposé au mépris par un excès de sensibilité et de courage vraiment philosophique. Ce portrait est presque l'opposé de celui de Rousseau; et pour les dessiner l'un et l'autre par un seul trait, je dirai que la sagesse et la philosophie de Pierre étoient dans son cœur, et celles de Rousseau dans sa tête. J'ajouterai, à l'égard des talens de ce dernier:

Ainsi, du plumage qu'il eut,
Icare pervertit l'usage;
Il le reçut pour son salut,
Il s'en servit pour son dommage.

Nous avons quitté ce philosophe montagnard

[1] C'étoit celle de Rousseau:

Vitam impendere vero.

avec bien du regret : mais tel est le sort des voyageurs ; leurs sensations, leurs sentimens doivent, pour ainsi dire, se renouveler à chaque gîte.

Nous n'avons pas voulu descendre à Berne, qui n'est éloigné du Kandel-Streig que de seize lieues, et nous sommes rentrés dans le Valais. *Frattanto diro alla mia vezzoza zia.*

Vous, en qui tant d'esprit abonde,
Tant de grâce, tant de douceur,
Si ma place est dans votre cœur,
Elle est la première du monde.

VOLTAIRE.

Digitized by Google

NOTES.

(a) Cérès avoit fait descendre la famine dans ses entrailles, pendant qu'il dormoit, pour avoir eu la témérité de couper des arbres dans une forêt qui lui étoit consacrée. Methra, fille d'Eresicthon, pour subvenir à sa voracité, pria les dieux de lui accorder la faculté de se changer en tout ce qu'elle voudroit : les dieux lui accordèrent sa demande. Elle se vendit sous diverses figures d'animaux : mais le produit de ses ventes ne pouvant assouvir la faim de son père, il se tua de désespoir.

(b) En général, les montagnards suisses se nourrissent de lait ou de ses décompositions. Le fromage ou le seret sont leurs seuls alimens solides. Le petit-lait est leur boisson. Le seret est le précipité de la partie séreuse du lait qui est très-abondant et compacte : il sert de pain. Les pommes de terre sont aussi un de leurs alimens habituels. Pendant la plus grande partie de l'année, les habitans des Alpes servent à leurs repas du lait froid ou chaud, des pommes de terre bouillies et du seret, ensuite du fromage de l'année; et dans les jours de régals et de fêtes, on sert du fromage très-vieux : en le mangeant on s'abreuve d'un petit-lait presque clarifié, pour tempérer son âcreté. Le pain est une chose très-rare dans une partie des Alpes. Ce n'est

que dans le cœur de l'hiver ou dans les festins qu'ils se régalent de ce mets : ce pain n'est cependant qu'une galette très-sèche et très-dure. Qui croiroit qu'il existe, auprès de nous, des habitations où il n'entre ni pain, ni vin, ni écus. Ce qui peut étonner davantage, c'est que le café y a pénétré, et qu'on l'y boit même avec excès.

(*c*) Dans le pays de Quoja en Afrique, on ne prend les femmes qu'à l'épreuve. Le galant invite sa maîtresse à faire collation avec lui : quelquefois la fille, par pruderie ou bienséance, se fait prier deux ou trois fois; enfin, elle se rend et passe dix à douze jours avec son amant. Si c'est un garçon qui naît de ce commerce, on le fait dire au père qui le prend avec lui. Si c'est une fille, la mère la garde. Lorsque l'amant veut épouser la maîtresse, dont il a fait l'essai, il envoie par elle des présens à son père et à sa mère, lorsqu'elle retourne auprès d'eux, en la priant de demander leur consentement. On reçoit les présens quand on veut accorder la fille; autrement on les renvoie. Les pères, en les mariant, font souvent des présens à leurs filles; mais il est dangereux pour le mari de les accepter, parce que, si une femme riche conçoit une autre inclination, le pauvre mari n'ose se plaindre, ni la maltraiter.

(*d*) On distingue trois espèces d'ours terrestres : les bruns, les noirs et les blancs. Ceux-ci se trouvent dans la Grande-Tartarie, en Moscovie, et les autres provinces du Nord; ce n'est point la rigueur du climat qui les blanchit dans l'hiver, comme les hermines et les lièvres : ces ours naissent blancs, et restent tels. L'ours

Digitized by Google

noir est rare dans les Alpes, et commun, au contraire, dans les pays septentrionaux de l'Europe et de l'Amérique. Le brun est féroce et carnassier ; le noir n'est que farouche, mais il est frugivore : il n'habite guère que les pays froids. On trouve les ours roux ou bruns dans les climats froids et tempérés, et même dans les régions du midi. L'ours n'est point engourdi, ni privé de sentiment, comme le loir, ou la marmotte ; mais comme il est naturellement gras, et d'une graisse excessive sur la fin de l'automne, il supporte facilement l'abstinence : il ne sort de sa bauge que lorsqu'il se sent affamé, au bout d'environ quarante jours. Les ours se recherchent en automne ; la femelle est, dit-on, plus ardente que le mâle. Le mâle et la femelle n'habitent point ensemble ; ils ont chacun leur retraite séparée, et même fort éloignée. Un seul ours donne une quantité considérable de graisse et d'huile.

(*e*) La marmotte, prise jeune, s'apprivoise aisément ; elle apprend à gesticuler, à danser : elle est, comme le chat, antipathique avec le chien ; mais elle ne fait aucun mal, à moins qu'on ne l'irrite. Elle ronge les meubles, et perce même le bois, lorsqu'elle est renfermée : elle court assez vîte en montant, mais lentement dans la plaine ; elle grimpe sur les arbres, monte entre deux parois de rochers, comme entre deux murailles voisines ; et c'est des marmottes que les savoyards ont appris à grimper les cheminées. Elles mangent de tout, mais elles sont friandes de beurre et de lait ; elles boivent rarement de l'eau, et repoussent le vin.

Cet animal tient un peu de l'ours et du rat pour la

Digitized by Google

forme du corps : il a la voix et le murmure d'un petit chien quand il joue, ou qu'on le caresse ; mais dans la colère ou la peur, il fait entendre un sifflet très-perçant et très-aigu. Il aime la propreté, et se met à l'écart, comme les chats, pour ses besoins ; mais il a, ainsi que le rat, une odeur très-forte. La marmotte, qui se plaît dans la région des neiges, est cependant sujette à s'engourdir par le froid : c'est ordinairement à la fin de septembre qu'elle se recèle dans une tanière, pour n'en sortir qu'aux premiers jours d'avril. Sa retraite est meublée avec art : elle est spacieuse, plus longue que large, et construite en forme d'Y ; elle peut contenir plusieurs marmottes, sans que l'air se corrompe. Elles creusent la terre avec célérité : c'est dans le fond de leur domicile qu'elles font leurs excrémens. Ce séjour est jonché et tapissé de foin, et d'une mousse fort épaisse, dont, pendant l'été, elles font ample provision. On prétend que les unes coupent les herbes les plus fines, que les autres les ramassent ; qu'ensuite, pour les transporter, l'une d'elles se couche sur le dos, se laisse charger de foin, étend ses pattes en l'air pour servir de ridelles, et qu'ensuite ses compagnes la traînent par la queue ; et c'est, ajoute-t-on, ce frottement réitéré qui leur ronge le poil du dos : mais divers auteurs nient ce fait. Elles passent les trois quarts de leur vie dans leur habitation : elles s'y réfugient pendant les neiges et en cas de danger ; elles n'en sortent même que dans les plus beaux jours, et s'en éloignent peu. L'une fait alors le guet, assise sur une tour élevée, tandis que les autres jouent sur le gazon, et s'occupent à couper du foin. Lorsque la sentinelle aperçoit un homme, un aigle, un chien,

Digitized by Google

chien, etc. elle avertit par un coup de sifflet : soudain tout revient au gîte, où elle ne rentre que la dernière. Elles ne font pas des provisions pour l'hiver ; il semble qu'elles devinent leur inutilité : mais à l'approche de la saison qui doit les engourdir, elles travaillent à fermer les deux portes de leur domicile, ce qu'elles font avec tant de solidité, qu'il est plus aisé d'ouvrir la terre partout ailleurs. Elles sont très-grasses, et pèsent jusqu'à vingt livres : elles le sont encore trois mois après ; mais peu à peu leur embonpoint diminue, et elles maigrissent sur la fin de l'hiver. On les trouve dans leurs retraites resserrées en boules, et fourrées dans le foin. Elles ne sont pas constamment engourdies pendant sept à huit mois : les chasseurs les laissent trois semaines ou un mois dans leurs caveaux, avant de les aller troubler, et ils ne les cherchent jamais par un temps doux, de peur de les éveiller, mais par un très-grand froid. Ces animaux ne produisent qu'une fois l'an ; leur portée ordinaire est de trois ou quatre petits, et la durée de leur vie de neuf à dix ans. L'espèce n'est ni nombreuse, ni bien répandue ; elle habite toujours la hauteur des Alpes : on en trouve cependant dans les Apennins, dans les Pyrénées, et sur les plus hautes montagnes d'Allemagne. La cause de leur engourdissement, de celui du loir, des hérissons et des chauve-souris, est une torpeur produite par le refroidissement du sang : ces animaux ont si peu de chaleur intérieure qu'elle n'excède guère la température de l'air, lorsqu'elle est à 10 degrés. La chaleur de l'homme et de tous les animaux surpasse en tout temps 30 degrés ; il n'est pas étonnant que ces petits animaux tombent dans

Digitized by Google

l'engourdissement, dès que cette petite chaleur intérieure n'est plus aidée par celle extérieure, ce qui arrive lorsque le thermomètre n'est plus qu'à 10 ou 11 degrés; quelque chaleur au-dessus suffit pour les ranimer; et si on les tient pendant l'hiver dans un lieu bien chaud, ils ne s'engourdissent point du tout; cependant, quoiqu'ils paroissent privés de l'usage de leurs sens lorsqu'ils sont engourdis, ils sont sensibles à la douleur, et l'on entend un petit cri sourd lorsqu'on les pique vivement. Dans cet état, leurs secrétions sont très-peu abondantes, et la transpiration presque nulle; puisqu'ils passent plusieurs mois sans manger, ils perdent peu à peu de leur substance, et dans les hivers trop longs ils meurent dans leur trou : c'est peut-être la rigueur du froid qui les tue.

(*f*) Que les détracteurs de Voltaire lisent la lettre adressée à l'abbé Moussinet : « Volez, mon cher ami, chez monsieur Pitot, mathématicien distingué, puisque je trouve l'occasion de l'obliger. Je ne sais ce dont il peut avoir besoin : mais je ne puis guère lui prêter que huit cents livres, à cause des dépenses que je fais; car il faut encore que vous donniez promptement cent pistoles à monsieur Cousin. Prêtez donc huit cents livres à monsieur et madame Pitot; ils me les rendront dans l'espace de cinq années : rien la première, deux cents livres la seconde, autant la troisième, ainsi du reste; leur billet suffira sans contrat. Il ne faut point, me semble, de notaire avec un philosophe. Si dans la suite il ne peut remplir les conditions du prêt, je n'exigerai pas le paiement; au contraire, ma bourse lui sera encore ouverte ».

Digitized by Google

(*g*) Il se plaisoit tellement aux souffrances des hommes, à leur voir donner la question, qu'il auroit voulu que le peuple romain n'eût qu'une tête pour pouvoir l'abattre d'un seul coup. Il ordonna qu'on nourrît d'hommes vivans les bêtes sauvages destinées aux spectacles. Une famine, une peste, un incendie étoient l'objet de ses vœux. Notre révolution a reproduit des milliers de Caligula.

(*h*) Si ce monstre n'est pas mort avant la révolution, il a dû y jouer un grand rôle. La Potherie, dans son Histoire de l'Amérique septentrionale, décrit un affreux supplice, que les Hurons, sous les yeux du commandant français, et encouragés par lui et sa troupe, firent subir à un pauvre Iroquois, enlevé par trahison. On attacha ce malheureux sauvage à un poteau autour duquel il pouvoit tourner. Tous les spectateurs avoient le droit d'être bourreaux. Un français s'approche et donne le signal; lui brûle, avec un canon de fusil rougi au feu, la chair, depuis les doigts des pieds jusqu'aux genoux. Cet exemple de cruauté anime un Utwava, qui vient lui en disputer le prix; il arrache au patient un lambeau de chair depuis l'épaule jusqu'au jarret, remplit la plaie de poudre à canon, et y met le feu. Le malheureux pousse un cri terrible; on insulte à sa douleur par un rire immodéré. Comme une soif ardente étouffoit sa voix, on lui fit avaler de l'eau pour jouir de ses hurlemens. Un autre sauvage lui enlève le péricrâne, et lui couvre la tête de charbons ardens: on le délie, on lui ordonne dérisoirement de se sauver; il veut courir, il bronche à chaque pas. Dans cette hor-

Digitized by Google

rible situation, il lui reste assez de vigueur pour lancer des pierres contre ses bourreaux. Enfin ces monstres l'assommèrent pour terminer la fête; les sauvages dépècent son cadavre et le mangent. Des Français voyoient ces horreurs, les excitoient, et en jouissoient : les barbares! Ne soyons plus surpris des atrocités de la révolution !

(*i*) Voici un trait qui honore aussi la mémoire de ce sage pontife. Il avoit chargé l'abbé Gagliani, célèbre littérateur, d'aller recueillir diverses matières du Vésuve; l'abbé, en lui envoyant une caisse de curiosités naturelles, y joignit ce billet : *Dic ut lapides isti panes fiant.* Benoît XIV lui répondit, en lui envoyant le brevet d'une pension considérable : « Vous ne devez pas douter de l'infaillibilité du souverain pontife; je vous en donne une nouvelle preuve : c'est à moi qu'il appartient d'expliquer les textes de l'écriture sainte. Je dois toujours en saisir l'esprit, et je ne l'ai jamais saisi avec plus de plaisir qu'en cette occasion ».

(*k*) La lecture de ce roman exaltoit la tête des femmes. Voici une anecdote citée par Rousseau lui-même. « Une dame de la cour reçut ce livre après souper, jour de bal de l'opéra; elle se fit habiller pour y aller, et en attendant l'heure, elle se mit à le lire. A minuit, elle ordonna qu'on mît ses chevaux, et continua de lire. On vint lui dire que ses chevaux étoient mis; elle ne répondit rien : ses gens, voyant qu'elle s'oublioit, vinrent l'avertir qu'il étoit deux heures. Rien ne presse encore, dit-elle, en lisant toujours. Quelque temps après, sa montre s'étant arrêtée, elle sonna pour savoir l'heure;

Digitized by Google

on lui dit qu'il étoit quatre heures. « Cela étant, dit-elle, il est trop tard pour aller au bal, qu'on ôte mes chevaux ». Elle se fit déshabiller, et passa le reste de la nuit à lire ce roman ».

(*l*) Leibnitz prétend que l'homme doit être satisfait de son partage ; que Dieu avoit nécessairement choisi entre tous les meilleurs partis possibles.

Bolingbroke assure que tout est bien.

Shaftesbury soutient que la beauté résulte des contrariétés, et la concorde universelle naît d'un combat perpétuel. Il faut que chaque être soit immolé à d'autres ; les végétaux aux animaux, les animaux à la terre. D'après ces systèmes, l'on peut dire que tout est pour le mieux, lorsqu'au sortir d'un excellent dîné, on digère devant un bon feu, et que votre carrosse vous attend, pour aller finir votre digestion à l'opéra, ou chez votre maîtresse.

(*m*) Selon monsieur Muret, pasteur d'une paroisse de Vevay, et savant économiste, les habitans du pays de Vaud ont une durée de vie plus longue que celle des habitans des autres pays, ce qu'il attribue à la salubrité du climat. Selon lui, le terme moyen de la vie des hommes pour le pays de Vaud, est de quarante-un ans et deux mois, et de quarante-cinq pour la ville de Vevay. Il appelle terme moyen de la vie le nombre d'années, au bout duquel la moitié de mille enfans, nés dans le même temps, ont cessé de vivre. Le résultat d'un autre calcul fait sur dix personnes, ne donne, selon lui, que 37 $\frac{4}{10}$, les femmes, en général, vivant plus long-temps que les hommes. Le terme moyen pour les

deux sexes, relevé sur les registres de trente-neuf paroisses, donne quarante-cinq ans huit mois pour les femmes, et n'est, pour les hommes, que de trente-neuf ans et neuf mois. Voici un autre calcul sur la vie de l'homme :

Sur 700 enfans nouveaux-nés, il en reste environ	
Au bout d'un an	560
Au bout de dix	445
Au bout de vingt	405
Au bout de quarante	300
Au bout de soixante	190
Au bout de quatre-vingts	50
Au bout de quatre-vingt-dix	5
Au bout de cent	0

(*n*) Montaigne nous dit au sujet de sa bibliothèque : « Chez moi je me détourne un peu plus souvent à ma librairie ; d'un mot, d'une main je commande à mon ménage ; je suis sur l'entrée et voi sur moi, mon jardin, ma basse-cour, et dans la plupart des membres de ma maison. Là, je feuillete à cette heure un livre, ensuite un autre, sans ordre et sans dessein, à pièces décousues. Tantôt je rêve ; tantôt j'enregistre et dicte, en me promenant, mes songes que voici : elle est au troisième étage d'une tour ; le premier, c'est ma chapelle ; le second, une chambre et sa suite, où je me couche pour être seul. Je passe là la plupart des jours de ma vie, et la plupart des heures du jour ; et si je ne craignois non plus le soin que la dépense, le soin qui me chasse de toute besogne, j'y pourrois facilement coudre à côté

Digitized by Google

de ma bibliothèque une galerie de cent pas de long: tout lieu retiré requiert un promenoir ; mes pensées dorment si je les assis; mon esprit ne va pas seul, comme si les jambes l'agitent : ceux qui étudient sans livre en sont tous là. La figure en est ronde, et n'a de plus que ce qu'il faut à ma table et à mon siége : elle a trois vues de riche et libre prospect. En hiver j'y suis moins commodément, car ma maison est juchée sur un tertre, comme dit son nom, et n'a pas de pièce plus éventée que celle-ci, qui me plaît d'être un peu pénible et à l'écart, tant pour le fruit de l'exercice, que pour reculer de moi la presse. C'est là mon siége; j'essaie à m'en rendre la domination pure et à soustraire à ce seul coing à la communauté, et conjugale, et filiale, et civile ». Il ajoute plus bas en parlant des livres : « Une humeur vaine et dépensière que j'avois après cette sorte de meuble, non pour en pourvoir seulement au besoin; mais de trois pas au-delà, pour m'en tapisser et parer, je l'ai piéçà abandonné. J'étudiai jeune par ostentation, depuis un peu pour m'assagir, à cette heure pour m'ébattre, et jamais pour le quest (le profit) ».

(*o*) Voici ce que dit Cicéron à Zopire : « Cùm multa in conventu vitia collegisset in eum Zopyrus, qui se naturam cujusque ex formâ perspicere profitebatur, derisus est à cæteris, qui illa in Socrate vitia non agnoscerent : ab ipso autem Socrate sublevatus, cùm illa sibi signa, sed ratione, a se dejecta diceret ».

On dit que Socrate ressembloit au vieux Silène : son front étoit chauve; il avoit les yeux saillans, le nez camus, les lèvres épaisses et la bouche large.

Digitized by Google

(*p*) On assure que ces remarques sont d'une justesse et d'une sagacité remarquables. L'ensemble du profil de Diderot se distinguoit par un caractère de beauté mâle et sublime ; le contour de sa paupière supérieure étoit dessiné avec délicatesse, l'expression habituelle de ses yeux sensible et douce ; mais lorsque sa tête commençoit à s'échauffer, on les trouvoit étincelans de feu ; sa bouche respiroit un mélange intéressant de finesse, de grâce et de bonhomie. Son maintien étoit nonchalant ; mais quand il parloit avec action, il avoit de la noblesse et de l'énergie : il semble que l'enthousiasme fût devenu sa manière d'être la plus naturelle. De sang-froid, il étoit gauche, timide ; mais il étoit vraiment Diderot, lorsque sa pensée l'avoit transporté hors de lui.

(*q*) Ces méprises sont fréquentes : à la lecture d'un ouvrage agréable et intéressant, l'imagination s'échauffe et pare l'auteur des qualités les plus aimables et les plus brillantes : mais, à la première vue,

Le masque tombe, et l'homme reste.

Ce n'est pas que cet écrivain n'ait tout l'esprit et le talent qu'il a mis dans son livre ; mais que de raisons physiques et morales l'empêchent de se dévoiler tout entier ! l'ennui, l'humeur, l'insouciance de la société où il est, la contrainte : une seule de ces causes suffit pour comprimer l'essor de son esprit. Il y a des occasions où il pourroit se développer, mais elles sont rares ; et dans le monde comme dans le cabinet, il faut attendre l'inspiration. Dans la tournure et la physionomie de Rousseau, on ne devinoit pas le style de cet éloquent et chaud écrivain.

Digitized by Google

(r) Il faudroit passer sous silence la mort de cet homme célèbre, assassiné par un soldat français au siége de Zurich, comme Archimède le fut à la prise de Syracuse; mais la publication du crime en est le châtiment, et tout châtiment public est une leçon.

Après l'attaque de Zurich par l'armée française, Lavater, rentrant chez lui, voit sur un banc de pierre un volontaire blessé au bras, qui perdoit beaucoup de sang : à cet aspect, ému de la plus tendre compassion, sans s'informer des opinions et du pays de ce guerrier, il l'aborde : « Vous êtes blessé, lui dit-il, permettez que je vous soulage; la manche de votre habit vous gêne, je vais vous aider à l'ôter ». Il court chercher de l'eau fraîche, lave la plaie, l'étuve, déchire un coin de son mouchoir, en fait de la charpie, et bande la plaie. Dans ce moment passe un groupe de forcenés de la lie du peuple, qui, sans respect pour ce vénérable pasteur, sans être touchés de l'acte de bienfaisance qu'il exerçoit, se mettent à crier : « C'est ce scélérat de Lavater, ce gueux d'aristocrate, et en même temps fondent sur lui, écumant de rage. A ces cris infernaux, le soldat français oublie sa douleur, sa blessure; son œil étincelle de fureur; il se lève, s'arme de son fusil contre son bienfaiteur, et le blesse dangereusement. Lavater court tout sanglant, se barricader dans sa maison. O noire ingratitude! ô Français! cent ans de victoires pourront-ils effacer tous les crimes, toutes les horreurs de votre révolution! Oui, quand la victoire sera le prix de la vertu. Depuis ce jour fatal, cet ami de l'humanité en a été le martyr. . . . . . .

Voici l'extrait d'une lettre écrite de Zurich,

Digitized by Google

quelques mois avant sa mort, en date du 21 vendémiaire an IX : « Dimanche dernier, écrit un de ses amis, j'ai été témoin d'une scène religieuse et touchante. Notre bon Lavater, depuis un an, n'a pu passer un jour, une heure, un instant sans douleur; et les derniers mois, ses souffrances ont redoublé, car la plaie de la malheureuse blessure qu'il reçut à l'attaque de Zurich, est toujours ouverte. Au milieu de ce long supplice, il a conservé toute sa présence d'esprit, toute son activité, toute la sérénité habituelle de son caractère. C'est dans cet état qu'il a eu la force et le courage de se faire conduire à l'église, où, d'une voix plus touchante que forte, il a prononcé un discours. Si vous l'aviez entendu, vous auriez cru voir saint Jean lui-même, tel que l'auroit peint Raphaël, prêchant encore du bord de sa tombe : cette charité sainte dont son ame étoit profondément embrasée, ces longs regards, pleins de feu, de confiance et d'amour, perçant à travers la pâleur mortelle répandue sur ses traits, sembloient pénétrer déjà les cieux ouverts pour le recevoir. Ce n'étoit plus un mortel succombant sous le poids de ses longues douleurs, c'étoit un ange descendu des demeures célestes, et près d'y remonter : aussi jamais bénédiction pontificale n'a-t-elle fait verser tant de larmes pieuses, que la bénédiction donnée par cette main desséchée, étendue sur la foule, qui l'écoutoit avec autant d'admiration que de recueillement et de regrets. Voici le commencement de son discours :

« Mes frères, je ne pourrai vous dire que peu de mots; c'est d'une voix mourante que je vais occuper votre attention ; mes maux augmentent de jour en jour;

la mort pèse sur ma poitrine brisée : ces paroles, je le sens, seront les dernières que je vous adresserai. Écoutez-les, comme si elles sortoient de mon tombeau, etc. ».

(s) Le lecteur ne sera pas fâché de trouver ici un parallèle de Lavater avec Diderot, qui a paru dans le Journal de Paris.

« Il y eut entre ces deux hommes célèbres plus d'un rapport remarquable : le plus sensible, c'est le caractère d'enthousiasme et de bonté, qui distinguoit également leur ame et leur génie. Tous deux ont beaucoup écrit, et tous deux eurent des talens très-supérieurs à leurs ouvrages : tous deux eurent, dans leur genre, une éloquence entraînante, originale; tous deux furent dominés par leur imagination; tous deux sans peut-être s'en douter, eurent le besoin de faire secte, et les qualités les plus propres à y réussir: tous deux avoient un extérieur plein de noblesse et d'intérêt; si l'un avoit la plus belle tête de philosophe, celle de l'autre auroit pu servir de modèle à la figure d'un apôtre : Raphaël eût choisi la première pour peindre Platon, et l'autre pour celle du disciple favori de Jésus.

» Si Diderot n'avoit pas eu le malheur d'être athée, la sensibilité de son ame eût été plus douce et plus vraie; les conceptions de son génie auroient été moins sombres, moins irrégulières : si Lavater avoit été moins dévot, moins théologien, son imagination eût été plus variée et plus brillante; la suite de ses idées plus ferme, plus liée, plus étendue; il eût moins écrit sans doute, mais ses productions auroient atteint plus de grandeur et de maturité; il eût mérité plus d'admiration, mais

peut-être moins de reconnoissance; le cours de morale eût été moins célèbre et moins utile.

» Le théologien comme le philosophe pensoit que l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame ne pouvoient être établies par les méthodes ordinaires du raisonnement; mais Lavater, grâce au secours du sentiment, à une raison supérieure à toutes les abstractions systématiques, n'en avoit pas moins la conviction intime de ces vérités si consolantes, où le philosophe s'obstinoit à voir uniquement l'abus sacrilége qu'en firent l'hypocrisie et l'ignorance, la tyrannie et l'esclavage, le fanatisme et la superstition.

» L'un et l'autre aimèrent passionnément les beaux-arts, et plusieurs de leurs écrits prouvent avec quelle sagacité ils en avoient médité les principes; mais tous deux ne cessèrent de porter, dans leurs jugemens sur les productions de l'art, un esprit de système et de prévention. L'un jugeoit de tous les tableaux en poète dramatique, et l'autre en observateur physionomiste. Le philosophe et le théologien furent tourmentés du désir de propager les opinions qu'ils croyoient utiles aux hommes, mais plus encore du besoin de secourir l'indigence et de consoler le malheur. Lorsqu'il s'agissoit d'arriver à ce dernier but, il n'en coûtoit pas plus à l'athée de recourir aux plus dévots, qu'au pasteur de s'adresser aux plus mondains, aux plus incrédules.

» Si Diderot fut doué par la nature d'une plus grande force de tête et de talent, je crois que Lavater le fut d'une plus grande puissance d'action et de volonté, d'une ame plus douce et plus ardente, plus énergique

Digitized by Google

et plus expansive. Mais, chez l'un et l'autre, il y eut peut-être une si grande abondance de ressources et de moyens, que cet excès même de richesses dut nuire à leur sage distribution, et les empêcha souvent d'en faire le choix le plus convenable, l'emploi le plus heureux ».

(*t*) On cite dans la ville de Munster le chanoine Helac de Louffen, qui, à l'âge de quatre-vingts ans, commença à faire imprimer des livres; et un autre chanoine, Jean de Baldeck, qui mourut en 1348, âgé, selon la tradition, de cent quatre-vingt-six ans. On prétend que, parvenu à un âge extrêmement avancé, les dents lui tombèrent, et il lui en vint de nouvelles, et ses cheveux qui étoient gris redevinrent noirs. Son tombeau porte l'épitaphe suivante :

De Kilchberg canus, edentatusque decanus,
Rursum dentescit, nigrescit, hic requiescit.

(*u*) Elle étoit de six mille six cents hommes, tous chrétiens. L'empereur Maximien lui ayant ordonné de détruire les chrétiens dans les Gaules, elle refusa, et l'empereur la fit décimer : cette punition n'ayant point ébranlé leur foi, ils subirent une seconde décimation; et finirent par être tous massacrés dans cette gorge de Saint-Maurice par la troupe qui les environnoit. Ce massacre arriva, dit-on, le 22 septembre 286. Les hommes ont été long-temps gouvernés par des fables : si on les détrompoit, seroient-ils plus heureux, et mieux gouvernés? Je n'en crois rien.

(*x*) Il a fallu à Constantinople toute la force du des-

Digitized by Google

potisme pour la faire adopter ; le despote l'ordonna : l'espèce n'étoit rien pour lui. L'expérience fut faite, on s'y prit mal ; mais la cruauté la fit enfin recevoir. Cette adoption, qui honore la médecine, ne se répandit qu'avec peine, et pas à pas. Les bourgmestres de Hollande, les landermans d'Helvétie n'osèrent rien ordonner ; l'Amérique la reçut avidement : c'étoient des maîtres intéressés qui y soumirent leurs esclaves.

(y) Voici quelques-unes des loix du pays, que sans doute l'on sera bien aise de connoître.

Les journées et les écots des artisans sont taxés, ainsi que le prix du pain, sauf quelque variation, sur le dernier article, assez rare, parce que le gouvernement fait des approvisionnemens de grains qu'il vend aux habitans.

Le marché s'ouvre pour le bourgeois, une heure avant celle accordée aux étrangers et aux marchands. Les servantes sont obligées de servir le temps promis ; et si les maîtres les congédient, ils sont obligés de leur payer le salaire de toute l'année. La servante ne peut servir, pendant un an, dans la paroisse du maître qu'elle a quitté. Les larrons domestiques sont punis par la privation de leurs gages : la loi n'a prononcé contr'eux aucune peine afflictive ; mais le juge, suivant le délit, peut ordonner du châtiment. Les amendes prononcées par les baillis, ne peuvent excéder cinq florins.

Celui qui refusera de montrer le chemin aux passans sera condamné à une amende de cinq florins : aussi femmes, hommes, enfans, chacun s'empresse pour montrer la route aux voyageurs.

Digitized by Google

Les bâtards n'héritent point : cette proscription est universelle.

La poursuite de l'adultère est réservée au mari, à moins qu'une veuve, dans l'année de son deuil, n'ait eu une conduite dissolue.

Les prud'hommes des communes sont obligés d'avertir les baillis de ceux qui font mauvais ménage, et dépensent au-delà de leur revenu ; c'est une inquisition patriarcale qui arrête le désordre dans sa naissance, et qui maintient les mœurs : les Romains ont donné l'exemple de cette censure ; le magistrat qui y présidoit étoit souverain absolu. Un des censeurs priva un sénateur de son état, *movit a senatu*, parce qu'il avoit donné un baiser à sa femme devant sa fille, déjà adolescente.

A quatorze ans le citoyen peut tester : le testament verbal est reçu ; le malade déclare formellement que son intention est de donner son bien à son ami : après sa mort, les témoins jurent devant le magistrat que telle a été la volonté du défunt. Ce témoignage suffit, c'est ce qu'on appelle un *testament verbal*. Quelle preuve de bonne foi ! Il est vrai que la loi exige que les témoins soient de mœurs irréprochables. Nulle part l'honnête homme ne jouit d'une considération aussi utile : lorsqu'il se plaint ou accuse quelqu'un, on croit à son serment ; s'il est accusé, il peut dormir en paix, on ne troublera point son repos : la procédure s'instruira sans qu'on attente à sa liberté ; et sa main seule, élevée au ciel, aura un contre-poids terrible dans la balance de la justice.

Digitized by Google

Les hôtes et les taverniers ne peuvent faire crédit aux voyageurs et autres personnes, à moins qu'ils ne soient retenus pour causes et procès importans.

On peut déshériter son enfant pour manque de respect, ou s'il est marié sans permission, avant le temps fixé par la loi. Dans le partage des successions, les armes et les habits appartiennent de droit aux mâles; ce droit annonce un peuple guerrier. Les bijoux sont partagés également avec les filles. Le plus jeune des enfans a le privilége de choisir le lit qui lui convient.

Les créanciers obtiendront leur remboursement en jurant que la somme leur est due; mais il faut que leur réputation soit intacte, ou autrement on exige des preuves. La demande doit être formée dans l'année, autrement il y a prescription. Le bien des femmes ne peut être saisi pour les dettes du mari.

La femme ne paie que la moitié de l'amende imposée aux mâles.

Dans toute la Suisse, les jeux sont défendus, ou du moins la perte est taxée; mais dans les cantons populaires, on permet de tirer au blanc, et de parier : la politique autorise ces exercices, qui forment des tireurs adroits.

Les juges pour le criminel sont choisis parmi les premiers sénateurs. On nomme ceux qui joignent à beaucoup de probité, une prudence consommée. Sa conscience est le premier avocat de l'accusé; voici son serment :

« Je

Digitized by Google

« Je jure de rendre justice, et de porter jugement en affaires criminelles, également pour le riche et pour le pauvre; de suivre fidèlement et sans fraude l'ordonnance de Charles V et du saint-empire : ainsi Dieu me soit en aide et son saint Évangile ».

Dans les affaires criminelles, il faut deux témoins pour opérer une preuve; un seul témoin suffit quelquefois quand il jouit d'une bonne renommée; il ne peut être admis qu'à l'âge de quatorze ans, et douze si c'est une fille. Le témoignage de deux femmes est insuffisant; mais tout sert à la décharge de l'accusé, femmes, parens : grand exemple d'humanité !

On adjuge au bailli un florin (2 liv. 5 sous) pour la nourriture d'un prisonnier; en France, à peine donne-t-on dix sous. Les supplices sont cruels : on coupe les oreilles, la langue, les doigts, et l'on bannit ensuite.

Le suicide est puni par la confiscation des biens. Ce crime est commun dans le canton de Glaris; il n'est point de semaine, dit un auteur, où l'on n'entende parler de suicides : les Romains excusoient ce meurtre sur soi-même. Je ne vois pas pourquoi les loix le punissent, tandis que souvent elles font mourir des hommes de faim.

Quand deux hommes se battent, si l'un d'eux crie *paix*, l'autre est obligé de cesser le combat; sinon la rixe devient un délit public, qui est poursuivi au criminel.

(z) Le premier jour de l'an, les Romains célébroient la fête de Janus, et honoroient Junon; ils travailloient ce jour-là pour annoncer qu'ils vouloient éviter la paresse le reste de l'année. Ils se faisoient réciproquement des présens: c'étoient des figues, des dattes, du miel, pour témoigner à leurs amis qu'ils leur souhaitoient une vie douce et agréable. Les cliens portoient ces sortes d'étrennes à leurs patrons, et y joignoient une petite pièce d'argent. Sous l'empire d'Auguste, le sénat, les chevaliers, le peuple lui présentoient des étrennes, et en son absence, les déposoient au Capitole. Cet usage des étrennes s'est perpétué jusqu'à nous.

(*aa*) Cet homme abandonné étoit écossais, et non anglais: il se nommoit Serkilk. Ce fut un capitaine Radling qui le jeta dans l'île Fernandez; on ne dit pas la cause d'un tel abandon. Il avoit été laissé avec ses habits, son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, quelques livres de piété et de navigation, et des instrumens de marine. Pendant huit mois, ce solitaire traîna ses jours, plongé dans une mélancolie des plus sombres, regardant sa vie comme une mort anticipée, et cette île comme son tombeau. Il n'avoit ni pain, ni sel; son estomac rebutoit tous les alimens qu'il essayoit, et il ne mangeoit que tourmenté et déchiré par la faim. Entouré de bêtes farouches, il luttoit seul contre la nature. Il repoussoit le sommeil tant qu'il pouvoit, pour échapper aux dangers qui l'environnoient: la crise fut longue et violente.

Digitized by Google

Son tempérament, sa jeunesse le soutinrent : il n'avoit que trente ans. Enfin la raison, le goût de la vie fléchirent son humeur et plièrent son ame à de nouvelles habitudes. Sa nourriture, ses besoins usuels, la lecture, la prière, le chant, la danse même remplirent ses journées. Deux cabanes construites avec du bois de piment, doublées de peaux de chèvres, à quelque distance l'une de l'autre, étoient son asile et ses maisons de plaisance. Dans la plus petite, il enfermoit ses provisions et préparoit ses alimens, et dans la plus grande il travailloit, se reposoit et dormoit; le passage de l'une à l'autre lui servoit de promenade et de distraction. C'est de ce palais qu'il régnoit sur la nature, en s'appropriant les fruits de la terre, en conquérant les animaux par la force ou par l'adresse, en levant des tributs sur tous ses sujets. Exempt de passion, tournant sans cesse dans le cercle étroit de ses besoins, il perfectionna par un exercice continuel ses facultés physiques. Lorsqu'il n'eut plus de poudre, il poursuivit les chèvres à la course, et il parvint à les suivre sur les rochers avec une vîtesse incroyable. Dénué bientôt d'habits et de souliers, son pied s'endurcit, et foula les épines. Il façonna des morceaux de toile en forme de chemises; l'étame de ses bas lui servit de fil. Des peaux de chèvres cousues avec un clou qui lui servoit d'aiguille, furent ses vêtemens. Il faisoit du feu en frottant sur son genou deux morceaux de bois de piment l'un contre l'autre : l'odeur aromatique de ce bois récréoit ses esprits. Quand son couteau fut usé, il en forgea d'autres avec des cercles de fer qu'il avoit trouvés sur le rivage, qu'il aiguisa

Digitized by Google

sur des pierres. Ces débris d'instrumens d'un peuple civilisé étoient encore supérieurs à tous les outils d'un sauvage; mais Serkilk, seul dans l'univers, après ses travaux et ses repas, se repliant sur lui-même trouvoit dans son ame une solitude profonde, qui pouvoit le jeter dans l'abattement et l'ennui de la vie. Pour s'arracher à cette situation, il se fit une société et se forma un empire; il eut des sujets parmi les animaux; il s'entoura de chats et de chevreuils qui devinrent ses hôtes, ses compagnons, ses défenseurs, et même ses amis. Assailli par de nombreuses familles de rats, qui venoient ronger ses pieds pendant son sommeil, ses chats le délivrèrent de ces ennemis. Le jour il étoit en société avec eux; la nuit, ils entouroient en foule sa cabane: d'autres animaux servoient encore à ses amusemens. Il avoit dressé des chevreuils et des chats à danser avec lui; c'étoient là ses plaisirs : ils n'étoient pas piquans, mais ils suffisoient à un hermite qui avoit oublié les plaisirs, les jeux et tous les besoins factices de la société. Il ne fut pas obligé de cultiver la terre; la fertilité de l'île et de ses eaux lui prodiguoit les légumes, les fruits, le poisson; les bêtes abondoient autour de lui: la chasse, la pêche et la course varioient ses occupations. La chair des chèvres, les écrevisses d'eau douce, les choux, production de certains arbres, d'excellentes prunes noires formoient sa principale nourriture. Il avoit pris tant de goût à ces alimens, quoiqu'il les mangeât sans pain et sans sel, qu'à son départ de l'île, il fut plusieurs semaines à pouvoir s'accoutumer à la cuisine européenne. Il disoit qu'il n'avoit jamais été

Digitized by Google

aussi fervent, aussi pieux que dans cette solitude. La magnificence du ciel, les faveurs de la terre, tout lui rappeloit une Providence qui veilloit sur lui; la lecture des livres de piété l'entretenoit dans ces sentimens religieux; mais privé de la société pendant plus de quatre ans, il perdit l'habitude de la parole; ses organes se roidirent, et on avoit beaucoup de peine à l'entendre. Cependant il avoit vu plusieurs fois flotter des pavillons; mais deux seuls navires avoient abordé: il s'étoit approché avec méfiance pour les reconnoître; ces barbares l'aperçurent, tirèrent sur lui, et le poursuivirent dans le bois. Grimpé sur un arbre et caché dans le feuillage, il vit plusieurs Espagnols rôder aux environs, et tuer quantité de chèvres. Enfin, il crut reconnoître des vaisseaux anglais; alors il alluma du feu sur le rivage: c'étoit le capitaine Roger qui commandoit ces vaisseaux. Ce capitaine, ayant débarqué, vit venir à lui une figure hideuse, une espèce d'animal revêtu de peaux de chèvres: cette figure étoit Serkilk, qui imploroit leur humanité. Le capitaine le reçut sur son bord. Serkilk, en quittant l'île, laissa son nom et les emblèmes de son séjour, gravés sur une infinité d'arbres. L'équipage l'appeloit le *prince de l'île Fernandez*. Cette île a environ douze lieues de tour; elle est dans la mer du Sud: sa latitude méridionale est de 43 degrés 35 minutes.

(*bb*) Je suis étonné qu'avec ce préjugé féroce que nous avons reçu des Celtes nos aïeux, nous n'ayions pas conservé, comme eux, l'usage de boire dans des crânes humains, revêtus d'or ou d'argent.

Digitized by Google

Les crânes des ennemis qu'un Celte avoit tués, étoient pour lui et sa famille des titres de noblesse : on réservoit ces crânes pour les grands festins, et il falloit que tous les convives y bussent ; cependant il n'y avoit que ceux qui avoient tué des ennemis qui fussent dignes de cet honneur. Long-temps après, Alboin, roi des Lombards, but dans un festin, et fit boire sa femme Rosemonde dans le crâne de son beau-père. Notre révolution a rappelé la férocité des mœurs des Celtes, sans aucune trace de leurs vertus :

(*cc*) Zulica fut rejouée au bout de huit jours avec de nombreuses corrections : elle eut huit représentations ; mais ce nouveau météore a disparu pour jamais. Dorat, malgré une affectation de tranquillité et de philosophie, fut très-sensible à ce revers. Il adressa à ce sujet une jolie épître à son ami Pezai, où se trouvent ces vers.

Ami, tu me vois consterné
D'avoir, au grand jour de la scène,
Risqué mon drame infortuné.
Oui, ma douleur est sans seconde,
Et cependant on le sait bien,
La chute d'un drame n'est rien,
Auprès de la chute du monde.
La gloire est une enchanteresse
Qui ne remplit jamais un cœur ;
L'amour n'est qu'un instant d'ivresse :
L'amitié seule est un bonheur.

Zulica fut jouée en 1760 ; Dorat avoit alors vingt-cinq ans.

Digitized by Google

(*dd*) Dorat, très-fidèle à son système, a abrégé ses jours : il est mort à l'âge de quarante-six ans, en 1780. Il étoit né en 1734. Il avoit la manie de vouloir passer pour homme du monde, plutôt que pour homme de lettres, quoiqu'il ambitionnât vivement le laurier poétique. On peut, sous ce rapport, le comparer à Congrève, auteur anglais, jaloux d'être considéré comme un gentilhomme menant une vie simple et aisée. C'est ce qu'il dit à Voltaire, qui étoit allé lui faire une visite ; Voltaire en fut si étonné, qu'il lui répondit : « Si je n'avois considéré en vous que le gentilhomme, je me serois dispensé de venir vous voir ».

(*ee*) Les loix de la bienséance obligeoient les Celtes de paroître en public avec leurs armes que l'on enterroit avec eux. Cette coutume existoit chez tous les peuples scythes.

Les premiers habitans de la Grèce, qui descendoient des Scythes, et les Perses avoient aussi cet usage.

Thucydide dit que l'on portoit autrefois des armes dans la Grèce en tems de paix, et que les Athéniens furent les premiers qui renoncèrent à cette coutume barbare.

Dans les capitulaires de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire, il est défendu d'entrer à l'église avec ses armes ; mais cet usage ne put être aboli.

La loi de l'honneur chez les Celtes, supérieure à

Digitized by Google

toutes les autres, obligeoit tout citoyen à accepter un défi : de là l'origine de nos duels.

César trouvoit aux Gaulois aux longs cheveux, blonds ou roux, une physionomie atroce. Que diroit-il à l'aspect de nos Titus en cheveux noirs et hérissés ?

FIN DU SECOND VOLUME.

Digitized by Google

TABLE DES LETTRES

Contenues dans ce Second Volume.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FIN DE LA TABLE DE CE VOLUME.



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

154

203

204

32 16



Digitized by Google



Digitized by Google